

مكتبة الناصر

Supplément « Livres-Idees »

Le Monde



15, rue Falguière, 75001 Paris Cedex 15
QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE - N° 14538 - 8 F
VENDREDI 25 OCTOBRE 1991
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JACQUES LESOURNE

La renaissance des Nations unies

L'AFFAIRE cambodgienne, pour complexe qu'elle soit, vient de mettre en lumière le rôle extrêmement positif que peuvent - et devraient jouer de plus en plus - les Nations unies. Ce n'est pas la première fois, bien sûr, que l'organisation internationale permet la solution politique d'un conflit - souvenons-nous de la Namibie. Mais force est de reconnaître qu'elle nous avait plus habitués jusqu'à à jouer les pompes en séparant des frères ennemis - comme à Chypre - qu'à jouer les maçons en aidant à reconstruire le maison incendiée.

Or, dans le cas du Cambodge, c'est bien de reconstruire la maison dévastée qu'il s'agit. La tâche est immense, l'échafaudage qui a été imaginé est fragile, mais ce sont bien les Nations unies qui en seront le maître d'œuvre. La moindre des choses sera, donc, que leurs mandants - seule, l'ONU, qui ne constitue pas l'ébauche d'un gouvernement mondial, ne peut rien faire - ne lésinent pas sur les moyens. Des moyens financiers, d'abord, qui sont évalués à plus de 1 milliard de dollars mais qui dépasseront sans doute cette somme; mais aussi, et surtout, des moyens politiques.

La crise et la guerre du Golfe ont prouvé que lorsqu'ils le voulaient, les membres permanents du Conseil de sécurité pouvaient être particulièrement vigilants. Ils le sont toujours, d'ailleurs, à l'égard de l'Irak, et la découverte de l'état d'avancement du programme nucléaire de Bagdad justifie amplement leur comportement. Espérons que dans le cas du Cambodge - même si les enjeux ne sont pas similaires - ils sauront faire preuve d'un sens identique de leurs responsabilités en renouvelant quand il le faudra le mandat confié aux Nations unies, en payant rubis sur l'ongle leur quote-part, en ne fermant pas les yeux sur d'éventuelles violations des accords, fussent-elles minimales dans un premier temps.

L'opération Cambodge est d'autant plus délicate que son lancement va coïncider avec la désignation d'un nouveau secrétaire général de l'ONU. Raison de plus pour que la difficile succession de M. Perez de Cuellar ne se solde pas par l'élection d'un homme - ou d'une femme - qui ne constituerait que le plus petit dénominateur commun aux cinq membres permanents. Le « règne » de M. Perez de Cuellar, homme intègre et juste qui a su utiliser au mieux la modification du rapport des forces planétaires, a été bénéfique pour l'organisation internationale et a réussi à faire oublier la désastreuse expérience Weidmann. Les membres des Nations unies n'ont pas le droit de se tromper en choisissant son successeur. Il en va, à plus ou moins long terme, de l'avenir de l'ONU et de la mise en place de ce nouvel ordre mondial dont la solution du drame cambodgien prouverait qu'il ne s'agit pas que d'un slogan.

Lire page 4 les articles de PATRICE DE BEER, FRANCIS DERON, JEAN-CLAUDE POMONTI et PHILIPPE PONS

M0147 - 1025 0 - 6.00 F

Alors que le chef de l'Etat propose des « états généraux » des zones rurales

M. Mitterrand et les dirigeants agricoles choisissent la voie de l'apaisement

Alois que la grève lancée par FO pour le 24 octobre semblait peu suivie dans les transports et que les négociations avec les infirmiers progressaient, le climat se détendait sur le front agricole. Au rappel à l'ordre de M. Mitterrand dénonçant mardi des « bandes » violentes ont succédé des propos plus conciliants.

Dans le « Journal du Centre » de jeudi, le chef de l'Etat propose des états généraux sur les zones rurales fragiles. De leur côté, les dirigeants agricoles lancent des appels au calme. M^{me} Cresson devait affronter, jeudi après-midi, son deuxième débat de censure. La PCF a fait savoir qu'il ne la voterait pas.

Chronique des coups de colère

par Thierry Bréhier

Des « bandes » mettent la République « en péril ». L'Etat vacille. M. François Mitterrand tape du poing sur la table du conseil des ministres. La France, soudain, se fait peur parce que le malaise des campagnes s'est transformé en jacqueries paysanne, parce que les ministres n'osent plus sortir de leur palais parisiens, parce que les

préfets sont réveillés par les jets de pneus qu'on enflamme contre les murs blancs des hôtels prestigieux où la République loge ses représentants locaux, et surtout parce que ceux qui ont la charge de maintenir l'ordre républicain paraissent incapables de remplir cette mission. Comme si la mansuétude de l'Etat pour les humeurs des agriculteurs n'était pas une tradition aussi vieille que la République. Comme si l'histoire

rurale n'enseignait pas que leurs manifestations de colère sont souvent plus violentes que celles des ouvriers. Comme si les cultivateurs et les éleveurs n'avaient pas, depuis des lustres, la fâcheuse habitude de venir déverser des tonneaux de fumier dans les cours des préfectures, lorsque leur mécontentement débordait.

Lire la suite et l'article de FRANÇOIS GROSCHARD page 9

John Kennedy : la fin d'un mythe

Hier vénéré, il apparaît aujourd'hui comme un homme sans scrupules et aux méthodes expéditives

par Jacques Amalric

Il n'y a pas qu'à l'Est qu'on déboulonne les statues. Aux Etats-Unis aussi. Le processus y est plus lent, moins spectaculaire, mais tout aussi dévastateur. Les iconoclastes qui le conduisent ne sont pas nombreux - ce sont pour l'essentiel des historiens - mais leurs conclusions sont de plus en plus accablantes au fur et à mesure qu'ils mettent au jour la véritable nature de John Fitzgerald Kennedy.

La recherche était difficile, tant les proches du président assassiné se sont efforcés, après sa mort, d'effacer tous les indices qui eurent pu conduire à s'interroger sur l'intégrité de leur héros, ne facilitant la tâche qu'aux biographes et historiens de la famille, comme Theodore Sorenson et Arthur Schlesinger (1). Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'image de saint John Kennedy, assassiné le 22 novembre 1963 à Dallas (Texas), n'ait été qu'égrotée pendant des années et ait été si tenace : c'était celle d'un homme profondément moral et honnête, dévoué à sa patrie, bon fils, bon père et bon époux, travailleur, fonceur, d'idées généreuses et pacifiques.

Cette image est en train de disparaître, même si le public américain - et plus encore l'european - n'en a pas encore conscience.

Lire la suite page 8

(1) Kennedy, par Theodore Sorenson (New-York, 1965); A Thousand Days, Arthur Schlesinger (Boston, 1965).

Sondage : la percée du Front national



Si M. Jean-Marie Le Pen et le Front national inspirent toujours une grande méfiance à deux tiers des Français, qui considèrent qu'ils représentent « un danger pour la démocratie », les idées du chef de file de l'extrême droite sont maintenant partagées par un Français sur trois. Cette forte percée des thèmes propagés par M. Le Pen, particulièrement ceux qui se rapportent aux immigrés, apparaît dans le sondage réalisé par la SOFRES pour Le Monde et RTL. Elle est le résultat d'un glissement de l'électorat de la droite parlementaire, celui du RPR plus que celui de l'UDF.

Lire page 11 l'article d'OLIVIER BIFFAUD

Emeutes au Zaïre La nomination d'un nouveau premier ministre a fait l'effet d'une provocation page 42
L'Union européenne économique et monétaire La présidence néerlandaise prépare un compromis page 33
Elections polonaises Avant le scrutin du 27 octobre, enquête dans une ville ravagée par le chômage mais où l'espoir persiste page 3
M. Chevènement « opposant » L'ancien ministre dénonce la dérive du Parti socialiste page 42
L'affaire Papon L'ancien secrétaire général de la préfecture de la Gironde en appelle au chef de l'Etat page 13

AFFAIRES
■ Sucres et denrées, de la régence à la gestion ■ Le pays de Galles affiche sa réussite ■ Du rugby à l'agroalimentaire en Pologne ■ Les entreprises hongroises minées par les dettes
Lire pages 35 à 37

« Sur le vif » et le sommaire complet se trouvent page 42

L'Irak repris en main

Les vagues promesses de libéralisation oubliées, le régime de Saddam Hussein a reconstitué un implacable appareil de sécurité intérieure

BAGDAD

de notre envoyée spéciale

« Le peuple irakien ne veut pas seulement manger. Nous sommes comme tout le monde, nous voulons la paix. » Dans sa petite maison de deux pièces, au sol et aux murs de ciment simplement ornés de quelques photos - mais pas une seule du président Saddam Hussein, - Ali, étudiant de vingt-six ans, exprime, sans aucun doute, l'opinion de l'immense

majorité des Irakiens. « Si les Etats-Unis ont fait la guerre pour corriger les dirigeants irakiens, ils ont échoué et au contraire nous punissent, ajoute-t-il. Moi, j'ai perdu beaucoup de choses. J'ai vu la vie se refermer autour de moi. » Heut mois après le fin de la guerre, les Irakiens ne croient plus en leur libération et vivent comme un cauchemar un présent de plus en plus pénible, face à un avenir qui leur semble bouché. Seule certitude : souffrir davan-

tage. Seule préoccupation : surmonter une situation qui ne cesse de s'aggraver.

A l'embargo qui punit de plein fœet les plus pauvres s'ajoute l'impossibilité d'une fuite, qui s'arrête aux portes des consulats étrangers de la Jordanie voisine où la quasi-totalité des demandes de visas sont refusées, ainsi que l'insécurité politique et la criminalité. Tout se vend, aujourd'hui, en Irak.

FRANÇOISE CHIPAUX
Lire la suite page 6

JULIEN GREEN
L'homme et son ombre
JULIEN GREEN
L'homme et son ombre
Editions du Seuil

Yugoslavie
Les Croates battent en retraite à Dubrovnik
Les forces croates battent en retraite dans la région de Dubrovnik, a annoncé jeudi 24 octobre, en début d'après-midi, la radio croate. L'armée yougoslave a lancé une violente offensive, et commence à investir la localité de Kupari.
Lire page 3

Le triomphe des « Misérables »
Six ans après sa création à Londres, la comédie musicale de Schönberg et Boublil, tirée des Misérables de Victor Hugo, triomphe à Paris.
Lire page 18
l'article d'OLIVIER SCHMITT

LIVRES ♦ IDEES
■ Peacolini, le soufre et la douleur ■ Diderot l'excentrique ■ Le feuilleton de Michel Braudreau ■ Histoires littéraires, par François Bont ■ Japrisot, le grand « raconteur » ■ La mémoire de Simha ■ Un peuple en suspens ■ Sagesse antiques ■ Brive livre de livres ■ Un inédit de Nadine Gordimer ■ D'autres mondes, par Nicole Zand
pages 21 à 32

DÉBATS

REVUES

FRÉDÉRIC GAUSSEN

Nouvelles frontières...

En plein cœur de l'Europe, des hommes se battent pour des questions de frontières. En même temps, les Douze s'efforcent de remodeler la carte du Vieux Continent et les démocraties occidentales sont ébranlées par l'effet des migrations.

LES frontières explosent. La carte de l'Europe se brouille sous nos yeux. L'empire soviétique s'écroule, des nations qu'on croyait oubliées proclament leur indépendance, la Communauté cherche à s'effriter, et les démocraties occidentales sont bouleversées par les immigrations. Tous ces mouvements créent instabilité et inquiétude, même s'ils ne sont pas de même nature, ni de même gravité.

Pour Pierre Hassner, directeur de recherches au Centre d'études et de recherches internationales (CERI), qui étudie dans *Esprit* « l'Europe et le spectre des nationalités », le phénomène le plus préoccupant est la crise des États multinationaux, comme l'Union soviétique et la Yougoslavie. Il y voit une résurgence de « l'hystérie » nationaliste, propre aux peuples d'Europe centrale et orientale, qui, coincés entre de puissants voisins, ont rarement eu de véritable existence nationale et ont tendance à dramatiser les disputes territoriales. Mais c'est aussi, selon lui, le résultat de la fermeture du bloc communiste qui a tenu ces régions à l'écart des grandes évolutions des pays libéraux, vers la recherche exclusive de la consommation et du bien-être.

Toutefois, Pierre Hassner ne pense pas que ces troubles puissent dépasser le cadre régional et déboucher vers des affrontements entre les pays européens. Pour lui, le modèle pacifique et démocratique, incarné par l'Europe de l'Ouest, est trop fort pour qu'une guerre intra-européenne soit concevable. Mais, pour que cette vision optimiste ne soit pas démentie, il faut que la Communauté européenne sache répondre à ceux qui souhaitent la rejoindre. Une attitude d'exclusion de ce part renforcerait des réflexes de repli et d'agressivité dont les conséquences pourraient être catastrophiques.

L'attrait de la Communauté

On peut avoir une idée de l'intensité de l'attrait qu'exerce l'Europe communautaire sur les pays de l'Est en lisant l'interview du premier ministre hongrois József Antall dans *Relations internationales et stratégiques*, la revue du Centre IRIS de l'université Paris-Nord. L'intégration dans l'espace culturel et économique européen et l'adhésion à la Communauté apparaissent à ses yeux comme la condition même du redressement et de la survie, le seul moyen de franchir les épreuves présentes. « Pendant cette période difficile nous aurons besoin de la solidarité de l'Europe de l'Ouest », explique-t-il. Le sentiment partagé des valeurs communes, d'un destin commun permettra de mieux supporter le choc des épreuves, des difficultés collectives et individuelles. L'ouverture des frontières, la libre circulation des personnes, plus particulièrement celle des jeunes, des idées, de la culture seront les facteurs les plus importants de notre intégration. Nous voulons recevoir et donner. De ces échanges devra naître une Europe plus riche, plus variée, plus consciente de ses valeurs. »

Mais cette Europe, si courtoise, est-elle en mesure de répondre à ces attentes ? Jacques Delors, dans *Belvédère*, répond franchement « non ». La Communauté, dit-il, n'est pas à la hauteur de ses ambitions et des espoirs qu'elle a fait naître tant qu'elle n'a pas d'existence politique. La prospérité économique et l'expérience démocratique ne suffisent pas pour affronter les problèmes posés par la chute du mur de Berlin et l'effondrement du bloc communiste. « Nous devons mettre la Communauté à la hauteur de

ces événements politiquement, socialement et économiquement. (...) Politiquement la Communauté n'a pas encore atteint l'âge adulte. Le message est clair et il s'adresse aux gouvernements des Douze. « J'espère », écrit Jacques Delors, que les chefs d'État et de gouvernement définiront à Maastricht le champ des intérêts communs et dresseront l'inventaire des domaines où les Douze décideront désormais à la majorité qualifiée. »

« Fiers d'être français »

Cette ouverture européenne ne risque-t-elle pas de prendre l'allure d'une fuite en avant, en dévalisant ce qui, pendant des siècles, a constitué le cadre naturel de la vie collective : la nation. La question n'est pas vaine, lorsqu'on voit l'inquiétude que suscite la construction communautaire dans de nombreuses couches de la population et l'utilisation qui est faite de ce sentiment par les droites nationalistes. C'est pourquoi Jacques Delors prend bien soin de préciser que si la Communauté est la première institution de l'ère postnationale, cela ne veut pas dire que les nations disparaissent.

Mais, pour que les nations survivent, il faut qu'elles en aient le vouloir. Or leur identité est menacée par la présence sur leur territoire de fortes minorités de migrants, souvent maintenues dans un isolement peu propice à l'intégration. C'est ce qui fait dire au géographe Yves Lacoste, dans le numéro d'*Hérodote* sur « Les territoires de la nation », que l'assimilation des immigrés ne se fera que si les Français sont capables de proposer une image forte et positive de la nation. Pour lutter contre la constitution de ghettos, souvent favorisée par les intégristes ou les trafiquants qui y voient un moyen de contrôler leur clientèle, il faut donner de la France une image valorisante sur le plan non seulement économique et matériel, mais aussi culturel et politique. « Il faut que les Français soient de nouveaux fiers d'être français. » Cette valorisation du patrimoine intellectuel national aurait un double effet d'entraînement : à l'intérieur, sur les nouveaux citoyens, et, à l'extérieur, en enrichissant le message de la Communauté.

Le perméabilité des frontières, qui est une donnée fondamentale de cette fin du vingtième siècle, bouleverse profondément la vie des nations. Elle est un enrichissement et une menace, une chance et un facteur de déséquilibre. Elle pose d'une manière éminemment nouvelle le rapport Nord-Sud, comme l'a illustré à nouveau le débat autour du « droit d'ingérence », qui reprend le numéro cité précédemment de *Relations internationales et stratégiques*. Justifiée par le mouvement en faveur des droits de l'homme, cette autorisation que se donnent certains pays d'intervenir par la force dans des pays souverains pour sauver des minorités en péril, est-elle sans ambiguïté ? Sous des dehors humanitaires, ne prépare-t-on pas un retour un peu trouble à des initiatives à visée impérialiste ? Il est toujours délicat de jauger les motivations secrètes des lanceurs de croisades.

Le débat montre en tout cas que le problème des frontières est inséparable de celui des migrations et du statut des minorités. Si les frontières définissent des États, la réalité de la vie des peuples échappe largement à ces constructions diplomatiques.

► *Esprit*, octobre 1991, 70 F.
► *Belvédère*, n° 3, octobre-novembre 1991, 61, avenue Hoche 75008 Paris, 48 F.
► *Relations internationales et stratégiques*, n° 3, 1991, IRIS, avenue Jean-Baptiste Clément, Université Paris-Nord, 93430 Villeneuve, 70 F.

► *Hérodote*, n° 62, 3^e trimestre 1991, La Découverte, 85 F.

Pays de l'Est

L'Ukraine quitte la Russie

par Marie Mendras

Le 1^{er} décembre prochain, les Ukrainiens voteront « oui » à l'indépendance. Le succès du référendum ne fait aucun doute. Selon les sondages, même la Crimée et les régions orientales à forte densité russe ne joueront pas la fausse note et se rallieront au projet républicain.

Les Russes n'ont pas tort de dire qu'un État indépendant n'a jamais existé dans les frontières de l'Ukraine soviétique. Mais les Ukrainiens ont décidé d'inventer la République d'Ukraine. Ils font un formidable pied de nez à Staline, qui, dans les années 20, avait divisé l'ancien empire des tsars en républiques fédérées, Républiques autonomes et territoires autonomes, et avait donné aux nations un territoire administratif. Ce qui n'était qu'un artifice politique et une frontière administrative est, dans les faits, au fil des années, une réalité dans les faits. Les résidents de la République d'Ukraine, et même une partie des dix millions de Russes, s'identifient à la République. Déjà, sous Brejnev, les chefs communistes à Kiev avaient défendu leur pouvoir personnel contre les ingérences du « centre » et bâti un fait politique auquel Gorbatchev s'était heurté très tôt.

Les fondements d'une souveraineté étatique

Il ne sera d'ailleurs pas surprenant que le dernier chef du parti, en Ukraine, Leonid Kravtchouk, devenu, en décembre prochain, le premier président élu au suffrage universel, il n'est pas l'« homme de Moscou » mais l'« homme de l'indépendance ». Après le putsch du 19 août et ses propres atermoiements, Leonid Kravtchouk a compris qu'il devait se rallier rapidement au projet d'indépendance et bousculer le calendrier soviétique qui prévoyait de négocier la « nouvelle union » avant d'accepter les indépendances républicaines.

Depuis quelques mois, l'Ukraine est en train de bâtir les fondements d'une souveraineté étatique : monnaie ukrainienne, armée nationale, appropriation des biens de l'État, promotion de la langue et de la culture ukrainiennes. En démantelant l'indépendantisme à l'égard de l'Union soviétique, elle est en train de construire une évolution oblique, dictée par la désapprobation du pouvoir central. « L'Union soviétique n'existe plus, la République de Russie n'existe pas vraiment mais prétend se substituer à l'URSS, il n'y a donc pas d'autre issue que de réab-

ser un État ukrainien sur le territoire de l'ancienne République soviétique ». Voici en essence le discours tenu par l'ensemble de la classe politique à Kiev.

Sur ce constat, tous les dirigeants s'entendent, des ex-communistes, anciens prisonniers politiques, comme Viatcheslav Tchernov, qui préside le comité régional de Lvov, en Galicie (Ukraine occidentale). A quelques nuances près. Certains sont plus enclins à « ménager la Russie », pour reprendre l'expression consacrée à Kiev, c'est-à-dire à maintenir l'ambiguïté sur la participation ukrainienne à de nouvelles institutions fédérales. Ainsi, le pouvoir en place, sous la houlette de Leonid Kravtchouk, a signé avec les autres Républiques une déclaration de principes sur le « respect de la participation ukrainienne à la coordination économique centrale ».

Même les anciens communistes reconvertis à l'indépendance bloqueront la restauration d'un État central. « Nous acceptons peut-être une union, du moment que cette union n'est pas un État » est la phrase qu'il faut retenir. L'Ukraine est le sésame qui ouvre la porte à la détermination à faire valoir un intérêt national à l'échelle de la République.

Le problème est qu'à Moscou les chefs russes, qu'ils représentent la République de Russie ou le pouvoir central, n'ont pas pris toute la mesure de l'accélération du processus

dans des espaces économiques réduits, « à dimension humaine ». Leur République a la taille de la France, en territoire et en population. Elle a des terres riches, des ressources en énergie et en matières premières, un bon réseau de transports, une population assez qualifiée.

Les responsables ukrainiens redécouvrent le potentiel économique du pays. Peut-être l'imaginent-ils, on surestime-t-ils leurs forces pour exploiter eux-mêmes ce potentiel. Ils ne minimisent pas les difficultés liées à l'interdépendance des économies et des transports dans l'ex-URSS. Mais ils ne veulent pas demeurer prisonniers de l'héritage soviétique et de sa centralisation autoritaire.

Au fond, l'Union soviétique est vue comme l'État prédateur qui a mal utilisé les ressources ukrainiennes et a freiné le développement économique. On pourrait discuter à l'infini de qui a exploité qui pendant des siècles d'histoire commune et surtout, ans de soviétisme sous domination russe. L'important est la perception négative de l'Union et la détermination à faire valoir un intérêt national à l'échelle de la République.

Le problème est qu'à Moscou les chefs russes, qu'ils représentent la République de Russie ou le pouvoir central, n'ont pas pris toute la mesure de l'accélération du processus

de décolonisation. Kiev et Moscou ne parlent plus la même langue. Kiev parle d'indépendance totale « en bon voisinage avec la Russie ». Moscou parle de maintien des liens historiques étroits entre la Russie et l'Ukraine « dans le respect des souverainetés nationales ». La différence est grande et ne fait que s'affirmer.

Les deux grandes Républiques de l'ancienne Union s'engagent dans une guerre d'usure dont on se demande quelles formes elle prendra sur ce champ politique désolé où aucune institution ne gouverne vraiment. L'URSS n'a plus de gouvernement, la République de Russie non plus, et l'Ukraine recherche à son tour dans l'élection au suffrage universel d'un président fort la recette miracle pour combler le vide d'autorité politique.

Les Russes ne se préparent pas à une indépendance réelle de leurs petits frères slaves. Ils ne peuvent pas s'y faire. Car l'empire russe sans l'Ukraine, ce n'est plus l'empire. Et la Russie sans son empire, qu'est-ce que c'est ? La République fédérative de Russie (RSFSR), elle-même une immense et fragile construction multinationale, ou plus modestement le grand-duché de Moscou ?

► Marie Mendras est chargée de recherches au CNRS (CERI, Fondation nationale des sciences politiques).

LIONEL JOSPIN
A "CARACTERES"
LE 25 OCTOBRE.Lionel
JOSPIN
L'INVENTION
DU POSSIBLE

Flammarion

Le patriarcat de Russie et le putsch

Le patriarcat Alexis II n'a pas mis — comme le *Monde* le laisse entendre dans son article du 19 septembre — trois jours pour réagir au moment du putsch. Dès le 20 août, dans un premier message, il a souhaité que M. Gorbatchev soit entendu, et la légitimité respectée. Dans la nuit tragique du 20 au 21, il a supplié les putschistes de renoncer à la violence, et précisé que ceux qui feraient couler le sang s'excluraient par là même de la communauté. Il est enfin intervenu publiquement lors de l'enterrement des victimes.

Dans les déclarations qu'il a multipliées en 1990 et 1991, il a rappelé qu'il n'y a jamais eu véritablement d'État chrétien, que l'Eglise n'a pas l'intention de conclure un mariage politique, que l'État « doit renoncer à tout pouvoir sur les consciences », que « le principal paramètre de la démocratie est un mécanisme de défense des droits des minorités ».

Il a refusé de canoniser Nicolas II et lancé, lors de son pèlerinage à Jérusalem, une vigoureuse condamnation de l'antisémitisme. Loïd de prétendre à une quelconque hégémonie, les autorités orthodoxes ont pris la défense des catholiques en Lituanie et le Métropolite Cyrille de Smolensk affirmé le plein droit à l'existence de l'Eglise « unifiée » d'Ukraine.

OLIVIER CLÉMENT
professeur à l'Institut
de théologie orthodoxe
Saint-Serge, Paris

Nations ou régions ?

L'écroulement de l'Union des républiques socialistes soviétiques et celui de la Fédération yougoslave manifestent un nationalisme exacerbé que l'Europe de l'Ouest est en train de dépasser définitivement par le marché unique de 1993.

Il me semble y avoir une contradiction évidente entre le soutien, plus ou moins appuyé des entités et des partis politiques français, aux revendications nationalistes et les appels à l'union de l'Europe des Douze. Vérité en deçà des Alpes et des Carpates, erreur au-delà ? Si les bases ethnographiques et linguistiques sont les seuls fondements des nations, il va falloir en reconnaître plusieurs milliers à la surface du globe terrestre !

On voit mal comment, dans ces conditions, ne pas reconnaître l'indépendance corse, basque, catalane, voire bretonne, alsacienne ou flamande. Bref, les nations baltes et les éventuels États slaves ne croient-ils pas viables, au-delà de leur dimension humaine et économique en fait, à l'échelle de l'Europe, et, a fortiori, à celle du monde, des régions ?

A moins de considérer la crise des nationalités comme un simple moment de l'histoire, un passage obligé vers l'union de peuples libres, il devrait être clair pour tous que la Croatie, le Kosovo, la Moldavie ou la Lettonie, sans autres, ne peuvent pas espérer être plus que la Bavière, la Wallonie ou l'Ecosse, dans une Europe sans frontières.

PAUL OUDART
professeur
à l'université de Picardie

"Une grande honnêteté intellectuelle."

Jean Boissonnat. - L'Expansion

"... Réaliste, mais pas opportuniste; intransigeant, mais sachant échapper aux dangers du maximalisme et de la surenchère."

Jean-Marie Colombani - Le Monde

"Le Livre sûrement le plus sincère et sans doute le plus marquant qu'ait publié un dirigeant socialiste depuis la conquête du pouvoir en 1981."

Alain Duhamel - Le Point

Flammarion

مركز التحصيل

ÉTRANGER

POLOGNE : les élections législatives du 27 octobre

Starachowice : 60 000 habitants, 9 500 chômeurs, et l'espoir malgré tout...

STARACHOWICE

de notre envoyé spécial

Qu'ils étaient beaux ces camions Star avec leurs grandes bandes blanches sur fond rouge ! Aujourd'hui, leurs photos trônent sur le mur gris du hall de réception de la direction des usines FSC entre le traditionnel calendrier orné de femmes nues. Ils étaient beaux il y a vingt ou trente ans. Car, aujourd'hui, plus personne n'en veut. Et pour cause : ici comme ailleurs, on préfère un Volvo, un Mercedes ou un Renault, même avec 200 000 kilomètres au compteur.

En 1970, l'entreprise vendait 27 000 camions par an et employait plus de 30 000 personnes. Aujourd'hui, elle produit, difficilement, 6 000 camions et n'emploie plus que 8 000 personnes. Alors, Starachowice, à 160 kilomètres de Varsovie, est une ville sinistrée puisque près de 70 % de ses 60 000 habitants travaillent, directement ou indirectement, pour l'entreprise. Celle-ci s'étend sur toute la ville, succession de bâtiments délabrés, de chaufes, de montage dédaignées, d'ouvriers qui semblent errer comme des âmes en peine.

Sur les hauteurs se trouve la ville, c'est-à-dire une série de maisons ouvrières, de HLM, bâties au fur et à mesure du développement de l'entreprise. « Avant, des ouvriers venaient de Varsovie pour travailler ici », raconte une femme de soixante-quatre ans, fière de ses trente-trois années passées à la FSC. Par dévotion, les jeunes de la ville ont surnommé « Marhanna » le quartier... en fait une grande

place - où s'alignent les tréneaux des commerçants, bien achalandés comme partout aujourd'hui en Pologne. Mais là également, les habitants de la ville n'ont pas assez d'argent pour s'offrir ce dont ils ont envie.

« Comme une entreprise européenne »

La récession générale de l'économie polonaise explique peut-être en partie cette chute de la production de l'entreprise. Il y a moins de production, donc moins de marchandises à transporter, donc moins besoin de camions, explique Bogdan Marzec, directeur adjoint de l'entreprise, péniblement lorsqu'il cherche à convaincre de la bonne qualité de ses camions et des efforts entrepris pour faire de FSC une entreprise européenne. Même volonté de convaincre chez Zbigniew Rafalski, délégué du syndicat Solidarnosc : « Dans les usines occidentales, explique-t-il, 60 % des employés d'une entreprise se consacrent à la production et 40 % au reste. Du temps du communisme, ici, la proportion était de 30 % dans la production et de 70 % pour le reste. Aujourd'hui, nous en sommes déjà à 50-50. »

A Varsovie pourtant, les responsables du ministère de la privatisation semblent continuer à penser que l'entreprise n'est plus viable - n'a-t-elle pas 400 millions de zlotys de dettes ? - et qu'il faut d'abord trouver un repreneur étranger. Ce dernier - Renault serait sur les rangs - pourrait sauver ce qu'il y a à sauver, c'est-à-dire pas grand-chose, et refonder une entreprise moderne. Mais tous

les candidats étrangers insistent sur la nécessité de réduire encore le nombre d'emplois. Alors le gouvernement hésite - peut-on accepter de rayer en quelque sorte une ville de la carte ? - et cette hésitation illustre parfaitement le débat en cours sur la nécessité ou non de poursuivre au pas de charge la transition vers l'économie libérale.

Comprendre que la privatisation en soi n'était pas capable de résoudre tous les problèmes, les dirigeants polonais estiment maintenant, dans leur grande majorité, qu'il importe aussi de restructurer leurs entreprises et que l'État n'a pas le rôle à jouer, n'en déplaise aux « Chicago boys ». Ils comprennent aussi qu'il est impossible de passer, du jour au lendemain, toute production sous prétexte que celle-ci n'est pas rentable.

La grève d'un mois observée en août par les ouvriers de Starachowice, qui ont occupé l'usine de camions, ne serait pas étrangère à cette nouvelle réflexion. « Nous voulons aussi la transformation de notre économie, la rupture avec le système communiste. Mais notre grève a montré qu'il fallait aussi tenir compte de la protection sociale des travailleurs et que ces transformations doivent se faire avec l'accord des ouvriers », explique Zbigniew Rafalski. Le syndicat n'a ainsi obtenu que l'entreprise ne soit pas mise en liquidation - moyen le plus radical de privatiser puisque l'État, en fait, vend ce qu'il peut vendre et se débarrasse du reste. Aujourd'hui, FSC est devenue une société privée... dont le seul actionnaire est le Trésor polonais. Plus tard, si plus tard il y a, le public pourra acquérir des

actions avec l'espoir qu'une firme étrangère s'intéresse à l'entreprise. En attendant, Starachowice tente de faire face avec dignité. On rencontre ici peu de gens qui vous disent qu'avant c'était mieux. Il faut d'abord passer au plus pressé, secourir les plus démunis et se battre pour que les allocations de chômage soient augmentées et, surtout, prolongées. Aujourd'hui, les chômeurs touchent 75 % de leur dernier salaire pendant trois mois et 50 % pendant un an et puis plus rien. Le syndicat organise des cours de formation professionnelle pour aider les ouvriers à se reconverter. Il offre aussi des prêts sans intérêt à ceux qui souhaitent s'établir à leur compte. « Dans beaucoup de cas cela a marché », raconte Zbigniew Rafalski. Des gens ont ouvert de petits ateliers de couture, de confectionnerie...

Dependance suicidaire

Pour Bronisław Trykacz, cela ne marche pas fort. A trente-cinq ans, après avoir été licencié, il a contracté auprès de Solidarnosc un prêt de 20 millions de zlotys (environ 10 000 francs français) pour ouvrir un magasin de chaussures et de papeterie. Triste magasin avec ses quelques souliers en caoutchouc, ses cahiers vieillots et ses clients féroces qui viennent, regardent et repartent. « Ils n'ont pas d'argent », commente philosophiquement Bronisław, qui souhaite maintenant ouvrir un restaurant.

Comment « gérer » une ville qui possède le triste record du chômage en Pologne : 9 500 sans-emploi sur une population active

de 27 000 personnes ? Grzegorz Walendzik, trente-six ans, le maire de Starachowice, issu lui aussi de Solidarnosc, se pose inévitablement cette question. Quand on l'interroge sur les ressources de la ville, il ébauche un sourire triste : « Les ressources ? Ah ! oui, les ressources ! » Faut-il d'argent, il a dû couper dans tous les investissements : aménagement des routes, transports urbains, canalisation d'eau. « Nous avons vendu une partie de ce que la ville possédait, notamment dans l'immobilier, pour aider principalement ceux qui étaient sans rien, sans électricité, sans chauffage, sans alimentation. Mais il nous faut voir plus loin et tenter de restructurer totalement la ville. »

L'objectif prioritaire est de tenter de sortir Starachowice de sa dépendance suicidaire d'une seule entreprise. Les Américains vont construire une usine de transformation de viande qui pourrait créer 1 500 emplois. Des négociations auraient pratiquement abouti avec d'autres investisseurs pour une usine de boissons gazeuses. Des responsables américains sont venus pour mettre sur pied une société commune de commercialisation. Avec l'aide de l'État, un réseau téléphonique de la ville va être entièrement remis à neuf et occupera plus de 1 000 personnes.

« Cela va être dur », conclut M. Walendzik, mais il faut y croire. Pourquoi les Occidentaux ne nous édifient-ils pas vraiment ? Vous savez bien que si ça ne marche pas en Pologne, la libération de l'économie, ça ne marchera nulle part ailleurs. »

JOSÉ-ALAIN FRALON

GRANDE-BRETAGNE

Un journaliste du « Daily Mirror » est accusé d'être un agent du Mossad

LONDRES

de notre correspondant

L'affaire met en cause le Daily Mirror, l'un des journaux à scandales de la presse britannique. M. Nicholas Davies, rédacteur en chef pour l'étranger, journaliste expérimenté et confident de M. Robert Maxwell, propriétaire du groupe du Daily Mirror, est accusé par deux députés d'être un agent « de longue date et fortement payé » du Mossad (services secrets israéliens). Ces allégations figurent dans deux motions à la Chambre des communes signées par M. George Galloway (travilliste) et Rupert Allason (conservateur). Elles se fondent sur les révélations contenues dans The Samson Option, un livre du journaliste américain réputé Seymour Hersh, qui relate comment Israël s'est doté de la bombe atomique.

Selon les accusations des deux parlementaires, M. Davies a été directement mêlé à la vente d'armes israéliennes à l'Iran et à d'autres pays depuis une dizaine d'années. Il aurait, d'autre part, été à l'origine de la dénonciation de Mordechai Vanunu, un scientifique israélien enlevé par le Mossad à Londres après avoir révélé en 1986 au Sunday Times certains détails concernant le programme nucléaire d'Israël. M. Vanunu purge depuis une longue peine de prison dans son pays.

Des liens étroits et anciens

Le député conservateur Rupert Allason (également auteur de romans d'espionnage sous un pseudonyme) affirme notamment que le Daily Mirror ainsi que M. Maxwell entretenaient des liens étroits et anciens avec le Mossad. Selon ses accusations, M. Davies serait constitué, en 1983, une société, avec un citoyen israélien, M. Ari Ben-Menashe, dans le but de vendre quelque 4 000 missiles antichars Tow de fabrication américaine à l'Iran.

Le journaliste incriminé a formellement démenti, mardi 22 octobre, être membre du Mossad, tout en reconnaissant qu'il entretenait des relations suivies avec M. Ari Ben-Menashe. Ce dernier, dont l'appartenance au Mossad ne semble pas faire de doute, utilisait l'adresse personnelle de M. Davies comme « poste restant ». M. Maxwell a réitéré toutes ces accusations et annoncé son intention de poursuivre en justice leurs auteurs, qu'il juge « irresponsables ». Le livre, lui, est « ridicule », selon M. Maxwell. Son journal qualifie, mercredi matin, ces accusations et annonce de « poire de chocalas fouillant les immondices d'un monceau d'ordures auxquelles ils appartiennent tous les deux... »

LAURENT ZECCHINI

YUGOSLAVIE

Les forces croates battent en retraite à Dubrovnik

L'artillerie et la marine yougoslaves ont bombardé, mercredi 23 octobre, pour la première fois, le centre historique de Dubrovnik, ville assiégée depuis plus de trois semaines par l'armée fédérale. Les forces croates ont battu en retraite, jeudi dans la région de Dubrovnik, a annoncé la radio croate. L'armée yougoslave, qui a lancé une violente offensive, a ainsi investi la localité de Kupari, à 8 km de Dubrovnik.

Selon la radio croate, « le centre de la vieille ville de Dubrovnik a été touché par l'artillerie. (...) un obus est tombé sur le musée Rupe et tous les alentours de la vieille ville ont été atteints ». Une école de musique proche du centre a été gravement endommagée, et un obus de mortier a frappé la forteresse Minčeta, a ajouté la radio. Stradun, principale avenue de la vieille ville, et le Palais Sponza, musée d'art, ont été touchés. L'armée fédérale a démenti avoir visé le centre historique de la ville, mais admis que les combats faisaient rage dans les quartiers avoisinants.

Menaces sur le sommet de La Haye

D'autre part, les quatre membres du bloc serbe au sein de la présidence fédérale ne se rendront, vendredi, au sommet de La Haye que s'ils ont l'assurance de pouvoir défendre leur projet de remodelage de la Yougoslavie.

vie, a déclaré, mercredi soir, à la télévision de Belgrade le vice-président yougoslave Branko Kostic. « Si l'on ne nous en donnait pas la possibilité, notre déplacement à La Haye n'aurait aucun sens », a-t-il dit. Un peu plus tôt, les représentants de la Serbie, du Monténégro, des deux « provinces autonomes serbes » de Croatie et des quatre « provinces autonomes serbes » de Bosnie, réunis à Belgrade, avaient approuvé le projet de mini-fédération proposé la veille par le bloc serbe de la présidence. Le Monténégro n'était toutefois pas représenté par son président, M. Momir Bulatovic, qui a plusieurs reprises déjà pris ses distances à l'égard de la Serbie.

« Vers une guerre totale »

Dans son intervention télévisée, M. Kostic a dit avoir convoqué pour le jeudi 24 octobre à Belgrade une réunion de la présidence à laquelle ont été invités le Croate Stipe Mesić, président fédéral, ainsi que les représentants macédonien, bosnien et slovène. Si, une fois de plus, ces quatre « dissidents » refusaient de venir à Belgrade, « il est clair que nous n'irons pas non plus à La Haye », a souligné M. Kostic. « Nous nous achèverons vers une guerre totale ou, du moins, un conflit total avec les forces armées croates », a encore déclaré M. Kostic, estimant que ces dernières avaient systématiquement violé les dix accords de cessez-le-feu conclus à ce jour. (AFP, Reuters)

URSS : la Russie prête à extraditer M. Honecker. - La question de l'extradition vers l'Allemagne de l'ancien numéro un est-allemand, Erich Honecker, est « réglée », a estimé un collaborateur du ministère russe de la justice cité mercredi 23 octobre par l'agence Tass. À l'issue de la visite du ministre allemand de la justice, M. Klaus Kinkel, à Moscou. (AFP)

M. Ligatchev dément avoir été impliqué dans le putsch. - M. Egor Ligatchev, l'ancien chef de file des conservateurs du PCUS, a démenti mercredi 23 octobre, dans les Izvestia, toute implication dans le putsch manqué du mois d'août. Des affirmations dans ce sens avaient été formulées, mardi, devant une commission d'enquête parlementaire le Monde du 24 octobre. (AFP)

ESPAGNE : les difficultés de la reconversion industrielle

Grève générale dans les Asturies

MADRID

de notre correspondant

Les Asturies (nord-ouest de l'Espagne) ont été pratiquement paralysées, mercredi 23 octobre, par une grève générale. Les syndicats (UGT, auparavant proche du PSOE, et commissions ouvrières) demandent un plan global de reconversion industrielle de toute la région qui, d'après leurs calculs, va perdre environ 40 000 emplois alors que 30 000 ont déjà été sacrifiés au cours des dix dernières années. Un véritable plan d'urgence est nécessaire pour tenter de remédier au déclin économique de cette « Lorraine espagnole », dont la mine de charbon de Hunosa est le symbole : 5 900 de ses 17 600 employés sont condamnés au chômage d'ici 1993, en raison du manque de rentabilité de cette mine

largement subventionnée par l'État. Sur le thème « tout pour les Asturies », des milliers de personnes ont défilé dans les rues d'Oviedo et de Gijón. Pas seulement les ouvriers, mais tous les secteurs de l'activité économique, y compris les commerçants qui avaient tiré leurs rideaux, ont participé à cette journée d'action, destinée à empêcher la mort lente d'une région où l'activité industrielle est concentrée sur quelques entreprises, comme les mines et la métallurgie, qui connaissent de sérieuses difficultés. Cette crise est en train de se transformer en querelle politique au sein même de la gauche espagnole. Non seulement le secrétaire général de l'UGT, M. Nicolas Redondo, a mis directement en cause le président du gouvernement, M. Felipe Gonzalez, mais l'attitude du pouvoir face à ce

conflit divise le PSOE lui-même. Des divergences ont éclaté, en effet, au sein du parti au pouvoir, sur la politique à mener face aux industries en récession comme la mine de Hunosa : d'un côté, la tendance « réaliste » de M. Gonzalez, qui prône un arrêt des subventions, de l'autre, la voie « ouvrière » ou « populiste », qui est incarnée par le vice-président du PSOE, M. Alfonso Guerra.

MICHEL BOLE-RICHARD

Deux gardes civils tués en Pays basque. - Le gouvernement civil de la province basque du Guipuzcoa a annoncé la mort de deux gardes civils, tués, dans la nuit du mercredi 23 au jeudi 24 octobre, dans un bar de Saint-Sébastien par deux hommes masqués qui ont réussi à s'enfuir. (AFP)

A lire



DOMINIQUE NOGUEZ

Les derniers jours du monde

« Le roman de Noguez est d'ores et déjà un des douze qui survivront à nos déménagements et ne quitteront pas nos étagères, nos valises. Avec sauterelles, bien sûr. »

Michel Braudouan, Le Monde

« Pour lui, il faudrait créer le prix du sourire le plus long. »

Paul-Jean Franceschini, L'Express

« Quand le divin Noguez joue les devins, la littérature a encore un avenir. »

Jean-Louis Ezine, Le Nouvel Observateur



ROBERT LAFFONT ROMANS

tte la Russie

LIONEL JOSPE
A "CARACTERE"
LE 25 OCTOBRE



Flammarion

L'ACCORD DE PARIS SUR LA PAIX AU CAMBODGE

Le triomphe fragile du prince Sihanouk

La Conférence internationale sur le Cambodge s'est réunie, mercredi 23 octobre, à Paris. Les participants ont signé un accord qui met officiellement fin à vingt et un ans de guerre au Cambodge et place le pays sous la tutelle des Nations unies jusqu'à l'organisation d'élections libres. Cet accord représente un succès personnel pour le prince Sihanouk, qui s'est félicité que le Cambodge soit « le premier pays d'Indochine à être décommunié ». Il a également permis au secrétaire d'Etat James Baker d'annoncer la levée de l'embargo américain contre le Vietnam et l'ouverture de négociations sur le rétablissement de relations diplomatiques entre les deux pays (nos dernières éditions du 24 octobre).

Deux autres pays asiatiques devaient également tirer profit de la nouvelle donne au Cambodge, le Japon, qui entend opérer sa rentrée en scène politique dans la région, et la Chine, qui a obtenu l'écarterement d'un bloc indochinois dominé par Hanoi.

Les jeux étaient faits à l'avance, les quatre parties khmères s'étant finalement mises d'accord entre elles et avec les cinq membres permanents du Conseil de sécurité des Nations unies. La seconde réunion de la conférence de Paris, mercredi 23 octobre, a donc été sans surprise. Les discours des participants, également, si l'on excepte l'ouverture du secrétaire d'Etat américain, James Baker, vers le Vietnam. Les Cambodgiens eux-mêmes, d'ordinaire si prolifiques, sont restés étrangement muets, laissant la parole au seul prince Sihanouk, en tant que président du Conseil national suprême (CNS), qui symbolisera la souveraineté du Cambodge pendant la période transitoire qui commence.

La conférence avait été ouverte par M. François Mitterrand, qui, dans la soirée, a offert aux ministres des affaires étrangères présents un grand banquet à Versailles. Le président de la République s'est rendu hommage à « l'action tenace » des coprésidents - la France et l'Indonésie - ainsi qu'à « le rôle déterminant joué par l'ONU » ces dernières années dans le règlement des conflits régionaux, sans oublier le « rôle historique » du prince Sihanouk, « symbole de la réconciliation entre tous les Cambodgiens ».

Deux thèmes se sont dégagés de cette réunion, repris sur des modes différents par les participants. Le rôle de l'ONU et des « Grands » dans la solution des conflits internationaux tout d'abord, sur lequel, en particulier, le chef de la diplomatie soviétique - sans jamais citer les anciens « frères » vietnamiens - s'est longuement étendu : l'accord, a

déclaré M. Boris Poutine, « constitue un témoignage éclatant du passage de tout le système des relations internationales vers un état qualitatif nouveau, libre de la confrontation globale et des priorités idéologiques ».

Ensuite, la nouvelle situation de paix qui devait, enfin, prévaloir en Asie du Sud-Est après l'extinction d'un des derniers conflits hérités de la guerre froide et la perspective de réintégration de l'Indochine dans la région. La prospérité de cette zone, qui connaît un des taux de croissance économique les plus élevés au monde, ne peut qu'en tirer profit, les échanges internationaux aussi. Le Japon, pour sa part, l'a bien compris.

Pourquoi les Khmers rouges ?

Mais la journée de mercredi aura surtout été celle du triomphe du prince Sihanouk (lire l'encadré ci-dessous).

Congratulé par tous, l'ancien souverain, qualifié de « prince de la paix » par M. Perez de Cuellar, fait figure de grand vainqueur, et les autres protagonistes khmères doivent se mesurer à l'anneau de sa popularité et de sa redoutable habileté. Ce ne sera pas chose aisée, pour les Khmers rouges comme pour les anciens communistes au pouvoir à Phnom-Penh.

Mais cela lui donne également de lourdes responsabilités, en premier lieu celle d'unifier un pays écartelé en factions, elles-mêmes divisées en groupes rivaux prêts à tout pour parvenir au pouvoir, ou pour s'enrichir. Son message, simple, est désormais de rétablir l'unité nationale, sous-entendu autour de sa personne. De sa capacité à rassembler ses compatriotes, au Cambodge comme dans la diaspora khmère, dépendra le succès de l'opération.

Il a, en tout cas, déjà fait la leçon à ses partisans khmers, à travers un « hommage » à leur décision de se retirer, selon un « dictionnaire français », mieux vaut tard que jamais de respecter les plus pro-

fiter de l'échec de l'accord pour renforcer leur travail de sape, en particulier parmi les paysans les plus pauvres, et que le recours à la force sera inévitable s'ils se rebiffent.

Un geste de Washington

S'il est, par contre, un perdant, c'est bien le Vietnam. Confronté à l'évacuation des corps expéditionnaires en 1989, il a vu éclipser le concept d'une entité révolutionnaire indochinoise sous sa houlette, mettant un terme au rêve de Ho Chi Minh. L'intervention de l'ONU, expliquait par exemple récemment M. Hun Sen - pourtant mis en scène en son temps par Hanoi - aura permis au Cambodge d'échapper à la tentation d'un accord sino-vietnamien, la fameuse « solution rouge », pour s'ouvrir vers le reste de l'Asie du Sud-Est (TASEAN) et l'Occident.

Après des décennies d'activisme, Hanoi adopte désormais le profil bas. « L'Indochine est un concept géographique, mais, en termes politiques, nous préférons parler du Vietnam, du Laos et du Cambodge ».

Paris, qui compte être très actif dans le processus de paix, a déjà annoncé une première contribution à la mission préparatoire de l'ONU (MIPRENUC), dont la branche militaire sera dirigée par le général Jean-Paul Lardon. Quatre hélicoptères et un avion de transport Transal, avec équipage et personnel d'entretien, lui seront affectés. Jeudi, le prince devait signer avec M. Pierre Bédégovoy un protocole affectant aux travaux les plus immédiats (électricité, eau potable, 20 millions de francs).

Il ne faudrait toutefois pas se réjouir trop tôt. Si la paix est désormais possible au Cambodge, mais tant fin à la troisième guerre d'Indochine, elle n'est pas encore là. « Ce sera extrêmement difficile », nous disait le chef de la diplomatie australienne, M. Gareth Evans. Il est inévitable qu'il y ait des erreurs, des accidents, des échecs. Mais cela ne doit pas nous décourager. La dynamique, y dans le bon sens ».

Encore faudrait-il qu'on soit important soit rapidement réglé, celui de la mise en place de la mission de l'ONU chargée de rétablir la paix. Si la procédure normale de l'ONU est respectée, le budget de l'opération (1) ne sera pas adopté avant mars, et son infrastructure totalement opérationnelle avant l'automne. Il est donc crucial que des mesures d'urgence soient prises, pour débiter les fonds indispensables comme pour choisir le représentant spécial au Cambodge du secrétaire général. Sinon, on l'annonce de l'ONU, tout peut arriver, et mettre à mal la fragile équilibre qui a vu le jour mercredi, ainsi que la crédibilité des cinq Grands qui le patronnent.

PATRICE DE BEER

(1) Autorité provisoire de l'ONU pour le Cambodge.

M. d'Aubert porte plainte contre M. Khieu Samphan. - M. François d'Aubert, député (UDF-PR) de la Mayenne, a annoncé, mercredi 23 octobre, qu'il porte plainte, au titre de la convention de l'ONU sur la torture du 10 décembre 1984, contre l'un des chefs historiques des Khmers rouges, M. Khieu Samphan, actuellement à Paris pour la signature de l'accord de paix au Cambodge, en raison de la « grande responsabilité » qu'il a eue dans le « génocide perpétré contre le peuple cambodgien de 1975 à 1979 ».

Le vice-ministre des affaires étrangères, M. Tran Quang Co, a déclaré que les Soviétiques sont désormais des « amis » et non plus des « alliés », que la nouvelle situation « contraint Hanoi à changer ses conceptions » et à « essayer de rattraper les années perdues ». Le problème khmer rouge est devenu une affaire intérieure cambodgienne, et, de toute manière, l'accord est un succès pour le Vietnam puisqu'il lui permettra de se concentrer sur une reconstruction qui n'a que trop tardé.

Dans les cordes, risquant de retomber dans l'autoyamat d'ouïe pays du tiers-monde comme les autres maintenant que ses ambitions se réduisent à son propre territoire, le Vietnam attendait la levée de l'embargo américain. « J'espère que les Etats-Unis seront assez réalistes pour voir que la normalisation de leurs relations avec le Vietnam passe par la paix réelle au Cambodge », a ajouté M. Co.

Le jeu de la France

Il semble avoir été entendu. En effet, peu après avoir rencontré son homologue vietnamien, M. Nguyen Manh Cam, M. Baker a tiré un trait sur cette guerre du Vietnam qui a tant traumatisé l'Amérique. Il a prononcé des paroles que Hanoi, mais aussi les hommes d'affaires américains, qui plaignent d'insipience, attendaient depuis longtemps. Non seulement les Etats-Unis sont prêts à renouer avec le Cambodge, mais ils ont « l'intention de développer des relations normales avec tous les pays d'Indochine ».

Docteur un satisfecit à Hanoi pour son attitude sur le Cambodge et sur la question des militaires disparus (MIA), il a annoncé la fin graduelle d'un embargo économique qui bloquait toute reconstruction du Vietnam, et l'ouverture prochaine de négociations en vue du rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays. Un processus qui, cependant, prendra un certain temps.

La France, quant à elle, aura fort

Un parcours sans faute

BANGKOK

de notre correspondant

La véritable négociation ne s'est amorcée qu'en avril, lorsque Pékin a décidé de normaliser ses relations avec Hanoi. Informé de ce revirement, le prince Sihanouk a accompli un parcours qui, pour le passé, a été déconcertant plus d'un de ses interlocuteurs, à telle enseigne qu'il avait perdu un moment sérieusement en perte de vitesse, a habilement manœuvré pour contraindre ses compatriotes à la cohabitation tout en se réservant une marge de manœuvre dont il pourra, si nécessaire, faire bon usage à l'avenir.

Le 2 juin à Djakarta, à la veille d'une réunion du CNS, il a joué cartes sur table avec M. Hun Sen, premier ministre de Phnom-Penh. Constant l'insistance sur le plan militaire, il lui a proposé une répartition des tâches tout en assurant que l'administration de Phnom-Penh demeurerait en place et que sa décision était prise de regagner la capitale du Cambodge avant la fin de l'année.

M. Hun Sen a saisi l'occasion ayant compris qu'un tournant

s'était opéré et qu'un règlement pouvait voir le jour avant la fin de l'année. En lançant le bouclier assez loin, le prince Sihanouk a pu saisir une première fois la volonté de la Chine et du Vietnam d'aboutir. La corde n'a pas rompu.

Retour à Phnom-Penh le 14 novembre

Il a procédé de façon analogue le 23 juin, à la veille de la réunion suivante du CNS à Pattaya, annonçant un accord entre les quatre factions, qu'il s'est évertué, pendant les trois jours suivants, à faire taire. Il n'a pas obtenu entière satisfaction, mais l'épreuve lui a permis de se convaincre que la négociation ne pouvait plus dérailler.

Le prince Sihanouk, qui fêtera ses soixante-neuf ans le 31 octobre, a, depuis juin, se tenir au-dessus de la mêlée, se retranchant derrière l'avis des « conseillers du CNS » pour l'essentiel, le négociateur français et le représentant de l'ONU - chaque fois qu'une question épineuse était abordée. Il ne s'est pas privé pour autant de donner son avis, avec sa fausse candeur habituelle, ou de se porter

à la rescousse d'une faction ou d'une autre quand il le jugeait opportun. Il s'est tout autant servi des réticences américaines à l'égard de l'accord pour obtenir davantage de concessions, notamment du « camp chinois ». L'ancien monarque est redevenu le pivot cambodgien d'un règlement.

Ayant refait l'unanimité, il va ragagner le Cambodge le 14 novembre. Il n'a pas remis les pieds dans son pays, sauf pour de rares moments à proximité de la frontière thaïlandaise, depuis qu'il y a été prisonnier des Khmers rouges, pendant plus de trois ans. Son agenda s'annonce fort chargé.

Le 19 novembre, il doit présider, à Phnom-Penh, la première réunion du CNS en territoire cambodgien. Ensuite, après avoir célébré la fête des deux, il recevra de nombreux dignitaires étrangers, dont M. Roland Dumas, du 22 au 24 novembre. A la fin décembre, il se rendra au Vietnam. Puis, à partir de janvier, il compte visiter les zones tenues par les Khmers rouges, les sihanoukistes à la Front de M. Son Samn. Déjà un programme de souverain.

JEAN-CLAUDE POMONTI

Les nouvelles ambitions de Pékin

PÉKIN

de notre correspondant

Le règlement de la crise du Cambodge fournit à Pékin un certificat de bonne conduite, décrété par une communauté internationale décidée à en finir avec ce conflit d'un âge révolu. Alors que dans les autres grands dossiers internationaux la Chine apparaît à la traîne, en raison de ses options de politique intérieure, elle retrouve, dans la solution cambodgienne, la place de « cinquième grand » qui était la sienne avant 1989.

Tout repose sur le pari selon lequel la Chine, en dépit de ses faux-semblants marxistes orthodoxes, s'abstienne de favoriser la réémergence des Khmers rouges, fils spirituels d'une idéologie dont elle cherche, en tâtonnant, à se débarrasser. Dans ce pari, le seul atout face à l'hydre Pol Pot est le prince Sihanouk.

Depuis plusieurs années, la Chine n'a misé sur l'ancien monarque. En dépit des proclamations d'attachement du prince quant à l'avènement d'une démocratie parlementaire, Pékin pense pouvoir compter sur son sens des réalités locales.

Mais le principal, pour Pékin, n'est pas tant l'avenir du Cambodge que la leçon de géopolitique adressée, par le biais de la crise indochinoise et de sa solution, à tous les pays d'Extrême-Orient. Privée par sa propre faiblesse d'une audience internationale, la Chine a démontré qu'aucun de ses voisins ne réussit son rôle central, du moins autant à ses capacités militaires et à son potentiel économique qu'à la taille de sa population.

Vassalité économique

Par-delà les idéologies, Pékin, qui considérerait avant le vingtième siècle les pays d'Indochine comme autant de royaumes vassaux, entend continuer à peser sur eux de son énorme poids en vue d'en retirer la forme moderne du tribut qu'il estime lui être dû : des marchés économiques. Ainsi en va-t-il de la normalisation sino-vietnamienne, fruit du réalisme plutôt que d'une volonté de réformer une « sainte alliance » communiste ou encore de l'écotote entre Pékin et les militaires du Birmanie.

Ce message a été renforcé, à l'aube de la conférence de Paris, par l'arrivée, mardi à Pékin, du premier ministre laotien Khamtay Siphandone, chef du gouvernement du troisième de ces pays qui avaient pesé, un temps, pouvoir défer la suprématie chinoise en se glissant dans la faille

ouverte par la rivalité sino-soviétique. Pour ces pays, Thaïlande comprise, quelles que soient leurs orientations politiques, l'aveoir des rapports avec la Chine dépend avant tout, à l'issue de la crise indochinoise, de l'évolution du pouvoir de Pékin une fois disparue la génération des vétérans de la Longue Marche, menés par M. Deog Xiaoping.

FRANCIS DERON

Le retour du Japon en Indochine

TOKYO

de notre correspondant

Intervenant dans un processus de paix, conforté par conséquent à sa Constitution, le Japon va devoir, pour la première fois depuis la guerre, partie prenante dans l'équilibre régional, il tend ainsi à apparaître à la fois plus constant de ses responsabilités de grande puissance économique et peut-être, espère-t-il, moins menaçant.

Lors de la conférence de Paris, le Japon a cependant adopté un profil bas : son ministre des affaires étrangères, M. Nakayama, s'est contenté de réitérer l'offre d'organiser une conférence sur la reconstruction du Cambodge, probablement en mars, à Tokyo. Le rejet par le Parlement du projet de loi sur la création d'un corps de maintien de la paix sous l'égide des Nations unies a réduit la marge de manœuvre du Japon. Palliatif à ses carences en matière de contribution à la sécurité internationale, ce texte aurait dû être adopté au cours de la dernière session parlementaire. Sa première application devait être au Cambodge.

Le « prix » à payer

Un document interne du ministère des affaires étrangères, publié en juin par le quotidien *Mainichi*, montre que cette éventualité était très sérieusement envisagée : il n'était pas exclu que des soldats japonais soient inclus dans le corps de surveillance du cessez-le-feu. Dans le cadre légal actuel, le Japon ne peut participer qu'à des opérations logistiques et humanitaires.

L'envoi d'un contingent japonais n'est peut-être que partie remise :

on ourrait en effet l'espérer à Tokyo que le projet soit voté co-voirement. Le futur premier ministre, M. Miyazawa, semble favorable à l'amendement présenté par le parti social-démocrate prévoyant une autorisation préalable du Parlement à toute utilisation du corps spécial. Le parti bouddhiste Komito y étant déjà favorable, le ralliement des sociaux-démocrates assurerait au gouvernement une majorité suffisante à la Chambre Haute.

Importante d'un point de vue politique, la présence d'un contingent japonais au Cambodge n'a cependant pas l'élément essentiel de la contribution japonaise. Il est déjà clair que Tokyo sera le plus important bailleur de fonds pour la reconstruction du Cambodge, pour laquelle il serait prêt à fournir un quart du montant nécessaire.

Le Japon, qui vient de nommer un ambassadeur auprès du Conseil national suprême - M. Yukio Iimaga, expert des problèmes cambodgiens - se prépare à reprendre son aide à Phnom-Penh. Il contribue d'autre part de manière importante aux efforts du Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés (HCR), responsable du rapatriement de 340 000 Cambodgiens.

La reconstruction du Cambodge est perçue à Tokyo comme le « prix » à payer pour un retour en Indochine. Le Vietnam est une terre pratiquement vierge pour les Japonais. Ils n'en sont pas moins en passe de devenir les premiers partenaires commerciaux de ce pays auquel ils achètent notamment 90 % de sa production pétrolière : les échanges approcheront cette année le milliard de dollars.

PHILIPPE PONS

ASIE

De retour d'une mission en Chine

Des juristes français soulignent les « balbutiements de l'état de droit »

La mission de cinq juristes français, conduite par M. Paul Bouchet, président de la Commission consultative des droits de l'homme (le Monde du 12 octobre), a fait le bilan, mercredi 23 octobre, de sa récente enquête sur les droits de l'homme en Chine. Ses attentes sur l'indépendance de la justice ont été déçues : « C'est encore l'ère des balbutiements de l'état de droit », a souligné M. Bouchet, évoquant également les « flottements » chez les interlocuteurs au sujet de la nouvelle Constitution qui prévoit à la fois l'indépendance de la justice par rapport à « tout organisme » et, dans son préambule, le rôle prééminent du PC.

Pékin avait voulu donner une image favorable : visite de la prison n° 1, procès « réglé comme un corps de ballet » et rencontre avec des avocats choisis. Pourtant, les Chinois n'ont pas su répondre au « test de bonne volonté » français, restant inflexibles sur l'annulation des « répressions » du printemps de Pékin. Ils sont néanmoins sensibles à l'intérêt occidental « naturel et normal » pour les droits de l'homme.

هكذا من الأهل

• Le Monde • Vendredi 25 octobre 1991 5

AL CANIBODGE
ce Sihanouk

PIERRE BERGÉ

Liberté, j'écris ton nom

"Il y a du cri du cœur, il y a du témoignage, il y a même du règlement de comptes dans ce livre-là".

François Léotard, *Le Figaro*

"Pierre Bergé n'écrit pas pour plaire, ni pour naviguer au plus juste au sein des courants contradictoires du P.S., mais pour exprimer quelques vérités auxquelles il croit.

Tant pis si elles déplaisent."

Gilles Martin-Chauffier, *Paris-Match*

"Un homme ardent, qui croit à la grandeur du politique et qui n'a pas abdiqué les idéaux de sa jeunesse."

Françoise Giroud, *Journal du Dimanche*

"Pierre Bergé réveille un art évanoui, le pamphlet avec un violent aller-retour en direct de la gauche".

Colombe Pringle, *Vogue*

"Un livre réjouissant, revigorant même, sur la gauche française".

André Laurens, *Le Monde*

"Un pamphlet attachant, grinçant et au total, doux-amer".

Dominique de Montvalon, *L'Express*

"Sensible, généreux, sincère et ... anarchiste ... Des convictions revigorantes, des idées bien arrêtées aussi, servies par une langue claire et sans prétention".

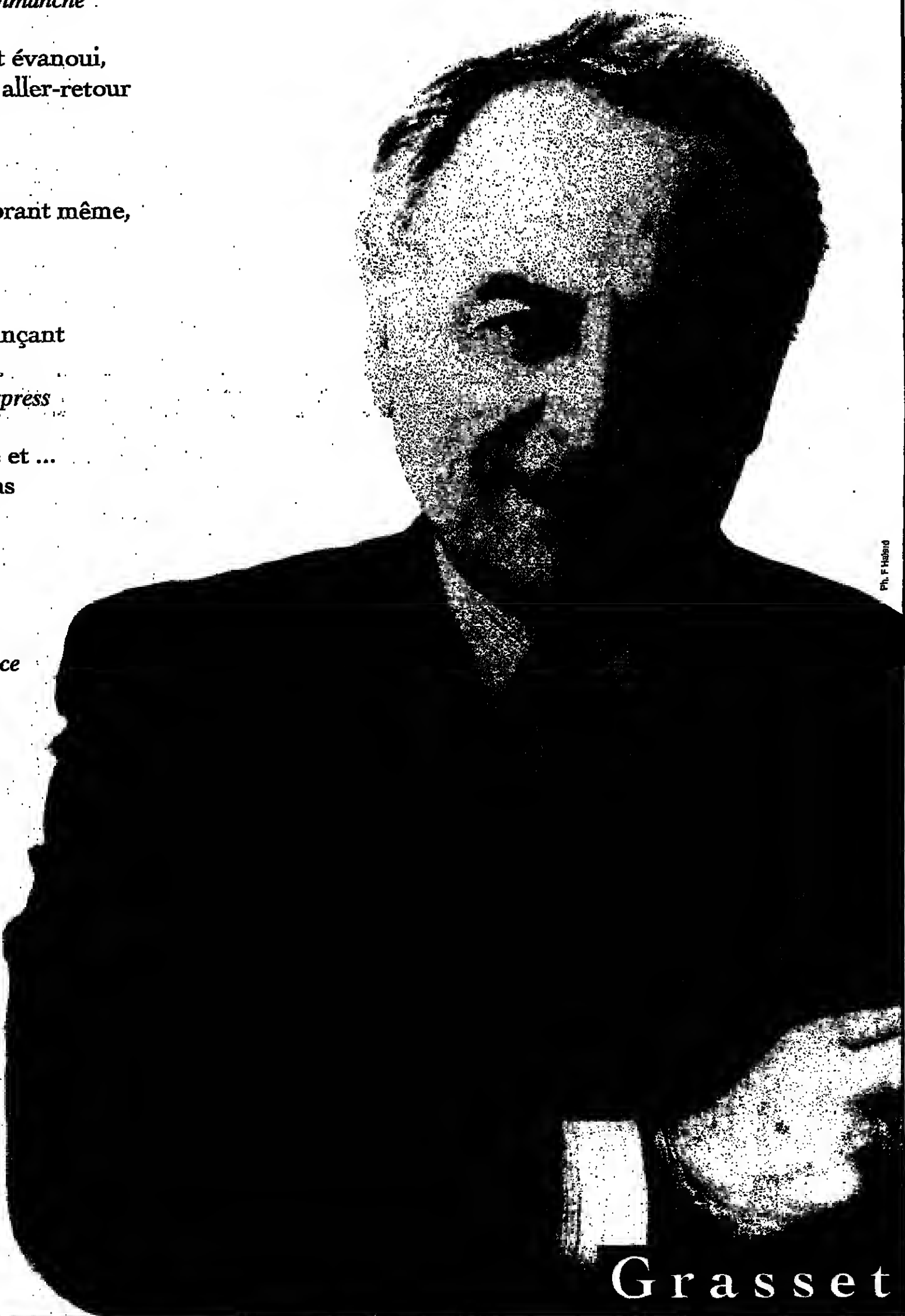
Christiane Vettu,
Les Dernières Nouvelles d'Alsace

"Avec son essai le PDG d'Yves Saint Laurent montre plus d'authenticité et de simplicité française que bien des politiciens en mal de publicité exhibitionniste ou de vaticinations plaintives".

Michel Noir, *Globe*

"Pierre Bergé ne joue ni les tièdes ni les timides. Esprit vif et provocateur, ce Janus bifrons mêle Machiavel et Talleyrand (fin politique et homme de l'ombre)".

Fabian Gastellier, *Elle*



Grasset

PROCHE-ORIENT

Avant la conférence de paix

M. Shamir décide de diriger personnellement la délégation israélienne à Madrid

JÉRUSALEM

de notre correspondant

«Allo, Lévy? Ma décision est prise: je conduirai personnellement notre délégation à Madrid. Très bien, je vous souhaite bonne chance, mais, dans ces conditions, moi, je n'y vais pas.» Tel serait, selon le quotidien *Havretz* de jeudi matin, l'essentiel du très sec échange téléphonique, mercredi soir 23 octobre, entre le premier ministre israélien, M. Itzhak Shamir, et son ministre des affaires étrangères, M. David Lévy.

C'est à Strasbourg, à l'occasion d'une brève visite aux instances européennes, il y a quelques jours, que le chef du gouvernement, soudainement conscient de l'énorme attente engendrée à l'extérieur de la région par la conférence de Madrid, aurait mûri sa décision. M. Itzhak Shamir, raconte-t-on à Jérusalem, a fait ses comptes: quatre délégations arabes, deux «parlants» URSS et les Etats-Unis, qui se sont plus vraiment considérés comme des amis à Jérusalem, un délégué européen, quelques milliers de journalistes réputés, accueillis, dans leur majorité, aux thèses arabes.

«La pression sur nous ne sera pas insupportable, aurait pensé le premier ministre. Israël sera quasiment seul contre tous, il vaut mieux que je me déplace personnellement.» Selon certaines rumeurs, M. Shamir aurait alors téléphoné mercredi soir à Paris à M. James Baker, pour lui faire part de sa décision et lui demander, entre autres, si celle-ci pouvait poser problème. Un peu embarrassés, les Américains ont souligné qu'en principe, la conférence de Madrid était prévue

pour se dérouler au niveau des ministres des affaires étrangères, mais que si le chef du gouvernement israélien souhaitait se déplacer en personne, il était le bienvenu.

«Quand les choses deviennent sérieuses, commentait pour sa part un observateur attentif de la carrière du premier ministre, Itzhak Shamir ne fait jamais confiance qu'à lui-même ni à ses lieutenants les plus proches.» M. David Lévy, chef nominatif de la diplomatie et leader d'une faction du Likoud qui n'est pas toujours sur la même longueur d'onde que le premier ministre, a réagi avec la vigueur qu'on lui connaît parfois, et des rumeurs de démission, démenties jeudi matin, ont même circulé dans la soirée de mercredi. Le ministre, faut-il le rappeler, ne fait pas partie du cercle des intimes de M. Shamir, et les «accrochages» entre les fidèles du premier ministre et les siens, sont nombreux.

Ceux-ci ont d'ailleurs pas cessé, depuis l'origine des nouvelles de M. James Baker dans la région, de se sentir plus ou moins tenus à l'écart. «La politique extérieure, dit-on souvent à Jérusalem, est du domaine réservé du premier ministre.»

«Torpillier la conférence?»

A preuve, la composition de la délégation telle qu'elle circule depuis quelques jours dans les milieux médiatiques de Jérusalem. Y figurerait notamment un colon des territoires occupés réputé proche des militants du «Bloc de la foi», quelques députés de la faction «dure» du Likoud, à commencer par M. Benny Begin, fils l'ancien pre-

mier ministre du même nom, et des hauts fonctionnaires, directement rattachés au cabinet de M. Shamir et peu connus pour leur approche conciliante du problème arabe.

Pour ce qui concerne les entretiens bilatéraux qui devront avoir lieu après la conférence proprement dite, avec les Syriens, les Libanais, les Jordaniens et les Palestiniens, même tactique. Mis à part le vice-ministre des affaires étrangères, M. Benjamin Netanyahu, qui a été placé là où il est par M. Shamir, précisément pour «marquer» M. Lévy, aucun diplomate d'importance n'a été retenu pour conduire ces négociations. Au point que M. Lévy, dès mercredi après-midi, écrivait «la neutralisation totale» de son ministère et que son entourage ne cachait pas un certain sentiment

«d'indignation». La décision de M. Shamir est diversement commentée dans les milieux politiques. Tandis que les journaux de gauche comme *Davar*, l'organe travailliste, se demandaient si le premier ministre avait décidé d'être présent pour «torpiller la conférence dès le début ou au contraire en assumer les éventuelles décisions historiques», des quotidiens de droite, comme le *Jerusalem Post*, se félicitaient du choix de M. Shamir. «Les yeux du monde entier vont être fixés sur la conférence, écrivait jeudi le journal, Israël doit saisir l'occasion pour articuler sa position le plus clairement possible et de la manière la plus convaincante qui soit».

PATRICE CLAUDE

L'Irak repris en main

Suite de la première page

On ne compte plus les vols de voitures, les pillages de maisons et la prostitution qui a pris une telle ampleur que la presse officielle est obligée d'en faire état. Ce «commerce» a même dépassé les frontières: l'ambassade d'Irak à Amman est récemment intervenue pour rapatrier un groupe de jeunes femmes qui s'étaient livrées à ce trafic.

Dans ce contexte, la population prête d'autant moins d'attention à la vie politique que le limogeage de M. Saadoun Hamadi de son poste de premier ministre a marqué la fin des rares illusions sur un éventuel assouplissement du régime. Le président Saddam Hussein a, plus que jamais, repris les choses en main et gèle, sinon oublié, les très cosmétiques promesses de libéralisation faites au lendemain de la guerre, pour calmer le jeu en Irak et tenter de s'attirer les bonnes grâces de l'étranger.

Davantage de prisonniers politiques

Le congrès du parti Baas, ce septembre, a donné le signal d'un nouveau durcissement du régime, avec l'arrivée aux postes de responsabilités d'hommes qui ont pour seule qualité de voter une fidélité totale au président, et la montée en puissance du ministre de l'Intérieur, M. Ali Hassan Majid, numéro trois par le nombre

de «votes» obtenus au sein de la direction du parti. Le nouveau premier ministre, M. Mohamed Hamza Zoubeydi, chéïbe originaire de Hilla, qui maintient des relations avec les clans traditionnels — précieux avantage dans l'Irak d'aujourd'hui — n'est, au dire de tous à Bagdad, qu'un «bêta-oui-oui». Ce caractère du parti, souligne un diplomate, «commence tous les conseils des ministres par un hommage appuyé au chef de l'Etat sans qui rien ne pourrait se faire». Il est vrai qu'il se targue aussi — prudence sans doute indispensable — d'être en très bons termes avec le ministre de l'Intérieur.

Plus personne n'évoque le projet de nouvelle Constitution ou les lois sur la multipartisme et la liberté de la presse qui, à entendre le président Saddam Hussein, devaient entrer en vigueur avant la fin de l'année. Les autorités auraient, à cet égard, des difficultés à trouver des «volontaires» pour former de nouveaux partis, souvent représentés par une parodie de démocratie qui n'a jamais vraiment trompé personne. Les quelques personnalités consultées par le régime se seraient toutes refusées.

La nouvelle loi sur la presse est restée lettre morte, et personne n'a revu, six mois après son adoption, devant les locaux du ministère de l'Information, M. Dhaman Hachem, journaliste du très officiel organe de l'armée *El Qadisiyah*. En outre, plusieurs de ses confrères ont été récemment

Les pays arabes tentent d'adopter une position commune

Invités à un titre ou un autre à la conférence de Madrid, quinze des vingt et un membres de la Ligue arabe vont tenter de passer d'une même voix et ont engagé à cette fin des consultations, mercredi 23 octobre à Damas. Une première a regroupé dans la matinée, à l'initiative de la Syrie, les ministres des affaires étrangères des quatre pays arabes frontaliers d'Israël (Syrie, Jordanie, Liban, Egypte) ou leurs représentants, ainsi que le chef du département politique de l'OLP Farouk Kaddoumi.

Le ministre des affaires étrangères saoudien, le prince Saoud el Fayal, représentant le Conseil de coopération du golfe (CCG) Arabie saoudite, Koweït, Bahreïn, Oman, Qatar et Emirats Arabes Unis) et son homologue marocain, M. Abdelhafi Fassi, dont le pays est président en exercice de l'Union du Maghreb arabe (UMA-Algérie, Maroc, Tunisie, Mauritanie et Libye) se sont joints à la réunion dans l'après-midi. Le CCG et l'UMA assisteront à la conférence comme observateurs. Les six pays eurent des consultations interactives

entre la Libye qui, bien que membre de l'UMA, s'est prononcée contre la conférence de Madrid, de même que l'Irak, qui s'y est déclaré hostile et est mis en quarantaine par la communauté internationale. Les autres pays sont très éloignés de la zone du conflit: le Soudan, Djibouti, la Somalie et le Yémen.

Les avis divergent quant à la participation aux négociations multilatérales avec Israël. La Syrie, suivie par le Liban, a déjà fait savoir son refus d'engager de telles négociations portant sur le désarmement, l'eau, la coopération économique, tant que des progrès n'auront pas été réalisés sur le dossier principal: la restitution des territoires occupés et le règlement de la question palestinienne. Cette position est loin de faire l'unanimité. Avec beaucoup de nuances, l'Egypte, la Jordanie, le Maroc, la Tunisie et surtout les six monarchies pétrolières du golfe ont accepté de prendre part à ces discussions, prévues 14 jours après l'ouverture de la conférence le 30 octobre. — (AFP).

Toujours la cause palestinienne

Une fois de plus, le président Saddam Hussein paraît compter avec le temps pour retrouver un semblant de crédibilité et permettre à son régime de respirer plus à l'aise. Après une période d'apaisement vis-à-vis des pays arabes de la coalition avec lesquels l'Irak affirmait vouloir renouer, les attaques tous azimuts ont repris. La convocation de la conférence de paix au Proche-Orient a été une nouvelle occasion pour Bagdad de dénoncer le rôle joué par les gouvernements traîtres d'Egypte, d'Arabie saoudite et de Syrie.

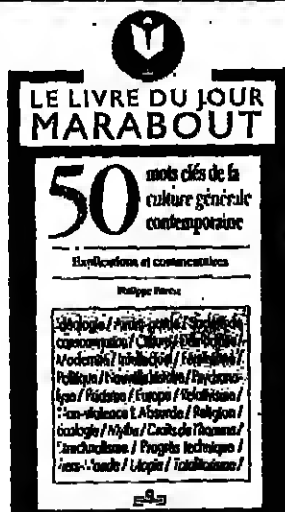
L'Irak, qui avait vainement voulu lier la cause palestinienne à son aventure koweïtienne, entend bien, aujourd'hui, s'en tenir à la même rhétorique: dans l'espoir affiché qu'un échec du processus de paix prouvera la justice de son analyse et ramènera les masses arabes, dont le soutien lui avait largement fait défaut pendant la guerre, à une plus grande combativité. «Les pays arabes sortiront affaiblis de toute cette affaire dans laquelle les Palestiniens ont tout à perdre», explique ainsi un responsable. Chacun devra reconnaître que nous avons raison de dire non aux Etats-Unis, non à Israël. Les dirigeants de Bagdad espèrent bien qu'un jour les voisins arabes, en l'absence d'une autre solution, se résoudront à reprendre langue avec l'Irak de Saddam Hussein.

Sur le plan économique et malgré l'embargo, les hommes d'affaires se succèdent à Bagdad. Une dizaine de Français y sont arrivés à la fin de la semaine dernière et ils ne sont pas les seuls. Le commerce vers l'Irak est florissant à Amman, chacun voulant être prêt pour la levée des sanctions. Les dirigeants irakiens demeurent persuadés que leur pétrole reste un atout majeur entre leurs mains, et on laisse entendre que certaines compagnies accepteraient de signer des contrats contre un paiement différé en pétrole.

Plus que les troubles intérieurs, la seule chose qui inquiète, quand même, le régime irakien, est la perspective d'une nouvelle attaque américaine qui risquerait, de nouveau, de secouer le pays. Le Baas reste, à cet égard, extrêmement vigilant. Ainsi, lors des récents incidents avec la commission de contrôle militaire de l'ONU, les membres du parti avaient été mis en état d'alerte maximum, au cas où.

S'il n'a pu convaincre politiquement son peuple, le président Saddam Hussein n'en a visité aucun, jusqu'à ce qu'il ait pu reconstruire, autour de lui, un vaste appareil de sécurité qui soit plus que jamais lié à celle du chef de l'Etat.

FRANÇOISE CHIPAUX



André et Jean Sellier

ATLAS DES PEUPLES D'EUROPE CENTRALE

LA DÉCOUVERTE

«Un travail admirable, un modèle d'élégance, de clarté et de rigueur intellectuelle qui devrait devenir notre livre de chevet...»

Le Monde

«Un outil exceptionnel arrive à point: (...) des cartes d'une lecture et d'une richesse exemplaires. Indispensable pour comprendre cette résurrection des nations européennes, de la Finlande à l'Albanie.»

Sud-Ouest

«Un passionnant travail qui permet de décoder les subtilités de l'actualité à l'Est.»

L'Express

«Cet atlas en cent cinquante cartes ne pouvait pas mieux tomber: il est LA de l'indispensable à qui veut comprendre les bouleversements en cours.»

VSD

«On le feuillette, on y plonge, on y passe des heures. L'impression de tout comprendre provoque une sorte d'ivresse.»

Télérama

«L'un des plus utiles et des plus maniables instruments de travail sur l'Europe contemporaine et ses origines.»

Le Monde

«Un livre indispensable qui explique avec une lumineuse clarté l'évolution historique de cette mosaïque de peuples.»

Le Monde diplomatique

«Un ouvrage utile où l'histoire et l'actualité font bon ménage.»

Le Figaro

Ouvrage en quadrichromie, format 24 X 18, 250 F

Océan Indien

MADAGASCAR

Plusieurs morts lors d'une manifestation de l'opposition

La répression, par l'armée malgache, d'une manifestation du Comité des forces vives (qui réunit l'opposition) a fait, selon les sources, de quatre à douze morts, mercredi 23 octobre à Antsiranan (anciennement Diego-Suarez), au nord de Madagascar.

D'après le quotidien indépendant *Midi-Madagascar*, quatre personnes ont été tuées et une cinquantaine blessées. La radio des Forces vives ou pour sa part fait état de douze morts et d'une quarantaine de blessés. Selon *Midi-Madagascar*, les affrontements ont eu lieu alors que le comité local des Forces vives effectuait une reconnaissance du parcours d'un «carnaval de l'unité». Les forces de l'ordre ont voulu disperser les opposants lorsque ces derniers sont arrivés à un barrage militaire, à proximité de la préfecture. Les soldats, d'après la même source, ont utilisé des grenades lacrymogènes puis des armes automatiques.

Le 10 août, plus de cent personnes avaient été tuées par la garde présidentielle lors d'une marche, organisée par les Forces vives, vers le palais présidentiel de l'Analambo. — (AFP).

MADAGASCAR

Plusieurs morts lors d'une manifestation de l'opposition

La répression, par l'armée malgache, d'une manifestation du Comité des forces vives (qui réunit l'opposition) a fait, selon les sources, de quatre à douze morts, mercredi 23 octobre à Antsiranan (anciennement Diego-Suarez), au nord de Madagascar.

D'après le quotidien indépendant *Midi-Madagascar*, quatre personnes ont été tuées et une cinquantaine blessées. La radio des Forces vives ou pour sa part fait état de douze morts et d'une quarantaine de blessés. Selon *Midi-Madagascar*, les affrontements ont eu lieu alors que le comité local des Forces vives effectuait une reconnaissance du parcours d'un «carnaval de l'unité». Les forces de l'ordre ont voulu disperser les opposants lorsque ces derniers sont arrivés à un barrage militaire, à proximité de la préfecture. Les soldats, d'après la même source, ont utilisé des grenades lacrymogènes puis des armes automatiques.

Le 10 août, plus de cent personnes avaient été tuées par la garde présidentielle lors d'une marche, organisée par les Forces vives, vers le palais présidentiel de l'Analambo. — (AFP).

Mexique

هك اس الثمن

DIPLOMATIE

Mexique : un entretien avec le président Salinas de Gortari

« Si l'on ne parvient pas à réduire les énormes différences entre le Nord et le Sud, la notion de nouvel ordre mondial n'a guère de sens »

Le président Salinas de Gortari, qui a accédé à la présidence du Mexique le 1^{er} décembre 1988, a accepté de répondre à nos questions sur l'avenir de son pays et la situation internationale.

MEXICO

de notre envoyé spécial

« Vous entrez dans la seconde moitié de votre mandat de six ans. Vous avez déjà introduit des changements considérables. De quoi êtes-vous le plus fier ? »

« Le plus important a trait aux mentalités. J'ai été élu à un moment où les Mexicains réclamaient le changement : cette exigence a coïncidé, de manière extraordinaire, avec le bouleversement de la situation mondiale. Je me suis formellement engagé à faire en sorte que ce changement renforce notre nation et prenne par conséquent en compte la tradition, les valeurs et les éléments de notre culture qui nous unissent. Aujourd'hui, les Mexicains envisagent leur avenir avec optimisme. Leur confiance en eux-mêmes est, à mes yeux, le résultat le plus important des actions entreprises. »

« Avez-vous le sentiment qu'ils vous suivent sur cette ligne ? »

« Les différentes initiatives que j'ai présentées ont bénéficié d'un très fort soutien. Exemple : le projet d'accord de libre-échange entre le Mexique, les États-Unis et le Canada, qui est tout à fait à contre-courant de la manière de penser et d'agir habituelle au Mexique. En bien, le dernier sondage fait apparaître que 70 % des Mexicains lui sont favorables. »

« Jusqu'à présent le rio Grande ne séparait pas seulement deux nations, mais deux cultures, et même, pourrait-on dire, deux philosophies de la vie. N'est-il pas paradoxal que vous vous rapprochiez des États-Unis après une longue période de méfiance, au moment même où la disparition de la menace soviétique fait qu'ils n'ont plus de poids dans le monde ? »

« Quand vous vous rapprochez d'un aussi puissant voisin, il vous faut, bien sûr, vous rapprocher de vos voisins d'autres régions. La diversification est donc l'une des principales composantes de notre stratégie. J'ai souligné la nécessité de relations plus étroites avec l'Europe, avec le Japon et les pays de la zone Asie-Pacifique et plus encore avec l'Amérique latine. Nous venons de signer un accord de libre-échange avec le Chili. Et nous avons pris rendez-vous avec les pays d'Amérique centrale

pour créer une zone de libre-échange avec eux. Nous travaillons d'arrache-pied pour aboutir à un accord de même nature avec le Venezuela et la Colombie. »

« Nous avons pu accueillir à Guadalajara, en juillet, le premier sommet ibéro-américain de l'Histoire, avec la participation de tous les chefs d'État et de gouvernement intéressés. Le prochain aura lieu en 1992, en Espagne. Le suivant au Brésil. Un comité du suivi est chargé de veiller à ce que les décisions prises soient effectivement appliquées. »

Contre le droit d'ingérence

« Quand nous nous interrogeons sur l'avenir, la question du nouvel ordre mondial vient tout naturellement à l'esprit. Qu'en pensez-vous ? »

« Si l'on ne parvient pas à réduire les énormes différences entre le Nord et le Sud, la notion de nouvel ordre mondial n'a guère de sens. Il en va de même de la possibilité d'échanges plus libres entre les nations. Si les blocs commerciaux intégrés en cours de constitution se transforment en forteresses, le risque de guerres commerciales s'intensifiera. C'est pourquoi l'actuelle négociation sur le GATT - l'Uruguay Round - est si importante. »

« Si nous y contribuons tous, le problème des inégalités entre le Nord et le Sud sera réglé par le commerce, non par l'assistance, qui ne change pas grand-chose de manière durable, alors que le commerce multiplie les emplois. »

« Il y a aussi le très gros problème de la rareté des capitaux. Il résulte, en partie, de la position opérée par la réminiscence sur les réserves allemandes, de la transformation de l'Europe centrale, et du coût très élevé de la reconstruction de l'économie soviétique. Autre grande inégalité : les pays de l'Asie-Pacifique, avec les taux de croissance les plus élevés du monde et la possibilité de développer en priorité leur propre région. Il faudrait encore déterminer le rôle des organisations multilatérales, comme les Nations unies. »

« Il me semble que nous devons renforcer celles-ci, sans prétendre pour autant à en faire un corps supranational habilité à s'ingérer dans les affaires intérieures des nations. »

« Votre ministre des affaires étrangères a pris fermement position aux Nations unies, précisément, contre le droit d'ingérence, notion qui gagne beaucoup de terrain en Europe, du fait de ce qui se passe en Yougoslavie ou en URSS. »

Croyez-vous qu'il ne faille rien faire pour venir en aide à des minorités qui se sentent menacées dans leur identité ?

« Non ; le tout est de ne pas laisser certains utiliser les Nations unies pour imposer leurs vues à des États souverains. »



Croyez-vous à des solutions dans un cadre régional ?

« Oui. J'ai vu comment la CEE a réagi à la crise yougoslave, et je crois qu'il s'agit de cas où les organisations régionales peuvent travailler très bien, parce que ce qui se passe aux frontières risque d'avoir un effet considérable à l'intérieur. »

« Davantage d'investissements français souhaités »

« Comment voyez-vous, dans cette perspective, l'avenir de Cuba ? »

« Ce qui se passera à Cuba est de la responsabilité des seuls Cubains. En même temps, il faut reconnaître qu'ils font face à la situation économique la plus mauvaise de leur histoire. Et ce qui s'est passé en URSS ne fait qu'aggraver les choses. Dans un tel climat, il est presque inévitable que quelque chose se produise à plus ou moins brève échéance. »

« Qu'attendez-vous des échanges avec la France ? »

« Nous attendons des relations économiques plus étroites. Nous aimerions avoir davantage d'investissements européens, et plus particulièrement français, car ce serait pour les produits mexicains, un moyen de pénétrer le marché européen. Nous avons

privatisé nos téléphones, ce qui représente non seulement la plus importante privatisation réalisée au Mexique - 4 milliards de dollars cash - mais l'une des plus importantes du monde. »

« France Télécom a pris une très importante participation aux côtés des autres propriétaires étrangers, ce qui va nous permettre d'avoir des relations plus étroites avec la France et en même temps de profiter de la technologie très avancée de France Télécom. »

« Vous êtes donc satisfait du rythme du développement des relations avec la France... »

« Oui, mais j'aimerais davantage et plus vite. Les circonstances, notamment politiques, sont très favorables. Nous avons battu un record d'investissements étrangers, l'août dernier, avec 4 milliards de dollars. Or, cette année, nous avons déjà doublé ce chiffre. »

« Il faut aussi tenir compte d'un important mouvement (plus de 3 milliards de dollars) de rapatriement de capitaux de Mexicains qui participent à l'acquisition d'entreprises privatisées ou à l'expansion de l'économie. Pour le premier semestre de 1991, la croissance est de 5 % en termes réels. »

« La ligne que vous suivez - rapprochement avec les États-Unis et privatisations - contredit les positions qu'a toujours défendues le PRI, le Parti révolutionnaire institutionnel, dont la déconfiture du PC soviétique fait le doyen des partis au pouvoir dans le monde. Des accusations de fraude ont été portées contre lui lors des élections d'août, et les gouverneurs de Guanajuato et de San-Luis-Potosi, du coup, ont démissionné. Le changement ne devrait-il pas s'étendre également à ce secteur ? »

« Le PRI change déjà ses pratiques, le profil de ses candidats, la façon dont il mène ses campagnes. Il lui faut changer davantage encore, mais ce qui a déjà été fait explique, en même temps que l'amélioration de la situation économique et la difficulté qu'éprouvent les partis d'opposition à se transformer eux-mêmes, les très bons résultats des élections d'août, qui ont mis en lumière la belle performance, les réalisations et le redressement du PRI (1). »

« Nous sommes convaincus que l'on peut mener de pair le progrès économique, social et politique, en mettant l'accent sur le dialogue, le respect mutuel et le consensus. Nous avons lancé un programme social, baptisé Solidarité, qui prouve que nous n'attendons pas pour que le redressement économique se répercute sur le bien-être de la population. Regardez les statistiques : le programme Solidarité, financé avec des ressources provenant des privatisations, avec un budget très serré, le déficit ayant laissé place à un surplus. »

« Et bien, ce programme a permis, en treize mois, de distribuer l'eau courante à huit millions de personnes et l'électricité à onze millions. Nous avons

modernisé cinquante mille écoles à travers le pays et doublé le nombre des cliniques dans les villages ruraux et indiens. »

« Êtes-vous optimiste pour l'Amérique centrale ? »

« Je suis très optimiste maintenant qu'un accord de principe vient d'être conclu au Salvador. Mais l'Amérique centrale a besoin de davantage de ressources pour financer son développement. »

Propos recueillis par ANDRÉ FONTAINE

(1) Aux élections du 18 août dernier, le PRI a obtenu 61,4 % des suffrages, contre 17 % au Parti d'action nationale (PAN, droite) et 8,36 au Parti de la révolution démocratique (PRD). Il y a eu 33 % d'abstentions.

Cette semaine

L'ÉVÉNEMENT

HOMMES FEMMES LES AUTRES DIFFÉRENCES

Pour une recomposition démocratique

POURQUOI IL FAUT DISSOUDRE LE PS

Un nouveau casse-tête pour la Sécurité

NOUS ALLONS BIENTÔT VIVRE CENT ANS

Gastronomie: le retour de la cuisine traditionnelle

5^e vol quotidien Paris/Madrid

Plus il y a le choix, plus c'est fait pour moi !

Maintenant, à partir du 27 octobre 91, avec les 5 vols quotidiens d'Iberia vers Madrid au départ d'Orly Sud, c'est vous qui choisissez votre horaire en fonction de votre emploi du temps ou de votre bon plaisir. Avec Iberia, vous avez ainsi l'avantage de partir quand vous le voulez, mais aussi de voyager plus rapidement et surtout, encore mieux : avec un personnel stylé, un confort de voyage parfait et un service toujours à la hauteur.

Iberia, la compagnie qui va vers les hommes d'affaires.

IBERIA

LIGNES AÉRIENNES D'ESPAGNE

Pour tous renseignements, consultez votre agence de voyage ou le 3615 IBERIA.

Paris 7h25 10h30 14h05 16h40 20h15
Madrid 9h15 12h20 15h55 18h30 22h05

* Sauf dimanche
** Sauf samedi et dimanche
Ces horaires sont valables à partir du 27/10/91 jusqu'au 28/03/92.

© 1991 Iberia. Tous droits réservés.

AMÉRIQUES

Pour tenter d'améliorer les relations entre Cuba et les États-Unis

Les présidents mexicain, vénézuélien et colombien ont rencontré M. Fidel Castro

Les présidents du Mexique, du Venezuela et de la Colombie ont offert leurs bons offices à M. Fidel Castro pour améliorer ses relations avec les États-Unis. MM. Carlos Salinas de Gortari, Carlos Andres Perez et Cesar Gaviria avaient invité, mercredi 23 octobre, le dirigeant cubain à se joindre à eux dans l'île mexicaine de Cozumel, au large de la presqu'île du Yucatan. Dans un communiqué publié à la fin de cette rencontre, les trois présidents se proposent d'assumer une médiation « entre Cuba et les pays avec lesquels il pourrait avoir des divergences, afin d'amorcer un rapprochement pouvant aboutir à une normalisation de leurs relations ».

M. Castro a déclaré qu'il n'avait pas demandé à adhérer au « groupe des Trois », dont l'objectif est de développer le commerce entre le Mexique, le Venezuela et la Colombie. Il a également démenti avoir réclamé l'aide des deux premiers, grands producteurs de pétrole, pour faire face à la pénurie de carburant que connaît Cuba, tout en admettant que cette

question était « sans doute la plus difficile » à laquelle il devait faire face. Le dirigeant cubain a expliqué que ses compatriotes domestiquaient des buffles et fabriquaient des bicyclettes pour pallier le manque de carburant.

Le département d'Etat, à Washington, s'est refusé à commenter l'offre de médiation du « G 3 ». — (AFP, UPI.)

ÉTATS-UNIS : la CIA a utilisé la BCCI pour son propre compte, confirme un ancien responsable américain. — La CIA avait recruté le fondateur de la BCCI (Bank of Credit and Commerce International), afin d'utiliser la banque pour son propre compte, a affirmé, mercredi 23 octobre, M. Bert Lance, qui fut directeur du budget

au temps du président Jimmy Carter. « En 1984, j'ai senti un effort évident de la CIA pour engager les services de M. Agha Hasan Abedi et de la BCCI, afin de la transformer en banque de la CIA », a précisé M. Bert Lance devant la sous-commission du Sénat chargée de mener des auditions sur le scandale de la BCCI. — (AFP.)

John Kennedy : la fin du mythe

Suite de la première page

L'année 1991 a été riche en ouvrages historiques consacrés aux années Kennedy, des livres à l'essai, solidement documentés (2). Et ce n'est pas fini, puisque ce mois-ci, plusieurs journaux américains et britanniques (3) ont publié les « bonnes feuilles » de l'enquête menée par Anthony Summers, avec la collaboration d'un témoin privilégié et crédible, Judith Exner alias Campbell, dont les révélations devraient faire tomber les dernières colonnes du temple élevé à la gloire de John Kennedy.

Judith Exner n'est pas, à proprement parler, une nouvelle venue dans la saga Kennedy. On avait appris son existence en 1975, lors des auditions que la commission sénatoriale chargée de superviser les opérations de renseignement avait consacrées aux tentatives commises au début des années 60 par la CIA, avec la collaboration de plusieurs chefs de la Mafia, pour assassiner Fidel Castro. Connue alors comme une ancienne amie de John Kennedy et de Sam Giancana, l'un des chefs de la Mafia de Chicago, Judith Exner ne fut guère inquiétée par les enquêteurs et ne leur révéla rien, dit-elle, elle craignait pour sa vie, et on ne lui posa pas les bonnes questions. Atteinte aujourd'hui d'un cancer entré en phase terminale, elle n'a plus les mêmes raisons de se taire.

Ce qu'elle n'a pas voulu dire en 1975 puis en 1988 lorsqu'elle fut interrogée par Kitty Kelley — celle-là même qui vient de faire scandale et fortune grâce à une biographie « hard » de Nancy Reagan —, Judith Exner vient de le raconter par le menu à Anthony Summers.

En voici l'essentiel : née en 1934 dans une famille aisée du sud de la Californie, Judith Campbell se maria à dix-huit ans avec un jeune acteur de deuxième ordre, dont elle divorça vite. En 1959, ne manquant pas de moyens, elle fréquente le petit monde de Hollywood et fait la connaissance de Frank Sinatra — le « crooner » ami des mafieux — et des Kennedy, avec lequel elle eut une brève liaison. C'est Sinatra qui va la présenter l'année suivante d'abord à John Kennedy — cela se passe à Las Vegas — puis à Sam Giancana.

L'ombre du père et de la mafia

En avril 1960, la liaison Exner-Kennedy bat son plein. La campagne pour les élections primaires de sénateur de la Maison Blanche est en pleine ébullition. Le candidat démocrate à la Maison Blanche, John F. Kennedy, est en route dans sa maison de Georgetown, à Washington, profitant d'une absence de sa femme. Le conversation porte sur les « primaires » de Virginie-Occidentale, que Kennedy craint de perdre au bénéfice de Hubert Humphrey. A brûle-pourpoint, John Kennedy demande à Judith Exner de porter à Sam Giancana, en gare de Chicago, une valise pleine d'argent. Ce qu'elle fait.

Pourquoi cet argent ? Tout simplement pour acheter des « bonnes volontés » en Virginie-Occidentale, où officie le favori de John Kennedy, l'un des adjoints de Giancana, Sidney « Sam » Skiddy. Si surprenant que cela puisse paraître, les liens entre John Kennedy et le Mafia ne sont plus mis en doute par les chercheurs : ils passaient tout simplement par l'intermédiaire de Joseph Kennedy, le patriarche du clan de la côte Est, qui avait accumulé une fortune et des amitiés plus que douteuses pendant la prohibition et qui avait inculqué à ses fils la soif de vaincre par tous les moyens.

John Kennedy lui-même aurait d'ailleurs rencontré le financier de la mafia, Meyer Lansky, au cours d'un voyage qu'il fit à Cuba en 1957, et une note du FBI le signale l'année suivante en compagnie de deux mafiosos bien connus, August Battaglia et Joe Bonanno. On reparlera d'ailleurs du rôle de la Mafia dans l'élection — d'extrême justesse — de John Kennedy à la présidence, à propos du scrutin en Illinois perdu par Nixon pour quelques dizaines de milliers de voix, notamment à Chicago, dans des circonscriptions contrôlées par le maire de la ville, l'immortel Richard Daley, mort depuis plu-

sieurs années, dont les accointances avec Sam Giancana étaient notoire.

Judith Exner a effectué plusieurs autres livraisons de « cash » à Giancana, pendant la campagne électorale, dont une, au mois d'août, dans un appartement de New-York qu'elle avait loué pour rencontrer Kennedy et où Giancana avait eu un entretien avec celui qui allait devenir président des États-Unis. Mais la rencontre la plus insolite eut lieu le 21 avril 1961, dans un hôtel de Chicago, après l'installation de John Kennedy à la Maison Blanche et une semaine après la débacle de la baie des Cochons.

Le sujet en fut l'accélération de la préparation de l'assassinat de Fidel Castro, enlevé du temps de la présidence d'Essen-

police fédérale qui haïssait JFK, était parfaitement au courant de la vie secrète et du candidat et du président.

Les deux hommes eurent d'ailleurs une rencontre orageuse en mars 1962 à l'issue de laquelle Hoover conserva ses fonctions et Kennedy mit fin à sa liaison avec Judith Exner. Dernière précision, plus que troublante : Sam Giancana, qui avait été convoqué en 1975 par la Commission du Sénat chargée de superviser les services secrets, a été assassiné quelques jours avant d'être entendu. Roselli, lui, a connu le même sort quelques jours après avoir déposé. Faut-il préciser que les enquêtes ouvertes après ces deux assassinats n'ont abouti à rien ?

Hypothèses pour l'assassinat de Dallas

L'enquête ouverte après l'assassinat de John Kennedy et menée par la fameuse commission Warren — du nom du président de la Cour suprême



TANCRO

hower, confié par la CIA à plusieurs gangsters de haut vol que le castroisme avait classés de la Havane et repris à son compte par John Kennedy, que l'échec de la tentative d'invasion de Cuba venait de rendre furieux. Ce n'est plus, à partir de cette date, de l'argent que se transportait Judith Exner, mais des documents de la CIA concernant les activités de Fidel Castro, que Kennedy — qui n'a plus confiance dans ses services secrets — fait parvenir directement à Giancana, et à un autre gangster de la côte ouest intéressé lui aussi au « contrat », Johnny Roselli, une ancienne relation de Joseph Kennedy.

La complicité directe de John Kennedy dans la tentative d'assassinat de Castro n'avait pas été établie par la Commission du Sénat, lors de ses travaux de 1975. Elle ne fait plus de doute aujourd'hui, tant le témoignage de Judith Exner est étayé de détails que seule une intime de la Maison Blanche pouvait connaître.

Un exemple : elle dispose pour les années 1961-1962 de tous les numéros de téléphone secrets qui permettaient de joindre Kennedy aussi bien à la Maison Blanche que dans ses résidences, et ces numéros changèrent très fréquemment. Elle notait sur son agenda ses visites à la Maison Blanche et plusieurs d'entre elles — celles qui étaient contrôlées par le service secret — figurent bien aux dates indiquées sur les registres d'entrée de la présidence qu'Anthony Summers a pu consulter et dont il a les photocopies.

Certaines de ces visites ont été autorisées personnellement par le secrétaire de Kennedy, Evelyn Lincoln, qui eut longtemps prétendu que Judith Exner n'était qu'une mythomane, mais qui se taisait, comme tous les membres de la « tribu » Kennedy, depuis la publication des documents. Les registres de la Maison Blanche sur lesquels étaient notés tous les appels pour le président, dont Summers a également les photocopies, contiennent il est vrai plus de soixante-dix mentions : « Judith Campbell ».

Autres détails convaincants : Anthony Summers a eu accès à des documents du FBI qui établissent clairement que Giancana et Roselli étaient bien là où les situe Judith Exner lorsqu'elle fait mention de ses « missions » pour le compte de John Kennedy. Ils faisaient d'autant plus l'objet d'une filature permanente du FBI qu'Edgar Hoover, le chef de la

d'ailleurs — n'a pas abouti non plus. On sait aujourd'hui qu'une bonne partie de son travail fut « bâclé » et que sa principale conclusion (Oswald était bien l'assassin de Kennedy, avait agi seul et n'avait participé à aucun complot), s'effrita trop de monde pour être convaincante.

Bien plus tard, en 1979, une autre commission d'enquête, placée sous la responsabilité de la Chambre des représentants, devait d'ailleurs contredire la « commission Warren », affirmant que John Kennedy avait été victime de deux tirs, mettant en cause la compétence des services de renseignement et n'excluant pas la participation de certains membres du « syndicat du crime » à l'assassinat. Il n'en faut pas plus pour que renaisse aujourd'hui une vieille théorie exposée dès 1963 : John Kennedy aurait bien été victime de la Mafia, envers laquelle il n'aurait pas tenu ses promesses.

Quelles étaient-elles ? Selon Anthony Summers, le premier engagement de Kennedy en cas d'élection à la présidence aurait été d'autoriser à revenir sur le territoire américain un vieux chef mafieux, Joe Adonis. Ce qui ne se fit jamais. Mais, toujours selon Summers, c'est surtout la croisière lancée à partir de 1962 contre le crime organisé par Robert Kennedy, le frère de John qui dirigeait le ministère de la justice, qui aurait pu convaincre les mafieux de passer à l'action. Il cite en faveur de cette thèse plusieurs déclarations menaçantes adressées à Giancana et à d'autres truands, dont Santos Trafficante, lui aussi impliqué dans les tentatives d'assassinat de Castro.

Ces indices ne permettent pas de conclure. Mais le témoignage de Judith Exner, qui est corroboré aujourd'hui par nombre de documents officiels, constitue bien, lui, un élément nouveau qui justifierait une réouverture de l'enquête sur l'assassinat de JFK. D'ores et déjà, en tout cas, il porte un coup terrible à la légende Kennedy et détruit l'image généralement acceptée d'un homme pour qui, finalement, la fin justifiait bien des moyens plus que douteux.

JACQUES AMALRIC

(2) Lire notamment *A Question of Character*, par Thomas C. Reeves (Macmillan, 1991) et *The Crisis Years*, par Michael R. Beschloss (Harper Collins, 1991).
(3) Voir notamment *The Washington Times* et *The New-York Daily News* (6, 7 et 8 octobre) et *The Sunday Times* magazine (6 octobre).

«L'État culturel» ou le Jacklangisme en question

PHILIPPE MEYER - L'ÉVÉNEMENT DU JOUR

Il fait bon lire cette sainte colère...

ALAIN PEYREFITTE - LE FIGARO

Cette œuvre est une contribution de première importance à la réflexion nécessaire sur ce que doit être la démocratie.

PHILIPPE MEYER - L'ÉVÉNEMENT DU JOUR

«L'événement...»

«Tout le Paris qui pense avoir les yeux tournés vers lui. Conspé ou encensé *L'État culturel* de Marc Fumaroli, professeur au Collège de France, est l'événement philosophique de la rentrée.

En France, constate Fumaroli, une monstrueuse synthèse, née du mariage morganatique entre le marxisme anti-bourgeois et la société de consommation, s'est mise en place au fil des années : un État-Providence qui, à modernité oblige, prétend évangéliser les masses en multipliant les «espaces culturels».

Michel Grooten
Le Soir de Bruxelles

«La mémoire...»

«Il fait bon lire cette sainte colère d'un procureur du Collège de France contre l'auto-encensement de l'État culturel. C'est l'œuvre d'un censeur exigeant.

Fumaroli réfute la religion culturelle, son illuminisme amnésique, la prolifération de ses fêtes. Contre cet éphémère monde nouveau, un remède certain : la mémoire.

Quel remède contre l'oubli ! La précision de ce réquisitoire brillant, bouillant, jamais brouillonné, n'épargne aucun monstre sacré, s'appellât-il André Malraux.

Alain Peyrefitte
de l'Académie française
Le Figaro

«L'intelligence...»

«Par l'intelligence c'est un merveilleux essai, nostalgique et fécond, sur l'esprit de la France. Mais par la pénétration c'est un livre d'un moraliste profond.

Consommation et culture feçoquent la religion des modernes : le «tout culturel» remplit le vide des âmes, et l'administration nous invite à prier en commémorant.

Jean-Claude Casanova
L'Express

«Redoutable...»

«Trop fondamental pour être réduit à un faitum expéditif, trop historique pour être suspect d'opportunisme politique, trop désespéré pour être l'objet de je ne sais quel règlement de comptes, trop inspiré pour être négligé, ce livre n'en est que plus redoutable.

Jérôme Garcin
L'Événement du Jeudi

MARC FUMAROLI L'État culturel



«Le plaisir...»

«Le plaisir que l'on éprouve à la lecture de cet essai pamphlétaire relève d'abord du dévouement.

D'un bout à l'autre, ses trois cents pages sont une réaction joyeuse et salutaire contre l'esprit cul-de-plomb des années soixante.

Jamais vous n'imaginerez, mes jennes camarades, vous qui vous ébrouez allégrement dans cette mare aux canards que l'on appelle désormais la culture, à quel point nous nous sommes embêtés entre 1965 et 1975.

Jacques Julliard
Le Nouvel Observateur

«La démocratie...»

«La montée en puissance de l'État culturel est révélatrice d'un affaiblissement grave de la vitalité intellectuelle et artistique de la démocratie française et elle contribue à l'aggraver.

Pierre Manent
Le Figaro

«Hochets et gadgets...»

«Ce livre courageux et presque solitaire, tant il prend d'idées admises à rebrousse-poil, ne se complait jamais dans la provocation.

Son auteur risque d'être mis à mal par le gauche comme par le droite, tant il est vrai que dans cette «religion d'État» qu'est devenue la culture le clergé bas et haut abandonne ses petites différences pour faire front uni contre tous ceux qui mettent en doute le caractère sacré de sa mission.

Fumaroli nous invite à nous détourner des hochets et des gadgets dont on nous flâte sous le nom de modernité, miroir aux alouettes que l'on pourrait définir avec Baudelaire comme le paganisme des imbéciles.

Philippe Meyer
L'Événement du Jeudi

«Un maître livre...»

«Comment la culture, synonyme jadis à la fois d'épanouissement individuel et de civilisation universelle, est-elle devenue en France un moyen d'uniformiser les masses dans ce qu'elles ont de moins original et de glorifier le pouvoir dans ce qu'il a de plus personnel ?

Un maître livre, comme on disait à l'époque où la culture était conçue non comme l'immersion dans un torrent anonyme, mais comme la conquête d'un jugement et d'un goût personnels.

Jean-François Revel
Le Point

• L'État culturel, par Marc Fumaroli
De Fallois, 312 p., 125 F.

Fabius
 rits. —
 uyane,
 mer-
 aut de
 aurent
 travail
 pparte-
 roupes.
 nise en
 stratif,
 sat, qui
 ts « de
 ex, dont
 lle d'ux
 que l'oc-
 le plu-

هكزان الشعل

POLITIQUE

A l'Assemblée nationale

M. Mermaz estime que la réforme de la politique européenne obligera l'agriculture française à s'adapter

Les députés ont commencé l'examen, mercredi 23 octobre, des crédits du ministère de l'Agriculture. Ce projet de budget, qui s'élève à 36,87 milliards de francs, enregistre une baisse de 3,9 % par rapport à l'exercice précédent. M. Louis Mermaz, ministre de l'Agriculture, a indiqué que les dépenses totales en faveur de ce secteur, en raison des versements à la Communauté européenne, seront, en fait, en augmentation de 6,9 %. Il a plaidé pour une réforme de l'agriculture française, imposée, selon lui, par celle de la politique communautaire européenne. N'ayant pu anéantir l'opposition ni les communistes, M. Mermaz devait demander, jeudi, au terme des débats, la réserve du vote de ses crédits.

Ordinairement, la discussion sur les crédits d'un ministère ressemble à s'y méprendre à la discussion sur le vote à moitié plein ou à moitié vide. En ajoutant ici, ou en soustrayant là, au péril de la certitude confortée des mathématiques, chacun peut y trouver son compte, selon qu'il est, ou non, proche du gouvernement. Le projet de budget de M. Mermaz, en raison du marasme agricole, a pourtant échappé à la règle, cette année, en suscitant une hostilité quasi unanime. Du fait de cette polarisation, les propos fermes tenus par M. François Mitterrand la veille,

sur France-Inter, sont nettement passés au second plan.

Le ministre de l'Agriculture ne s'attendait pas, évidemment, à rencontrer une opposition compréhensive. MM. Jean-Louis Gossault (RPR, Finistère), Ambroise Guéloc (UDC, Finistère) et Jean-Marie Nesme (UDF, Saône-et-Loire) ont dit tout le mal qu'ils pensent de la politique agricole du gouvernement. M. Gossault, observant une baisse de 6 % par rapport à la loi de finances pour 1991, a protesté contre « un budget qui ne peut qu'aggraver la colère du monde agricole, abandonné par les pouvoirs publics et qui refuse légitimement de se voir sacrifier ».

M. Guéloc s'est montré très sceptique en assurant que « ces crédits ne sont pas à la dimension des problèmes à traiter », et M. Nesme a dit toute « sa tristesse » de voir « brader l'agriculture et l'agronomie, des fleurons de l'économie française ».

M. Mermaz ne comptait pas, non plus, sur un soutien communiste. M. Pierre Golberg (PC, Allier) a pris, lui aussi, ses distances en dénonçant « la casse de l'agriculture française ». « Ce budget s'inscrit dans le cadre de la réforme de la politique agricole commune, réforme qui va dans le sens voulu par les États-Unis et les multinationales de l'agronomie internationale et qui ne fera qu'aggraver la situation des agriculteurs français et du monde rural », a-t-il ajouté.

Le ministre de l'Agriculture ne s'est donc appuyé que sur le groupe socialiste. Par chance, ce dernier, qui avait pourtant envisagé un instant de voter contre ce projet de budget, venait tout juste de se ravi-

ser, le matin même, en estimant que le plan d'urgence présenté le 9 octobre en faveur de l'élevage comble en partie les inquiétudes. Les députés socialistes ne s'en sont pas moins montrés particulièrement chiches de leur soutien.

Les socialistes demandent un effort

M. Yves Tavernier (PS, Essonne), rapporteur spécial de la commission des finances, a donné le ton en estimant que « le projet de budget ne répond pas pleinement aux exigences » de la situation agricole actuelle. « Il n'est pas celui que nous aurions souhaité pour faire face à la crise », a réchigné M. Gossault (RPR, Creuse), sous les applaudissements de l'opposition, avant de demander que « soit mis en chantier un plan d'adaptation et d'aménagement de l'agriculture et du monde rural ».

M. Rimaneix a pressé le ministre de reconsidérer, avant le vote en lecture, « un certain nombre de points », parmi lesquels une augmentation des crédits des offices et du dispositif pour les agriculteurs en difficulté.

M. Mermaz, emporté tenu de cette lecture, a promis de manœuvrer, s'est borné, pour l'essentiel, à des déclarations de principe. « Qu'il en soit, la France est et restera un grand pays agricole », a-t-il assuré. « Nous avons fait le choix de maintenir sur notre sol une agriculture compétitive jusqu'à une date indéterminée, mais de marché. Ce choix répond à une exigence essentielle des agriculteurs : vivre de la vente des denrées qu'ils produisent pour nourrir les hommes et approvisionner le secteur industriel », a-t-il

ajouté. Évoquant rapidement « le paradoxe formidable » d'une agriculture qui n'enregistre des gains de productivité incompréhensibles, mais où « 60 % des exploitants ont des revenus inférieurs ou égaux au SMIC », le ministre a refusé de se borner à « prendre acte du dualisme croissant » de l'agriculture. Ainsi, la hausse moyenne de 9 % du pouvoir d'achat par exploitation, en 1990, peut masquer des baisses de 20 % dans les revenus d'éleveurs bovins.

M. Mermaz a énoncé, en outre, les quatre priorités de son budget : « L'aide aux éleveurs en difficulté, le soutien à l'installation des jeunes agriculteurs, le développement de la recherche et de l'enseignement et, enfin, l'intensification des actions de promotion et de qualité ».

Le ministre a évoqué la réforme de la politique agricole commune (PAC). « Ce que je voudrais, a-t-il dit, c'est qu'on ne se fasse pas pour à soi-même. Il n'est pas question d'accepter les baisses de prix prévues initialement. Il faut se bouger. La France a fait des contre-propositions », il a ajouté : « La réforme de la PAC nous oblige à des réformes de fond à l'échelon national. Toute celle-ci, nous serions contraints d'empêcher le plan d'urgence, sans parvenir à moderniser notre agriculture ni dominer la situation ».

Il a cité en exemple problèmes à résoudre la base sur le bœuf, non bâti (seu on ne se fasse pas pour à soi-même), ou on la supprime), la transmission des héritages et le statut fiscal des exploitants, pour que celles-ci soient enfin considérées comme des entreprises.

GILLES PARIS

Dans le Lot

Un pèlerinage d'extrême droite met Martel en émoi

CAHORS

de notre correspondant

La commune de Martel, dans le Lot, sera-t-elle, dimanche 27 octobre, au cœur d'une nouvelle émeute conduite par M. Bernard Lugan, universitaire lyonnais, collaborateur de l'hebdomadaire *Minute* et compagnon de route du Front national ? Avec l'aide de la presse d'extrême droite, cet historien, qui a notamment participé à la rédaction d'un « Agenda nationaliste » célébrant Hitler et Mussolini (*Le Monde* du 18 octobre), appelle, depuis plusieurs mois, par voie de tracts, à un « Rassemblement de la droite française » dans ce bourg de mille cinq cents habitants aux confins du Quercy, du Périgord et du Limousin.

Pour manifester ses fidélités contre les « infidèles », M. Lugan n'hésite pas à « réviser » l'histoire de France. Selon lui, Charles d'Orléans, Charles « Martel » a bien repoussé les Maures à Poitiers en 732, mais s'est en 733, affirmé-t-il, qu'il les dévota à Louches-entre-la-Dordogne et Martel. « C'est là que Charles a livré le combat qui sauva notre civilisation », écrit-il. Dans cette victoire, l'« eul de Charlemagne eurent gagné son nom. Fort de cette thèse, M. Lugan organise un pèlerinage. « Nous marcherons à travers plaines et bois sur les lieux des combats du huitième siècle, afin de célébrer la culture du sacrifice de nos ancêtres », lance-t-il à l'adresse des pèlerins.

L'annonce de l'arrivée de ces nouveaux croisés s'est abattue sur le village de Martel. Un collectif réunissant, notamment, des catholiques, des communistes et des écologistes, a été créé. « Martel, dit-il, ne doit pas devenir un lieu de l'extrême droite ». Déclenchant une « manifestation raciste », le cinéaste Louis Malle, qui possède une maison dans le Lot, prêche entre cette « manipulation historique ultra-réactionnaire dont l'extrême droite cherche à faire un symbole ». Au terme d'une réunion à huis clos du conseil municipal, mardi soir 22 octobre, le maire, M. Jean-Claude Réquier (RPR), a déploré « ce pèlerinage qui sous couvert d'une manifestation religieuse, cache en fait une opération politique menée par un parti d'extrême droite bien connu » et a demandé à la population de garder son calme. La collectivité, qui regrette cette « démission » des élus et envisage, après consultation de la population, une « manifestation appropriée ».

Chez les historiens locaux, la thèse de M. Lugan ne fait pas recette. Un professeur d'histoire médiévale à l'université de Toulouse, M. Serge Robert, le qualifie d'« effabulation pure » et il parle de « roman historique ». Le seul point commun entre Charles et le ché de Martel serait, en fait, d'après les spécialistes, les trois marteaux qui figurent sur le blason du village.

JEAN-MICHEL FABRE

EN BREF

Le président du Sénat souhaite rencontrer M. Cresson. — Alerté par la commission des finances du Sénat sur la signature prochaine d'un décret qui doit permettre à l'État de récupérer une somme de 500 millions de francs auprès des collectivités locales, au titre du remboursement de la TVA sur les investissements, le président du Sénat, M. Alain Pélissier, a demandé, mercredi 23 octobre, au premier ministre de le recevoir « dans les meilleurs délais ».

Le professeur Minkowski rejoint Giscard d'Estaing. — Le mouvement de M. Brice Lalonde, Général écologiste, a annoncé, mercredi 23 octobre, l'adhésion du professeur Alexandre Minkowski, spécialiste de médecine nucléaire et auteur, entre autres, du livre *Le Mandarin aux pieds nus*.

M. Gilbert Comte est nommé inspecteur général d'administration. — M. Gilbert Comte, membre du cabinet de M. Edith Cresson avec le titre de conseiller du premier ministre, a été nommé par le conseil des ministres, mercredi 23 octobre, inspecteur général de l'administration.

[Né le 29 novembre 1932 à Paris, écrivain et journaliste, M. Comte a collaboré, dans les années 50, à *Jeune France*, journal royaliste, puis à *la France catholique* et à *la Nation française*. En 1962, il est nommé et nommé administrativement durant quatre semaines lors des opérations contre l'OAS, dont il avait dénoncé, pourtant, les actions terroristes. De 1970 à 1984, il publie de nombreux articles dans le *Monde*. Auteur de plusieurs ouvrages, dont *La Révolution russe vue par ses témoins* et *L'Empire triomphant*, il devient l'ami de M. François Mitterrand. Nommé membre de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle en 1985, par M. Louis Mermaz, alors président de l'Assemblée nationale, il rejoint le cabinet de M. Jean-Pierre Chevènement, lorsque celui-ci est ministre de la Défense, puis celui de M. Cresson en juin 1991.]

Alors que les auditions de la commission d'enquête touchent à leur fin

Le rapport sur le financement des partis sera publié en novembre

La commission d'enquête parlementaire sur le financement des partis politiques et des campagnes électorales a procédé, mercredi 23 octobre, à l'audition publique de MM. Michel-Edouard Leclerc, coprésident de l'Association des Centristes Leclerc ; Jacques Séguéla, vice-président d'Euro-RSCG ; Philippe Levaux, président de la Fédération nationale des travaux publics. La commission devrait encore entendre, à huis clos, un représentant du Quai d'Orsay à propos des informations publiées dans un journal soviétique sur le financement du PCF par le Parti communiste d'Union soviétique. Les travaux donneront lieu à la publication d'un rapport dans la première quinzaine de novembre.

On a parfois entrapé une silhouette, devint une ombre. Son nom est Persenne, et il vit sans domicile fixe. Tel est, en substance, le portrait-robot de l'homme le plus recherché par la classe politique ou, à tout le moins, par ceux qui la représentent au sein de la commission d'enquête parlementaire sur le financement des partis politiques et des campagnes électorales : le corrupteur.

Le bilan de la vingtaine d'auditions auxquelles a procédé la commission est bien maigre. Le président de la Fédération nationale des travaux publics, M. Levaux, avait cru apercevoir un corrupteur, mais il ne se souvient plus où, ni quand, ni comment. A toutes fins utiles, sa fédération avait publié, en mars 1989, un communiqué expliquant que « les entreprises sont les victimes de pressions ayant pour objet ou prétexte le financement des partis politiques ». Entendu par la commission, mercredi, M. Levaux a curieusement reconnu qu'il n'avait « aucune preuve » de ces affirmations.

Preuve par l'absurde

Tout comme son homologue de la Fédération nationale du bâtiment, M. Jean Domange, qui avait déclaré, lors de son audition, que « les pratiques opaques n'ont pas disparu », mais dont la mémoire avait flanché dès qu'on lui avait demandé quelques précisions. Autre

témoin convoqué à la barre, le président de la Fédération nationale des promoteurs et des constructeurs, M. André Antolini, avait, lui aussi, vu passer une ombre, mais si floue que, en dépit de ses efforts, il n'avait pas pu l'identifier.

Les responsables d'hypermarchés, eux, n'avaient rien vu du tout. MM. Michel-Edouard Leclerc, directeur général de Carrefour, et Paul-Louis Halley, président-directeur général de Franméd, en venaient même à se demander naïvement pourquoi on les avait fait comparaître. MM. Thierry Saussez et Jacques Séguéla, conseillers en communication, avaient apporté pour leur part, et sans le vouloir, une preuve par l'absurde de l'existence du corrupteur : premièrement, la démocratie a un coût ; deuxièmement, le financement de la vie politique n'est pas jusqu'à une date récente, organisé légalement ; troisièmement, cela n'empêchait pas, pour autant, les affiches de fleurir sur les murs, ni, accessoirement, les conseillers en communication de vivre confortablement. Mais de là à croire que le système actuel, quel qu'il soit, chose de pourri au royaume des partis politiques et des campagnes électorales, il y avait un pas que MM. Saussez et Séguéla ont poliment laissé franchir aux autres.

Ils se sont juste permis de suggérer quelques modifications aux lois qui régissent actuellement ce financement, parmi lesquelles l'augmentation des plafonds de dépenses prévus pour les campagnes électorales. M. Séguéla, vice-président d'Euro-RSCG, y a ajouté un plaidoyer en faveur de l'autorisation de la publicité politique à la télévision, sous réserve qu'elle ne soit « ni comparative ni dénigrante », et il a proposé, pour tout clarifier, que le financement des partis et des campagnes soit entièrement pris en charge par l'État. Au passage, il a confié un de ses péchés, en précisant que « les entreprises sont les victimes de pressions ayant pour objet ou prétexte le financement des partis politiques ». Entendu par la commission, mercredi, M. Levaux a curieusement reconnu qu'il n'avait « aucune preuve » de ces affirmations.

Restait M. Michel-Edouard Leclerc. C'était le principal témoin à charge. Lui, il a vu, de ses yeux vu, sinon le corrupteur, du moins la corruption. Il a même livré un témoignage précis de ses méthodes : « Études de marché proposées par des démarcheurs socialistes à la durée de vie extrêmement courte, achat de sondages, surfacturation de pages de publicité dans les journaux de partis politiques au de campagnes, affichage publicitaire payé

par une entreprise commerciale, mais utilisé par un candidat. » Plus habile encore, car d'apparence plus morale, la « contrepartie » : pour obtenir l'implantation de son supermarché, a expliqué M. Leclerc, le chef d'entreprise doit s'engager à financer une route d'accès, un pont, une école, un commissariat, un stade ou une cabine, voire à la rénovation du bureau d'un maire.

Un racket « ennobli »

Certes, a précisé M. Leclerc, « un nous demande de payer 4 millions de francs un rond-point, alors que nous savons bien qu'il ne coûte, en réalité, que 2 millions de francs ». Mais la concurrence acharnée que se livrent les hypermarchés pour obtenir des autorisations d'implantation dissuade les présidents-directeurs généraux d'interroger leurs partenaires sur la destination finale des 2 millions de francs restants. Certes, le store est parfait situé près du centre commercial, parfois même à l'autre bout de la ville, mais personne n'y trouve rien à redire, a observé M. Leclerc, puis que le « racket » se trouve ainsi « ennobli » en équipement de service public.

Nous content d'assumer jusqu'au bout son rôle de principal témoin à charge, M. Leclerc s'est montré, en outre, d'une rare gentillesse envers ses petits camarades : si MM. Bon et Halley n'ont rien dit devant la commission d'enquête, il faut les comprendre, a-t-il affirmé. C'est, tout simplement, « parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de laisser croire qu'ils ne sont pas du courant ». En leur qualité de président-directeur général d'entreprises — contrairement à M. Leclerc qui, lui, coprésidé une association de centres portant son label, — MM. Bon et Halley, courent le risque d'une incrimination s'ils reconnaissent publiquement, devant la commission, qu'ils ont « payé » illégalement tel ou tel parti politique, tel ou tel candidat. La démonstration de M. Leclerc était donc claire : la vérité n'est pas que ses collègues n'auraient rien fait, mais qu'ils ne pourraient pas le dire.

Le corrupteur, lui, court toujours. En constatant qu'il ne restait, à cette heure, que deux députés présents — un socialiste et un RPR — plus le rapporteur et le président de la commission, on se surprit à se demander s'ils avaient eu, vraiment, l'intention de l'arrêter.

PASCAL ROBERT-DIARD

S'estimant diffamé dans une missive aux maires

M. Le Pen poursuit un député socialiste en justice

M. Jean-Marie Le Pen a fait remettre, lundi 21 octobre, une assignation en justice à M. Jean-Christophe Cambadélis, député (PS) de Paris, président de l'association *Le Manifeste*, et à M. Arlette Stroumza, présidente de l'association *Alerte 1990*. Le président du Front national estime que M. Cambadélis et M. Stroumza ont porté atteinte à son honneur dans un texte adressé « à tous les maires de France » par les deux associations qu'ils dirigent.

« La guerre du Golfe est achevée, est-il écrit dans cette lettre, mais les crimes de Saddam Hussein se perpétuent. Leur horreur a indigné tous les Français. Tous, sauf un : M. Le Pen. Non content de prendre le parti de l'ennemi et de décerner des médailles d'argent à son armée, M. Le Pen nous a, de surcroît, prêté tort interne et affirmations intercommunautaires sur le territoire national. »

Estimant que les expressions « prendre le parti de l'ennemi » et

« décerner des médailles d'argent » constituent une diffamation à son égard, le dirigeant d'extrême droite réclame 150 000 F de dommages-intérêts et la diffusion d'un extrait du jugement aux trente-six mille maires « par lettre recommandée avec accusé de réception ».

M. Mégrat (Front national) écrivait d'une gendarmerie des Bouches-du-Rhône. — M. Bruno Mégrat, député général du Front national, député européen et tête de liste aux élections régionales dans les Bouches-du-Rhône, a été élu, mercredi 23 octobre, de la gendarmerie d'Aubagne, qu'il était venu visiter à l'improviste. Il est reparti sans faire de commentaire. La permanence du parti d'extrême droite à Marseille n'avait pas indiqué préalablement le lieu choisi pour cette visite, afin d'éviter un mauvais accueil, et avait déposé auprès d'une autre brigade, celle de Lançon-de-Provence, une demande d'autorisation, qui avait été acceptée.

Le Monde EDITIONS

Bernard Guetta ELOGE DE LA TORTUE

L'URSS DE GORBATCHEV 1985-1991

Bernard Guetta dit : L'URSS de Gorbatchev, comme on dit, « l'Athènes de Périclès ». L'histoire qu'il a vécue à Moscou comme correspondant du *Monde* est celle d'une révolution sans précédent : Mikhail Gorbatchev, si discuté qu'il puisse être, est incontestablement le responsable. Ce livre a le mérite de nous faire revivre six années dont nous avons souvent oublié les péripéties au moment où les problèmes de l'ex-Union soviétique sont loin d'être réglés.

Jean-Bernard Raymond (Le Quotidien de Paris)

En vente en librairie

UN VRAI JOURNAL DE PROGRAMMES

Le Monde RADIO TELEVISION

Chaque samedi

numéro date d'achat

POLITIQUE

Un sondage de la SOFRES pour « le Monde » et RTL

La défiance envers M. Le Pen demeure élevée, mais un Français sur trois partage ses idées

La vie politique française est à un point critique. Le sondage de la SOFRES, réalisé pour le Monde et RTL, dont nous publions ici les résultats, met en évidence un bond considérable de l'adhésion de l'opinion publique aux idées de M. Jean-Marie Le Pen. Il se trouve, aujourd'hui, un Français sur trois - un sur quatre ou un sur cinq auparavant - pour déclarer son accord avec le président du Front national. Cette spectaculaire percée, due aux sympathisants de la droite parlementaire, est cependant contrariée par la peur persistante qu'inspire l'extrême droite, toujours considérée par une forte majorité des Français comme un danger pour la démocratie.

A cinq mois des élections régionales et cantonales, le monde politique se trouve à un point critique de sa décomposition-recomposition. Ou bien M. Le Pen poursuit sur sa lancée, et l'extrême droite réussira le pari qu'elle s'est fixé de dominer la droite parlementaire;

ou bien cette dernière organise une contre-attaque politique dans l'espoir d'endiguer un flot qui s'est encore trouvé à se manifester dans les urnes. Le sondage dont nous publions les résultats a de quoi inquiéter les dirigeants politiques, plus particulièrement ceux du RPR et de l'UDF. Il révèle, en effet, que les thèmes défendus par M. Le Pen séduisent 32 % des Français, soit une hausse de 14 points par rapport à l'enquête identique réalisée l'an dernier (le Monde du 6 octobre 1990). Ce saut quantitatif est essentiellement provoqué par un inversion de

tendance parmi les sympathisants de droite : alors que 31 % d'entre eux se dissolent « d'accord », en 1990, avec les idées de M. Le Pen, ils sont aujourd'hui 54 % (une hausse de 23 points) à se déclarer dans ce cas. Les libéraux en « désaccord » avec l'extrême droite sont minoritaires (44 %).

C'est probablement la conjugaison de l'effet « invasion-droit du sang » de M. Valéry Giscard d'Estaing et de l'effet « odeurs-bruit » de M. Jacques Chirac, termes utilisés au sujet de l'immigration, qui est à l'origine de ce résultat. En employant ces mots, l'ancien président de la République et l'ancien premier ministre ont, en quelque sorte, dédoublé idéologiquement le Front national et son chef, provoquant l'ouverture des vannes.

Les thèmes concernant les immigrés (+7 points) et la critique de la classe politique (+8 points) sont les principaux « bénéficiaires » de cette poussée générale, qui touche plus que tous les autres, les partisans du RPR. Il se trouve 30 % de chiraquistes pour être « d'accord » avec M. Le Pen contre 20 % en 1990. Par comparaison, les sympathisants écologistes passent de 6 % à 22 %, ceux de l'UDF de 25 % à 38 %, les communistes de 11 % à 16 %, les socialistes de 10 % à 14 %.

Curieusement, cette flambée d'adhésion aux thèmes de bataille lepénistes ne modifie en rien le jugement que portent les Français sur l'extrême droite et son dirigeant emblématique. Depuis quatre ans, ils sont considérés comme « un danger pour la démocratie » par deux tiers des sondés, et le Front national est toujours perçu comme un parti « sectaire, raciste, pas capable de gouverner la France » par une majorité écrasante de l'opinion. Sur 100 personnes qui déclarent leur préférence partisane pour le Front national, 49 le déclarent « raciste ». Les trois quarts des Français ne souhaitent aucun avenir ministériel à M. Le Pen dans l'hypothèse d'un retour de la droite aux affaires.

dissociation, dans l'esprit du public, entre les idées de M. Le Pen et le vecteur qui les porte. Les uns deviendraient acceptables, alors que l'autre devrait rester en marge du jeu. Le tiers de sympathisants UDF-RPR favorable à des accords avec le Front national « pour obtenir la présidence » dans les conseils régionaux pense-t-il que de tels accords permettraient de récupérer l'électorat d'extrême droite ? L'ensemble du sondage n'indique pas que la mécanique fonctionne dans ce sens. En revanche, les dirigeants de droite ont matière à s'interroger sur l'opportunité d'en « rajouter » sur le discours de M. Le Pen, au risque de lui « donner » leur électorat.

OLIVIER BIFFAUD

L'adhésion aux idées et aux thèmes

Diriez-vous que vous êtes tout à fait d'accord avec les idées défendues par Jean-Marie Le Pen, assez d'accord, plutôt en désaccord ou tout à fait en désaccord ?

	Rappel enquête SOFRES - L'UNION - novembre 1984	Rappel enquête le Monde - SOFRES - octobre 1985	Rappel enquête le Monde - RTL - SOFRES - octobre 1987	Rappel enquête le Monde - SOFRES - décembre 1988	Septembre 1990	Octobre 1991
- Tout à fait d'accord	4	18	23	18	3	32
- Assez d'accord	22	18	18	13	18	28
- Plutôt en désaccord	18	57	87	78	19	65
- Tout à fait en désaccord	39	49	60	62	57	43
- Sans opinion	17	10	4	4	6	3
	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

Un danger pour la démocratie

Pensez-vous que le Front national et Jean-Marie Le Pen représentent un danger pour la démocratie en France ?

- Oui, ils représentent un danger	65
- Non, ils ne représentent pas un danger	27
- Sans opinion	8
	100 %

FICHE TECHNIQUE

- Date de réalisation : du 15 au 17 octobre 1991.
- Echantillon national de 1 000 personnes représentatif de l'ensemble de la population âgée de dix-huit ans et plus.
- Méthode des quotas (sexe, âge, profession du chef de ménage PCS) et stratification par région et catégorie d'agglomération.

Plus précisément, approuvez-vous ou désapprouvez-vous les prises de position de Jean-Marie Le Pen sur :

	Approuve	Désapprouve	Sans opinion
- Les immigrés	100 %	31	11
- La sécurité et la justice	100 %	38	23
- La lutte contre le communisme	100 %	19	21
- Les critiques contre le RPR et l'UDF	100 %	12	22
- Les critiques contre la classe politique	100 %	24	17
- La politique étrangère de la France	100 %	19	23
- La défense des valeurs traditionnelles	100 %	30	19
- La sùle	100 %	18	32

Sectaire, raciste, pas capable de gouverner

Diriez-vous que le Front national est :

	Rappel enquête Figaro/SOFRES - mars 1990 (1)	Octobre 1991
- Sectaire	78	78
- Tolérant	8	11
- Sans opinion	14	11
- Proche des préoccupations des gens	32	33
- Eloigné	51	49
- Sans opinion	17	18
- Raciste	81	81
- Pas raciste	10	11
- Sans opinion	9	8
- Capable de gouverner la France	12	14
- Pas capable	78	76
- Sans opinion	12	10

(1) Sondage réalisé en pourcentage.

L'alliance dans les conseils régionaux

Au lendemain des élections régionales de mars prochain, estimez-vous que dans votre région les élus UDF et RPR...

	Ensemble des Français	Sympathisants UDF-RPR
... doivent faire un accord avec le Front national, si c'est nécessaire pour obtenir la présidence de la région	23	34
... ou ne doivent pas faire d'accord avec le Front national même si cela peut faire élire un socialiste	63	55
- Sans opinion	14	11
	100 %	100 %

L'avenir ministériel de M. Le Pen

Si le droit revient au pouvoir, souhaitez-vous que Jean-Marie Le Pen devienne ministre ?

	Rappel enquête le Monde-RTL - SOFRES - octobre 1985 (1)	Rappel enquête le Monde-RTL - SOFRES - octobre 1987 (1)	Rappel enquête le Figaro-SOFRES - mars 1990	Octobre 1991
- Oui	12	12	14	19
- Non	75	82	79	76
- Sans opinion	13	6	7	5
	100 %	100 %	100 %	100 %

(1) En 1985, le thème exact de la question était : « Souhaitez-vous que Jean-Marie Le Pen devienne ministre en mars 1986 ? » et en 1987 : « Souhaitez-vous que Jean-Marie Le Pen devienne ministre après l'élection présidentielle de 1988 ? »

Les déclarations de MM. Giscard d'Estaing et Jacques Chirac sur l'immigration

A propos des prises de position récentes de MM. Giscard d'Estaing et Jacques Chirac sur l'immigration, pensez-vous qu'elles leur permettent d'être crédibles sur ce sujet ou qu'elles font plutôt le jeu de Jean-Marie Le Pen ?

	Ensemble des Français	Sympathisants UDF-RPR
- Elles leur permettent d'être crédibles sur ce sujet	26	41
- Elles font plutôt le jeu de Jean-Marie Le Pen	64	42
- Sans opinion	20	17
	100 %	100 %

LE BANQUIER "ÉMETTEUR SOUVERAIN" AU JAPON TRANSPORTE LES HABITANTS DE DIJON.



Grâce à la qualité de sa signature, le Crédit local émet des obligations sur les marchés internationaux, en particulier sur le marché domestique japonais où il est assimilé à un émetteur souverain, c'est-à-dire "très sûr".

Principal banquier des collectivités locales, le Crédit local finance la réalisation de projets urbains, d'équipements sportifs, d'écoles, de crèches, de réseaux de transports, etc. En devenant actionnaire du Crédit local, votre intérêt est double : vous participez à l'amélioration de votre cadre de vie et vous investissez dans une entreprise solide et dynamique.



CRÉDIT LOCAL DE FRANCE
BIENTÔT, VOUS POURREZ EN ÊTRE ACTIONNAIRE.

Le Monde
EDITIONS
Bernard Guetta
ÉLOGE DE LA TORTUE
CORNATCHEV 1985-1986

JACQUES GAUTIER



Pendentif métal martelé et grappe cristal sur argent
Boucles d'oreilles... 2 500 F
36, rue Jacob, 75006 PARIS
Tél. : 42-60-84-33.

VISON
SAGA
DE SCANDINAVIE

FOURRURES

THIERRY MULLER

Créations - Nettoyage - Réparations - Transformations
72, rue de Flandre - Métro Riquet
75019 PARIS - Tél. : 40-34-52-50

CASSER LA CRISE
C'EST CASSER
LES PRIX

COSTUME SUPER 100 1790F
VESTES PUR CACHEMIRE 2990F
Du samedi 26 Oct. au dimanche 3 Nov.
ouvert le 1 Novembre (Toussoit)
DAVID SHIFF
PARIS 8^e : 13 RUE ROYALE - de 10h à 18h
60 BIS RUE DE PARIS 75009 SAINT-GERMAIN-LAYE - 5 RUE DES ARCHERS LYON 2



YVES SAINT LAURENT
fourrures

YVES SAINT LAURENT RIVE GAUCHE
88, boulevard Saint-Honoré, 8

YVES SAINT LAURENT RIVE GAUCHE
6, place Saint-Sulpice, 6

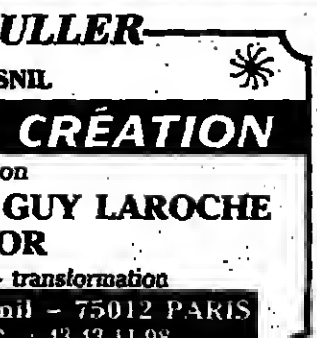
YVES SAINT LAURENT RIVE GAUCHE
19-21, avenue Victor-Hugo, 16



22, rue Tronchet, Paris 8^e

Fourrures Gaska

Prix d'avant saison jusqu'au 9 novembre
Immense choix de manteaux 7/8, vestes, en vison tous coloris et des marmottes, renards, ragondins, lynx, etc...
Manteau en vison allongé à partir de 16 900 F
9, rue d'Armaille - 75017 Paris. 43-80-15-66 - 43-80-17-31



160, avenue Daumesnil - 75012 PARIS
M^{me} Daumesnil - ☎ : 43-43-11-98

Fourrures Gaska

Prix d'avant saison jusqu'au 9 novembre
Immense choix de manteaux 7/8, vestes, en vison tous coloris et des marmottes, renards, ragondins, lynx, etc...
Manteau en vison allongé à partir de 16 900 F
9, rue d'Armaille - 75017 Paris. 43-80-15-66 - 43-80-17-31

FOURRURES ET CUIRS

Ça y est, c'est la saison, la saison des Brrrr ! La saison des sorties de théâtre, des cocktails « bien parisiens », la saison parfumée d'un Paris de l'Hiver. D'un Paris des fourrures. Merveilleuses fourrures qui donnent à la femme la plus ordinaire une allure de reine, et qui donnent à la reine une allure de femme. Gnanaco, fourrure de lit, on vous aime ! Vison, fourrure de tous les jours, on vous aime encore ! Astrakan, fourrure des rêves de la gentille bourgeoise - entre la messe et le salon de thé, - on vous adore ! Chinchillas des Elizabeth Taylor, comme vous êtes beaux sous les spots des premières de Broadway ! Zibelines, comme vous êtes simples en tenue d'hôtesse ! Hermine, comme vous êtes chères et comme on vous envie ! Ménagerie de jungle, comme on vous sait gré de savoir vous acclimater à notre cirque quotidien ! Ragondin, comme on aime à vous caresser à rebrousse-poil sur le dos des belles qui vous portent ! Lapins, lapins en peaux, lapins de toutes les couleurs, mosaïques de lapins, donx tapis de nos rêves, comme on veut enfouir notre tête dans vos caresses de soie !

LE GANT A LA MODE
Mais où donc s'achètent les gants qui portent les femmes élégantes ? Vous pouvez être sûrs qu'ils viennent de chez Héliot, pratiquement le seul gantier de Paris, puisque même les grandes maisons de couture envoient

leurs clientes se gantir ici. Bref, chez Héliot, il y a le choix, pour madame et monsieur. Voici des gants fins doublés de soie et de tous les styles. Également une palette de saison, tout simple si l'on peut dire, en chevreau, suède ou glacé, à 320 F, doublés de soie à 380 F. Madame trouvera également de très beaux châles et foulards signés Yves Saint Laurent ou Christian Dior. Pour monsieur (et aussi pour madame), voici d'autres gants, superbes, en daim de chevreau, doux comme un ouage, doublés de cachemire, avec tirette, pour seulement 470 F, existe en noir et loden. Ils feront de monsieur un vrai gentleman farmer ! Pour les grands froids, en vison encore, en mouton retourné, avec boutures de style islandais à l'intérieur ; bref, tout existe, il suffit de demander. 22, rue Tronchet, 75008 Paris.

UN CADEAU VOUS ATTEND.

Chez Thierry Muller, où l'oeil est attiré de père en fils, on connaît tous les secrets du métier, on a décidé de vous faire une fleur, madame ! Pour tout achat d'une fourrure, on vous offre un superbe pull en angora et fourrure ! Alors, qu'attendez-vous, pour, enfin, vous offrir le manteau de vison, en vison ? En vison, d'une souplesse extraordinaire et de grande ampleur, dont les peaux sont travaillées en diagonale, très soignée ! Il y a encore un grand choix d'autres modèles en vison ou autres fourrures ! Thierry Muller propose aussi une collection de cuir et fourrure ; par exemple, une veste longue, en cuir noir, bordée de renard noir, pour seulement 5 500 F ! Cette maison propose une grande importance à ses finitions, toutes cousues main, aux réparations et aux transformations, dont c'est une grande spécialité ! 72, rue de Flandre, 75019 Paris. Tél. : 40-34-52-50.

SIGNÉ SAINT LAURENT

Les fourrures Yves Saint Laurent sont placées depuis deux ans sous l'entière responsabilité d'un jeune stylist, Robert Merloni, qui, cette année, a donné plein élan à sa créativité. Voici une veste longue, en fausse fourrure, imprimée panthère, bordée d'un

galonage de regard quadricolore. Avec le vison, il a, entre autres, créé une gaudoune rayée de trois couleurs différentes, scanblack, mahogany et wild ! Le renard argenté est travaillé amusant pour un ensemble doudoune, jupe, boléro, avec la tête et visière de casquette ! Voici encore une inspiration orientale pour une veste de cachemire noir doublée de ragonio rasé, col Mao et, comble de chic, une marinière en pattes de zibeline bargoisane orientale ! Point de vente au tél. : 47-70-12-24.

SIGNÉ DE QUALITÉ

Les fourrures aussi ont leur label de qualité - pour le vison et le renard, c'est l'appellation Saga - et c'est avec lui que travaillent les grands couturiers tels Per Spook, Nina Ricci, Pierre Cardin, Lanvin, Yves Saint Laurent... Cette année, Saga a mis en place un nouveau concept, Sagatti, oie enseignée destinée à aider les fourrures à se diversifier. On va donc vendre chez eux un assortiment d'articles haut de gamme de prêt-à-porter, auquel s'ajoutent, bien sûr, une ligne fourrure et une ligne cuir de style sportswear. Cette griffe sera proposée aux boutiques de fourrure, les aidant ainsi à fidéliser leurs clientes en proposant, par exemple, des chemisiers que l'on achète plus souvent qu'un manteau de fourrure ! Deux boutiques parisiennes en France existent déjà au Havre et à Blois. Saga Fur. Tél. : 47-38-12-45.

TOUTES LES GRIFES

Faites donc un tour du côté du fourreur Michel Muller, dans sa boutique située à Neuilly, dans le déplacement. Vous trouverez, en effet, chez cet artisan formé chez Christian Dior, une palette de plusieurs coloris, doublée de lapin rasé, fauve, castor, la capuche, elle, est doublée de renard et toutes ces doublures sont amovibles, 2 990 F seulement ! Si vous cherchez un manteau de vison, en vison, un, simple, aux peaux scandinaves et de style trotteur, de couleur Dark, aux manches confortables et au col officier, 26 000 F. Cet artisan réalise également toutes les transformations ou réparations que nécessite votre ancienne fourrure. Il propose aussi les lignes cuir et fourrures de Guy Laroche et Jean-Louis Scherrer, ainsi que des modèles en mouton retourné de Christian Dior, 160, avenue Daumesnil, 75012 Paris (American Express, CB).

SHIFF AIME LES FEMMES

Aucun doute : David Shiff aime les femmes. Non content de casser les prix afin de faire écarter la crise, voilà qu'il leur offre le rêve absolu ! En effet, son Club des dix propose maintenant une sélection de fourrures en vison Saga à des prix imbattables : long à 16 500 F seulement ! Oui, c'est dans le cadre de sa semaine fantastique que vous trouverez ces fourrures pour la première

fois en ce lieu tellement agréable et à l'aspect très « club ». Cette semaine offre encore des surprises merveilleuses aux messieurs. Ils pourront s'offrir une veste en cachemire, dans un choix unique en Europe, à des prix toujours fantastiques, tout comme les costumes en super-100 et les manteaux en laine et cachemire à 3 990 F ou en pur cachemire à 3 990 F ! Semaine exceptionnelle donc, du 26 oct. au 5 novembre, pour des affaires en or, et, rappelons-le, des visons de toute beauté ! 13, rue de la Paix, 75008 Paris. Tél. : 42-66-43-61.

COMME UNE STAR DE CINÉMA

Monsieur, vous qui rêvez du célèbre trenchcoat en coton imperméable d'Humphrey Bogart, sachez, monsieur, que vous le trouverez chez La Vogue. Il est doublé et protégé du froid aussi bien que de la pluie. Idéal pour l'hiver, il existe en trois coloris : kaki, anthracite et vison. 1 170 F. Tout près de l'Opéra Garnier au 38, bd des Italiens, 75009 Paris.

LES SAGES CONSEILS DE GASKA

Aller s'acheter une fourrure chez un artisan, cela vous donne l'assurance d'un service après-vente, de finitions de grande qualité, d'une belle peau et de conseils d'un vrai professionnel. Vous trouverez tout cela chez Louis Gaska. L'amour du métier, il l'a depuis plus de quarante ans, son arrière-boutique est d'ailleurs réservée à ses ateliers. Dans sa collection, on trouve un grand choix de fourrures différentes, mais c'est bien sûr le vison roi qui a la vedette. Par exemple, un manteau en vison femelle, Saga Royal, d'une ampleur très généreuse avec ses quatre poches dans le dos et son grand col. Il y a également de magnifiques 7/8 de même qualité. Sachez que vous trouverez encore de la marmotte, du renard, de la zibeline, du lynx et des vestes longues, en mouton à l'intérieur et cuir glacé noir à l'extérieur pour 4 900 F sans oublier les vestes en vison allongé, à partir de 13 900 F ! Louis Gaska, 9, rue d'Armaille, 75017 Paris. Tél. : 43-80-15-66.

LES SALONS D'ANTAN

Tout espoir quant aux rencontres littéraires, donc enrichissantes, n'est pas perdu ! La mode des salons littéraires est parvenue en France via l'Italie au début du siècle, elle s'est éteinte quelque peu depuis. Mais les passionnés ont encore, fort heureusement, la Tisnère, un lieu dans lequel André Gautier fait se rencontrer des hommes aux idées fortes, comme il y a un siècle. Mais André est résolu à moderniser et va de l'avant dans ses salons. Voici le programme, Michel Cazenave avec son livre « Retrouvez le sens du Monde », le 19 novembre, Marie-Edith Lande pour un recueil de poésies avec « L'âge du chat », venant d'Asie, d'Amérique et d'ailleurs, le 10 décembre ! 36, rue Jacob, 75006 Paris. Rens. : tél. : 42-60-84-33.

Ça vient de sortir

Casier à la louche.

Pour votre information, sachez que le casier Petrovian, importé d'URSS, est au prix de 5 200 F le kilo dans la qualité Babage, mais, évidemment, le Sovage, aux « grains moyens », n'est pas mal non plus, et surtout pas abordable, 3 400 F le kilo. Enfin, pour l'offrir (ça plat toujours, bizarre non ?). Voici, par exemple, une boîte de 125 g de Sovage ainsi qu'une bouteille de vodka Petrovian pour 520 F, ce n'est pas le bout du monde, c'est ce pas ? 18, bd Laitour-Monbourg à Paris.

Escapade de folie !

L'agence de voyages Mooring, spécialisée dans les voyages luxueux mais de charme, ne faillit pas à sa réputation. Voici qu'elle propose dix « Caprices d'automne » pour les ponts du 1^{er} et 11 novembre, avec, entre autres, une escapade à New York, transfert de l'aéroport à l'hôtel et retour assuré par une stretch limousine avec chauffeur, un survol de Manhattan en hélicoptère, une messe de gospel à Harlem... Rigolo, non ? 7 690 F. Tél. : 42-21-45-81.

Le nouveau Madelios !

Ça y est, les hommes friands de qualité et de raffinement vont retrouver leur magasin Madelios dans un nouveau local, refait dans un mariage de formes modernes et de matériaux traditionnels permettant une meilleure mise en place des grandes marques, aussi bien classiques que contemporaines en passant par le sportswear. C'est-à-dire des costumes de Chester Barrie en compagnie d'un pardessus Christian Dior ou d'un blouson Henry Cotton's. Le crémeux ? Place de la Madeleine à Paris.

La beauté express

Les moins, madame, attention, très important, il y a des hommes qui ne regardent pas les femmes ! C'est pourquoi il ne faut pas oublier la robe « Crème mains anti-âge » (68 F) que vous trouverez chez les coiffeurs agréés René Guérard. Cette crème rend les mains lisses immédiatement. Indispensable pour les beautés des mains charismatiques. Et pour l'hiver qui arrive, agressif, Mantele a créé les soins complètes, une gamme de produits, dont deux hydratants, un cold cream rigolo et une crème protectrice pour le jour, de 49 F à 81 F, pas trop chers mais efficaces comme tout !

Et, puisqu'on y est, n'oubliez pas le regard ! Chez Corys Salomon, on trouve un nouveau contour des yeux cristallin liquide, « Hydra Tech », qui procure une agréable fraîcheur au plus de retarder les lignes et d'apaiser les paupières fatiguées, 175 F dans les centres de soins Corys Salomon. Cette marque a aussi reformulé ses parfums et défilés (!) « Laites sensuelles aux fruits », miam, n'est-ce pas ?

Les beaux parfums

Duac, c'est le nouveau parfum de Christian Dior. Pourquoi ce nom ? Parce qu'il s'agit d'un parfum océanique-fleur, c'est-à-dire très innovateur. Une fragrance douce, agréable et bon chic bon genre à découvrir dans un beau flacon aux rondeurs qui insistent à la cresson, 975 F les 30 ml d'extrait.

Giverty, lui aussi, vient de sortir un nouveau parfum, Amarige. Il s'agit d'un fleur très délicat rappelant les senteurs des premières fleurs de printemps, pures et excitantes, dans un flacon dans le bouchon sculpté comme une flamme et très réussi, 594 F les 15 ml d'extrait.

Chef Nina Ricci, on célèbre l'année L'Air de temps, ce grand parfum, toujours parmi les grands favoris. Le voici dans un flacon encore plus beau que d'habitude, puisque réalisé en cristal de Lalique de couleur. Les fameuses colombes sont donc tournées, agates ou topaze, en édition limitée à vingt mille flacons pour le monde entier, 1 250 F les 15 ml.

GUNNAR P.

MÉDECINE

Effectifs et perspectives de carrière

Les négociations entre le gouvernement et les infirmières reprendront le 28 octobre

Les négociations devaient reprendre, lundi 28 octobre, entre le ministre de la Santé, M. Bruno Durieux, et les neuf syndicats et organisations professionnelles représentant les personnels soignants. A l'ordre du jour : de nouvelles propositions sur les effectifs et les perspectives de carrières des infirmières. Au cours de la rencontre, qui a eu lieu mercredi 23 octobre, de nouvelles propositions ont été faites concernant notamment l'augmentation des effectifs d'élèves dans les écoles d'infirmières de 13 % dès la rentrée 1992 et l'extension des allocations d'études. Le coût global de l'ensemble des propositions faites jusqu'à présent a été chiffré par le ministère à 965 millions de francs. L'opération «zéro infirmière» lancée, mercredi, par la Coordination nationale infirmière a été ssssz peu suivie dans les hôpitaux. Elle sera reconduite le mardi 29 octobre.

RELIGION

Le mort du Père André Barthélémy, fondateur du Mouvement catholique international des gitanes. Le Père André Barthélémy, que les gitans appelaient le «Rachai» (le «curé»), est mort, mercredi 23 octobre à Perpignan (Pyrénées-Orientales), à soixante-dix-sept ans. Fondateur du Mouvement catholique gitan en France, puis, en 1974, au plan international, il organisait comme aumônier national les pèlerinages des Saintes-Maries-de-la-Mer (Bouches-du-Rhône) et avait traduit dans la langue des gitans une grammaire, des contes et des extraits de la Bible.

Dans le vaste hall de l'hôpital Bichat, dans le 18^e arrondissement, à Paris, on avait sorti des lits où discutaient les infirmières et les aides-soignantes. Pendant ce temps, dans certains services, les médecins assuraient les soins.

Ce matin-là, le professeur Pierre Gehanno, chef du service d'oto-rhino-laryngologie, était arrivé à 7 h 30. Mais pas pour opérer. Pour distribuer les petits déjeuners et les médicaments. Aidé de trois internes et de deux assistants, il avait fait la tournée des pansements. «Depuis presque un mois, les infirmières font une grève larvée, expliquait-il, et nous avons déjà réduit notre activité chirurgicale. Nous n'avons que vingt-deux patients dans nos trente-quatre lits. On n'aurait bien que les négociations aboutissent. Nous nous sentons solidaires des infirmières dont les conditions de travail sont difficiles et, sans elles, nous ne pourrions plus travailler.»

Gérer la pénurie

Dans le service de médecine interne, le professeur Claude Carbon, les infirmières avaient balisé le travail des médecins. Elles leur avaient rempli des feuilles de planification de soins avec, malade par malade et heure par heure, ce qui devait être fait : toilette, examens, injection, bilan. De temps en temps, elles montraient voir si tout allait bien. Dans le hall, chaque service représenté disposait d'un btp, en cas d'urgence. On avait bloqué un ascenseur, si besoin.

«En 1988, il y a eu une vran- cée budgétaire, remarquait le professeur Carbon, mais on n'a pas instauré une réflexion de fond sur l'organisation du système de soins. La dotation en postes budgétaires des infirmières et des aides-soignantes n'a été sous-évaluée au moment de la création

des hôpitaux, il y a une dizaine d'années. A cela s'ajoutent les postes budgétaires non pourvus. Par ailleurs, il faudrait mettre en place une formation continue de qualité et que le corps soignant puisse avoir une activité propre de recherche.»

A l'hôpital Necker-Enfants malades, les infirmières avaient préféré à la grève des soins un «débrayage» de 55 minutes. «Les enfants ont besoin de nous, et les médecins ne sont pas au point pour nous remplacer», expliquait l'une d'elles. Entre 14 h 30 et 15 h 25, elles s'étaient réunies dans l'alcôve centrale pour protester contre leurs conditions de travail. «Dans un service de néphrologie pédiatrique, il manque sept infirmières de nuit sur neuf, trois infirmières de garde sur douze, et j'ai trois congés-maternité non remplacés de jour», expliquait une surveillante générale.

Pour gérer la pénurie, l'hôpital a dû fermer près de 100 lits. Sur 81 postes vacants, c'est-à-dire budgétés mais non pourvus, la moitié concernent des infirmières de nuit. En moyenne, une nuit est payée 6 francs supplémentaires par heure, soit 54 francs pour neuf heures. «Il faudrait améliorer la rémunération de nuit, remarquait le directeur du personnel, Mme Edith Toulut. En passant par le système de primes, on pourrait résoudre ce problème sans toucher à la grille de la fonction publique.»

«Les infirmières restent de moins en moins longtemps dans les services», notait M^{me} Toulut. En résumant, elles tiennent en moyenne trois ans contre le double, il y a quelques années. En 1990, 128 infirmières ont été recrutées, et 141 ont quitté l'hôpital.

M. La.

NICOLAS



«Le service qui me permet d'envoyer des bouquets millésimés, c'est Intermagnum, le nouveau service Nicolas.»

Intermagnum : livraison sur Paris en 24 h et sur la province en 48 h. Pour en savoir plus, demandez conseil à votre cariste.

CLM/MBR

Sachez apprécier et consommer avec modération. L'alcool est dangereux pour la santé.

Recevant le président de l'Association des hémophiles

M. Mitterrand annonce un projet de loi sur l'indemnisation du risque thérapeutique

Recevant, mercredi 23 octobre, le président de l'Association française des hémophiles, M. Bruno de Langre, M. François Mitterrand a confirmé que les personnes contaminées par le virus du sida lors de transfusions sanguines seraient indemnisées. Le chef de l'Etat a indiqué qu'un «système transactionnel» permettant de proposer aux personnes concernées une indemnisation complète et équitable serait mis en place dans les prochains semaines. En outre, le président de la République a précisé que le gouvernement, «soucieux de trouver des solutions pour l'avenir», proposera au Parlement, à la prochaine session, un projet de loi réformant le régime d'indemnisation des accidents thérapeutiques.

Dans un entretien accordé à France-Soir, réagissant au fait qu'il avait déjà réclamé à plusieurs reprises — notamment dans nos colonnes — le professeur Luc Montagnier (Institut Pasteur de Paris) demande que «tous ceux qui ont reçu des transfusions entre 1980 — le risque était auparavant très faible — et août

1985, moment à partir duquel on a pratiqué le dépistage systématique des transfusions, se fassent assister. Des vies humaines sont là en danger». «Il est important, ajoute le professeur Montagnier, que ces personnes soient immédiatement suivies par un médecin», afin qu'elles soient traitées le plus précocement possible.

Plusieurs journaux, parmi lesquels le Figaro (du 23 octobre) et Libération (du 24 octobre), font d'autre part état du contenu du rapport de M. Laurent Vachey, de l'Inspection générale des finances, «demandé par M. Pierre Bérégovoy et consacré à la Fondation Paraneque, dont l'objet sera de faire des propositions en matière de restructuration du système transfusionnel. Outre ces deux rapports, le gouvernement attend également la remise, aux environs du 15 novembre, d'un rapport demandé cette fois à l'IGAS sur la fixation du prix des produits sanguins. A ces documents, s'ajoutera un audit confié au ministère de la recherche et de la technologie relatif aux programmes de recherche de la Fondation.

Ce n'est donc qu'après avoir pris connaissance de ces différents documents que le gouvernement fera connaître ses propositions visant à une restructuration du système transfusionnel français.

F. N.

Analyser

la situation financière

Notant que «la Fondation nationale de transfusion sanguine est, actuellement, en situation potentielle de cessation de paiement», ce rapport conclut que «la responsabilité de la situation actuelle est principalement imputable à la FNTS, dont les dirigeants ont eu des ambitions stratégiques par rapport à ses capacités financières, sans réflexion préalable suffisante sur les priorités et souvent sans maîtrise des choix faits».

Ce rapport d'audit avait en réalité été demandé initialement par

le président du conseil d'administration de la FNTS, le professeur Jean-Claude Imbert. Et, comme il est de coutume, cette demande avait été formulée auprès du cabinet du ministre des finances, qui en avait accepté le principe. Daté août 1991, il avait été communiqué en septembre à l'ensemble des membres du conseil d'administration de la FNTS.

Ce rapport Vachey sera suivi d'un deuxième qui s'attachera, lui, à analyser la situation financière actuelle du Centre national de la transfusion sanguine (CNTS). Il sera accompagné d'un autre rapport de l'IGF, confié à M. Régis Paraneque, dont l'objet sera de faire des propositions en matière de restructuration du système transfusionnel. Outre ces deux rapports, le gouvernement attend également la remise, aux environs du 15 novembre, d'un rapport demandé cette fois à l'IGAS sur la fixation du prix des produits sanguins. A ces documents, s'ajoutera un audit confié au ministère de la recherche et de la technologie relatif aux programmes de recherche de la Fondation.

Ce n'est donc qu'après avoir pris connaissance de ces différents documents que le gouvernement fera connaître ses propositions visant à une restructuration du système transfusionnel français.

IMMIGRATION

Plusieurs centaines de personnes auraient bénéficié de la filière

Un réseau de clandestins turcs démantelé à Montpellier

Les policiers de la sûreté urbaine de Montpellier ont démantelé, dimanche 20 octobre, un réseau destiné à favoriser l'immigration en masse de ressortissants turcs dans la région Languedoc-Roussillon. Sur vingt-trois personnes interpellées, quinze font l'objet d'une procédure d'expulsion. Sept autres ont été inculpées, mardi 22 octobre, de «fausses déclarations en vue d'obtenir des documents administratifs indus» et d'«escroquerie», et ont été placées sous mandat de dépôt. Parmi elles figure le trésorier d'une Association islamique et culturelle turque.

MONTPELLIER

de notre correspondant

L'enquête a débuté au mois de mars, d'abord sur la foi d'un informateur, puis au vu de nombreuses statistiques en provenance de la préfecture de l'Hérault. Pour les cinq premiers mois de l'année, 501 dossiers de demandes d'asile politique émanant de ressortissants turcs avaient été enregistrés contre

199 pour l'ensemble de l'année précédente.

Les enquêteurs ont alors placé sous surveillance une association loi de 1901, l'Association islamique et culturelle turque, située dans un quartier populaire de Montpellier. Créée le 29 mars 1989, elle était gérée par M. Esref Askoy, quarante-quatre ans, titulaire d'une licence en agronomie et d'un diplôme de troisième cycle en économie rurale, qui avait obtenu la nationalité française après son mariage en 1986, et qui figure par ailleurs sur la liste des interprètes de la cour d'appel de Montpellier.

Un véritable trésor de guerre

Sous couvert de vouloir «apprendre et partager la religion en association» et «enseigner les us et coutumes turques», cette association servait à loger des immigrés clandestins et à leur confectionner de faux papiers en vue d'obtenir auprès de l'OFPPA le statut de réfugié politique. Pour que chaque nouvel arrivant, recruté par le bonche-d'oreille, puisse fournir à l'administration la preuve qu'il faisait l'objet de persécution dans son pays natal, une machine à écrire, des formulaires et des faux tampons permettaient à M. Askoy de délivrer de fausses cartes de partis politiques d'opposition au régime d'Ankara. Les

dossiers, ainsi montés, transitaient par la préfecture de l'Hérault, qui délivrait aux immigrés un récépissé renouvelable tous les trois mois, leur permettant de séjourner en France en attendant la réponse des services de l'OFPPA. Les postulants à l'asile politique avaient ainsi le temps, lorsqu'ils ne travaillaient pas, de bénéficier des ASSEDIC ou du RMI.

Lorsque arrivait une réponse négative de l'OFPPA, une fois les possibilités de recours épuisées, M. Askoy fournissait à ses clients un autre dossier, rempli sous une nouvelle identité, ce qui leur permettait de poursuivre leur séjour en France.

Mais M. Askoy ne proposait pas ses services gratuitement. Outre les commissions qu'il prenait sur les papiers réalisés, il faisait ouvrir des «comptes Poste épargne» au nom de chacun de ses clients, mais conservait à son profit les cartes de crédit ainsi que les codes secrets correspondants. De plus, lorsqu'un immigré bénéficiait d'indemnités des ASSEDIC, il ne lui remettait que le montant du premier mois, embaissant lui-même les mois suivants.

M. Askoy avait également joué à plusieurs reprises le rôle de témoin lors de mariages blancs, là encore moyennant rétribution. Ces activités lucratives lui ont permis de solder le crédit d'une maison achetée à Antibes pour le somme de 200 000 francs, et de dépenser 250 000 francs ces deux dernières années, bien qu'il soit par ailleurs officiellement demandeur d'emploi.

An cours de leurs perquisitions, les policiers ont mis la main sur un véritable trésor de guerre. Outre 80 cartes de crédit, 70 chèques émis par les ASSEDIC et 203 relevés de compte, ils ont saisi 170 cartes d'identité et passeports turcs, une trentaine de cartes de partis politiques, de permis de conduire turcs et de fiches d'état-civil, 141 dossiers en instance d'environ à l'OFPPA ainsi que 300 décisions de rejet de demandes d'asile politique. Cela permet de penser que plusieurs centaines d'immigrés ont pu suivre cette filière.

JACQUES MONIN

FAITS DIVERS

Assassiné lors d'une embuscade à la Guadeloupe

Le maire socialiste de La Désirade aurait été victime d'un règlement de comptes

POINTE-A-PITRE

de notre correspondant

L'assassinat, dans la nuit du 22 octobre, de M. Mathias Mathurin, maire et conseiller général (PS) de La Désirade, a provoqué en Guadeloupe une émotion d'autant plus intense qu'il a été tué au cours d'une véritable embuscade, son ou ses assassins ayant ensuite tenté de mettre le feu à son corps.

Les enquêteurs semblent privilégier l'éventualité d'un règlement de comptes, qui pourrait être lié aux expropriations en cours pour des installations — voulues par M. Mathurin — de production d'électricité éolienne, à des refus de délivrance de permis de construire ou à la faillite il y a cinq ans de la Sommarade, une société d'économie mixte qui avait été créée en 1983 à l'initiative du maire pour assurer le désenclavement maritime de l'île.

M. Mathurin avait d'ailleurs été condamné à un mois de prison avec sursis et 5 000 francs

d'amende pour délit d'ingérence en janvier 1990, du fait de sa participation personnelle au capital de cette société. La déconfiture de la Sommarade avait valu à M. Mathurin la profonde inimitié de certains actionnaires. Il y a deux semaines, un tract anonyme reprochait à M. Mathurin de «s'en être servi» et le menaçait des foudres de la justice.

E. N.

Le Monde

NUMERO SPECIAL

L'URSS, DE LA PERESTROÏKA A L'APRÈS-COMMUNISME

108 pages — 42 F

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

SOCIÉTÉ

SPORTS

FOOTBALL : Liverpool battu (2-0) en Coupe de l'UEFA

Auxerre peut rêver deux semaines

L'AJ Auxerre s'est imposée, au stade Abbé-Deschamps, face à l'équipe anglaise de Liverpool (2-0), mercredi 23 octobre, en match aller des seizièmes de finale de la Coupe de l'Union européenne (UEFA). Jean-Marc Ferreri (43) et Kalman Kovacs (61) ont inscrit les buts auxerrois. Un millier de supporters britanniques s'étaient déplacés. Aucun incident n'a été signalé. La deuxième manche aura lieu le 6 novembre à Liverpool.

AUXERRE

de notre envoyé spécial

Auxerre et son équipe de football n'ont jamais eu de drôle de logique du jeu et des hiérarchies, de se complaire dans un rôle de « village gaulois fier et courageux » face aux puissances citadines. Après s'être imposé, au fil des ans et des exploits, comme l'un des meilleurs clubs de France, Auxerre se sent désormais une vocation continentale. Ce type d'ambition nécessite un palmarès riche en succès déconcertants, les joueurs bourguignons se sont attelés à la tâche. Et Liverpool, le club aux seize titres de champion d'Angleterre et aux sept Coupes d'Europe, s'est laissé prendre au piège, dominé (2-0) en match aller des seizièmes de finale de la Coupe de l'UEFA.

Le club anglais rêvait pourtant de retrouvailles triomphales avec les compétitions européennes, six ans après le drame de Heysel qui lui avait valu une « mise au ban » pour cause de hooliganisme. Sa dernière apparition en France remontait au 27 mai 1981. Ce jour-là, à Paris, il avait dominé le Real Madrid (1-0) et enlevé ainsi sa troisième Coupe d'Europe des clubs champions. Cette saison-là, l'AJ Auxerre avait modestement terminé à la dixième place du championnat de France.

Dix ans ont passé. Liverpool a gagné d'autres titres, provoqué un drame à Bruxelles (trente-neuf morts au stade du Heysel le 29 mai 1985) et vécu une tragédie à Sheffield (quatre-vingt-cinq morts au stade de Hillsborough le 15 avril 1989). L'AJA a surpris la France, découverte l'Europe (cinq participations entre 1984 et 1991) et formé de futurs internationaux (Ferreri, Boli, Cantona, Martini, Vahirua...). Et, mercredi après-midi, les trajectoires des deux clubs se sont croisées au stade Abbé-Deschamps. Liverpool était donc un « petit » de retour et Auxerre un « petit » en devenir. Ce choc-croisé des ambitions a produit une superbe soirée de football.

Liverpool, fort d'un très britannique sentiment de supériorité, ne s'attendait pas à rencontrer autant de difficultés dans cette ville de France dont elle avait pratiquement découvert l'existence lors du tirage au sort. Or cette escapade entre les rives de l'Yonne et les vignobles de Chablis a vite pris des allures d'humiliante « remise à niveau » pour les « bonnis » de l'Europe. Ils ont compté, impuissants, les innombrables étiquettes auxerroises. Ils ont regardé, incrédules, des footballeurs français aussi victorieux avec un ballon rond que leurs cousins du rugby avaient été emportés avec une balle ovale quatre jours plus tôt au Parc des Princes.

Auxerre était donc, un de ces jours d'euphorie où le ballon se fait l'allié des audacieux, accepte toutes les combinaisons, les passes les plus risquées, les tirs les plus inattendus. De l'ancien international Jean-Marc Ferreri - resuscité pour l'occasion - au Hongrois Kalman Kovacs, de Pascal Vahirua à Christophe Cocard, il n'est pas un attaquant bourguignon qui n'ait eu au moins une occasion de but. Sous Ferreri et Kovacs ont finalement émergé, dans les filets auxerroises, stupéfiants d'aisance et de vivacité, auraient pu inscrire deux ou trois buts supplémentaires.

Le gardien adverse, le fantasque Zimbatwén Bruce Grobbelaar, eut aussi à les empêcher, préservant ainsi le suspense d'un match retour qui s'annonce tout de même très difficile pour le club français.

« Lente et maladroite »

Resté que Liverpool a pu être surpris par le qu'il était son adversaire. Les Auxerrois, eux, ont été étonnés du faible niveau de l'équipe anglaise. Ils la savaient mal en point (dixième place en championnat) et privée de nombreux titulaires, mais d'espionnaient pas une telle médiocrité. Après le match, Jean-Marc Ferreri pouvait parler d'une formation « lente et maladroite », eucronement comparable au Liverpool des années 70 et 80.

L'autre surprise, pour les Bourguignons et pour leur public, est venue du comportement des supporters anglais. Un peu moins d'un millier de « feos » avaient effectué le déplacement en Bourgogne. Les uns, par avion et sous escorte depuis l'aéroport d'Orly. Les autres, par le train ou en voiture particulière, mais toujours sous haute surveillance. Sans pour autant céder à la psychose du hooligan, Auxerre s'était préparé à les « accueillir ». Côté gant de velours, les commentateurs du centre-ville avaient accroché des ballons rouges et bleus (les couleurs des deux équipes) aux devantures comme autant de mouchoirs blancs du pacifisme. Côté poigne de fer, les autorités avaient mis en place un dispositif exceptionnel : un peu moins de quatre cents CRS, cent cinquante gendarmes mobiles, soixante hommes des polices urbaines et douze maîtres-chiens, avaient été mobilisés.

Ce match-là, Auxerre l'a également gagné. Aucun incident grave n'a été signalé. Les jeunes Britanniques ont quitté la préfecture de l'Yonne s'il le match fin, avec la conviction qu'une petite ville de

Les résultats des coupes d'Europe

Coupe des champions
Huitièmes de finale aller
Marseille (FRA)
b. Sparta Prague (TCH) 3-2.
Coupe des vainqueurs de coupe
Huitièmes de finale aller
Monaco (FRA)
b. FK Norrköping (SUE) 2-1.
Coupe de l'UEFA
Seizièmes de finale aller
Dinamo Moscou (RSS)
b. Auxerre (FRA) 1-0.
Auxerre (FRA) b. Liverpool (GB) 2-0.
Trabzonspor (TUR) b. Lyon (FRA) 4-3.

CYCLISME : Tour de France

La colère des Pyrénéens

TARBES

de notre correspondant

Hauts lieux de la légende du Tour de France, les sommets des Pyrénées - Tourmelet, Aubisque, Aspin, Soulor, Peyresourde - n'ont pas été retenus par les organisateurs de la grande boucle 1992. Ce choix est sujet à de multiples critiques, dans la région Midi-Pyrénées où la plus grande épreuve cycliste mondiale dynamise chaque année le tourisme.

Dans les Hautes-Pyrénées, une unanimité politique peu commune se dessine même pour protester contre ce qui est considéré comme un « scandale économique », et une « injure patriotique ». M. Hubert Peyou, (MRG) le président du conseil général des Hautes-Pyrénées regrette profondément l'option prise, d'autant qu'un engagement contractuel signé en 1987 assure à son département une étape annuelle durant dix ans. Mais ce contrat prévoyait aussi une éventuelle

impasse d'une année que l'organisateur e mise à profit. La pilule est plus amère à digérer pour les petites communes ou pour le syndicat intercommunal à vocation multiple (SIVOM) de la station du Hautacam, près de Lourdes, qui ont engagé d'énormes travaux routiers dans la perspective du passage du Tour de France. Ferrières, minuscule village de cent douze habitants, niché au pied du Soulor, connu pour son célèbre fromage de chèvre, s'est lourdement endetté (1,4 millions de francs) et mis sur la pègre des automobilistes pour récupérer son investissement au sol des Sendeilles. Sama grogne du côté de Sainte-Marie-de-Campan (La Mongie) et de Barèges.

Une consolation : la station de Luz-Ardiden, où le Basque Miguel Indurain s'est forgé un nom en s'imposant à trois reprises, accueillera une des étapes de la Vuelta, le tour d'Espagne, en mai 1992.

JEAN-JACQUES ROLLAT

ÉDUCATION

Signant un accord de partenariat avec Volkswagen

M. Guyard refuse de « copier » le modèle allemand de l'apprentissage

M. Jacques Guyard, secrétaire d'État à l'enseignement technique, a signé, mercredi 23 octobre à Wolfsburg (Basse-Saxe), un accord de partenariat avec le constructeur automobile Volkswagen, destiné à favoriser les échanges de formateurs et de jeunes en formation.

WOLFSBURG (BASSE-SAXE)

de notre envoyé spécial

L'accord cadre de coopération conclut entre Volkswagen et le secrétariat d'État à l'enseignement technique, sur l'initiative du premier ministre, est déjà concrétisé par la présence sur le site de Wolfsburg (61 000 salariés et 4 800 apprentis en formation) de quarante deux apprentis français en stage pour trois semaines.

Destiné à favoriser la connaissance du système allemand de formation par l'apprentissage - le système dual -, l'accord ne signifie cependant pas, a précisé M. Guyard, que l'on va copier le modèle allemand, mais seulement que l'on souhaite regarder de près un système de formation dont on peut s'inspirer. Il est hors de question de basculer d'un système à l'autre.

Le secrétaire d'État a ainsi précisé qu'en France, deux débats brûllants, à ses yeux, aujourd'hui les cartes : le premier porte sur la productivité et la compétitivité, « qui nous amène à réfléchir à une multiplication des voies de formation - y compris celle de l'apprentissage - à tous les niveaux, y compris le supérieur », afin d'être plus performants, surtout dans le secteur industriel.

Le deuxième concerne les 100 000 jeunes qui sortent chaque année du système éducatif sans qualification et « pour lesquels il serait illusoire de penser que l'apprentissage constitue l'unique solution ». 200 millions de francs, néanmoins, ont été déboursés afin que les centres de formation d'apprentis recrutent, essentiellement dans le secteur privé, d'ici le 31 décembre, 20 000 jeunes supplémentaires.

Estimant toutefois que « ce n'est pas par la loi qu'on changera les pratiques », le secrétaire d'État à l'enseignement technique a indiqué qu'il fallait « entrer plus largement dans le mécanisme de l'alternance » : « Nous sommes peut-être allés trop loin, historiquement, dans notre volonté de renouer l'entreprise sa part d'activité en matière de formation professionnelle ». Dans les cinq années à venir, a-t-il précisé, tous les élèves en formation professionnelle, dès le CAP, devraient pouvoir passer au moins deux mois en entreprise, comme le font actuellement les 94 000 élèves de baccalauréat professionnel.

Repreneant les propos de M. Daniel Godeau, président du conseil de Volkswagen, qui expliquait qu'il existait en Allemagne « une relation civile entre l'industrie et la formation des jeunes », M. Guyard a engagé les entreprises françaises à « investir massivement dans la formation ». Il a souligné que les entreprises du 29 octobre entre l'éducation nationale, le patronat et les syndicats aboutissent à des propositions financières concrètes et que les négociations entre le patronat et les syndicats sur l'apprentissage qui débutent le 31 octobre débouchent sur une substance modification du statut et des rémunérations des apprentis.

JEAN-MICHEL DUMAY

CATASTROPHES

■ INDE : 784 corps retrouvés après le séisme dans l'État Pradesh. Le bilan du tremblement de terre qui a secoué le nord de l'État indien de l'Utter Pradesh, dimanche 20 octobre, s'alourdit, faisait état, mercredi 23 octobre, de 784 corps retrouvés. En attendant que les sauveteurs puissent atteindre tous les villages sinistrés, quatre hélicoptères de l'armée de l'air indienne sont venus aider les secours locaux pour larguer des vivres et des couvertures. Toutefois, le chiffre de 1 500 morts probables avancé par certains journaux semble coïncider aux autorités gouvernementales. (AFP, Reuters)

REPRODUCTION INTERDITE

Le Monde

L'IMMOBILIER

appartements ventes

13^e arrdt

Unité 1^{er} arrdt

PARIS 13^e

Avenue de la Seine-Roissy,

5 p., 154 000 F.

Prix : 154 000 F.

BREGUET

47-58-07-17

Bureau-étude Calais

PARIS 13^e

EXCEPTIONNEL

5 p.,

Etage élevé, plein sud,

Livraison immédiate.

Prix : 2 413 000 F.

BREGUET

47-58-07-17

19^e arrdt

AV. JEAN-JAURES

Bel apt. 3 ch., 3 sdb., 10 p.,

balc., sol. 42-50-50-10.

92

Hauts-de-Seine

BOULOGNE

Quartier résidentiel

Nord, très réduite,

4/5 p., liv. 2000 F. env. 92

Prix : 2 695 000 F.

BREGUET

47-58-07-17

94

Val-de-Marne

NOGENT-SUR-MARNE

EXCEPTIONNEL

4 p., duplex, Terrasse,

Dernier étage, plein sud,

Cave et parking inclus.

Livraison immédiate.

Prix : 2 045 000 F.

BREGUET

47-58-07-17

maisons individuelles

LE CHESNAY, belle demeure,

280 m² habitable, sous-sol,

gar., jard. env. 4000 m²,

Prix : 4 900 000 F.

30-21-73-44.

PARTICULIER vend PAVILLON

OSZOR-LA-FERRÈRE (77)

F-4, Cuisine aménagée,

édou., salle à manger,

2 ch., W.C., salle de bain,

CHIMÈNE, GARAGE, JARDIN

Prix : 720 000 F.

Tél : 60-02-82-46.

automobiles

ventes

moins de 5 CV

Vente cause décès

voiturette Ligier beige

Trib. bon état 400 cc.

Sans permis, 5 500 F.

T. bureau 48-62-73-81

soir : 49-30-67-01.

de 5 à 7 CV

R 19 CHAMADE TXE

Déc. 88, modèle 90, bleu

ozone, int. velours,

4 x 3 w. Rétro électr.,

housse, trousses,

35 000 km. Tél. : 39-81-

89-32 h. repas, sp. 20 h.

Prix : 58 000 F. à débattre.

A vendre RS 1000 km.

5 portes, 1987, 70 000 km.

Bon état. Prix Argus.

Tél. : 42-46-57-14. 17 h.

17 heures jeudi et vendredi.

de 8 à 11 CV

GOLF GTI 16S

6 p., modèle 88, gris anthracite,

73 000 km. T.O., ord.

de bord, gl. toit et ferm.

électr., alarme 6000 F. Par-

fait état. 57 000 F. Tél. sp.

15 h. : 64-02-36-46.

bureaux

LOCATIONS

VOTRE SIÈGE SOCIAL

DOMICILIATIONS

Constitution de sociétés et

tous services. 43-55-17-51.

DEMANDES D'EMPLOIS

Off. recrute, appt. transp. et

form. angl. gest. p. ser. Récl.

ch. st. cuisinier. Anst. ent.

Berger. 31230 Coullens.

Jeune math. début., CAP,

5 ans d'études,

double int. arithmétique,

spéc. mathématiques, Peggy,

Tél. : 34-15-73-46 (entre

20 h et 22 h). Mlle Sandra.

Jeune femme 28 ans, diplômée

de l'ICN, IONISATEUR

NATIONAL DES ARTS ET

MÉTIERS

CONSTRUCTION (URBANISME),

rech. emploi stable,

Tél. 43-63-44-54. Bure de auto.

LE 28 ans

BONNE PRÉSENTATION

sérieuse BAC + 3

ASSISTANTE DIRECTION

BILINGUE

ORGANISATION INFORMATIQUE

Exp. COMA INTERNATIONAL

ch. poste à responsabilité

Prévisions : 16 000 F brut

Ecrire sous n° 8067

LE MONDE PUBLICITE

15-17, rue du Colonel-P., Av.

75002 Paris Cedex 15.

Occasionnelle, dipl.

INTD, exp. d'ouv. techn.

Pré-lance, éq. Méc. assure

document., concept.

réduct. m. p. m. m.

renouv. Exp. sous n° 8072

LE MONDE PUBLICITE

15-17, rue du Colonel-P.,

Pierre-Av. 75002 Paris

Cedex 15.

"Vins de Loire, du Sud-Ouest, Bordeaux, Champagnes... les vins qui ont choisi d'être en demi-bouteilles, je les ai trouvés chez Nicolas."

Plus de 30 vins en 37,5 cl à partir de 17,50 F

NICOLAS

Sachez apprécier et consommer avec modération. L'abus d'alcool est dangereux pour la santé.

Pour passer vos annonces :

Le Monde

PUBLICITE



46-62-72-02

46-62-73-90

FAX : 46-62-98-74

Le Monde

LA PERESTROÏKA COMMUNISME

MUSIQUES

Victor rentre à la maison

Six ans après sa création à Londres, vingt et un millions de spectateurs plus tard la comédie musicale de Schönberg et Boublil triomphe à Paris

LES MISÉRABLES
à Mogador

Victor Hugo, après six années de séduction planétaire, est rentré à la maison. Les Misérables, musique de Claude-Michel Schönberg, livret d'Alain Boublil, créée à Londres le 8 octobre 1985, puis deux ans plus tard à Broadway, sont présentés à Mogador, en français dans le texte, jusqu'à épuisement de la ferveur des spectateurs. D'ores et déjà, on peut dire que les Misérables sont en passe de séduire le public français répandu au genre du West End de Londres et de Broadway, la comédie musicale. Mardi soir, dans une salle qui comptait très peu d'invités, le public s'est levé d'enthousiasme, dès le premier rappel, pour une ovation débout.

Pour la première fois, le public de la capitale a pu assister à la véritable re-création d'une comédie musicale et non à l'escalade, au milieu d'une tournée mondiale, d'une système distributif au service d'un spectacle vieillissant, sinon abandonné depuis longtemps par ceux qui l'avaient engendré. Tout a été revu pour la présentation parisienne. Les metteurs en scène de la création, John Caird et Trevor Nunn (de la Royal Shakespeare Company, coproductrice en 1985), ont supervisé la version de Mogador dirigée, par Ken Caswell, on retrouve dans la fosse autant de musiciens qu'à Londres (plus de vingt); les décors, construits dans la capitale anglaise à l'identique, sont neufs; le producteur Cameron Mackintosh, qui est associé ici avec René Clément, président d'Hachette Première (Cyrano, le film), a suivi au plus près le montage du spectacle.

Un casting impitoyable a commencé il y a un an afin de confier tous les rôles à des chanteurs d'opéra, et quelques-uns danseurs, qui ont dû longuement répéter. Il fallait impérativement retrouver les rythmes et les automatismes de la production originale (l'un des secrets de son succès, ici comme dans les soixante-huit villes du monde, de New-York à Tokyo, qui l'ont déjà respecté).

Sur les huit rôles principaux, cinq sont revenus à des Français: Patrick Rocca (Javert), qui partage son temps entre opéra et opéra, Jérôme Pradon (Marius), acteur qui vient de sortir un premier 45 tours, Laurent Gendreau (Thénardier), acteur, Marie-France Roussel (Fantine), actrice et chanteuse (la Révolution française et les Misérables, première version Hossien), et Marie Zamora, chanteuse formée à



Le Canadien Robert Marien (Jean Valjean) à la tête d'une très bonne distribution.

l'opéra (Cosette). Le Canadien Robert Marien reprend le rôle de Jean Valjean qu'il avait créé à Montréal, en anglais et en français; l'Américaine Stéphanie Martin reprend, elle, le rôle d'Eponine, et la Canadienne Louise Poiré, celui de Fantine.

Drame
lyrique

Il faut un certain courage pour se lancer dans les Misérables. Trois heures dix minutes de musique et de chansons. Seule une poignée de répliques n'est pas chantée. La partition file bon train, train d'enfer même, tant est noire la misère des pauvres gens de la France du siècle passé et rouge leur colère, rouge leur espoir, rouge leur drame. Plutôt que de comédie musicale, il faudrait parler de «drame lyrique», aux pièges vocaux incessants, à l'exaltation quasi permanente. Volontiers expressionniste,

très spectaculaire, le travail de Schönberg a la vertu première de ne ressembler qu'à lui-même, ce qui est une promesse dans un genre où l'on retrouve souvent, d'œuvre en œuvre, les mêmes harmonies, les mêmes sonorités, les mêmes motifs, de Gershwin, affaibli, ou du jazz, blanchi. Schönberg se balade librement dans sa propre variété, cite ses classiques sans ostentation (Brahms, Berlioz, merci) et construit son «drame» clairement et soigneusement.

Pour la leçon morale et politique: trompettes, cors, claviers percuteurs, tir-pousse des violons et batterie à l'unisson; pour l'amour et ses tourments: violons, violoncelles et clarinette; pour Javert, le policier-torturé et torturant: contrebasses et trombone basse; pour Jean Valjean, Cosette et sa mère infortunée, Fantine: lire la rubrique «amour» et ajouter hautbois; pour l'innocence combative de Gavroche: triangle.

petite flûte et une once de clarinette dans les graves — souvenons-nous qu'il mourra sur les barricades; pour l'innocence maladroite de Cosette enfant: un violon, deux guitares et un xylophone; pour les Thénardiens et l'auberge de Montfermeil, consulter les dictionnaires à la page musette. C'est simple, enfin relativement, et souvent beau. Ce système ordonne les thèmes récurrents, facilite la compréhension du récit et suscite souvent une réelle émotion.

Même «simplicité» côté théâtre. Sur une tournée, très Châtelet-épique, Lopez, vivevoient décors et interprètes. Quelquefois juste une chaise, souvent des éléments construits aux proportions imposantes qui apparaissent et disparaissent à la vitesse du son. La seule concession à la «modernité» est dans les décors: lumières irrépressibles. La mise en scène joue le réalisme et l'efficacité. Comme le livret de Boublil, habile et clair, restitution des mille pages hugoliennes. Gestes démonstratifs, expressions rudimentaires, chorégraphies sobres, vives à l'action et à son développement.

A ce jeu de l'immédiateté radicale, la distribution s'est plée avec une remarquable et louable discipline. Personne ne traîne. Et les petits Français, en tout cas dans les principaux rôles, se sortent bien des difficultés de marier chant et mouvement. En vedette pourtant, le Jean Valjean canadien de Robert Marien et l'Eponine américaine de Stéphanie Martin. Tous deux ont l'épaisseur, la gravité, la générosité des personnages et les qualités vocales qui exigent «Notre» Patrick Rocca donne à Javert une dimension lyrique, et donc poétique, qu'il n'avait pas outre-Manche. Il détonne un peu dans la troupe par ses accents «répétitifs français» et son méchant policier en est plus intéressant cause.

Voici, indéniablement, une comédie musicale de qualité, authentiquement populaire, jamais démagogique, imaginée — c'est un précédent — par un duo français dont on aimerait qu'il fasse école. Il était de bon ton de penser que la langue française avait accablé Victor Hugo au genre. La preuve est aujourd'hui donnée: Les Misérables ont bien fait de revenir chez eux.

OLIVIER SCHMITT

► Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinées samedi et dimanche à 15 heures. Da 175 F à 350 F. Tél.: 48-78-04-04. Minitel: 3615 code THEA (+10 F).

Thompson, la peur et le bonheur

RICHARD THOMPSON
ou Botocon

«Ses idées allaient aussi vite que ses doigts», Richard Thompson parle de Charlie Parker, mais on a envie de lui attribuer le compliment. Richard Thompson est l'un des meilleurs guitaristes de ces vingt-cinq dernières années. C'est aussi un auteur sans pareil et un excellent chanteur. En ce moment, lui arrive un événement imprévu: le succès. Il a nommé au milieu des années 60 avec le groupe Fairport Convention, qui voulait être à la musique folk des îles anglo-saxonnes ce que Dylan et les Byrds étaient à l'Amérique. «Nous n'avons jamais rejoint la musique populaire. Beaucoup plus tard il a fallu les Pogues et leur punk folk pour que le folk caïque accède au grand public.»

Entre-temps, Thompson ne s'est pas contenté d'exploiter la veine folklorique: en solo, avec sa compagne d'altos, Linda, en invité sur les disques des autres, il a construit une œuvre à part: «Je crois que le

musique populaire doit parler du malheur de la vie, c'est le folk, c'est la blues. Je veux écrire des chansons accessibles, au point qu'il faudrait attendre deux couplets pour que l'auditeur s'aperçoive que je parle de quelque chose de dérangeant.» Il est ici question de Grey Walls, l'un des titres de l'album de Thompson qui a enfin fait sortir sa réputation du cercle des initiés. Grey Walls amène à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique aussi sévèrement que House of the Rising Sun condamnait à la prison.

Richard Thompson, homme aimable, d'un commerce agréable, égaré dans ses chansons d'aspirants affrayants pour sa de bonheur. Il jouera au Botocon, en solo (mais si quel qu'un peut pallier l'absence d'un groupe avec sa seule guitare, c'est lui), en première partie de la Crowded House, groupe australo-néo-zélandais de pop intelligente.

THOMAS SOTINEL

► Le 24 octobre à 19 h 30, 50, bd Voltaire, 75011 Paris.

MODE

Au fil des défilés
Les collections printemps-été de prêt-à-porter
sont présentées pendant toute la semaine

Yves Saint Laurent:
Mémoires d'en France

Cent trente-cinq modèles, un défilé fleuve pour un printemps plutôt pimpant comme une chanson qu'on fredonne, avec ces Parisiennes très fleur bleue qui mangent des fraises en Seine-et-Oise en cherchant l'homme; des sandales rouges haut lacées, beaucoup de petites robes, en crepe de Chine imprimé, la «matelote» qui danse, ici d'ailleurs rouges boutons, de roses pompons. Mais ce n'est pas l'amour aux champs. La campagne est résolument sophistiquée, les talons de dentelle noire défilent les marguerites et, finalement, dans une ambiance de bal de préfecture, les robes intriguent, l'homme est adulte, mature, s'amuse à pivo-

ter dans les best-off du maître: voir ce superbe trench en shantung crème, cette saharienne rose nacrée, cette veste pagode de cuir noir, toutes ces déclinaisons autour du navy look d'Yves Saint Laurent (le pantalon à point à boutons dorés et la blouse d'organsin), tout les jeux masculin-féminin qui font tourner la tête, cabans sur sweaters pailletés, canots de guipure et pantalons à pinces.

Reste le leçon de couleurs, cette façon de faire claque les roses, oranges, d'insérer la moustache comme un «dior violacé», bleu-vert, noir, fondue sur les lignes du corps, le mouvement d'un défilé.

LAURENCE BENAÏM

Vivienne Westwood:
la tranquillité du jeu

Quand d'autres s'efforcent à montrer des femmes fumant de gros cigares, Vivienne Westwood fait défiler son inspiration, Sarah Schragge, avec à la main, un vitromasseur en or presque massif. Bref, elle joue franc jeu. Inimitable, souveraine, la reine noire britannique de tous les créateurs, ex-égérie de Malcolm Loren et des Sex Pistols, inflige une soirée défilée à toutes les impostures du moment, le culte de l'antiquaire, le «néo-destroy», les motifs des beaux quartiers.

Pas besoin de brocheaux Harley Davidson pour accessoriser ses culs noirs pas de cris d'hystérie déchaînée. Hommage aux tailleurs de Savile Row, avec beaucoup de classique anglais. Chemises d'Orford et de madras, vestes d'hommes imperceptiblement détournées, le

tout sur des filles immenses, maîtresses de lieutenant français, seurs Brontë perchées sur des escarpins monumentaux à talons blancs, muses d'artistes, nées sous des blouses de peintre ou habillées comme un rétroviseur adolescent de Cambridge avec des rams de perles, des millions à grand col, juste un peu démodés, excitants. Vivienne Westwood enfait l'histoire comme elle éprouve ses jeans, lancelle par elle-même. Fourreaux à anglaise et minceurs noirs, stretch d'annexé ou pour la lingerie d'un cabaret dix-huitième imaginaire, rouge Messaline et velours bien Ingres. Et, au final, un impressionnant transport de tulle jaune, oripeaux magnifiques d'une aristocrate.

L. B.

Christian Lacroix:
un certain sourire

A la Cour carrée du Louvre, sous le chapiteau tendu de sa couleur à lui, entre pêche et rose, Christian Lacroix avait amené, comme pour un pique-nique en famille nombrée, ses fines chaises rouges et or, ses vestes trapèze à carreaux lumineux, ses canons bleus d'or, ses robes évasées qui vibraient, laissant voir, très coquines jolies, la dentelle en haut des bas noirs. Et naturellement, ses Arlésiennes et gitanes, en longues jupes multicolores et portant en toupées les boléros des tueres. On dit broderie et fantaisie et on a Christian Lacroix.

Et puis il a offert des sportives soyeuses en plissé blanc. De l'étoffe de charmes plus que de championnes, rien à voir en tout cas avec Navaroline. Et encore ces fameuses félins et déshabillés, formidablement à l'aise dans les immenses manteaux-majestueux, comme dans

le «classique»: les larges jupes-pantalons qui s'ouvrent et dévoilent haut la jambe à chaque pas. Il a offert enfin les merveilleuses laines noires, souples, fluides, à peine touchées par le fourreau qui glisse sur leur corps, fide leur genre, s'ouvre sur le dos en un triangle de dentelle. Quand on dit charme, on a Christian Lacroix.

C. G.

RECTIFICATIF. — Une erreur s'est glissée dans l'annonce du programme que le Quatuor Alban Berg exécute vendredi 25 octobre au théâtre des Champs-Élysées (le 24 octobre). Ce n'est pas le Quatuor de Berio, en création française, mais le Second Quatuor, de Janáček, sous la direction de Jean-Claude Malgoire, en création française, au théâtre de la Ville, le 24 octobre. Le Quatuor de Berio, en création française, au théâtre de la Ville, le 24 octobre. Le Quatuor de Berio, en création française, au théâtre de la Ville, le 24 octobre.

Nina Simone, le cœur et la politique

Des combats pour les droits civiques aux chansons d'amour
la pianiste afro-américaine revient à l'Europe

NINA SIMONE
A l'Olympia

On lui a reproché d'être noire. Puis d'être star. Avec capricieuse, elle voulait être pianiste classique. Fille de la Caroline du Nord, elle rêva d'Afrique, mais c'est en vedette américaine qu'elle vécut au Liberia. On aime ses batailles. Celle pour les droits civiques aux États-Unis, avec ses chansons rebelles: Young, Gifted and Black, Mississippi Goddam (pour les quatre enfants noirs morts dans un attentat raciste en Alabama en 1963), Why (pour l'assassinat de Martin Luther King). On s'amusa de son tempérament orageux, on eut oublié son désespoir pour ne retentir que les galères d'argent, les ennuis de star, les tourments d'amoureuse.

Après des années d'ombre, de pillages subis par compilations interpolées, de concerts douloureux, Nina Simone est revenue. En 1988 avec Myriam Makeba sur la scène du chapiteau du Festival banlieues bleues à Saint-Denis. Puis à l'Olympia, où elle donne aujourd'hui un nouveau tour de chant. En attendant une tournée américaine avec Myriam, l'amie consacrée, un film autobiographique et un livre à paraître aux Éditions de la Renaissance.

«Je me sens totalement africaine», précise Nina Simone, qui vit aujourd'hui à Amsterdam, parce que les gens y sont chaleureux, pas très loin de Bruxelles où s'est installée Myriam Makeba: «Celle qui m'a emmenée en Afrique, au Liberia.»

«En 1974, j'étais complètement égarée des États-Unis. Mon mari et manager, Andy [Andrew Strand], était parti. Nous avions divorcé. C'était très dur, financière-

ment aussi. L'Amérique que l'on avait voulu construire dans les années 60, dans le combat pour les droits civiques, n'était plus qu'un mauvais rêve, avec Nixon à la Maison Blanche et la révolution noire transformée en disco. Ma fille de douze ans, Lisa, et moi étions revenues des West Indies, de Barbados. Je n'avais plus rien. Myriam Makeba était dans le secteur. Elle me demanda: «Nina, est-ce prêt à rentrer à la maison?» Je lui dis Oui. Après avoir réglé quelques affaires, nous sommes parties directement en Afrique. C'est elle qui a choisi le Liberia, car elle y connaissait du monde, elle devait y donner un gala, c'était à l'époque du gouvernement Tolbert. Et puis c'était un pays riche, plein d'hommes riches... Et elle avait pu décrire que je n'y étais pas. De plus, le Liberia était symboliquement important dans l'histoire de l'esclavage».

L'installation de Nina Simone au Liberia est provisoire. Des problèmes de cœur «et de lit», précise-t-elle, avec son compagnon, C.C. Dennis, un homme politique libérien, la ramènent vers l'Europe après quatre ans d'essai d'existence au pays des esclaves libérés. «J'ai eu un jour de cafard l'idée stupide de partir sans rien dire en Caroline du Nord, demander conseil à ma mère. C.C. Dennis ne m'a jamais pardonné cette absence. J'ai encore vécu deux ans au Liberia, mais sans le revoir. Puis j'ai pris le chemin de la Suisse. J'ai su plus tard que son fils avait été fusillé pendant le coup d'État de 1980, attaché à son cocotier sur la plage. C.C. Dennis est mort deux semaines après son fils, le cœur brisé, sans que j'aie pu lui dire mon attachement. J'ai conçu de ce silence une culpabilité qui ne m'a pas quittée jusqu'à aujourd'hui.» Il

y a, quoiqu'on y fasse, derrière Nina la star. Enfant Wayne, la jeune noire née en 1932 à Tryon d'un père barbier et prédicateur méthodiste.

«Mon mode de vie n'appartient qu'à moi, j'ai plus de liberté qu'avant, car je suis plus riche, plus célèbre, je vais, j'habite où je veux. Mais d'un point de vue musical, je ne me sens absolument pas libre. Les problèmes ne sont réglés ni en Afrique du Sud ni aux États-Unis. J'aimerais chanter plus de chansons d'amour, mais je ne peux pas, car la musique est une des plus grandes armes que nous ayons pour lutter contre la discrimination. Tous mes protest-songs des années 60-70 demeurent totalement actuels. Il y a encore énormément de travail à faire en Afrique, où les familles n'ont pas cessé, où la pauvreté est terrifiante, j'espère que mon peuple pourra prendre son destin en main, surtout après la libération de Nelson Mandela.»

En exil
volontaire

Et l'Amérique? Pour Nina Simone, l'avenir se dessine errant. Elle qui hait le rap («C'est absolument antimusical. Tout le monde peut faire ça») n'a plus guère pour les États-Unis qu'un attachement d'enfant exploitée. «Il est extrêmement difficile d'échapper à la culture américaine, dans le monde entier. Le show-business est encore plus riche là-bas qu'ici. Mais comme le dollar est très fort, je garde la nationalité américaine. Si le dollar chutait, je le leur rendrais. Je voudrais être citoyenne africaine. Être l'ambassadrice aux Nations unies d'une nation africaine.»

Des humeurs, des envies... Nina Simone en a tant eu. De brusques

Propos recueillis par
VÉRONIQUE MORTAGNE
► Jusqu'au 27 octobre à 20 h 30. Tél.: 47-42-82-45.

CULTURE

ARTS

Les dieux ont froid

L'amour dans la mythologie vu par les peintres du dix-huitième siècle français

LES AMOIRS DES DIEUX
au Grand Palais

Le titre est agaçant : cela s'appelle « Les amours des dieux ». Le sous-titre, « La Peinture mythologique de Watteau à David », est laudé de tous entendus. Entre Watteau et David, il y a Boucher, il y a Fragonard, il y a Natoire, il y a Coppel, autant de peintres réputés palats et fort amateurs de mythologie. Quant à l'affiche, un *Hercule et Omphale*, de Boucher justement, elle se veut troublante. On y voit ces amants s'embrasser à pleine bouche, assis, les jambes enroulées, sur un lit défilé. La pose n'est peut-être pas très naturelle et exige des qualités de gymnaste. Mais quoi, jamais jusqu'à la Réunion des Musées nationaux n'avait paru si fort tentée par la débauche. Une exposition érotique au Grand Palais, sous couvert d'histoire de l'art ? Le projet s'annonçait admirable.

Le projet, lui, l'exposition, est moins certain. Dans les premières salles, le mélancolique triomphe peu à peu des espérances du visiteur. Passé rotonde et escalier, elle se change en désespoir et le parcours en errance. Le visiteur, à peine, divague d'œuvre en œuvre, toutes écrasées par une lumière de morgue. D'érotisme lédardes, pas la moindre trace. De plaisir, pas plus. Le tour de force tient du prodige : en rassemblant des tableaux qui célèbrent la volupté des sens par leurs sujets et leurs styles, les commissaires des Amours des dieux ont obtenu une exposition effroyablement ennuyeuse.

Vigoureusement secondés par les décorateurs, qui ont inventé un décor margarine dans la meilleure tradition des réfectoires d'hôpitaux, ils ont placé Boucher, Watteau et Fragonard en hibernation. L'art le plus languoureux, ils l'ont réduit à l'état d'images propres et mortels. Autrement dit, à l'état de reproductions pour catalogue, le plus érudite, le plus volumineux de la décennie. De l'art et des artistes, il ne connaît que les inventaires après décès, les livres de comptes et les correspondances commerciales. Il contient cinq textes scientifiques — mais seul un auteur sur les cinq a songé qu'il pouvait y avoir quelque inspiration amoureuse dans ces œuvres. Les autres pensent sans doute comme Mises

Katie Scott, qui définit le libertinage « comme le paradigme de la recherche d'autorité à travers le savoir », ce qui est bien la définition la plus réductrice et la plus ignorante du libertinage et celle qui se débarrasse avec la plus radicale violence de toute considération esthétique.

Jusqu'au
contresens

La est le problème. Que les recherches historiques qui ont précédé l'exposition aient été menées avec un sérieux admirable, sans doute. Qu'il ne soit pas inutile de rappeler quelle place tenait la mythologie antique, comme à travers Ovide, dans l'inspiration picturale du dix-huitième siècle, certes. Que ce rappel aille de pair avec une réévaluation des tableaux du « grand genre » que réclamaient les Salons et l'Académie, assurément. Qu'il y ait quelques mérites à restaurer la gloire de De Troy, de Pierre et de Hallé, qui ne peut en disconvenir. Ce sont là autant d'entreprises pertinentes et même, peut-être, nécessaires. Mais que ces travaux savants dispensent de regarder les peintures, d'étudier le

dessin et la couleur, qu'ils tiennent les œuvres pour les éléments d'une reconstitution et les illustrations d'une thèse sans se soucier, semble-t-il, qu'il s'agit d'abord de pigments, de gestes, de modèles, de compositions, d'études anatomiques et de mises en scène, ou ne peut s'y résigner.

Il y a pourtant dans ces toiles matière à d'autres réflexions, à d'autres curiosités, qui s'attachent un peu plus à ce qu'est l'œuvre même et non à la généalogie de son auteur. Exemples : à propos de *Psyché enroulée dans l'Amour*, de Grenze, tableau graveleux, peinture délicieusement scabreuse relevée de sous-entendus saphiques, l'auteur de la notice écrit ceci : « Les questions les plus élémentaires que pose cette peinture mythologique tardive ne seront peut-être jamais résolues. Pour qui fut-elle peinte ? Quand, précisément, fut-elle exécutée ? Pourquoi est-elle inachevée ? Quoi qu'il en soit, emplit de douceur et de sensualité, cette toile est séduisante. » Le « quoi qu'il en soit » est exact. La toile parvient à séduire, bien que l'on ignore le nom du commanditaire ! De la manière dont Greuze peint les drapés et les

voiles, du soin qu'il prend de faire saillir les seins de ses modèles, du plaisir visible qu'il a à caresser le galbe d'une gorge, pas un mot. On apprend à l'inverse que « l'aigreur et la caveté symbolisent le rituel de purification de Psyché ». La manière du peintre dément l'iconographie ironiquement ? N'impose, puisque nul ne s'inquiète de cette manière, du grain et de la chair de la peinture. L'aveuglement historicien peut aller jusqu'au contresens.

Faut-il que le sentiment du beau soit perdu et que la folie de l'histoire ait réduit à rien le jugement esthétique, ou simplement la sensation, pour qu'un conservateur pense de la sorte ? Tout cela désole, et d'autant plus que le manie de la glose proliférante a frappé et mis à mal les peintures les plus délicates et les plus subtiles du dix-huitième siècle. Dans cette exposition, leurs tableaux roses et bleus semblent des papillons chloroformés et épinglés par un entomologiste maniaque.

PHILIPPE DAGEN

Grand Palais, avenue du Général-Eisenhower, 75008 Paris. Tél. : 42-89-54-10. Jusqu'au 6 janvier.

VARIÉTÉS

Smain, sans étiquette

Une valse-hésitation entre humour communautaire et music-hall

SMAÏN
au Théâtre de Paris

Dans le vaste héritage de Coluche, que la nouvelle génération de comiques s'approprie par appartements, la chronique banlieusarde a échoué à Smain. C'est sans doute parce que cette part lui revenait quasiment de droit (du sang — il est né en Algérie, — du sol — il a grandi en banlieue) que Smain veut éviter d'être le beur du service.

Une bonne moitié du spectacle qu'il présente au Théâtre de Paris est consacrée aux efforts qu'il fait pour échapper à cette étiquette. Smain chante, Smain danse. On sent bien qu'il voudrait être Fred Astaire et Yves Montand. Parfois, pendant de longs moments, il oublie d'être drôle pour faire le beau. Il lui manque (encore ?) beaucoup de choses pour y arriver sans encombre : du métier, de vraies chansons, un peu d'humilité peut-être.

En revanche, on ne se désintéresse jamais de ses expériences

comiques, même si elles n'arrivent pas toutes à bon port. Sa pagnolade autour d'un supporter de l'OM largué par sa femme verse vite dans la sentimentalité, mais un y devine l'esquisse d'un personnage (un nouveau partenaire pour la partie de cartes, aussi marseillais que les autres : il s'appelle Rachid). En définitive, parce qu'il les fréquente depuis longtemps, ce sont ses personnages de banlieue, l'abrut en Harley-Davidson, la beba lévitant sur son nuage de fumée, le tagger, qui frappent juste. Grand grimaceur (sa facilité à changer de physionomie en un instant rappelle Fernand Reynaud), utilisateur abusif de jeux de mots affligeants, Smain compense l'approximation des textes par une familiarité inflexible (ni complaisance ni candescence) avec ses sujets.

THOMAS SOTINEL

Théâtre de Paris, 15, rue Blanche, Paris (9^e). Tél. : 48-78-22-00. A 21 heures, sauf dimanche et lundi.

THÉÂTRE

Promesses

LA MAISON D'OS
à la Défense

Eric Vigner est jeune, enthousiaste, et peintre de formation (*Le Monde* du 12 septembre). Il appartient à cette nouvelle génération que le Festival d'Antenne a choisi de faire connaître. Il est installé à la Grande Arche, de la Défense. Le parcours est impressionnant : le soir, de la dalle déserte aux couloirs vides, puis l'arrivée au pied d'un escalier en spirale, tout verre illuminé et métal, puis l'entrée dans la salle somptueusement aménagée, où Eric Vigner présente la *Maison d'Os*, de Roland Dubillard — créée par Adette Reinig au début des années 60, au Lutetia, petite salle disparue.

Dubillard lui-même était le héros de films, entouré de personnages qui l'éclatèrent. L'exploit, lui manifestant une gentillesse distraite. Domestiques et parents indifférents à son mal. La maison d'Os, c'est son corps rongé qui se lève, c'est lui se regardant se déglacer, s'écarter, et regardant le monde

avec le doux cynisme de qui n'attend rien. On retrouve sensiblement le thème du *Roi se meurt* de Lou梭, paru peu avant.

Les comédiens d'Eric Vigner sont nombreux autour de ce héros misérable, grand escogriffe rêveur en robe de chambre. Jeune lui aussi. Dans l'adaptation très réduite présentée ici, il devient un personnage « en creux ». Et la pièce, une série de sketches qui se complètent. Quelque chose comme les *Dialogues*, de Dubillard toujours, petites merveilles d'innocence et d'absurde, dont, manifestement, les comédiens possèdent l'accent. Ils ont du punch et de la fraîcheur. Leur spectacle est drôle, vif, intelligent. Mais spectateur comme une bicyclette sans guidon. *La Maison d'Os* pourrait aller plus loin. Le plus intéressant est la façon dont Eric Vigner et son équipe font bouger l'espace, le font vivre, et vibrent avec quelques ronds de lumière, un ardeur de bidons ruisselants, une gonflante de lampes. Peut-être faut-il se sentir réchauffé, peut-être dans son corps pour traduire la terrible détresse de Dubillard. Ceux-là sont pleins de vitalité et de promesses.

C. G.

Salle de la Grande Arche, du lundi au samedi à 20 h 45, jusqu'au 9 novembre ; tél. : 42-86-96-94.

(Publicité)

« Le PETIT MONT-PARNASSE annonce que la DERNIÈRE de COLÈRE ET TENDRESSE d'après CÉLINE avec DANIEL IVERNEL aura lieu le samedi 26 octobre à 21 h. Location : 43-22-77-74. »

POUR LA
SCIENCE NUMÉRO SPÉCIAL

COMMUNICATION
ORDINATEURS ET
RÉSEAUX

NOVEMBRE 1991

38 F

UNE DES DERNIÈRES SOIRÉES DE CARNAVAL

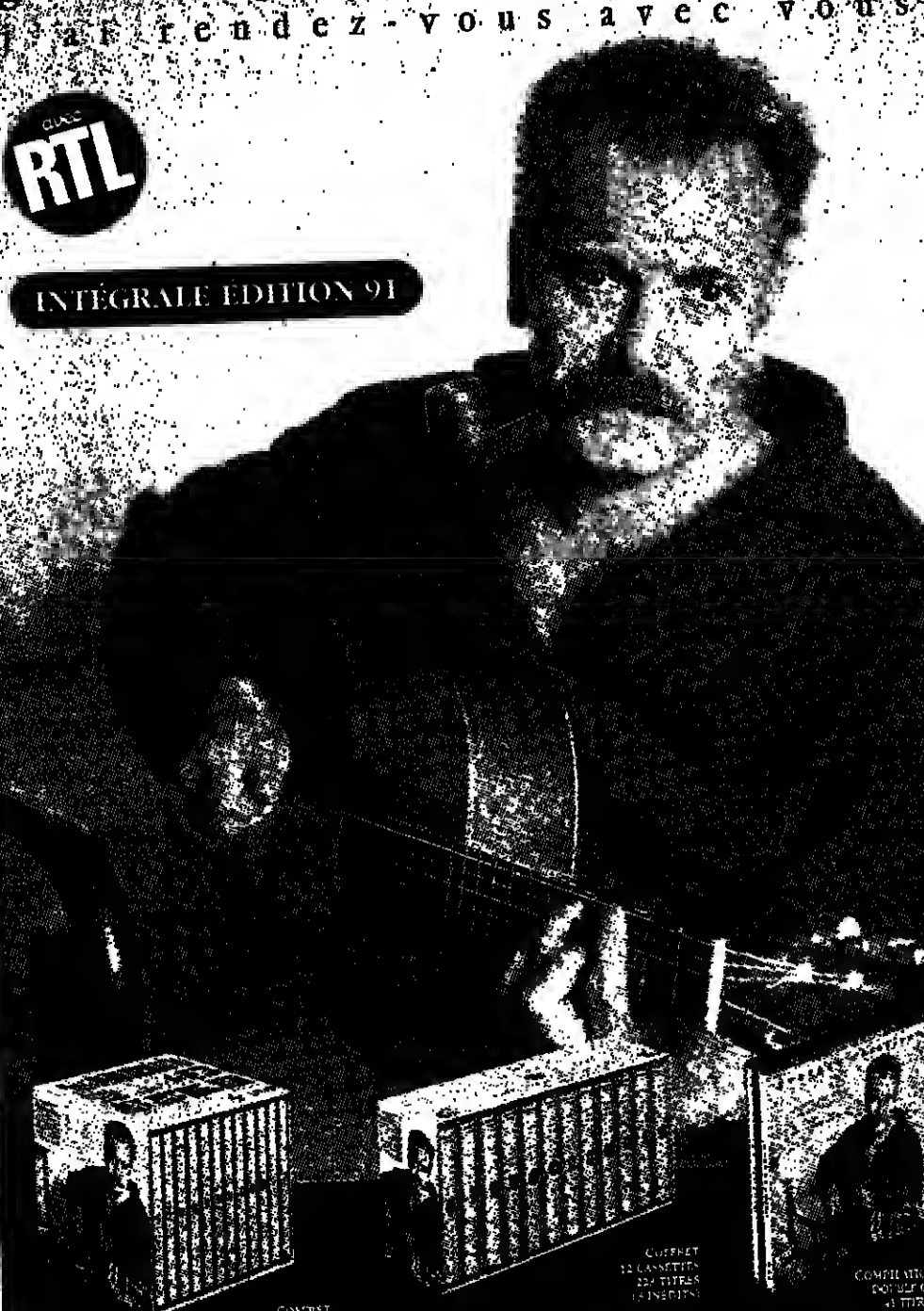
« La troupe de CAMPAGNOL ne donne à Paris que deux fois par an. GOLDONI ne danse jamais. Les acteurs se représentent eux-mêmes. »
Régis Bouteiller • LE MONDE
« Vigner, cette dernière production, est une œuvre de jeunesse. »
« La production est constituée d'un groupe de jeunes, de jeunes. »
« Ce spectacle est un acte de résistance à la culture. »
Philippe Pastorelli • TELEPARA

LOC. 42-56-60-70

georges brassens
rapprenez-vous avec vous

RTL

INTÉGRALE EDITION 91



CONTRAT 12 CD 225 TITRES 15 MINUTES

COMPLÉMENT 10 CD 125 TITRES 15 MINUTES

MIOU-MIOU

LA TOTALE! 18 DÉCEMBRE

مركز العمل

18 Le Monde • Vendredi 25 octobre 1991 •

LAISSEZ-NOUS INFORMER TOUTE LA FRANCE

RTL et Europe 1 informent chaque jour des millions d'auditeurs, en toute indépendance. Débats, éditoriaux, journaux d'info, "Controverse", "Découvertes", "Grand Jury", "Club de la Presse"... Aucune radio FM ne peut offrir cette richesse d'idées et de faits.

RTL et Europe 1, les deux premières radios de France, sont des acteurs fondamentaux de l'expression du pluralisme et de la vie démocratique.

Au moment où l'on proclame "Vive la radio", cette liberté est entravée.

En effet, de nombreux Français ne peuvent écouter RTL et Europe 1 car le nombre de fréquences FM qui leur sont accordées est limité de façon injustifiée dans de nombreuses régions ; contrairement à d'autres radios qui peuvent être entendues partout.

"VIVE LA RADIO" ET "VIVE LE PLURALISME" !

**ÉMISSION SPÉCIALE COMMUNE VENDREDI 25 OCTOBRE À 18 H 20
SUR LES ANTENNES DE RTL ET D'EUROPE 1**

RTL

EUROPE 1

COMMUNICATION

Emissions en direct et nouveaux réseaux pour la chaîne câblée

Paris-Première sort en ville

Lancée en 1985 en même temps que le réseau câblé de la capitale, Paris-Première prend un tournant avec sa nouvelle grille, inaugurée le 17 octobre. Du début de mode de Thierry Mugler à la soirée au Salon d'automne du Grand Palais, du récit de Nina Simone à l'Olympia aux tournois de basket de Bercy, la chaîne va visiter chaque soir des lieux très parisiens, en direct à partir de 20 h 35 (avec rediffusion après 1 heure du matin).

La chaîne avait déjà recours au direct auparavant, mais quasi exclusivement pour des événements sportifs (notamment ceux du Palais omnisports de Bercy). En explorant la ville en direct, Paris-Première cherche à renforcer sa position alternative de chaîne citadine et ses programmes exclusifs. Un tiers des 40 millions de francs du budget annuel est consacré aux productions propres.

Après ces escapades de début de soirée, les programmes de la chaîne restent plus traditionnels (films ou fictions, musiques, etc.). Quant à la fin d'après-midi, elle voit apparaître huit nouveaux magazines, consacrés au théâtre et à la bande dessinée, au rock ou au cinéma sous tous ses genres, rediffusés dans la nuit. L'après-midi est consacré à « L'Express », série d'informations brèves diffusées en boucle. Enfin, Paris-Première donne un visage aux invités de la radio : la chaîne diffuse maintenant en direct deux émissions politiques du dimanche et du lundi, « Le grand jury RTL-Le Monde » et « Le club de la presse » d'Europe 1.

Paris-Première, détenue majoritairement par la Lyonnaise Com-

munication (70 %), accueille aussi des capitaux de Canal Plus (15 %), Paris TV-Câble (10 %) et Communication Développement (5 %). Diffusée dans quelques villes de province comme Bordeaux, Dijon, Epinal, Bayonne, Cannes, Paris-Première est surtout reçue sur les réseaux de la région parisienne exploités par sa maison mère, la Lyonnaise Communication (100 000 foyers couverts à Paris, Neuilly-Levallois, Vincennes-Saint-Mandé, Boulogne et les alentours de Saint-Germain-en-Laye, avec un décrochage dans cette dernière agglomération). Mais, depuis peu, elle est reprise par le réseau de Sèvres-Suresnes-Saint-Cloud, exploité par la Générale des eaux, et d'autres contrats sont en discussion.

En sortant dans la ville et de sa ville, Paris-Première concrétise ses ambitions de chaîne thématique liée à la cité sous tous ses aspects, mais qui ne s'arrête pas au boulevard périphérique.

M. C. I.

Les dix ans des radios FM Vivent les polémiques !

Si est une tradition que les radios FM conservent vivantes, dix ans après leur naissance, c'est bien celle des polémiques. Pendant trois jours, à La Défense, l'association Vive la radio fête son anniversaire (le Monde du 19 septembre). Débats, discours du président de la République vendredi 25 octobre, festivités ne feront pas oublier les différends qui opposent radios associatives et commerciales, entrepreneurs privés et Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), réseaux et indépendants.

C'est ainsi par exemple que RTL et Europe 1, les deux grandes radios périphériques, oublient leur concurrence traditionnelle pour faire front contre le CSA. A travers des pages de publicité et une émission commune, vendredi 25 octobre, elles réclament des fréquences leur permettant de couvrir en FM l'ensemble du territoire, au nom du pluralisme de l'information. Les réseaux nés de la bande

FM ne sont pas en reste : le patron de NRJ, M. Jean-Paul Baudouin, critique sévèrement les règles qui régissent ces attributions de fréquences, déclarant au Figaro du 24 octobre : « On voudrait voir la radio, on ne s'y prendrait pas autrement ». Dans ce maëlstrom, le CSA tente de faire respecter la réglementation : il vient d'adresser une mise en garde à Pacific FM (une filiale de NRJ), car le réseau Chérie FM qu'elle exploite ne respecte pas les règles applicables aux fournisseurs de programme.

Enfin, les radios associatives d'Ile-de-France, aujourd'hui plutôt isolées dans un contexte massivement commercial, ressusitent pour 24 heures le « réseau Liberté », « dans le lignée des radios libres de 1981 ». Ici et là, Lucifère, Aligre, veulent ainsi « rappeler le rôle insuppléable de ces radios », « loin des « robinets à musique » qui envahissent la FM ».

Précision sur le résultat d'Antenne 2 : Antenne 2 devrait subir, en 1991, une perte de 456 millions de francs, supérieure de 87 millions à celle qui était initialement prévue (369 millions de francs). Dans un communiqué diffusé mercredi 23 octobre, la direction d'Antenne 2 précise que le résultat d'Antenne 2 prévu à 100 millions de francs pour cause de réduction d'effectifs (60 millions de francs) et d'augmentation des stocks (40 millions) (le Monde du

23 octobre), a été cependant diminué par une amélioration de 13 millions de francs du résultat courant.

Une grève de la radio CGT paralyse les journaux de la région Rhône-Alpes. Une grève lancée par le Livre CGT a empêché les quotidiens de la région (Héraud) de paraître jeudi 24 octobre. Une édition réduite du Progrès a pu être diffusée sur Lyon, la Loire et la Haute-Loire.

Leader mondial de l'édition scientifique

Le groupe néerlandais Elsevier rachète « The Lancet »

AMSTERDAM

de notre correspondant

« Un oeuvre animal » : ainsi, un dirigeant du groupe d'édition néerlandais Elsevier a-t-il qualifié la publication médicale *The Lancet*, en annonçant, mercredi 23 octobre, son rachat à l'éditeur britannique Hodder et Stoughton. Désireux de ne plus se consacrer qu'à l'édition de livres, la maison anglaise a indiqué à mots couverts qu'elle n'avait plus les moyens d'assurer le développement de *The Lancet*, titre renommé dont

elle regrette de se séparer : « Avec Elsevier, il croit plus que cela n'aurait pu être le cas ».

Le groupe néerlandais, qui n'a pas voulu indiquer le montant de la transaction, estime que la revue médicale est « sous-exploitée » et entend moderniser sa présentation. Cette acquisition est, en tout cas, un acte de prestige pour Elsevier, qui règne quasiment sans partage sur le marché mondial de l'édition scientifique depuis le rachat, en mars dernier, de Pergamon Press (le Monde du 30 mars).

CHRISTIAN CHARTIER

Payot prend le contrôle des éditions Rivages

Les éditions Payot ont acquis la totalité des parts des éditions Rivages. M. Jean-François Lamur, le patron de Payot, devient également celui de Rivages. Il remplace M. Edouard de Adreix, qui devient conseiller éditorial.

Rivages, fondé en 1979 à Marseille et cultivé pendant quelques années sa vocation de maison d'édition régionale avant de tenter, sous la direction d'Edouard de Adreix, l'aventure parisienne — sans abandonner pour autant ses activités d'origine. Très rapidement, l'entreprise s'est taillée un beau succès tant dans le domaine de la littérature étrangère que dans celui du roman policier, où elle a fait connaître et lire des auteurs de talent. C'est ce succès, et les problèmes de trésorerie qui se posent à des mai-

sons qui se développent et disposent de peu de fonds propres, qui l'ont amené aujourd'hui à entrer dans la structure éditoriale de Payot.

Le résultat net d'Hochette est négatif au premier semestre. — Pour un chiffre d'affaires consolidé de 14,870 milliards de francs au premier semestre 1991 (14,219 milliards pour la période correspondante de 1990), le résultat net consolidé du groupe Hochette est de 30 millions de francs (contre 346 millions de francs au premier semestre 1990). La part du groupe dans le résultat consolidé, hors plus et moins-values et provisions exceptionnelles, représente une perte de 28,6 millions de francs pour cette période (contre un bénéfice de 11,9 millions de francs en 1990).

FRANCOPHONIE

Face à l'arabe, à l'anglais... et à la censure

Au Liban, le français sur un triple front

« Des châteaux français vingt-et-une heures sur vingt-quatre » : cela ne risquerait pas d'être le slogan publicitaire d'une radio privée libanaise... C'est en revanche celui de Radio La Une, « première station francophone du Liban ». Et Chantal Goya a reçu un accueil triomphal des enfants libanais lors de sa récente tournée à travers la terre de Cédre.

Dans aucun autre pays arabo-phonie, sauf, peut-être, en Algérie, la langue de de Gaulle est aussi populaire qu'au Liban. Elle fait partie de notre âme, elle est partie de la langue arabe, elle est partie de la langue française, elle est partie de la langue libanaise, elle est partie de la langue mondiale.

Cette adhésion est évidemment beaucoup plus récente que celle des chrétiens qui chez les musulmans, mais la participation de ces derniers à la francophonie est d'une qualité grandissante : le plus original des philosophes proche-orientaux de l'histoire est sans doute aujourd'hui le jeune chéï Ahmed Badreddine (1). Quant à la poétesse Nida Tuani, dispersée prématurément, elle était druze.

Le bilinguisme, un péché ?

Cependant, la situation n'est pas aussi idyllique que pourrait le faire penser ce tableau : une double pression — des occupants syriens (à travers leurs obligations d'organisation des fêtes anglo-saxonnes (généralistes américaines) — s'exerce désormais sur des établissements d'enseignement francophones et sur des publications libanaises en français pour qu'elles développent leur arabisation ou se mettent à l'anglais.

Selon le bulletin beyrouthin *Libanoscopie*, « des élèves libanais subissent la première fois en 1992 les épreuves du bac anglais à Notre-Dame Université, institution maronite anglophone fondée en 1978 (...) tandis que dans deux ans le bac français sera supprimé, le gouvernement de Beyrouth ayant

décidé de ne plus le reconnaître ».

L'un des premiers soins du nouveau régime libanais a, d'autre part, été de s'efforcer de l'ALESCO (Organisation arabe pour l'éducation, la culture et les sciences), le charte de l'ALESCO indique que son but est « la recherche d'une unité de pensée entre les membres de la patrie arabe », ce qui ne laisse pas d'inquiéter les tenants libanais du pluralisme éducatif, spirituel et politique. Les accords de Taëf (1989) sur lesquels repose le « Liban nouveau » précisent l'« équilibre » des programmes scolaires libanais, de manière à renforcer l'appartenance et l'intégration nationales.

« Lorsque l'arabité est assimilée au caractère islamique du monde arabe, le bilinguisme [franco-arabe] équivaut à un déni du libanais », déclare le député socialiste de Toulousse et animateur, avec M. Maurice Couve de Murville, de l'association parlementaire Amis France-Liban.

Or, sous l'influence occidentale, de plus en plus visible à Beyrouth, l'arabité est progressivement assimilée à l'islamité. L'anglo-américain est présenté, en revanche, comme un idiome neutre, technique, « sans message idéologique, contrairement au français ».

Ce climat a conduit de nombreux parents chrétiens à ne pas renvoyer au Liban, ou à y retourner sans leurs enfants. La suggestion de vingt-deux collèges catholiques, sunnites ou chiites de remplacer le bac français « trop voyant » par un examen de français « moins typé » n'a pas été retenue par Paris, au grand dam de nombreux enseignants et de parents.

La promesse de M. Alain Decaux

La France avait, croyait-elle, attaché à la Syrie, lors du voyage officiel à Damas de M. Mitterrand en 1984, la promesse de pouvoir se maintenir culturellement à Beyrouth. Mais les Syriens ont observé, de leur côté, que les crédits de la coopération française pour le

culture au Liban ont diminué des deux tiers en quelques années, tombant à quelque 30 millions de francs (à titre de comparaison, les fonds culturels pour la Tchétchénoslovagie, pays qui n'appartient pas au mouvement francophone, sont passés, en deux ans, de moins de 10 millions de francs à 85 millions de francs).

En 1990, M. Alain Decaux, alors ministre de la francophonie, avait décidé d'accorder un concours exceptionnel de 1 million de francs à l'*Orient-Le Jour*. Plus d'un an après, l'unique quotidien beyrouthin en français n'avait toujours pas vu la couleur de cet argent et apprenait, par une indiscretion, que Paris était en mission d'enquête sur une « émission d'urgence » sur un journal qui jouit pourtant, à tous égards, d'une excellente réputation en Méditerranée orientale. « Pourquoi cette humiliation ? », s'est interrogé M. Michel Edouard, ancien ministre libanais de l'information et, depuis peu, principal actionnaire (30 %) du quotidien.

En outre, la somme destinée à financer le séjour d'un journaliste français à Beyrouth pour dynamiser le supplément « enfants » de l'*Orient-Le Jour* est inexplicablement bloquée au Quai d'Orsay depuis six mois.

Rues dédoublées

L'*Orient-Le Jour*, de même que plusieurs écoles catholiques et que l'Université Saint-Esprit (laquelle possède la seule faculté pontificale de théologie du monde arabe, où sont formés des prêtres en français et en arabe) auraient été l'objet de propositions financières alléchantes de la part de donateurs américains « pour passer à l'anglais ». Selon M. Bapt, les écoles catholiques libanaises diffusent les français accueillent actuellement 225 000 élèves, dont 20 % de musulmans, mais elles sont pour le plupart déficitaires, malgré un aide des Etats francophones riches n'arrive pas, les sirènes d'outre-Atlantique risquent fort d'être entendues et le système scolaire libanais de devenir bientôt majoritairement anglo-arabe ou uniquement arabe.

Quant à la presse libanaise, néguaire si libre encore qu'elle

que soit sa langue, elle est tout entière menacée par le peu de goût des dirigeants syriens pour la liberté d'expression. Selon le *Libanoscopie*, non seulement le ministre libanais de l'information, M. Albert Mansour, vient d'appeler les journalistes beyrouthins à « pratiquer l'autocensure », mais encore le président du Syndicat de la presse, M. Mohamed Baalbeki, vient d'admettre — c'est une première à Beyrouth — que « l'autocensure est une garantie de la liberté de la presse ».

Autre première dans le même esprit : un éditeur ouvrier juridique de référence en français, ceux de trente ans, dû à feu le conseiller d'Etat libanais Amine Fattal, le *Statut libanais des non-musulmans en pays d'islam* (2) (travail couronné par la faculté de droit de Paris), vient d'être « interdit à l'exportation ». Du coup, par précaution, ce livre a été retiré de leurs rayons par les plus prudents des libraires beyrouthins.

Enfin, selon le mensuel *Arabes*, à la veille même du voyage en France du président libanais, les artistes de Beyrouth portaient depuis les années 20, un nom historique français (La Marseillaise, Foch, Maréchal, Clemenceau, Paris, etc.) ont toutes été dédoublées, à l'exception de l'avenue Charles-de-Gaulle, au profit de noms arabes. Toutefois, les rues Spears et Alenby (militaires britanniques) ont conservé leur appellation.

JEAN-PIERRE PÉRONCEL-HUGOZ

(1) Auteur, notamment, d'*Identité confessionnelle et temps social chez les historiens libanais contemporains*, 610 p., Librairie orientale, BP 1986, Beyrouth, 1984.

(2) Imprimerie catholique, Beyrouth, 1938, 400 p. (ouvrage encore disponible en France dans les bonnes librairies orientales).

Des journalistes ont ouvert un site sur le Proche-Orient visant à créer *Les Cahiers du monde musulman*, dont chaque exemplaire sera majoritairement consacré aux Frères musulmans. Parmi les thèmes des prochains numéros : « La guerre du Liban », « Les minorités religieuses en islam », « Les confréries soufies », etc.

Les Cahiers du monde musulman (publication trimestrielle), Chesney-les-Près, 10130 Ery-le-Châtel. Tél. : 26-70-52-29.

DROUOT RICHELIEU
9, RUE DROUOT, 75009 PARIS
Tél. : 46 00 20 20 - Téléc. : DROUOT 642 280
Informations téléphoniques permanentes
en français et anglais au : 46 00 20 17
Compagnie des commissaires-priseurs de Paris

Sauf indications particulières, les expositions auront lieu la veille des ventes, de 11 h à 18 h. Exposition le matin de la vente. Régisseur O.S.P., 64, rue La Boétie, 75006 PARIS, 45 83 12 06.

SAMEDI 26 OCTOBRE

- S. 2 - Livres. ARCOLE. - M. OGER, DUMONT.
- S. 5 et 6 - Rare collection de tapis d'Orient. - M. LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR.
- S. 11 - Montres-bracelets de collection. Bijoux. - M. BOSCHER, STUDDER, FROMENTIN.

LUNDI 28 OCTOBRE

- S. 1 - 11 h. Documentation d'art et catalogues raisonnés. 14 h 30. Tableaux modernes et abstraits. Sculptures. - M. LOUDMER. (Expo le 26-10, de 11 h à 18 h).
- S. 3 - Bijoux, argent. - M. de CAGNY.
- S. 4 - 14 h 15. Art nouveau. Art déco. - M. ADER, TAJAN, Cabinet Camard, expert.
- S. 7 - Importation collection de porcelaines et faïences principalement du XVIII^e (françaises, européennes, Japon, Chine, Compagnie des Indes). - M. AUDAP, GODEAU, SOLANET.
- S. 10 - Atelier Mary BERMOND. - M. MILLON, ROBERT.
- S. 11 - Livres. Fourrures. Beaux meubles. - M. BOSCHER, STUDDER, FROMENTIN.
- S. 13 - 14 h 15. Art d'Extrême-Orient. - M. PICARD, M. Pontet.
- S. 15 - Tab., bib., mob. Timbres. Bijoux. - ARCOLE (M. OGER, DUMONT).

MARDI 29 OCTOBRE

- S. 6 - Livres anciens et modernes. - M. LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR.
- S. 8 - Tableaux, bibelots, meubles. - M. BOISGARD.
- S. 9 - 14 h 15. Bijoux. Objets de vrin. Orfèvrerie. - M. ADER, TAJAN, MM. Diction et Staton, experts. (Catalogue : poste 469).

MERCREDI 30 OCTOBRE

- S. 1 - 14 h 15. Art d'Extrême-Orient. - M. ADER, TAJAN, MM. Pontet, experts.
- S. 4 - Tableaux modernes. - M. ROGEON.
- S. 7 - Tableaux modernes. Souvenirs historiques. - M. PESCHETEAU-BADIN, FERRIER.
- S. 10 - Tableaux, bibelots, meubles. - M. CHAMBELLAND, GIFFER, VEYRAC, DOUTREBENTE. Tél. : 45-22-30-13.
- S. 13 - Bijoux, pièces en or modernes, mobilier du 19^e. - M. RIBEYRE, BARON.
- S. 14 - Tableaux, meubles, objets mobiliers. - M. DAUSSY, de RICQUES.

JEUDI 31 OCTOBRE

- S. 5 - Gravures et dessins. Tableaux modernes. - M. LENORMAND, DAVEN.
- S. 9 - Tableaux, bibelots, meubles anciens et style. - M. AUDAP, GODEAU, SOLANET.

ADER, TAJAN, 12, rue Favart (75002), 42-61-80-07.
AUDAP, GODEAU, SOLANET, 52, rue Drouot (75009), 47-70-67-68.
BOISGARD, 2, rue de Provence (75009), 47-70-81-36.
BOSCHER, STUDDER, FROMENTIN, 3, rue d'Ambuise (75002), 42-60-87-87.
DE CAGNY, 4, rue Drouot (75009), 42-46-00-07.
DAUSSY, DE RICQUES, 46, rue de la Victoire (75009), 48-74-38-93.
LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR (anciennement REHMS-LAURIN), 12, rue Drouot (75009), 42-46-61-16.
LENORMAND, DAVEN, 12, rue Drouot (75009), 42-81-50-91.
LOUDMER, 45, rue La Fayette (75009), 48-00-99-44.
MILLON, ROBERT, 19, Grange-Batelière (75009), 42-46-96-95.
OGER, DUMONT, 22, rue Drouot (75009), 42-46-96-95.
PESCHETEAU-BADIN, FERRIER, 16, rue de la Grange-Batelière (75009), 47-70-88-38.
PICARD, 5, rue Drouot (75009), 47-70-77-22.
RIBEYRE, BARON, 5, rue de Provence (75009), 42-46-00-77.
ROGEON, 16, rue Milton (75009), 48-78-81-06.

SPECTACLES

JEUDI 24 OCTOBRE

EXPOSITIONS

Centre Georges-Pompidou

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.L. et mar., de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 14 h à 18 h.

DESSINS D'ÉCRIVAINS. Galerie du 2^e étage. Jusqu'au 20 janvier 1992.

GRAFFITI ART. Salle d'actualité BPI. Jusqu'au 6 janvier 1992.

MARCEL LODS. Photographies d'architecture. Galerie du CCI. Jusqu'au 6 janvier 1992.

MÉMORIE DE LA LIBERTÉ. Grand foyer. Jusqu'au 29 octobre.

DIVULGÉS EDF : DESIGN INDUSTRIEL ET PAYSAGES. Centre d'information CCI. Jusqu'au 27 octobre.

LA PHOTOGRAPHIE EN MIETTES II. Photographie masquée. Galerie du Forum - rez-de-chaussée. Jusqu'au 3 novembre.

PICASSO : RIDEAU DE PARADE. Galeries contemporaines. Jusqu'au 4 novembre.

RÉCENTS ACQUISITIONS DU MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE. Fonds de dessins et autographes. Salle d'art graphique. Jusqu'au 1^{er} décembre.

NIELS TORONI, JEAN-LUC VILMOUTH. Galeries contemporaines. Entrée : 16 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

Musée d'Orsay

1, rue de Bellechasse (40-48-48-14). Mar. ven., sam., mar., de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 21 h 45, dim. de 9 h à 18 h. Fermé le lundi.

CARPEAUX : DESSINS DES COLLECTIONS DU MUSÉE DE VALENCIENNES. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 27 janvier 1992.

CRAYON, ENCRE OU TERRE CUNTE. ESQUISSES D'HENRI CHAPU (1858-1891). Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 27 janvier 1992.

EDVARD MUNCH PHOTOGRAPHIE. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 18 décembre.

GRAVURES SCANDINAVES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 16 décembre.

MUNCH ET LA FRANCE. Entrée : 30 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA PAYSANNE MOISSONNEUSE, OE LÉON LHERMITTE, PHOTOGRAPHIES DE Charles Lhéritier. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 22 janvier 1992.

ARTHUR RIMBAUD (1854-1891). Portraits, dessins, manuscrits - exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 12 janvier 1992.

LES VAUOYER, UNE OLYMPIE D'ARCHITECTES. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 22 janvier 1992.

Palais du Louvre

Entrée par la Pyramide (40-20-51-51). T.L. et mar., de 10 h à 22 h. Fermé les dimanches et jours fériés.

ACQUISITIONS RÉCENTES DES SEPT DÉPARTEMENTS. Hall Napoléon. Entrée : 35 F (possibilité de billets couplés avec celui du musée). Du 25 octobre au 20 janvier 1992.

DESSINS DE QUERET ET DE LA RENAISSANCE GERMANIQUE. Pavillon de Flore. Entrée : 30 F (ticket d'entrée au musée). Du 25 octobre au 20 janvier 1992.

GRAVURES ALLEMANDES DU XV^e SIÈCLE. Hall Napoléon. Entrée : 35 F (billet couplé avec celui du musée). Du 25 octobre au 20 janvier 1992.

SCULPTURES ALLEMANDES DE LA FIN DU MOYEN ÂGE. Dans les collections publiques françaises. Hall Napoléon. Entrée : 35 F (billet couplé avec celui du musée). Du 25 octobre au 20 janvier 1992.

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

12, av. de New-York (47-23-81-27). T.L. et mar., de 10 h à 17 h 30, mer. jusqu'à 20 h 30.

LIEUX COMMUNS. FIGURES SINGULIÈRES. Entrée : 25 F (possibilité de billet groupé : 40 F). Du 24 octobre au 19 novembre 1992.

AGNÈS MARTIN. Entrée : 25 F (possibilité de billet groupé : 40 F). Du 24 octobre au 19 novembre 1992.

Grand Palais

Av. W. Churchill, pl. Clemenceau, av. G. Eisenstein.

LES AMIDUS DES DIEUX. La peinture mythologique de Watteau à David. Galeries nationales (42-88-54-10). T.L. et mar., de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 30 F. Jusqu'au 6 janvier 1992.

JACQUES-HENRI LARTIGUE A L'ÉCOLE DU JEU, 1902-1913. Rivières (42-88-54-10). T.L. et mar., de 10 h à 19 h. Entrée : 18 F. Jusqu'au 14 septembre 1992.

UN ÂGE D'OR DES ARTS DÉCORATIFS (1914-1948). Galeries nationales (42-88-54-10). T.L. et mar., de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Entrée : 34 F. Jusqu'au 30 décembre.

MUSÉE

L'ATELIER D'ARY SCHEFFER. Musée de la vie romantique - maison Renan-Scheffer, 16, rue Chapuis (48-74-95-38). T.L. et mar., de 10 h à 17 h 45. Entrée : 15 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

BAGATTE A L'ÉPOQUE DE L'RO HERTFORDO ET DE RICARDO WALLACE. Photographies de Charles Marville. Musée Carnavalet, 23, rue de Sév-

gné (42-72-21-13). T.L. et mar., de 10 h à 17 h 40, jeu. jusqu'à 22 h. Entrée : 28 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA BELLE ÉPOQUE DES UNIFORMES, 1880-1900. Musée de l'armée, Hôtel national des Invalides, salle d'honneur, place des Invalides (45-55-37-70). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 27 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 28 octobre.

GIOVANNI BOLDINI. Musée Marmottan, 2, rue Louis-Bouilly (42-24-07-02). T.L. et mar., de 10 h à 17 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

ROBERTO BOLDINI. Musée Marmottan, 2, rue Louis-Bouilly (42-24-07-02). T.L. et mar., de 10 h à 17 h 30. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

GARRY WINOGRAN. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CENTRES CULTURELS

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

DESIGN DES MATÉRIEAUX PLASTIQUES TECHNIQUES

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA FRANCE AUX PORTES DE L'ORIENT

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CHRISTIAN HAUVETTE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LOUIS MOULLET

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES PARIS-PAIS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES THÉÂTRES DE PARIS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

SCULPTURE DÉCORATIVE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CENTRES CULTURELS

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

DESIGN DES MATÉRIEAUX PLASTIQUES TECHNIQUES

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA FRANCE AUX PORTES DE L'ORIENT

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CHRISTIAN HAUVETTE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LOUIS MOULLET

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES PARIS-PAIS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES THÉÂTRES DE PARIS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

SCULPTURE DÉCORATIVE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CENTRES CULTURELS

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

DESIGN DES MATÉRIEAUX PLASTIQUES TECHNIQUES

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA FRANCE AUX PORTES DE L'ORIENT

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CHRISTIAN HAUVETTE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LOUIS MOULLET

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES PARIS-PAIS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES THÉÂTRES DE PARIS

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

SCULPTURE DÉCORATIVE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CENTRES CULTURELS

LA SAGARIE D'AUSTERLITZ. 25 ARTISTES AUTOUR DE GEORGES BOUQUILLON. Gare d'Austerlitz, grande verrière. T.L. et mar., de 14 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 18 h. Jusqu'au 4 novembre.

BORDERIE, FLEURY, LORAY, LUMA, BERNARD TRAN ET HÉLÈNE MERMET. MAJOLAT. Hôtel Ephémère, 2-4, rue Carpeaux (46-27-82-62). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 23 novembre.

MARISA BOULLOSA, NORMA PEDROCHE, CARLOS OCELOTTE, JAVIER SAAVEDRA. Nouveaux regards méditerranéens. Centre culturel du Marais, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 14 h à 19 h. Jusqu'au 11 novembre.

LES VESSIES ET DES LANTERNES. Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

DESIGN DES MATÉRIEAUX PLASTIQUES TECHNIQUES

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LA FRANCE AUX PORTES DE L'ORIENT

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

CHRISTIAN HAUVETTE

Centre national de la photographie, Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LES OUBUFFET OE OUBUFFET. Donation de l'artiste au musée, œuvres de 1942 à 1967. Musée des arts décoratifs, Palais du Louvre, pavillon de Marsan, 107, rue de Valenciennes (45-01-20-10). T.L. et mar., de 10 h à 17 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 5 janvier 1992.

LOUIS

LIVRES • IDEES

Pasolini, le soufre et la douleur

Paraissent simultanément une biographie et la Correspondance du poète-romancier-cinéaste italien
Et l'œuvre prend — enfin ? — le pas sur le fait-divers

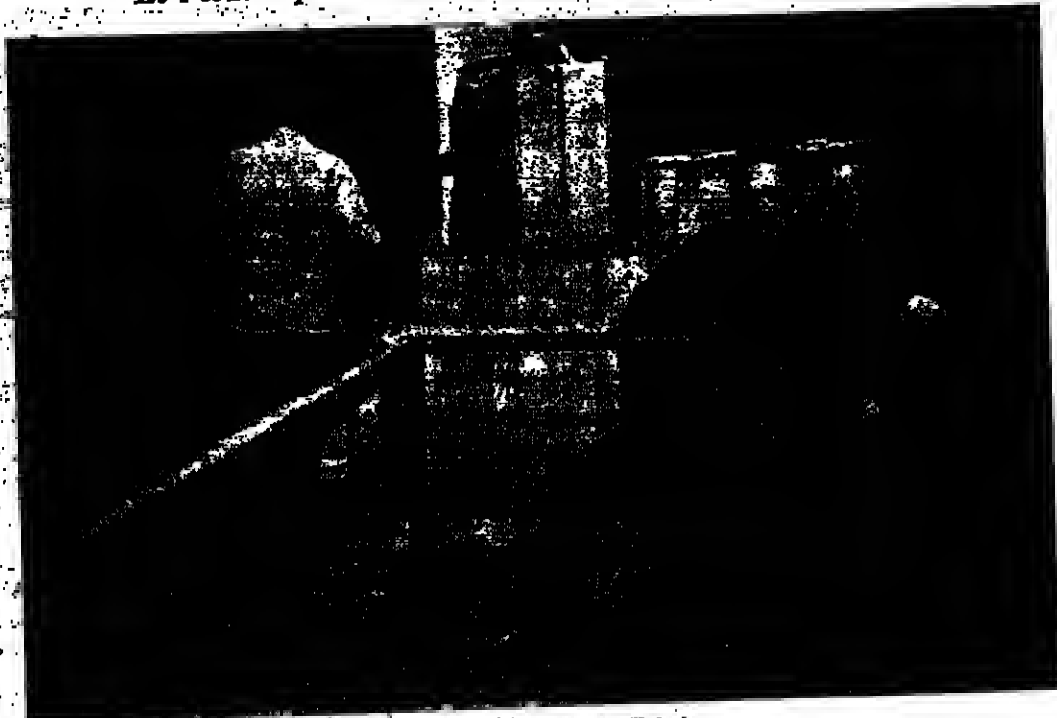
PIER PAOLO PASOLINI

de Nico Naldini
Traduit de l'italien
par René de Ceccatty
Gallimard, 420 p., 170 F.

CORRESPONDANCE

GÉNÉRALE 1940-1975

de Pier Paolo Pasolini.
Texte établi et annoté
par Nico Naldini.
Lettres choisies
et traduites
de l'italien
par René de Ceccatty.
Gallimard, 340 p., 140 F.



Pasolini, vu par Duane Michals

Pier Paolo Pasolini vit le jour à Bologne le 5 mars 1922, l'année de l'accession de Mussolini au pouvoir. Il s'en fallait de cinquante-trois ans et huit mois qu'il fût assassiné sur l'hydrobase d'Ostie.

Son père ? Un noble sans le sou qui avait embrassé la carrière militaire pour pallier sa pauvreté, et qui, même en retraite, continuait à se comporter en « officier ». Ainsi, des amis de son fils se rappellent le visage « fermé comme une porte de prison » de celui que Carlo Emilio Gadda avait surnommé « le colonel crampton ».

Sa mère ? Une institutrice issue d'une très ancienne famille de propriétaires terriens du Frioul, laquelle, en même temps qu'elle apprenait à son enfant les mots et leur agencement, l'enseignait à la poésie. « C'est pour elle que je suis poète », disait-il — pour cette mère qui lui surviva plusieurs années, l'effacement du meurtre l'ayant, par bonheur, arrachée au présent, rendant son esprit à l'oubli ou — qui sait ? — au temps du bonheur partagé avec son fils.

Ballet d'une ville à l'autre de l'Italie du Nord, au hasard des garnisons, c'est à Casarsa, ville natale de sa mère, que le poète en herbe se forme de bonne heure. L'admirable, émouvante *Correspondance* que voici le prouve : c'est le Frioul qui a le plus compté dans sa vision de l'art, d'abord d'une belle transparence, ensuite d'une confuse ambition. Poète au sens absolu du terme,

Pasolini ne l'aura été, peut-être, qu'entre sa dix-huitième année et la trentième. Car il savait, alors, de façon innée, sans l'avoir appris ni chez Eliot ni chez Valéry, que le travail de l'écrivain, comme de tout autre créateur, relève en grande partie du sens critique qu'il possède : que son labeur, une fois que le rossignol et la lune l'ont ému, consiste à combiner, passer au crible, expurger, tâche ardue, mais indispensable de l'acte de création.

Critique, il le fut de façon précoce, aussi bien à l'égard de ses propres textes que des travaux de ses amis. Et il le redoublait sur le tard lorsque, trois ans durant, avant sa mort, il écrivait, pour *Il Tempo*, un « papier » sur un livre, semaine après semaine. N'épargnant pas ses plus chers amis à l'occasion, telle Elsa Morante à propos de la *Storia* — « par motifs très extraordinaires » mais « roman grossier, maniériste, prédictoire ». « Je suis

glacé, « méchant », mes mots « font mal », avoue-t-il. Et de se justifier par « le besoin obsédant de ne pas tromper les autres, de cracher tout ce qu'il est » aussi.

Le sens du péché

Hélas ! depuis fort longtemps, cet esprit critique, travaillant de concert avec l'inspiration dans ses chants de jeunesse, l'avait déserté. Surtout dans le domaine de la poésie : au souci de la cadence, de la musique, qui seules perpétuaient l'émotion ou l'idée que les vers expriment, il avait substitué la spontanéité de l'improvisation, l'emphase de l'orateur de village. Du poème, les sens n'en gardaient, trop souvent qu'une fictive disposition typographique, en dépit de quelques fulgurantes éparques, en particulier dans l'anne de ses pièces de théâtre, *Affabulazione* (1969).

Mais revenons à Casarsa, à ce

Frioul où se dessine le labyrinthe plein d'impasses où il va s'engager. Ou, vers sa quinzième année, il prend conscience de son homosexualité : « Je n'ai jamais accepté mon péché, dira-t-il bien des années plus tard, je n'ai jamais poésisé avec ma nature, je ne m'y suis même pas habitué. J'étais né pour être serein, équilibré et naturel : mon homosexualité était en plus, elle était au-dessus, elle n'avait aucun rapport avec moi. Je l'ai toujours vécue à côté de moi, comme un ennemi. »

Le drame primordial de Pasolini aurait-il donc consisté dans le fait de ne pas s'aimer, de ne pas avoir fait bloc avec lui-même ? Une chose est certaine : le sens du péché, il ne s'en libérera jamais ; il ne croyait pas que le Christ fût le fils de Dieu, et pourtant, sans craindre de se contredire, il s'avouait volontiers, par intermittence, chrétien et catholique.

Par ailleurs, à dix-huit ans, il

découvre Beethoven et, en même temps, qu'il ne faut pas chercher dans la musique, comme dans la symphonie dite *Pastorale*, des descriptions ; que la musique est une succession de questions et de réponses purement sonores d'où se dégage une émotion qui ignore sa cause et qui correspond à celle, minette, en nous, que le poète doit cultiver au moyen des mots.

En marge des classiques italiens et de Shakespeare, il lit avec ferveur les grands contemporains, Ungaretti, Montale, mais aussi Rilke et Rimbaud — ces « *pres vénérables de la poésie moderne* » que, de son propre aveu, il n'arrivait pas à digérer, à l'époque.

Et soudain, ce cri, comme au réveil d'un cauchemar : « Je veux tuer un adolescent hypersensible et malade qui essaie de corrompre aussi ma vie d'homme. » Et, à l'adresse de ses amis, lorsque la guerre bat son plein : « Nous vivons nos vingt ans sans connaître un seul bal. Mais nous sommes virils et guerriers. (...) Je m'aspire plus à des gloires privées, mais militaires. »

La hantise de la réalité

Dès lors, la recherche d'une éthique comme démarche transcendante la recherche esthétique ou cessera de l'obséder. D'où la hantise que son œuvre rattrape la réalité et se confonde avec elle. Cette réalité dont la représentation s'est avérée essentielle lorsqu'il commençait à peindre : « Devant le problème de reproduire un pré, je devenais fou. La question pour moi était la suivante : fallait-il que je dessine tous les brins d'herbe ? »

C'est de ces caillottes qu'allait naître l'hérésie ardue d'orthodoxie, avec son avidité insatiable de revendications, son anxiété névrotique de chambardements, le témoin lui-même, comme observait son ami Italo Calvino, l'image du martyr d'une vérité qui ne fût qu'à lui-même, du porteur de scandale ayant pour finalité un enseignement moral qui lui était propre.

Hector Bianciotti
Lire la suite page 31

LE FEUILLETON

de Michel Braudou

Le fardeau de l'homme blanc

« A côté des routes coloniales dont l'intention se projette tout droit à quelques unités prédatrices se déploient d'innombrables petites sentes que l'on appelle tracées. » Ce sont celles-là qu'explorent les Antillais Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau, à travers trois cent quarante années d'écrits créoles. Pour conclure par une note vibrante d'espoir sur l'avenir de la créolité. Trop optimiste ?

Page 22

HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bott

Shakespeare voyageait-il ?

Lectures en liberté : les études littéraires de Jean-Louis Curtis méritent leur titre. Le matin, l'auteur rend visite à Saint-Simon, il déjeune chez Marivaux, prend le thé chez Proust, dîne avec Shakespeare, etc. Et jamais son vagabondage n'est l'air guindé.

Page 22

LETTRES ÉTRANGÈRES

Héros et vilains

« Le Monde des livres » publie un texte inédit de Nadine Gordimer, prix Nobel de littérature 1991. Inlassablement, la romancière sud-africaine dénonce l'apartheid. Mais jamais elle n'a confondu ce combat avec une vision manichéenne du monde et des hommes. En témoigne cette réflexion sur le « héros » et le « vilain ».

Page 31

Diderot l'excentrique

Il pensait « contre lui-même » et — largement — contre son temps
mais rarement homme sut faire un usage si admirablement réglé de sa « folie »

Notre collaborateur Pierre Lepape vient de publier une biographie de Diderot. Nous avons demandé à Georges Benrekassa, professeur de littérature à l'université Paris-VII et spécialiste des Lumières, d'en rendre compte.

DIDEROT

de Pierre Lepape.
Flammarion, 444 p., 145 F.

Écrire la vie, ordonner l'expérience amoureuse, familiale, intellectuelle, sociale, politique de Diderot dans une biographie, voilà qui ne va pas de soi : on sait ce qu'il pensait de la linéarité plus ou moins inévitable du récit, et, plus profondément, de la représentation de l'identité qui y est impliquée. Sa philosophie même, dans ses fondements, se rattache à cette mise en suspension.

L'administrateur de Sterne et de Montaigne tire bien autre chose de ses exercices ludiques des surprises, incertitudes, labilités de l'écriture, et il n'a cessé d'atta-

quer le problème que pose toute individualité (il est un des inventeurs du terme) sous tous les angles pour en révéler radicalement les simplifications inhérentes au schématisme ordinaire. Dans une autre perspective, au-delà des lignes de force riches et bien dessinées de la vie privée, s'impose sans cesse le fait massif d'une aventure intellectuelle (et politique) largement collective, étant entendu que cet adjectif renvoie à des formes de sociabilité et à des cadres de vie qui ne sont plus les nôtres ; et si un culiste du XIX^e siècle a pu dire qu'il « pensait ailleurs », cela ne vise pas seulement des divagations intellectuelles et érotiques, mais une façon de déplacement dans l'espace autre, spirituel, social, humain, ce qui est précisément ce que, par un autre biais, aux étonnantes mutations et permutations de l'identité.

Le livre dense et attachant de Pierre Lepape place précisément au cœur de sa démarche ce Diderot « excentrique », et il montre, avec beaucoup de simple rigueur, comment il ne faut pas se tromper

sur cet adjectif : le philosophe « militant », qui a pris la mesure de la conduite à adopter face aux argousins et aux prêtres depuis l'emprisonnement de Vincennes, l'homme des compromis nécessaires avec Malesherbes ou la position dominante des libraires-éditeurs, le collaborateur très clandestin de la machine de guerre de Raynal, le bourgeois, qui machine le mariage de sa fille avec un maître de forges, a su faire un usage admirablement réglé de sa « folie », tirant même parti de ses dons de théâtralisation pour, à la fois, la neutraliser et la rendre féconde.

Le premier des intellectuels

Mieux encore, Pierre Lepape profite du chronologisme inévitable dans la biographie en ne traitant pas l'aventure encyclopédique comme un bloc mais en en dispersant, de façon très révélatrice, les éléments et la substance dans tout le développement d'une activité et d'une pensée. Et il sait aussi bien en enfreindre la règle pour nous introduire d'emblée à

l'épisode de la *Lettre sur les aveugles* qui marque la naissance du vrai Diderot, le premier de nos intellectuels professionnels, après la tradition des savants de la république des lettres.

Pour faire saillir ces complexes cheminement, il fallait savoir user des ressources du genre anglo-saxon de l'*Intellectual biography*, où l'analyse des œuvres, les aléas de la sphère privée, les interventions dans la sphère publique doivent marcher d'un même pas. On pourrait toujours chicaner, s'agissant de l'analyse des œuvres : on comprend mal pourquoi la traduction de l'*Essai sur le mérite et la vertu* a plus d'importance que l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. Mais on s'en consolera en constatant que Pierre Lepape enrichit ce genre si difficile à équilibrer en utilisant des perspectives sur la vie sociale et intellectuelle qu'ont permis de mettre en relief des recherches comme celles de Robert Darnton. C'est par là, entre autres choses, que son travail peut marquer une avancée par rapport à la biographie classique d'Arthur Wilson.

Georges Benrekassa
Lire la suite page 24

Catherine Lépront



Trois gardiennes

nouvelles

nrf

GALLIMARD

EAU DE CAFÉ

de Raphaël Confiat.
Grasset, 330 p., 115 F.

LETTRES CRÉOLES

Tracées antillaises et continentales
de la littérature 1635-1975de Patrick Chamoiseau
et Raphaël Confiat.
Hatier, 226 p., 80 F.

Le fardeau de l'homme blanc, c'est d'abord, évidemment, d'avoir empoisonné la vie des neuf dixièmes de l'humanité. D'avoir conquis, pillé, esclavagisé, exterminé des nations de non-blancs au nom de ses très hautes lumières, de sa très grande civilisation, au nom du Christ charitable, de la Sainte Inquisition, de la Banque de France, de l'éducation laïque, des jésuites et des industriels, du lait en poudre et du vaccin obligatoire. D'avoir pensé le destin des autres, ordonné leur justice, leur progrès. D'avoir menti, spolié, déraciné. Son fardeau aujourd'hui, c'est aussi d'en assumer les conséquences : un monde disloqué entre Nord et Sud, un monde injuste, instable et indéfini, où l'identité de chacun semble inégalement violée. Son identité, c'est-à-dire sa mémoire et sa langue. Et la dernière astuce de l'homme blanc, c'est de faire porter par les autres son fardeau.

Les Antilles françaises fournissent depuis longtemps un exemple éloquent de ce drame culturel aux nombreuses victimes. Il est probable que la plupart des anciennes colonies pourraient se montrer tout aussi instructives dans ce domaine, mais puisque l'actualité nous offre deux ouvrages d'un auteur martiniquais de qualité, restons dans l'île. Raphaël Confiat a publié cinq titres en créole, un roman en français — comment dire, classique, métropolitain ? — fort bien accueilli en 1988, *Le Nègre et l'Amiral*, et un essai en collaboration en 1989, *Eloge de la créolité*. Cet automne, il fait paraître un roman et un essai sur la littérature créole, écrit avec son ami et complice Patrick Chamoiseau.

On a déjà dit tout le bien que l'on pensait de l'excellente collection « Brèves Littérature » dirigée par Michel Chaillou chez Hatier, de la qualité de ses textes, de ses illustrations, de son approche originale du fait littéraire. *Lettres créoles* ne dément pas cette bonne réputation. Chamoiseau et Confiat s'efforcent de relever un Haïti, en Guyane, à la Guadeloupe et à la Martinique ce qu'ils désignent comme des « tracées » : « A côté des routes coloniales dont l'intention se projette tout droit à quelque utilité prédictive, se déploient d'innombrables sentes que l'on appelle tracées. Élaborées par les nègres marons, les esclaves, les créoles, à travers les bois et les mornes du pays, ces tracées disent autre chose. Elles témoignent d'une spirale collective que le plan colonial n'avait pas prévue. » Trois cent quarante années d'écrits créoles, dont les figures modernes sont Aimé Césaire, Saint-John Perse et Édouard Glissant pour n'en citer que trois sommets, et dont les origines coïncident avec l'invasion des Français dans les îles occupées par les Caraïbes. Ceux-ci, au contact avec les Français, développent un pidgin, le baragouin, qui servira de substrat au créole. C'est avec la colonisation proprement dite, la culture de la canne à sucre et l'arrivée massive d'esclaves capturés en Afrique pour remplacer les Caraïbes massacrés (il n'en reste qu'une poignée à la Dominique) que le créole va naître, dans le cadre de domaines moins vastes que les « plantations » américaines, qu'on appelle ici « habitations », où

LE FEUILLETON

de Michel Braudeau



Raphaël Confiat : « D'innombrables petites sentes... »

Le fardeau de l'homme blanc

maîtres et esclaves vivent, ensemble, une impossible proximité. Les planteurs sont des Européens en exil pour qui toute culture, toute littérature, sont métropolitaines. Les esclaves sont des Africains déportés qui doivent réinventer la vie : « Si le contour, au départ, se souvient du griot africain et balbutie une parole africaine, il devra rapidement, pour survivre et déployer sa résistance, se trouver son langage. » Un langage qui se tissera des vestiges caribbes et de la langue des colons, « car il faut admettre, par-delà la nécessité de les utiliser, la fascination-répulsion qu'exercent sur le vaincu les valeurs culturelles du vainqueur ». Comme le soulignent les auteurs à la suite

de Glissant, colons et esclaves sont en situation d'ambivalence, pris dans une pulsion mimétique et une volonté de différence. « Le plus important sera que ces deux groupes ethniques vivront sans le percevoir leur processus commun de créolisation. Non seulement ils ne le perçoivent pas mais ils le mésestiment. Et quand ils le soupçonneront, ils le mépriseront. »

On ne reprendra pas plus avant la réflexion de Chamoiseau et Confiat. Elle est riche de remarques pertinentes et qui dégent quelques idées bêtement reçues. Ainsi nombre de particularismes du créole et de sa prononciation (la fameuse élision du r, par exemple) viennent directement des dialectes français des colons. En 1635, quand les Français débarquent à la Martinique et à la Guadeloupe, il n'y a pas encore une seule langue française (l'Académie fête son premier anniversaire), mais de multiples patois qui ne communiquent pas facilement entre eux. Et le r d'élite est une singularité du patois normand, rien de plus.

Chamoiseau et Confiat, en « finale de compte », concluent par une note vibrante sur la créolité et, plus généralement, sur l'espoir d'un mélange toujours mouvant des ethnies et des langues « loin du risque appauvrissant de l'uniformité, dans la richesse décelée, mais harmonieuse, d'une Diversité ». C'est optimiste ; est-ce réaliste ? On ne fera ici que poser la question, mais il semble que les langues suivent toujours les guerres, César a triomphé de la Gaule et de la langue gauloise. Quand au métissage linguistique sous ses formes multiples, du créole au français, il se fait toujours contre les docteurs de la langue et reste longtemps instable, non reconnu. L'écrit seul peut le fixer, le légaliser, et c'est toute l'ambiguïté de la littérature quand elle emprunte une de ces langues métissées : ou elle transcrit un parler fidèlement et restreint son public aux dimensions étroites de son audience (poésie régionale, contes bretons ou provençaux, etc.), ou bien un individu empoigne cette langue, la souève et lui fait un enfant. La santé du rejeton dépendra de la vigueur du père.

C'est ce que Raphaël Confiat a tenté avec intrépidité, lyrisme et humour. *Eau de Café* est la marmite du narrateur qui tient la chronique du village de Grand-Anse. C'est une forte femme qui « se », qui comprend tout le monde et pardonne, une maman inépuisable. Elle a du reste fort à faire avec son petit monde qui craint la mer et lui tourne le dos ; avec la petite Antia par qui le malheur — la mer, devenue bréhaïne, garde ses poissons — est peut-être arrivé, à moins que ce ne soit la faute de l'abbé-Michel, confesseur très intime de la prostituée Myrtha ; avec Ali Tanin, le collectionneur de manzelles, et Monsieur de Cassagne, Blanc créole, et Thimoléon et Thémistocle et tant d'autres personnages pittoresques. On enregistre avec plaisir les trois manières de faire la cour à une fille, la coule (discrète), la zaille (conquérante) et la m'en-fous-ben (fausse indifférence), sans parler de l'érection mortelle qui fourvoie l'abbé Le Gloanec ou de telle torture à la plume d'oise imaginée, dit-on, par le maréchal Pétain, et de maints autres morceaux de bravoure qui donnent à ce livre poétique sa saveur et son charme. Mais les inversions lexicales sont parfois indignes, la *sevanisse* et la *maudition* ont du mal à passer, et la *bellé* de la *parke* est discutable ; il y a nettement craintive de tomber dans l'incorruptible. Qui finit le créole, où commence le Confiat ?

LECTURES EN LIBERTÉ

de Jean-Louis Curtis.
Flammarion, 290 p., 110 F.

Jean-Louis CURTIS a un emploi du temps chargé. Cet ancien petit jeune homme des Pyrénées-Atlantiques, jadis professeur d'anglais, rend visite à Saint-Simon dans la matinée. Il déjeune chez Marivaux. Il entrevoit Zola, Barrès et Gide. Il prend le thé chez Proust. Il rencontre Giraudoux, Mauriac et Sartre. Il dîne en compagnie de Shakespeare. Il termine la soirée chez Dickens, et tombe sur Joyce avant d'aller dormir. Il semble être fort intime avec eux, malgré les différences d'âge ou de siècle. « Je n'aime point à sentir que l'auteur que je lis fait un livre, disait M^{me} de Deffand. Je veux imaginer qu'il cause avec moi. » Curtis pense la même chose que la vieille dame des Lumières. Il ne se gêne avec personne.

Lectures en liberté. Ses études littéraires méritent leur titre. Elles furent écrites entre 1952 et l'année dernière. Quatre décennies se sont envolées. Mais, devant les auteurs qu'il affectionne et qu'il admire, Jean-Louis Curtis n'a jamais pris l'air guindé. Ses élèves devaient avoir de la chance. Tant de professeurs se donnent des airs de dévotion lorsqu'ils évoquent les joies de la littérature !

« Dickens est-il vulgaire ? », se demande Curtis. Les beaux monstres, les grands écrivains ne ressemblent pas à des archanges. Même le petit duc faisait partie de l'espace humain. On l'appelait ainsi, non pas à cause de son âme, mais à cause de sa taille. Pourtant, cette âme-là ne comportait pas que des vertus. Saint-Simon n'est pas vraiment commode. Sa méchanceté s'explique. Il est dévoré par ses obsessions, la première étant « l'étiquette ». Les Mémoires, écrit Jean-Louis Curtis, c'est le roman

furieusement mouvementé de ce rituel démentiel et rigide, de cette liturgie paranoïaque dont la fin est la célébration du rang [...]. L'amour est inconstant, volage ; l'avarice obscurcit l'entendement ; la luxure est une morne répétition de pauvres gestes. Mais la passion du rang soulève un homme au-dessus de lui-même et l'embrase jusqu'à son dernier souffle. Saint-Simon est ce possédé, c'est-à-dire ce fou ; et son livre décrit, en périphrases aussi palpitantes que celles des romans de Walter Scott ou de Dumas, les combats, l'élévation ou la chute des centaines de possédés comme lui. »

Le petit duc fit, le premier, la peinture du snobisme. Ses héritiers se nommeraient Balzac et Proust. Il commît l'imprudence de changer de siècle. Cela n'est pas recommandé. Les obsessions connaissent le même sort que les costumes, et les sennes se démodèrent. Voltaire et les nouvelles mœurs rendirent désuet le petit duc. Terrible adjectif. Cela signifie que l'on ne sert plus à rien. Que l'on est hors d'usage. Il resterait la peinture, énorme, et la leçon de style. Saint-Simon employait la langue de son grand-père, celle de Louis XIII et celle de la marquise de Rambouillet. Mêmes « tournures nobles ou populaires », même syntaxe.

Curtis range le petit duc dans le club de nos grands prosateurs, avec Bossuet et Chateaubriand. Il oublie André Breton. Celui du premier Manifeste. Mais, à sa manière, la postérité aura au moins apaisé les

HISTOIRES LITTÉRAIRES

par François Bott

Shakespeare voyageait-il ?



« obsessions » du seigneur de La Ferté-Vidame. Jean-Louis Curtis écrit ce texte en 1977. Une époque où le français était déjà bien maltraité. La relecture de Saint-Simon fut une cure de jouvence. L'ancien collégien

d'Orthez a tiré profit de ses fréquentations. Il nous fait ressentir, à son tour, les saveurs et les raffinements de la langue française.

Dans son étude sur Barrès, Curtis fait des aveux. « C'est un

honneur que d'aller contre les modes, les mots d'ordre et les interdits de son temps. C'est aussi un plaisir. » Voilà, le mot est lâché. Tant pis si notre époque morose et pressée comprend mal ce qu'il veut dire. Paul Morand avait nommé l'un de ses livres *Morphaïe*... en littérature. Pour Jean-Louis Curtis, également, l'écriture et la lecture sont d'abord des façons de flâner. On se promène chez les autres ou parmi ses propres fantômes. Et la connaissance s'ajoute au reste. Savoir et savoir, c'est la même mot.

Lorsqu'il entre chez Proust, Curtis a l'impression de se trouver dans un « prodigieux bazar oriental bourré de mobilier d'époque, de tableaux, d'étoffes soyeuses, de robes de Fortuny, de camélias stylisés, de bijoux bizarres [et] d'instruments de torture ». C'est en quelque sorte l'intimité d'un receleur. Naturellement, une partie de la pièce demeure « dans un clair-obscur mystérieux ». Et le maître de maison paraît avoir une santé précaire. Il vit en robe de chambre...

Avec Giraudoux, même si la saison est pluvieuse, on fait une promenade « sous la ciel de Platon ». La ciel des idées, si vous préférez. Celles-ci ne sont pas effrayantes. Elles ont beaucoup de charme. Elles transmettent parfois leurs vertus à l'espèce humaine, notamment aux jeunes filles de Balzac, dans la Haute-Vienne. Difficile de percer les secrets de Giraudoux. Selon Jean-Louis Curtis, il utilisait « des recettes de rhétorique ». La « métaphore », par exemple.

C'est prendre « l'antécédent pour la conséquence ou la conséquence pour l'antécédent ». Cela dépend de l'humour.

SHAKESPEARE voyageait-il ?

Est-il allé au Danemark ? On voudrait le croire pour la pauvre Hamlet, mais Curtis ne le pense pas. Shakespeare évoque les « hautes collines » d'Elseleur. Elles n'existent pas. « Le rivage d'Elseleur est plat. » Il semble également douteux que l'auteur du *Roi Lear* ait fait une visite à ses jolies contemporaines de la cour de Navarre. Domage. Mais Jean-Louis Curtis a probablement raison. Le dramaturge a dépeint le monde, parce qu'il le portait en lui. Il n'avait pas besoin de la « parcourir ». D'ailleurs, les personnages de Shakespeare ne revêtent aucune couleur nationale, excepté l'anglaise. A vrai dire, leur seule nationalité, c'est la nationalité shakespearienne.

Curtis est aussi un admirateur de Carson McCullers. Cette éternelle jeune femme méritait beaucoup d'affection. Elle est quarante ans en 1957, mais elle avait toujours l'air de sortir de l'enfance. Davantage « perdue » que les autres, certaines générations « ne veulent ni mûrir ni vieillir ». Elles sont très fâchées avec le temps qui passe. Elles considèrent cela comme la pire des trahisons. Du reste, Carson avait appelé l'un de ses romans *L'Horloge sans aiguilles*. Jean-Louis Curtis définit très bien l'art de Mrs McCullers. Elle sait « nous faire partager [les] grandes aventures quotidiennes de la maison, de l'école, du coin de rue, du drugstore proche, des bois voisins, des soirs d'été où l'on pleure dans la petite chambre, et des matins radieux qui semblent contenir toutes les promesses du monde ».

Japris...

UN LONG DIMANCHE DE FRANÇAIS

Il n'est pas page d'annonces...
à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...

à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...

à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...

à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...

à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...
à la page 100...

LIVRES • IDÉES
ROMANS

Japrisot, le grand « raconteur »

Une histoire d'amour et de suspense sur fond de première guerre mondiale qui conjugue avec bonheur tous les talents

UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES
de Sébastien Japrisot.
Denoël, 368 p., 125 F.

Il rendait son manuscrit page par page. Tout fût, il aurait fait donner son éditeur, qui portait un à un les précieux feuillets chez l'imprimeur et désespérait de sortir à temps ce livre promis et tant attendu, le nouveau Japrisot.

Enfin, voici ce *Long dimanche de fiançailles*, quatre cents pages denses pour une histoire d'amour sur fond de première guerre mondiale, le récit d'une certaine Mathilde partie fiévreusement à la recherche de son amant mort et dont on nous promet tout simplement qu'elle « prendra place dans notre cœur parmi les héroïnes les plus mémorables de la littérature romanesque ». On s'interroge, on se méfie. L'amour, la guerre ? Une petite fleur de La Mole égarée dans les Croix de bois de Dorgès ?

Mais les histoires les plus simples sont souvent les plus attachantes des lors qu'elles sont dites avec talent. Et Japrisot est un conteur où : « *Tout petit, j'étais très timide, mais je savais parler. (...) Je me suis dit que plus tard je serais raconteur d'histoires.* » A l'époque, Sébastien Japrisot n'était encore que Jean-Baptiste Rossi, fils d'immigré-italien venu tenter fortune à Marseille. Mais il tient sa promesse. Des *Mal partis* — son premier roman écrit à dix-sept ans pendant les cours de philosophie — jusqu'à *Un été meurtrier* ou la *Passion des femmes*, en passant par le roman policier (*Compartment tueurs*, *Piège pour Cendrillon*, la *Dame dans l'auvent*) et le cinéma (*Alibi*), il s'est adressé avec bonheur à tous les publics et dans tous les genres. Une sorte de touche-à-tout doué, un vrai professionnel de la narration, qui attrape son lecteur-spectateur pour ne plus le lâcher.

Roman, policier, cinéma : *Un long dimanche de fiançailles* est un remarquable mélange de ces trois techniques d'écriture. Le roman tout d'abord. Voyez ces cinq soldats que l'on traîne dans la neige, ligotés, harassés, mis-



Sébastien Japrisot : un vrai professionnel de la narration

rables, jusqu'aux tranchées de première ligne. Quelques mots, quelques pages : ils vivent. Certes, plus pour longtemps, car ils ont été coodamnés en conseil de guerre pour mutilation volontaire. « *Bienheureux ceux qui font la guerre sans l'aimer* », disait Malraux. Ces cinq-là sont coodamnés à mort pour avoir trop la vie. Parce qu'ils s'en pouvaient plus de ce cauchemar boué, ils se sont tirés un coup de fusil dans la main droite. Tout à l'heure, ils seront jetés par-dessus les barbelés et livrés sans défense au feu de l'ennemi. Morts, ils resteront présents, comme en creux, tout au long du livre : le premier, l'Esquimo, celui qui était menuisier, « *au beau temps d'avant* », lorsqu'il allait boire des blancs chez Petit Louis, l'ancien boxeur de la rue Amelot ; le deuxième, dit Sibus, qui aimait « *les bals au bord de la mer* » et la bicyclette tout autant que la CGT ; et disait qu'« *un jour viendrait où plus personne voudrait se battre, jamais, pour rien. Enfin il le croyait* » ; le troisième, qu'on appelait curieusement Cet homme, « *le seul des cinq qui croyait encore à la chance et qu'on ne le fusillerait pas* » ; Ange, le quatrième, un petit truand de Marseille, « *pleurant*

quand ça tombe pas loin, matamore quand le régiment d'à côté monte au front » ; et surtout le dernier, Jeao Etchevery, dit Manech, dit Bleuet, un sobriquet évoquant bien la frêle silhouette et les yeux bleus de ce grand adolescent égaré dans la guerre.

Un virtuose de l'enquête

En ce terrible dimanche de janvier 1917, Manech n'a pas vingt ans. Coodanné à mort comme les quatre autres ? Personne n'y croit : « *On était sûr que le père Polacur donnerait la grâce.* » Mais il fallait sans doute faire un exemple. Sans doute, car le roman n'a pas dit son dernier mot, et Mathilde ne se résigne pas. La fiancée de Manech veut savoir la vérité sur ce meurtre, et, comme l'héroïne de Stendhal, elle possède ce qu'il faut d'orgueil, d'ardeur et de folie pour sacrifier cinq ans (mais est-ce un sacrifice ?) à poursuivre le souvenir d'un mort vivant. Le livre est le récit de son enquête obstinée. Mathilde écrit aux survivants, rencontre les témoins, interroge les familles, fait passer des annonces dans les journaux, engage un détective, réfléchit, reconstruit, quête et espère

inlassablement : « *On verra bien qui d'elle ou du monde cédera d'abord.* »

C'est ici que Japrisot se montre un virtuose de l'enquête policière. Cinq disparus, cela veut dire cinq pistes de recherche — sans compter toutes les fausses pistes, les impasses, les brouillages de cartes — et d'innombrables ramifications, parmi lesquelles il ne s'égare jamais. Les fils s'enchevêtrent, les récits s'emboîtent, les témoignages finissent par se recouper : une habile construction !

Japrisot semble aussi à l'aise chez les pauvres que chez les bourgeois. Il se glisse avec le même naturel dans la peau d'une fille de rien qui vient d'assassiner une demi-douzaine de gradés et dans celle d'un soldat à bout de force qui voudrait tant faire faire un enfant à sa femme pour que, enfin, on le démobilise. En familier de la technique cinématographique, il navigue sans qu'on s'en aperçoive, du passé au présent, multipliant les flash-back entre le déroulement de l'enquête et la séquence initiale, celle qui revient comme un leitmotiv, lancinante, l'image de cette cordée funèbre, de ces cinq soldats « *ligotés, traînés jusqu'à une tranchée de première ligne, jetés à l'ennemi par-dessus les barbelés — et dans la neige encore* ». Avec quelques gros plans sur des détails importants de l'histoire : le gant de laine rouge sur la main valide du Bleuet, une paire de bottes prises à un Allemand, une pipe à la bouche d'un bonhomme de ceinture deux tranchées... Images frappantes et dérisoires. L'histoire ordinaire en cet hiver 1917 sur le front de la Somme.

Si l'on peut qualifier de « chef-d'œuvre » ce *Long dimanche de fiançailles*, c'est peut-être avant tout au sens ancien du terme : l'œuvre « capitale et difficile », minutieusement documentée, solidement charpotée, d'un compagnon d'avant la Grande Guerre. De la qualité d'antan, une passion amoureuse comme on n'ose plus en peindre, une écriture riche, généreuse : parions que Japrisot séduira une fois de plus les amateurs de « romans purs » et — pourquoi pas ? — l'un des jurys des prix littéraires qui approchent.

Florence Noiville

NON !
Ne décidez pas d'attendre,
Ne venez pas voir,
Ne pensez pas à rencontrer
RIMBAUD — BLAKE — HÖLDERLIN
qui nous parlent à travers la voix
de M. Claude Michel CLUNY
des Editions de la Différence
pour la collection ORPHEE.
Evénement qui ne se passera pas
à la Librairie Page 189
189, rue du Faubourg-Saint-
Antoine 75011 Paris.
SAMEDI 26 OCTOBRE à 17 h
ALORS N'Y RÉFLÉCHISSEZ PAS !

OÙ TROUVER UN LIVRE ÉPUISÉ ?
Ecrivez ou téléphonez :
LIBRAIRIE (service 18)
LE MONDE DU LIVRE
60 RUE ST-ANDRÉ-DES-ARTS
75006 PARIS
☎ (1) 43.25.77.04
Code Minitel : 3615 MDL

DANIEL MESGUICH
A "BOUILLON DE CULTURE" LE 27 OCTOBRE

Fiction & Cie
Daniel Mesguich
L'éternel éphémère

Collection Fiction & Cie
dirigée par Denis Roche
SF P

Editions du Seuil

Bordonove

La tragédie Cathare

466 pages

Revivez avec Georges Bordonove
« Les Grandes Heures de l'Histoire de France ».

PYGMALION/GERARD WATELET

Topographie sentimentale

Pour son deuxième roman, autour de Saint-Pierre-et-Miquelon, Eugène Nicole confirme son originalité d'écrivain-géographe

LES LARMES DE PIERRE
d'Eugène Nicole
Editions François Bourin.
284 p., 110 F.

Pour Eugène Nicole, la mémoire est affaire de lieu, on de temps. Poursuivant l'exploration de ses souvenirs d'enfance

Presses de la
Fondation Nationale
des Sciences Religieuses

ENTRETIENS
avec
EUGÈNE NICOLE
révisés et annotés
de la philosophe
YVETTE THIBAUD

James

27, RUE SAINT-GUILLAUME
PARIS 7^e TEL. 45.40.50.21

dans l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon, qu'il avait inaugurée avec *L'Œuvre des mers* (1), l'écrivain recherche moins la chronologie des événements et le cours des sensations passées que les perspectives, les angles de vue à partir desquels le monde se présentait à lui. Le roman devient, par l'extrême précision du style qui capte le moindre détail visuel, enregistré le plus infime changement d'optique, une topographie sentimentale, un cadastre affectif.

L'atterrissage du premier avion sur l'île s'accompagne d'une « mutation du regard », modifie le paysage, bouleverse le rythme des jours et des promenades. Lorsque le narrateur revoit sa mère, c'est en l'associant au triangle de la porte de la cuisine à laquelle elle s'accoudait ; le temps passé à ses côtés est lié à une impression de « surplomb », tandis qu'il observait la manière dont se façonnait un contrebas le visage de la rue de la Butte ou croyait voir grandir à chacun de ses retours le Petit-Bras-d'Or, le navire qu'il aimait.

A la mort de sa mère, le glissement vers une autre partie de son enfance se manifeste pas par une transposition psychologique mais par une transposition géographique : le passage de la maison Jacques au Café du Nord. L'établissement où il est recueilli devient le centre d'une géographie sensible. Aujourd'hui, il continue à se tenir dans son corps « le niveau des paliers », le plancher de la grande salle où semblait venir mourir l'Atlantique, et la table où s'installait le cercle des présidents des

Terro-Neuvas qui, attachés aux « vieux fonds marins de l'île », rédigeaient un florilège des naufrages ou des pamphlets pour lutter contre la menace de l'aviation.

L'arrivée d'Amanda Maple, venue de Montréal et sacrée « la première touriste de l'île », n'est pas pour Eugène Nicole prétexte à épisodes romanesques, bico qu'elle soit sujette à d'énigmatiques « tourmentes amoureuses ». Plutôt que d'éclaircir ses intermittences de cœur, l'écrivain préfère, lui, les variations de ses trajets à travers la ville qui, grâce à elle, a l'air de grandir, « non pas en superficie mais en détours ».

C'est avec son regard étouffé que nous découvrons une succession de personnages qui, toute

BAUDOIN HARROUDA
de Tahar BEN JELLOUN

96 P., 103 Dess., 85 Frs.

leur vie, paraissent obéir à une même trajectoire : chaque soir, le speaker Pointe-Fine traverse la cité en portant des foulards de différentes couleurs, selon les nouvelles qu'il s'apprête à annoncer ; Noémie, la dernière habitante de l'île Languette, accomplit chaque mercredi « la tournée des clés », en ouvrant les maisons abandonnées ; Cahis arpente les mêmes chemins à la recherche de son fils Clément, qui a pourtant embarqué un jour sur une goélette. Ils évoluent dans un climat de légendaire quotidien, de magie familière : quand l'électricité défaille, on dit que c'est « *Telo qui s'en va* », car on continue à appeler la lumière par le nom du propriétaire de la turbine.

Saint-Pierre fait partie de ces « *îles éphémères et fantômes* ». Comme pour éviter qu'elle ne s'évanouisse dans ses éternels brouillards et l'ancrer davantage dans son passé, Eugène Nicole retrouve la trace des terrains les plus anciens : Les Graves, où s'échappaient les mouettes et que l'aménagement du terrain d'aviation a effacées. Là, les ancêtres trimaient, et les enfants, épuisés par leur labeur, versaient des larmes de pierre ». Eugène Nicole réussit à nous émouvoir par la seule évocation de ces territoires qu'on croyait oubliés. Il affie ainsi, de livre en livre, la carte de son enfance et, par l'exactitude avec laquelle il resuscite les paysages et les êtres qui les hantent, confirme son originalité d'écrivain-géographe.

Jean-Noël Pancrazi

(1) François Bourin

LES POLITIQUES DE
LA SEXUALITÉ EN FRANCE
(1950-1990)de Janine Mossuz-Lavau.
Payot, 348 p., 140 F.

PAROLES D'AMOUR

Textes réunis et présentés par
Michèle Guisnet et al.
Syros/Alternatives,
328 p., 120 F.

L'AMOUR a deux visages, celui du mythe et celui du désir. Ils ne se séparent pas, mais toute notre histoire culturelle montre que le premier a été plus aisément (et plus aimablement) placé sous notre regard que le second, tenu dans l'ombre des intimités hien closes ou projeté dans la lumière des provocations. L'amour gouverné par l'imaginaire est celui des transmutations dont se nourrit la culture, même lorsque ses fulgurances le constituent facteur de désordre; il s'inscrit dans l'espace du sacré, dans le champ des littératures et des arts; il éclaire les vies individuelles à la lumière des premières rencontres, il est le pourvoyeur des « mythes » personnels.

L'amour rapporté au désir, vu sous l'aspect de la sexualité, a longtemps été soumis à la contrainte du secret et des interdits, assurant aux codes et aux lois qui définissent et maintiennent le « bon » ordre social. Délocaliser le péché associé au sexe, débusquer le désir, ce fut faire œuvre apparemment scandaleuse et, au-delà, subversive. La société en paraissait menacée dans toutes ses assises: la reproduction des hommes, la définition des rôles sexuels, la famille et les autres institutions, les bonnes mœurs généralisées des conformismes rassurants. Le désir libéré devenait ainsi l'instrument d'un retour à la sauvagerie ou d'un déclin fatal, en masquant les enjeux de pouvoir résultant du façonnage social de la sexualité.

De cette dernière il est difficile de parler, comme si tout discours se trouvait placé entre le risque d'un langage obscène et celui d'un langage technique ou savant. Les sciences de la société sont longtemps restées sur la réserve, sauf l'anthropologie, qui a pu traiter

des sexualités de l'« ailleurs », exotiques. Puis sont venus les historiens de la sexualité (Jean-Louis Flandrin, Georges Duby et aussi Michel Foucault) et les sociologues, dont Georg Simmel a été un annonciateur précoce avec ses études consacrées aux femmes et à la Philosophie de l'amour. C'est maintenant une politologue qui prend le risque. Janine Mossuz-Lavau, dans un livre informel, précis, écrit avec une passion contenue, rapporte les combats qui ont engendré une « révolution sexuelle » et donné des lois nouvelles à l'amour, en France, de 1950 à 1990. C'est l'histoire — politique, juridique, sociale — d'une libération aux aspects multiples où est en jeu bien plus que le corps et le sexe et dont les femmes sont les acteurs principaux. Des interdits sont levés et la liberté de choisir sa sexualité n'est plus le privilège d'une minorité peu astreinte à la contrainte sociale commune, ou volontairement en marge.

Janine Mossuz-Lavau retrace le chemin qui, en quatre décennies, a conduit à une sexualité « sans procréation » involontaire, « sans âge, sans violence, sans normes ». On pressent, car cette « liberté nouvelle n'est pas entièrement passée dans les mœurs »: elle bute sur des résistances multiples et diffuses. Il n'a pas fallu moins de neuf lois — votées entre 1967 et 1985, complétées ensuite — pour qu'elle bénéficie d'un support légal. Et nombre d'affrontements passionnés, tant il est clairement apparu que la socialisation de la sexualité régit la forme de la société, celle de la culture et un certain partage des pouvoirs. Ce « mouvement de fond de la société française » s'achève en produisant « une sorte de libéralisme culturel » et une « érosion de la culture ».



Séguier

Il n'opère à contre-courant d'une longue tradition, il bouscule les conservatismes. Et les plus vigoureux de ceux-ci se constituent en un tribunal jugeant la « République des sexes ».

AVEC la dépenalisation de la contraception et de l'interruption de grossesse se trouvent mis en cause, ensemble, la gestion de la reproduction et « le droit des femmes à décider d'elles-mêmes ce qu'elles entendent faire de leur corps ». Deux aspects indissociables, qui se manifestent dans la double contrainte longtemps entretenue et dans la double libération maintenant à l'œuvre. La littérature anthropologique mon-

tre à quel degré la fécondité des femmes a été l'enjeu, avant la capitalisation, de jouissance. Elle vaine apparemment la mort, elle donne une descendance et situe dans une généalogie, elle maintient ou renforce la société dans son effectif. La femme détent le pouvoir de faire naître, d'être ainsi à l'origine du monde des hommes; c'est ce pouvoir originaire que les hommes des sociétés de la tradition tentent d'acquiescer, en dépréciant l'engagement féminin (biologique) et en valorisant l'engagement masculin et métaphorique, la naissance sociale qui résulte des initiations dont ils ont le contrôle.

Dans nos sociétés, le « refus de l'assujettissement par la maternité » (d'abord exprimé par Simone de Beauvoir) a provoqué des condamnations qui ne sont pas seulement celles des Églises. Elles ont été dramatisées, politisées, sans que la division gauche/droite y soit toujours et clairement apparente. Elles ont annoncé la ruine des familles — mais celles-ci se recomposent autrement — la confusion du partage des rôles sexuels — mais la fin de la marginalisation des femmes ne s'accomplit pas dans l'indifférence, la déchéance réduisant à l'animalité, — et la demande d'éthique et la revendication d'amour gagnent en vigueur. C'est l'argument nataliste qui a cependant prévalu, associé à la prévision du déclin et de l'évanouissement par les immigrants venus des pays pauvres et prolifiques. Un démographe hérétique, Hervé Le Bras, vient à l'inverse d'affirmer que l'argumentation « ne résiste pas à une analyse sérieuse » et que les indices démographiques se transforment en objectifs des batailles politiques (1).

Janine Mossuz-Lavau ne rapporte pas seulement le récit des luttes par lesquelles les femmes accèdent à l'autonomie sexuelle et font obstacle aux violences, elle révèle l'effacement du modèle de sexualité longtemps maintenu et sacralisé. Avec la reconnaissance de la sexualité adolescente et la recherche prudente des moyens de parvenir à une « information et éducation sexuelles des jeunes ». Avec l'effacement des normes qui laisse place à l'idée que les choix sexuels « peuvent être extrêmement diversifiés sans pour autant apparaître comme des symptômes d'une maladie ou d'une perversion ». Les amours autres ne sont plus soumises à la

discrimination et à la répression, à la clandestinité, au jugement d'une normalité qui peut porter en elle les germes de l'exclusion. Voilà donc tracés les espaces de libertés nouvelles et fragiles où, déjà, rôde la mort sous les aspects du beau sexual récemment apparu et non encore maîtrisé.

COMMENT apprécier ce qui est une incontestable révolution des mœurs sans prendre du champ afin de mieux appréhender l'ensemble? C'est la volonté de rester lucide face à ces bouleversements, de rechercher comment l'amour peut encore s'exprimer, qui donne son unité à un ouvrage collectif où se confrontent et se répondent des disciplines fort diverses. Paroles d'amour, tel est son titre, qui rappelle que « l'amour ne saurait exister sans avant tout se dire », même au prix du « délire d'interprétation », selon le constat de Roland Barthes plusieurs fois évoqué.

Dans un paysage chamboulé, cet échange des expériences et des propos conduit à explorer le passé, à découvrir les vieux mythes et les rêves inavoués, à rassembler les fragments qui permettront de « composer un discours amoureux de notre temps ». Tout en interrogeant la modernité en ce qu'elle apporte d'indéfini, l'irruption de la technique qui déplace le « pouvoir désirer » vers le pouvoir « tout faire », convertit l'enfant issu des modes de conception technicistes en « une sorte d'objet industriel »; accéder à la séduction immatérielle et à l'amour sous masques par le truchement de la communication électronique. Et puis, la facilité de « contourner l'amour », qui déplace les frontières de l'intimité et abaisse la clôture de la vie privée (2).

Tant de mouvement, de nouveauté, de risques aussi, sans que l'essentiel soit atteint, mais au contraire ravivé: le désir de l'amour et l'amour du désir. Ce par quoi se surmontent, sous la poussée de la passion neuve, nos incertitudes et nos angoisses.

(1) Hervé Le Bras, Marianne et les loges, L'édition démographique, Olivier Orban, 264 p., 120 F.

(2) Un ouvrage d'anthropologie aborde ce thème en traitant de l'obscurité et de la pornographie: Bernard Arcin, Le Jaguar et le Tamarin, anthropologie de la pornographie, Bataillon/Seuil, 397 p., 140 F.

BIOGRAPHIES

L'« Herbe d'oubli » de Mr Hoggart

Il est né et a grandi dans le Leeds populaire de l'entre-deux-guerres. Devenu professeur d'Université, il n'a rien renié. Il se souvient. C'est superbe

33 NEWPORT STREET
Autobiographie d'un
intellectuel issu des classes
populaires anglaisesde Richard Hoggart.
Présentation de Claude Grignon.
« Hautes études », Gallimard,
Le Seuil,
288 p., 140 F.

Ne vous laissez rebuter ni par l'austérité universitaire de la collection qui le publie, ni par le sous-titre qui sent l'autopsie, ni par la présentation de Claude Grignon embrouillée de « socio-analyse »: ce livre est un vrai, un grand bonheur. Et les inconditionnels de Louis Guilleux sauront de quoi il retourne si on leur promet que ce 33 Newport Street sent aussi bon que l'Herbe d'oubli ou le Pain des rêves.

Richard Hoggart, le gentil prolo devenu professeur d'Université, passe sur notre rive du Channel pour sociologue, et d'un seul livre, cette Culture du pauvre. Études sur le style de vie des classes populaires en Angleterre, déjà pleine de références autobiographiques, publiée en 1957 et traduite en 1970 aux Éditions de Minuit à l'initiative de Pierre Bourdieu. Sa description d'un isolat ouvrier chaud et narquois, saisi au cœur, à l'heure où il était provoqué et déjà passablement ravagé par la culture de masse médiatisée, est un classique. Mais seuls Bourdieu, Fassin, Grignon et quelques autres, à défaut des mouvances de Morin ou de Touraine, lui ont rendu continuellement l'hommage qu'il méritait. La Culture du pauvre est ainsi devenue une sorte de drapeau pour la sociologie française du sens commun, celle qui est partie, il y a un quart de siècle, à la recherche des mécanismes de domination sociale et rêve d'une théorie de la légit-

imité culturelle (1). Dans le monde clos des sciences sociales et pour la petite histoire de leurs modèles, la traduction de 33 Newport Street rappellera donc, ô surprise! que ce diable de Hoggart, à soixante-dix ans passés, sait parler tout seul comme un grand, sans épigones ni prescripteurs.

Il suffit, on l'a compris, de se laisser bercer par ce récit pudique et attentif, qui court sans misérabilisme ni populisme. Son décor? Le Leeds populaire de 1918 à 1940, entre la naissance de Richard et son départ pour la guerre. Un fouillis de gars de la mine, du textile ou de la métallurgie, de petits fonctionnaires et d'employés de tous poils, avec du linge qui sèche mal au fond des minuscules jardins, du feu de charbon, de la bière, des clubs et des flirts qui, à l'occasion,

« ne chient pas des roses ». Là s'épuisent des vies, dans un tricotage perpétuel au noir et blanc, dans un « radical vigilant et sûr », dans la banalité de savoir faire face sans déchoir ni pleurer, chacun dans la case qui lui a été assignée.

De minuscules
mélodrames

Les protagonistes? La tribu du 33 où est accueilli l'orphelin Hoggart, avec la Grand-Maman toujours en noir, l'insupportable tante Ethel, Walter le faible et Annie la douce. Un monde clos, sans attentions, secoué par de minuscules mélodrames, emporté par des bouffées de tendresse indicible, car les pauvres sont pauvres aussi, disait Foster, de ne pas « toujours atteindre ceux qu'ils veulent aimer et ils peuvent rarement échapper à ceux qu'ils n'aiment plus ». Une famille de la classe ouvrière respectable, dont la fierté est tout à la fois timide et agressive, où la patience distille la générosité: « une tapisserie sociale minuscule, mais serrée ».

Bien sûr, Richard, le si bon élève à l'école élémentaire de Jack Lane, va trôner en son centre: il sera « celui qui pourrait s'élever pour eux tous, qui pourrait effacer le souvenir de ces années de travaux routiniers, de pieds gonflés et de bras fatigués ». Et tout le livre déroule en mémoire cette évasion sans lissage qui lui ouvrira les portes de l'Université. Miss Jub, la dame de l'assistance aux chevreux gris et aux chausures « raisonnables », les mains toujours « piquées sur son sac à main posé tout droit sur ses genoux », a enlevé le morceau et convaincu la famille de pousser le gamin, avec quelques shillings de bourse à la clé. Puis l'école et le lycée ont su le mettre à feu, sans lui apprendre jamais le ressentiment, sans lui murmurer d'avoir à rejeter l'autre

côté, populaire, de la lande de Cockburn.

Hoggart pourtant n'est pas un de ces « voleurs de feu » du savoir chantés par Michelet ou Guéhenno. Sa culture d'origine est trop forte, les pieds de rhubarbe poussent trop dans les terrains vagues, les fêtes foraines du voisinage sentent trop la gaudriole au gingembre pour que le futur enseignant puisse jamais faire l'économie du partage douloureux et du transit cabotant. Il quitte donc sa classe sans l'oublier. Et il refuse les caprices et les piroquettes du monde de l'intellect qu'il se prend à hanter. Richard ne sera ni un bêtard qui gratte son ego meurtri, ni un bourgeois heureux qui se pèle à la loi des forts. Il a trouvé au 33 de Newport Street assez d'imagination pour sceller une vie d'intelligence. Il l'a comprise sur le tard. Il écrit. C'est superbe.

Jean-Pierre Rioux

(1) Voir Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, Le Savant et le Populaire, « Hautes études », Gallimard, Le Seuil, 1989.

Prix de Poésie 1992

(candidature ouverte)
La revue « SEPIA », revue littéraire, poétique et artistique, organise chaque année, un PRIX DE POÉSIE contemporaine (classique ou moderne).

Le manuscrit du Lauréat ou de la Laureate (comportant une cinquantaine de poèmes), sera publié GRATUITEMENT dans la revue « SEPIA ».

Le Lauréat aura droit également à 50 exemplaires de son livre publié ainsi qu'un chèque de 500 F qui lui sera remis par la revue « SEPIA ».

Toutes demandes de renseignements:
Revue « SEPIA »
Jean-Charles LONNE
128, rue de Belleville, 75020 PARIS
Tél. 43-66-10-43

Diderot l'excentrique

Suite de la page 21

Cependant, l'écueil principal n'était peut-être pas dans le genre biographique, mais dans ce lieu commun irritant de la « modernité » de Diderot, marié avec allégresse, du Diderot un peu trop ludique d'Elisabeth de Fontenay à celui de Milan Kundera, voyant dans le roman diderotien un espace infini de liberté. Pierre Lepage a su l'affronter judicieusement, en évitant, en même temps, le lieu commun universitaire moderne, symétrique et inverse, du Diderot profondément « coibé » (c'est le terrorisme de la rhétorique intellectuelle), « Penser contre lui-même », écrit-il, c'est, davantage qu'une méthode, une exigence philosophique et une garantie contre le dogmatisme qu'il ne cessera jamais de pratiquer, assumant le risque de l'éparpillement, de la crise, de la non-réponse à tout. La reprise ici d'une célèbre formule de Sartre n'est sans doute pas fortuite. Mais cela, la pratique de cette pensée déviante, ne s'est pas fait dans la souffrance, chez un homme qui, comme l'a dit Jean Starobinski, avait un rapport érotique aux idées. La joie de penser, si nécessaire pour écrire dans le secret et la confiance en la postérité tant de choses d'une liberté d'allure intellectuelle dont

nous n'avons plus idée est, à ce degré, une espèce d'éthique.

On pourrait faire remarquer à Pierre Lepage qu'il a quelque peu sacrifié le Diderot de la vieillesse, et surtout la dernière incarnation: après Socrate et Diogène, Sénèque. Mais, après tout, il fallait tout aussi bien consacrer beaucoup de pages, franches et justes, à la relation Diderot-Lepage (révèle-t-elle?) avec Sophie Voland. Mieux vaut lui savoir gré d'avoir, pour reprendre les termes de notre philosophe, fait un livre qui relève autant de la « belle action » que de la « belle page »: il donne une image vraie, attachante et stimulante de Diderot.

Le pantagruélisme
en modèle

Dès qu'on laisse la parole à celui-ci, on comprend la séduction qu'il exerçait chez ceux qui ne séparent pas génie poétique et invention philosophique: quand Voltaire l'appelait « Frère Platon », il touchait juste. Sans doute faut-il prendre garde avant tout à ne pas le « respectabiliser », et peut-être Pierre Lepage ne mesurait-il pas assez de bonne humeur dans les évocations des séjours chez le baron d'Holbach, au Grandval, où Diderot ne s'embuyait pas. Sans doute aussi faut-il ne pas le banaliser.

Le modèle, c'est le pantagruélisme, évoqué en termes crus dans une célèbre lettre à Galitzine. Mais ce bohème bourgeois, dans quelques-unes des dernières lignes qu'il a écrites, a su exprimer aussi le véritable héros des Lumières, qui est d'affranchissement, sans que ce mot évoque les poses et contorsions du libéralisme: « La crainte de la mort, dit le stoïcien, est une anse par laquelle le robuste nous saisisse et nous mène où il lui plaît. Rompez l'anse, et rompez la main du robuste. Il n'y a qu'une vertu, la justice; qu'un devoir, de se rendre heureux; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie, et de ne pas craindre la mort ».

Georges Benrekassa

* Les Éditions Classiques rééditent le Prospectus sur le comédien, de Diderot, avec une préface de Marcel Marchal (122 p., 70 F.).

NIETZSCHE:

« L'histoire tout entière, comme si elle était vécue et soufferte personnellement. »

Sur abonnement: chaque quinzaine, les événements scrutés par le plus inactuel des périodiques français, fondé par Pascal en 1656.

Les provinciales

ÉCRITS DE COMBAT

20 numéros: 230 F à adresser
5, RUE PLENEY / 69001 LYON
Tél. 78 39 91 11

LIVRES • IDÉES
DOCUMENTS

Le mémorial de Simha

Juif de Pologne, Simha Guterman est mort les armes à la main face aux nazis. En 1978, à Radom, des maçons découvrent par hasard un manuscrit...

LE LIVRE RETROUVÉ
de Simha Guterman.
Edité et présenté
par Nicole Lapierre.
Plon, 280 p., 160 F.

Ni l'Histoire ni la littérature ne retiendront le nom de Simha Guterman. Elles auront tort. La première l'aura inscrit dans l'exterminable litane du martyrologe juif; la seconde, au mieux, le rangera dans la catégorie des témoignages sur la barbarie nazie. Témoignages toujours et encore nécessaires, opposés au silence et à l'oubli, mais que l'on range trop vite dans les repis d'une mémoire immobile; alors qu'elle aspire, cette mémoire, toujours et encore, à s'incarner, à se transmettre aux générations nées du désastre, à ces générations dont la barbarie a follement rêvé la fin.

Le Livre retrouvé de Simha Guterman, édité et présenté par Nicole Lapierre, est précisément de ceux qui nous contraignent à penser plus loin, à sortir de nos repis et de la commodité de cette catégorie. Exemplaire et bouleversante, providentielle, l'histoire de ce livre tout autant que son contenu exercent cette indispensable contrainte, nous sommes d'entendre, au-delà du témoignage de l'honneur, l'une des plus vraies et émoionantes raisons d'être de la littérature.

Pour être « retrouvé », un objet doit d'abord avoir été perdu. Ce second moment prend tout son sens de réparer le premier, de guérir de la perte, de consoler du deuil, autant que faire se peut, à travers de toute la théorie des souffrances et de la mort même.

La « chaîne sans fin »

Lorsqu'il meurt les armes à la main, « avec un brassard orné du drapeau polonais », durant le soulèvement de Varsovie en 1944, Simha Guterman, juif de la communauté de Plock, sait, de toute la force de son combat et de son espérance, que son sacrifice ne restera pas vain, privé de sens. Lui, le laïque, le socialiste, l'humaniste, fils d'un juif pieux de stricte observance, descendant d'une famille hassidique, sait, instinctivement, que le fil qui le relie à ses pères le relie aussi à son fils unique, Yakov, né en 1935. Il sait aussi que les minces bandes de papier qu'il a couvertes de son écriture durant sa fuite, après la déportation des juifs de Plock en mars 1941, et qu'il a enfermées dans des bouteilles elle-mêmes cachées dans des caves où il trouvait refuge avec sa femme et son fils lors des bombardements, ces « bouteilles à la terre » qui seront un jour soustraies à la perte, « retrouvées ». Et tous ces savoirs se rejoignent dans un unique espoir, un unique combat; refusent que la « chaîne sans fin des générations juives, si ancienne, si pleine d'histoire et de souffrance », soit « brisée ».

De fait, l'une de ces bouteilles fut découverte trente-six ans plus tard, en 1978, par des maçons polonais à Radom et cédée à l'Institut historique juif de Varsovie. Les chercheurs déchiffrèrent la fine écriture en yiddish et mirent ainsi au jour le livre de Simha.

Que raconte le Livre retrouvé? Sur les ghettos juifs de Pologne, que dit-il de plus, ou autrement, que tous les livres déjà publiés,



La famille Guterman aux temps heureux de Plock.

toutes les paroles entendues, arrachées à un « silence de la mémoire (1) », rendues à l'inoubliable et à l'imprescriptible? Que trouve-t-il encore à rajouter de cette histoire démesurée, de cette violence, de ce démantèlement systématique de la dignité, de l'être de l'homme? Rien assurément, si l'on se pense pais, avec Vladimir Jankélévitch, qu'« un crime insoupçonné appelle en quel-que sorte une méditation impuissable » (Pardonnez?, 1971), et que, comme l'écrit Jean-Louis Chrétien, « l'inoubliable est une souffrance de laquelle nous retirons aucun pouvoir de nous retirer. Il faudrait plutôt dire que c'est elle qui ne nous oublie pas ».

(L'Inoubliable et l'Inespéré, 1991.)

Sur le contenu du livre, sur les faits qu'il raconte, faisons silence afin de nous mettre à nouveau, le cœur serré, à l'écoute... Il faut en revanche aborder un autre aspect, lié à l'existence même du livre, à la signification de cette existence; signification qui ne s'arrête pas à lui, mais vient rejoindre notre présent. Simha, transcrivant les minutes du calvaire des siens, relatant l'invivable dont son peuple avait été abrégé, a fait œuvre de littérature. Cette affirmation ne heurtera que ceux qui ont de la littérature une pensée réduite, pour ne pas dire plus... Le geste de Simha est pourtant

bien, essentiellement, un geste d'écrivain. Mémorial « qui témoigne au nom de tous », son livre s'insère dans une généalogie, une filiation, une culture. Progressiste et athée, le combattant, au lieu du nom de Dieu transmis par la spiritualité juive, écrit celui de l'homme. Il écrit pour que ce nom soit entendu, transmis lui aussi, afin de n'être jamais oublié. Il y a là continuité plus que contradiction...

Le « mérite des pères »

Yakov, le fils émigré en Israël en 1950, découvrant l'œuvre de son père, ne s'y trompe pas. Reprenant, à la demande de Nicole Lapierre, le récit là où Simha a dû le laisser — à la déportation dans le camp de Soldau et à la fuite à travers la Pologne — il voit aussi que son existence et celle des juifs doivent s'appuyer sur cette mémoire, vivre d'elle, vivre du « mérite des pères ». L'identité n'est pas un élément accessoire de cette existence: elle est cette existence même.

Mais la chaîne ne s'arrête pas là. Ni le malheur. Et non plus la volonté de crier, contre lui, sa révolte, son refus. Raz — « secret » en hébreu — le fils aîné de Yakov, est tué, avec plusieurs de ses camarades, lors de l'attaque du château de Beaufort, en juin 1982, au début de la guerre du Liban. Raz avait vingt et un ans. Militant du mouvement La paix maintenant, Yakov adresse une lettre ouverte à Meaahem Begio et à Ariel Sharon: « ...Vous avez provoqué la destruction de tout mon univers (...) Le sang de nos fils hurle sur le sol ».

Nicole Lapierre, avec une rigueur remarquable, une intelligence à la hauteur de son objet, participe, elle aussi, à ce travail de la mémoire, y prend place. Sa démarche constitue un hommage à cette parole écrite, infiniment vivante, dont aucune barbarie, passée ou présente, ne peut décrier la fin.

Patrick Kéchichian

(1) Sous ce titre, Nicole Lapierre avait publié, en 1989, chez le même éditeur, les résultats de ses recherches sur la communauté juive de Plock (Le Monde des Livres du 17 février 1989). Le Livre retrouvé prolonge les réflexions contenues dans le Silence de la mémoire.

Le troisième aveu

Après ceux d'Artur London et d'Eugen Löbl sur les procès de Prague voici le témoignage d'Heda Margolius, veuve de l'un des condamnés

LE PREMIER PRINTEMPS
DE PRAGUE
Souvenirs 1941-1968
de Heda Margolius-Kovaly.
Payot, 295 p., 150 F.

Robert Margolius, chef de cabinet au ministère tchécoslovaque du commerce extérieur, fut l'un des onze dignitaires communistes peints en 1952 à l'issue du procès de l'imaginaire « Centre de conspiration contre l'Etat » qui aurait été dirigé par Rudolf Slansky, secrétaire général du PC jusqu'en septembre 1951. Deux des trois survivants, communistes convaincus de vieille date, ont déjà réuni leurs témoignages sur ce procès tronqué (1).

La veuve de Robert Margolius ne fut jamais, elle, une militante farouche. Elle explique ainsi leur adhésion et celle de certains de leurs amis au PC après la guerre: « Beaucoup d'entre nous se sont tournés vers le communisme non pas tellement à cause des sentiments de révolte contre le régime politique en place, mais parce qu'ils désespéraient tout simplement de la nature humaine qui se montrait sous son pire jour au moment de la guerre. Mais, à défaut de pouvoir renoncer au genre humain, ils préféraient blâmer l'ordre social et condamner la condition humaine ».

Cette jeune Pragoise juive, aujourd'hui vieille dame digne et

frêle, a vécu son compte d'épreuves: déportée avec ses parents en 1942 à Lodz, elle restera trois ans dans le ghetto-mouroir de Litmanstadt avant de connaître les affres du camp de concentration d'Auschwitz; quand elle réussit à s'évader au cours d'un transfert, elle bute sur la lâcheté de certains amis qu'elle contacte à Prague; elle digérera encore moins, à la Libération, la chasse aux sorcières dont les plus virulents partisans sont toujours — comme dans le reste de l'Europe d'ailleurs — ceux qui ont quelque chose à se reprocher ou qui, au mieux, sont des attentistes.

« Chute vertigineuse »

Elle raconte l'ineffable avec des mots simples. Elle dit le calvaire de la déportation, du procès et de la survie avec son fils Ivan, les atermoiements de la déstalinisation à Prague. Elle s'exprime avec pudeur et retenue, d'un ton presque froid. Peut-être parce que, pour elle, écrire ou se souvenir, c'est se réprimer par-dessus de gros rochers jusqu'au sommet pour se retrouver au bord du précipice et y redégringoler à nouveau; mais (...) au ralenti, tout en enregistrant chaque écorchure et chaque balafre, même et surtout celles dont je ne me tais pas aper-

que pendant une première chute vertigineuse » (2).

Cette femme blessée se supporte pas les réhabilitations à la sauvette et, en 1966, elle peut enfin se rendre à l'étranger pour un court voyage. Elle transmet alors à Pavel Tigris (qui édite à Paris sa revue *Témoignage*, qui paraît aujourd'hui à Prague) le document interne du PC (3) qui a été seulement lu aux militants (comme, en 1956, en URSS, le « prétendu » rapport de Khrouchtchev sur les méfaits du stalinisme).

Avec son second mari, Pavel Kovaly, et son fils Ivan, elle émigre, en 1968, aux Etats-Unis. Elle écrit alors ce témoignage, ce cri du cœur sur un de ces destins terribles où le nazisme d'abord, le communisme ensuite, se sont conjugués pour briser des vies.

Amber Bousgion

(1) Artur London: *L'Inceste. Dans l'engrenage du procès de Prague* (Gallimard, 1968). Eugen Löbl: *Procès à Prague. Un survivant du procès Slansky parle* (Stock, 1969) et *Le Procès de l'aveu* (Prague, 1952, Editions France Empire, 1977).

(2) Dans la version originale en tchèque parue en 1973, Editions 68 Publishers à Toronto. La version anglaise retravaillée et traduite à présent en français est parue en 1986 aux Editions-Union sous le titre *Under great stars*. Chez Plunkett Lake Press.

(3) Le Monde daté 29-30 mai publia de larges extraits du document apporté par Heda Margolius.

Nous sommes à la fois dans Laclos et dans Yseult.

Michel Crépu, *La Croix*



Je n'oublierai plus cette Yseult de onze ans, cette femme avant l'âge, et son long itinéraire à travers les éblouissements tragiques de l'amour.

Benoîte Groult

La phrase se déploie, ample et frémissante, dans une sorte de perfection classique.

Laurence Vidal, *Le Figaro*

Roman d'amour et de mœurs, écrit avec autorité et finesse.

Jean-Didier Wolffromm, *Vogue*

Dans ce très beau roman, Jacqueline Harpman tisse d'une façon originale et troublante une trame éternelle.

Catherine Rilloit, *Marie-Claire*

Jacqueline Harpman décrit la passion comme un cyclone dont seuls les amants habiteraient l'œil. Somptueux et inhumain.

Vakérie Hanotel, *Figaro Madame*

Non, ce n'est pas un roman d'amour comme les autres; il est un miracle permanent.

Pierre Maury, *Le Soir*

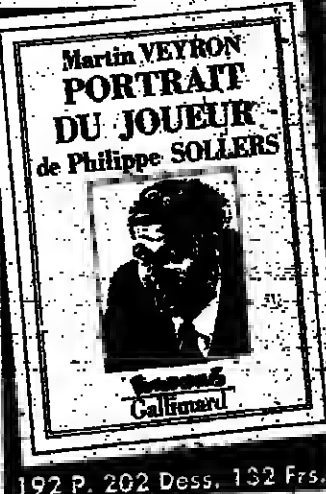
Sélection Fémina

Stock

Quand les cartes ont des puces, que les pétards se fument, que les virus se glissent dans les logiciels, le Petit Robert le note avec le plus grand soin.



DICTIONNAIRES LE ROBERT
Toute la richesse de la langue.



192 p., 202 Dess., 132 Frs.

Un peuple en suspens

Témoin engagé mais lucide, Francis Jeanson tente une « patiente exploration » de la complexité algérienne

ALGÉRIE
De retour en retard
de Francis Jeanson.
Le Seuil, 236 p., 95 F.

Francis Jeanson présente ses Algéries comme le « chaotique récit » d'une seule année algérienne, année de crise profonde puisqu'elle va de l'été 1990 à l'été 1991. De fait, en s'appuyant sur les témoignages recueillis au cours de voyages successifs effectués (après bien d'autres) entre ces deux dates, l'ouvrage suit un fil événementiel précis, au point, afin d'y voir plus clair, de s'appuyer par moment sur des chronologies en bonne et due forme.

On ira donc des élections municipales du 12 juin 1990, qui virent le triomphe du FIS (Front islamique de salut) jusqu'à l'acalmie qui suivit en juin 1991 l'arrestation de ses deux principaux dirigeants, Abassi Madani et Ali Benhadj. Après celles d'octobre 1988, Alger aura connu entre-temps d'autres journées dramatiques et sanglantes, dont on peut s'étonner qu'elles n'aient pas irrémédiablement compromis un processus de démocratisation hésitant, progressif, incomplet et incertain, mais qui paraît bien être la voie sur laquelle s'est engagé le pays.

L'intérêt majeur du livre de Francis Jeanson ne réside pourtant pas dans ce « récit », mais dans l'analyse — presque au sens psychiatrique du terme — qu'il tente d'un peuple dont le destin, aujourd'hui encore, reste « en suspens ». Au point que les amis algériens de Jeanson, avec l'humour un peu acide que l'on pratique de ce côté-là de la Méditerranée, l'interrogent eux-mêmes : « Dès que tu auras compris où nous en sommes, s'il te plaît, dis-le nous ! »

Trois interrogations

A partir de là commence ce que l'auteur appelle une « patiente exploration » de la complexité algérienne, d'un ressort, à notre sens, trois idées majeures. « Dans l'actuel contexte, d'abord, d'une Algérie abruptement défilée d'entrer en démocratie, il semble bien, tout à la fois, que la revendication culturelle soit plus ou moins tenue de se politiser pour acquiescer une existence sociale et que le débat politique, lui, ait le plus urgent besoin de se culturaliser pour reprendre sens aux yeux des citoyens. » « Une nécessaire osmose, d'autre part, entre le culturel et le politique » (propos de l'ancien premier ministre Mouloud Hamrouche), étant entendu que la distinction doit bien être faite entre une « foi », porteuse d'une « tension interne » mais « engagée dans le réel, apte à y dialoguer », et une « croyance », où Jeanson voit une « paresseuse ou peureuse dégradation d'une foi authentique en idéologie sécuritaire ». « L'aptitude, enfin, de la société algérienne à se démocratiser sans y perdre son âme », à



Francis Jeanson : une « radicale confiance ».

pénétrer, parallèlement, dans l'inséparable dialectique entre « l'obsolu du Coran et les urgences quotidiennes du développement ».

Ces observations — ou interrogations — n'ont rien d'abstrait dans la mesure où elles sont en relation directe avec les problèmes qui se posent à un pays où 60 % de la population a moins de vingt ans et où le choix d'une stratégie de développement fondée avant tout sur l'exploitation des ressources énergétiques fait encore l'objet de débats.

Francis Jeanson ne saurait parler de l'Algérie en observateur détaché. Il s'y est trop profondément impliqué — à commencer par son engagement dans le combat pour l'indépendance — pour ne jeter qu'un regard froid sur un pays qui est presque autant le sien que la France. Lui-même, à plusieurs reprises, avoue « l'entière, la radicale confiance que [lui] inspirent, plus que jamais, les évidentes ressources de ce peuple ». Mais, s'il est témoin engagé, il n'en est pas moins démocrate. Ce qui l'amène à porter des jugements sans aucune complaisance sur certains personnages en qui il ne peut voir que de mauvais pasteurs, menaçant de conduire le peuple algérien dans les directions les plus inquiétantes. A commencer par Abassi Madani, dont il qualifie le « mode de pen-

sée [de] proprement fasciste », le chef de file intégriste lui ayant, entre autres, déclaré sans la moindre équivoque que « l'islam (...) c'est un moyen, ce n'est pas une fin ». Sans parler de groupes ouvertement terroristes qui, eux, jouent délibérément la politique du pire.

Contre les idées reçues

Mais que dire aussi d'un système social dans lequel la femme reste, à cette date encore, un citoyen de second ordre ? Ou d'une jeunesse à laquelle, en dépit de toutes les promesses, les pouvoirs successifs n'ont pas encore réussi à donner un véritable et crédible but dans l'existence, et dont le désarroi fait une prise facile pour tous les extrémismes ?

Ces Algéries posent sans doute plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Mais elles ont l'immense mérite de combattre un flot d'idées reçues, souvent véhiculées par des médias étrangers un peu trop pressés, eux, de formuler des jugements définitifs. On y reviendra surtout pour y trouver quelques-unes des clés grâce auxquelles se déterminera, à moyen et à long terme, l'avenir du peuple algérien.

Alain Jacob

L'exception Fermigier

L'essentiel des articles de critique d'art disparu est réédité. On les relit sans lassitude. Ce n'est pas si fréquent...

CHRONIQUES D'HUMEUR
d'André Fermigier.
Avant-propos de Pierre Nora.
Préface et choix
de Jean-Michel Gaudier.
Gallimard, 392 p., 120 F.
LA BATAILLE DE PARIS
Chroniques d'urbanisme
d'André Fermigier.
Préface et notes
de François Loyer.
Gallimard « Le Débat »,
400 p., 115 F.

Du Larbaud, du Mirand, du Giraudoux : il y avait de ces écrivains en Fermigier. Comme eux, il aimait les provinces sereines et presque pures de corruption moderne, le Bourbonnais, les Charentes et le Tarn-et-Garonne. Comme eux, il relisait Shakespeare, Stendhal, Flaubert et Proust. Comme eux, il avait en horreur le débrailé et le clinquant, la réclame prétentieuse et la vulgarité, qui sont devenus de règle à mesure que progressait la société dite de consommation. Il rêvait d'un âge d'or perdu, fin du dix-neuvième siècle au début du celui-ci, temps de perfection où l'art ne construisait pas de centres commerciaux aux Batignolles, où les vacances se passaient à voyager luxueusement de manoirs amis en statuts thermiques et où les restaurateurs savaient faire cuire proprement rognons et pâtisseries.

Cet éden en alté, cette décadence pitoyable du goût et du savoir, il les a alternativement célébrés et déplorés un quart de siècle durant dans ses chroniques. *Le Nouvel Observateur* et *le Monde* les ont, tour à tour, publiées. Deux anthologies de bonne taille paraissent trois ans après la mort de leur auteur. L'une réunit les articles où Fermigier tournait en ridicule les aberrations et les fautes de ceux qui prétendaient donner à Paris un

air de métropole mi-Chicago mi-Osaka. Elle se lit avec effroi. Quoi ? On voulait vraiment abattre la gare d'Orsay pour bâtir un hôtel aussi laid que celui qui déshonore le boulevard Saint-Jacques ? Et des tours en forme de serre-livres contre Saint-Eustache ? N'ous avons donc échappé à cela, quand même — mais ni au Forum des Halles ni au Palais des Congrès. Les mêmes hauts fonctionnaires aveugles, les mêmes architectes pompeux, ou leurs fils ou leurs clones, exercent aujourd'hui leurs talents, il faut y songer sans relâche. *« Camélot de l'urbanisme »*, écrivait d'eux Fermigier. Il est fâcheux que le présent lui donne si fort raison.

On ne fera qu'un reproche à ce volume : il manque une bibliographie complète des textes que Fermigier a consacrés à ces questions. Cette liste eût été plus utile aux historiens à venir que les notes indiscrètes et vainement polémiques qui flanquent les textes.

Aimant avec passion haïssant de même

L'autre recueil rassemble des articles dont on ne peut ni énumérer ni classer les sujets, car ils traitent de tout, de politique et de gastronomie comparée, de morale et d'archéologie, des guides Michelin et de Maria Callas, des prophéties épileptiques et télévisées de Malraux et de la religion de l'avant-garde, des méfaits des gravillons et de Thomas Couture.

« Articles » n'est du reste pas le terme approprié. « Récits » vaudrait mieux, le récit d'une pérégrination entre deux monuments de Paris ou deux chefs-lieux de canton faisant généralement office de prétexte à digressions, paranthèses, réflexions, souvenirs et sous-entendus. Pratiqué par un idéologue sermonneur ou un causeur creux, ce procédé de conver-

sation écrite est insupportable d'ennui et de fausseté (sur ce point, voyez quelques-uns de nos chroniqueurs contemporains). Employé par Fermigier, il fonctionne presque à tout coup. Paragraphe, allusion, sentences, filent à bonne allure. Le style va vite. Que le mot soit juste, l'épithète cruelle, qu'il fasse rire s'il se peut et qu'il fasse mal s'il le faut.

Trop mal ? « On n'a pas de talent si l'on n'aime avec passion ou si l'on ne hait de même : le talent est aux sincères et aux rageurs, non aux indifférents et aux lâches », écrivait Huysmans. Fermigier a mis ces sans principes en pratique, aimant et haïssant avec rage. L'époque lui en a tenu rigueur avec tant de constance qu'il a fini par cesser de publier. Ce qu'il haïssait plus que tout ? La bêtise et la vulgarité. Ce qu'il aimait ? L'art, tous les arts, — beaux-arts, arts appliqués, arts mineurs, — et la littérature plus que tous sans doute, pour même que la peinture, quoiqu'il en connaît l'histoire admirablement.

Qu'a-t-il fait lui-même, sinon de la littérature, de la littérature par feuilletons et manœuvres détachées, genres assez comparables à celui des correspondances d'autrefois, écrites pour être lues dans un salon ? Ce n'est point hasard si l'une de ses meilleures chroniques portait sur la Correspondance de Flaubert. « Pas une fausse note, pas une pose, pas un cliché : la vérité même, on y est, on y croit », écrit Fermigier des lettres du voyage en Orient. Ce sont ses propres exigences. Du refus de l'artifice, quand ironie et froideur défendaient contre la tentation du lieu commun, du devoir d'intelligence et de netteté, il avait fait sa règle. Aussi fut-il un critique d'exception. Le seul de son temps que l'on puisse relire sans lassitude dix ou vingt ans après ? C'est bien possible.

Philippe Dagen

Art, argent, pouvoir

Crise du marché, crise des institutions, crise de confiance : un pamphlet et deux essais font l'état des lieux. C'est triste

DE LA PEINTURE MODERNE EN GÉNÉRAL ET DE LA SPÉCULATION EN PARTICULIER
de M. Binoche.
Le Pré aux Clercs,
coll. « Pamphlet », 198 p., 98 F.

LE POUVOIR DE L'ART
d'Alain Boubli.
Belfond, 310 p., 135 F.

DES BEAUX-ARTS AUX ARTS PLASTIQUES
Une histoire sociale de l'art
de Gérard Monnier.
La Manufacture, 360 p., 135 F.

Il faut, pour oser frapper à coups redoublés la main qui vous a nourri quelques dizaines d'années, soit une inconscience vraiment admirable, soit le cynisme le plus affreux, soit une conversion de feu sous la forme d'une question terrible : « N'as-tu pas honte de dupes les riches et de corrompre les artistes ? »

Sa conscience ensanglantée, M. Binoche a réfléchi. Est-il si mauvais ? La spéculation, qui assure l'ordinaire de ses ressources, est-elle si criminelle ? On imagine les débats nocturnes qui le privaient de sommeil, il a conclu enfin et publié ses réflexions dans un livre qui rassurera les inquiets et convaincra les soupçonneux. Non, la spéculation n'est pas immorale. Elle est même très morale, car elle met en jeu les richesses des artistes, les mauvais artistes. Selon notre auteur, l'art moderne tel qu'il s'échange en salle des ventes n'est au fond qu'une bouffonnerie, et ceux qui

s'y laissent prendre n'ont que ce qu'ils méritent. La thèse est simple et consolante, un rien trop simple même. Fusiller Carzou et Mathieu, clamer la grandeur de Picasso et de Miro n'y ajoute rien, hors des banalités. Quant à prétendre que la notoriété d'Atlan et de Combas ne s'explique que par le jeu des placements, c'est pousser la démonstration jusqu'à l'absurdité. D'un homme aussi bien informé que M. Binoche, on pouvait espérer plus de subtilité.

Paradoxe lacune

Le *Pouvoir de l'art* d'Alain Boubli est à l'opposé : une étude largement argumentée et garnie d'exemples, une compilation érudite de tout ce que les historiens d'art ont publié sur les collectionneurs et les mécènes. Procédant par ordre chronologique, le livre décrit les rapports des peintres avec leurs patrons, ecclésiastiques,

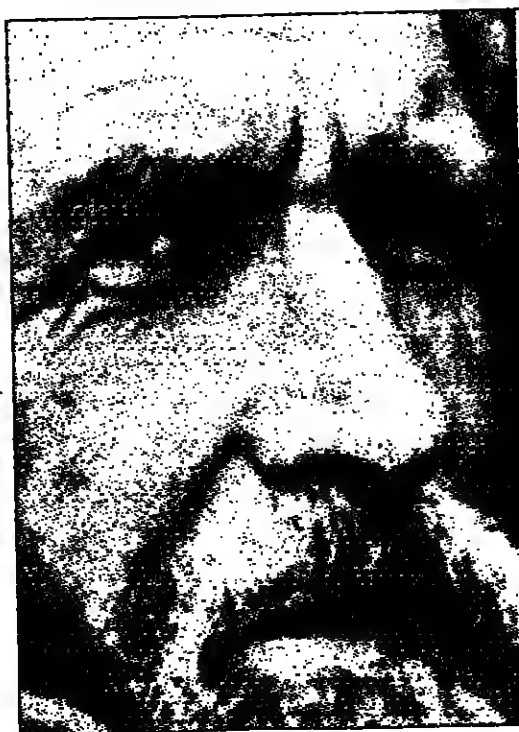
princes et marchands, du Moyen Âge à nos jours. Les quatre premières parties, qui traitent du passé, opèrent une synthèse de ces travaux, synthèse assez précise et nuancée pour que la lecture n'en soit pas sans mérite.

La dernière, consacrée au présent, déçoit un peu en raison de la personnalité de l'auteur. Signées de l'ancien directeur de cabinet de Pierre Bérégovoy, spécialiste de politique bancaire et industrielle, ces quarante pages manquent étrangement de substance et de détails. Comment fonctionnent la spéculation artistique et les flux qui la gonflent, quel rapport la relie à la spéculation boursière ? Vont-elles de pair ou l'une prend-elle en cas de crise la suite de l'autre ? Un peu de théorie économique appliquée à l'histoire de l'art n'aurait pas été déplacée ici — paradoxe lacune.

Gérard Monnier, bien qu'historien de l'architecture de profession, procède, lui, en juriste. Le sous-titre de son ouvrage annonce une histoire « sociale » des beaux-arts. « Institutionnelle » serait juste. De la Révolution à aujourd'hui, la mécanique des salons et des jurys, celle des musées et du sous-secrétariat d'Etat aux beaux-arts devenu ministère de la culture sont décrites soigneusement comme autant de systèmes de sélection et de promotion. Sans polémiquer, presque sans juger, Gérard Monnier fournit les éléments nécessaires à une analyse enfin méthodique de ces phénomènes, trop souvent évoqués au hasard, qui se nomment académisme, art officiel, avant-gardisme et modernité.

Aussi extravagant que cela puisse paraître, une telle somme érudite n'existait pas. « Le Monnier » a donc devant lui un bel avenir de manuel à l'usage des historiens, des critiques et, naturellement, des artistes.

Ph. D.



Être vivant,
être seulement vivant,
ne jamais oublier
ce privilège...



Llewelyn Powys.

Un nom célèbre. Un prénom à découvrir.



HATIER

COLLECTION TERRE ÉTRANGÈRE

L'ANFIAC édite
CARNETS

Lettre d'Informations
pour la vie Artistique
et Culturelle

sur abonnement 10 numéros
par an

ANFIAC - PARIS
Tél. 42 77 33 22

Luc Lang

Littérature

Marc

LIVRES • IDÉES
HISTOIRE

Sagesses antiques

De l'éloge de la vacuité selon Pyrrhon au stoïcisme de Marc Aurèle
un voyage dans le temps... d'une étonnante actualité

D'ELIS A TAXILA
Éloge de la vacuité
de Patrick Carré
Critérion, 110 p., 75 F.
MARC AURÈLE
de François Fontaine
De Fallois, 358 p., 160 F.
MARC AURÈLE
de Pierre Grimal
Fayard, 450 p., 150 F.

Après une longue absence, un bourgeois, un manchot et un rouquin arrivent dans un village verdoyant du nord-ouest du Péloponnèse, «porte» du haut massif de l'Erymanthe, où le seigneur rouquin garde la ferme paternelle. Ils reviennent de la guerre - d'où revient, après tant d'années, par-ci par-là, cette guerre fut l'expédition d'Alexandre, et le rouquin, un nommé Pyrrhon, philosophe de son état, s'est frotté aux mages et aux brahmanes; il sera désormais le témoin, non plus des bouleversements du monde, mais des troubles de sa province, l'Élide (chef-lieu Elis, sanctuaire principal Olympique), tandis que les armées macédoniennes s'arrachent les morceaux de l'immense conquête.

En outre coiffant cela dans Yavana (lire notre encadré), Patrick Carré n'a pas écrit un roman historique. Tout didactisme et tout pédantisme sont absents de son œuvre.

Il publie, en même temps, un essai sur l'héritage pyrrhonien, *D'Elis à Taxila, sous-titré Éloge de la vacuité*. Ce sont un peu les pilotes du roman, une riche forêt où l'on ne se perd pas sans plaisir. Dans cette méditation lyrique et savante convergent la Grèce, l'Inde, la Chine. L'Occident n'a pas voulu du «trésor surhumain» rapporté par le sage; la non-différence, le rejet des dualismes, le sentiment de l'instabilité et de l'incommensurabilité des choses. Peut-être y avons-nous eu raison de n'en point trop vouloir.

Pyrrhon se conformait aux exigences du pouvoir en place sans adhérer pour autant aux valeurs que celui-ci proclamait. Comment ne pas ressentir, aujourd'hui, où les pouvoirs semblent renouer à se payer d'idéal, l'écho des préoccupations de ce sage lointain? A cultiver la vacuité, il finit en yoghi, «vieux fou divin», sur les hauteurs de l'Erymanthe, devenu montagne sacrée, Himalaya hellénique. Le livre se clôt sur des cendres: meurt le lampé de Pyrrhon, meurt le bûcher où s'est couché le brahmane Calanos; c'est «le chaos que laisse la sagesse en s'éteignant».



Contre ce chaos, le refus du dogmatisme est la leçon que Pyrrhon, dit Patrick Carré, aurait apprise, à l'école de Calanos, et de ses pairs. Peut-être l'auteur exagère-t-il l'influence que, pour le moins, fut à double sens? En tout cas, il a très bien lu les auteurs anciens, et peu importe qu'il fasse fleurir les bougainvilliers en Élide antique ou couvre de fœtus (en même temps que d'un cadre plus orthodoxe) le palais de Persépolis. Le plaisir reste vif de voir revivre, cette société bouillonnante, entre Aristote et le Portique, héritière largement de Diogène le Cynique, où militèrent les grandes morales de l'Antiquité.

A côté de celle d'Epicure, l'autre de ces grandes morales fut le stoïcisme, qui monta sur le trône en la personne de Marc Aurèle, presque cinq cents ans après Alexandre et Pyrrhon. Deux biographies fort différentes et, disons-le d'emblée, fort inégales, le font revivre. Fort inégales, certes, et on le regrette un peu pour François Fontaine, qui a du talent, une plume entraînée et facile. Il connaît de longue date la dynastie des Antonins et ses histoires de famille. Toutefois, il était difficile de concourir avec Pierre Grimal sur les deux points forts de toute biographie du prince philosophe: d'une part, l'influence du stoïcisme sur sa politique et son

administration, le rapport entre la personne privée, auteur, «à soi-même», des célèbres *Pensées*, et le maître du monde conscient de son rôle. De l'autre, non moins attendu en notre époque où l'on ne parle que trop d'«invasion», le premier (dit-on) choc des Barbares contre l'Empire fin 166, frémissement où la tentation est grande de lire les prémices de la désagrégation - qui se produisit, au vrai, environ deux cent cinquante ans plus tard!

A cette tentation, François Fontaine cède avec fougue, refusant en même temps de regarder de trop près ces peuples celtes, germaniques ou iraniens. Tandis que Pierre Grimal a la patience de suivre les Cos-

tobques et les lazynes, les Quades et les Marcomans. Il réfléchit sur les mobiles des uns et des autres, refuse la problématique facile des guerres coloniales, pourrissantes *sub specie aeternitatis*: le harcèlement a été aussi le fait des Romains projetant la conquête de nouveaux territoires. Et à l'image simplifiée d'un Empire barriqué derrière son limes se substitue, avec ses doutes et ses acquis, la ferme analyse d'une politique.

Mais le triomphe de Grimal, c'est évidemment le portrait de Marc Aurèle, en stoïcien, en empereur et en homme. Grâce à une familiarité inégalée avec les textes, il reconstitue avec richesse et précision la personnalité de son héros, formée par l'exemple vivant plus que par les raisonnements théoriques, fait la part respective des lectures et des rencontres, dépeint sa vigilance et son souci de concorde, très romains, à l'extérieur, ses abandons, en grec, dans l'intimité. Pierre Grimal prend grand soin de ne pas trop attribuer à l'influence stoïcienne dans l'administration de l'empereur. Ce n'est pas à elle que nous devons l'état-civil, ou plutôt, «l'établissement d'un état-civil uniforme, dans toutes les provinces de l'Empire», dont il montre bien les conséquences pour la protection de l'individu. En revanche, il fait voir que la condamnation du christianisme par Marc Aurèle est d'abord le fait du philosophe et n'a certainement pas entraîné, de la part de l'empereur, de persécutions systématiques.

Ombres et lumières, savamment pondérées: Pierre Grimal invite à une réhabilitation de l'Empire sous Marc Aurèle, face aux excès des prophètes après coup de la décadence romaine, dont François Fontaine vient malicieusement grossir les rangs, comme face aux détracteurs, plus universitaires, de la «paix romaine». Mais plutôt qu'un plaidoyer, voici un livre de sagesse - bel hommage au plus conscient des empereurs.

Pierre Chuvp

La magie du vide

YAVANA
de Patrick Carré
Phébus, 398 p., 149 F.

Le non-philosophe Pyrrhon n'a laissé aucun écrit: Patrick Carré se donne la liberté de reconstituer sa vie, son itinéraire spirituel. Il le fait sur deux plans: le présent, avec le retour de «l'homme roux» dans son village natal d'Elis. Et le passé quand, avec une cour d'intellectuels et de militaires, Pyrrhon suit Alexandre dans ses conquêtes à travers l'Asie Mineure, convaincu de la marche du roi vers une «compréhensive appropriation du monde qui confondrait le savoir hellène et le savoir non hellène d'Asie».

Car - et c'est ce qui confère à la narration un ton neutre, éteint, d'épopée stone - Pyrrhon est un non-guerrier. Il essuie, comme un spectateur impassible, au tumulte des armes, à la chute des villes, préférant, dans les heures des combats, goûter aux leçons de son maître Anaxarque d'Abdère, qui prêche «l'instinct de sagesse».

Mais la fascination qu'il éprouve pour Alexandre s'évanouit. Le roi lui apparaît bientôt comme un «monstre de démesure», capable des pires injustices et cruautés - celle, notamment, d'arrêter et d'emprisonner dans une cage l'historien Callisthène.

Au terme de ce pèlerinage ensablé, Pyrrhon se rend compte qu'il n'a pas réussi à atteindre une vérité compatible avec «l'horreur et la beauté» de l'univers et qu'il n'a couru jusqu'au bout du monde que pour en perdre le goût.

Dans cette fresque du désenchantement spirituel, cette saga de la désillusion morale, Patrick Carré refuse les flimboyances du récit historique et ne semble décrire les péripéties romanesques que pour en démontrer la vanité.

L'auteur accentue ce dépouillement quand, évoquant le retour de Pyrrhon à Elis, il retrace les étapes de son voyage intérieur vers le dénuement total. Si Pyrrhon accepte d'abord le triomphe qui lui est réservé et l'honneur de la charge de grand prêtre de la cité, c'est qu'il aspire non pas à être «influent», mais «tranquille». Dans de longues proménades avec ses disciples à travers un «jardin dialectique», Pyrrhon se délivre de toutes les opinions qui sont «encore accrochées à son âme».

La «dissolution des images»

Il prône non seulement l'équivalence de toute chose, mais l'abstention, c'est-à-dire l'arrêt du jugement «pareil au ciel vide et pur». Grâce à cet état de non-émotion, d'apaisement spirituel, la pensée cesse de nous dériver jusqu'à la transparence qui les constitue. Sa principale occupation est la «dissolution des images»: il veut être «un peintre à l'envers dont les brosses dissolvent les couleurs éblouissantes du monde».

Patrick Carré fait de même pour son récit: il le décolore, lui retire toute chair, crée un paysage mental, un espace abstrait où les décors et les contours des personnages finissent par se fondre dans une brume d'irréalité, une pure illusion de formes. On frise, à force de neutralité, le non-roman. Patrick Carré maintient ainsi son texte sur une crête aride jusqu'à ce que Pyrrhon se retire sur la Rocher, perdant la mémoire de lui-même avant de «disparaître là où il est apparu».

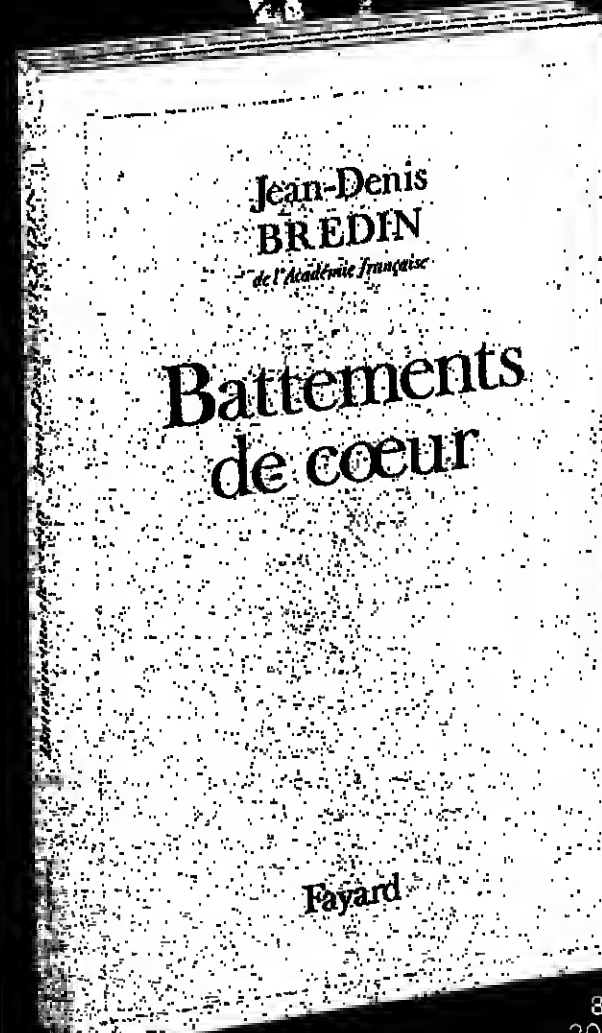
Cette magie du vide sur laquelle repose Yavana risque de déconcerter les amateurs de foisonnement romanesque. Elle séduira ceux qui cherchent dans un livre les reflets d'une sagesse perdue.

J.-N. P.

JEAN-DENIS BREDIN

Un art véritable de conter simplement... Bredin est un envoûteur.

Annette Colin-Simard,
Le Journal du Dimanche



89 F
204 p.

Amours bizarres, étranges, horribles: que d'amours splendides il a rêvés! Et quelle manière d'aiguiser son regard pour débusquer les blessures secrètes, les détresses invisibles...

On sourit beaucoup, on rit parfois, on s'émerveille. Tant de choses en si peu de mots. On voudrait demeurer longtemps dans le climat du livre.

Florence Noiville,
Le Monde

FAYARD

on Fermigier

argent, pouvoir

Luc Lang

Liverpool
roman



"Ce tableau fantomatique d'un monde de promesses et de ténèbres est un bel exploit d'auteur"
André Brimacombe/Le Figaro

"Le lecteur est heureux de tout ce poids d'énigmes et de sous-entendus telluriques"
Alain Baudouin/Le Quotidien de Paris

"Il faut suivre Luc Lang aveuglément"
Jeanne Saintjean/Le Monde

nrj

GALLIMARD

livres

Souvent imitée, jamais égale, la Foire du livre de Brive-la-Gaillarde reste unique. Les Brivistes ont trouvé un « truc », qui marie l'effervescence littéraire à d'illéchantes récréations gastronomiques. Et ça marche.

C'est précisément cette démonstration-là que Brive, vers 1900, fait passer sous le terme de « foire », qui sonne terroir, à être préférée à celui de « salon » qui fait Fauriol-Bourg-Saint-Germain. Le samedi matin, sur la grand-place de la ville, les deux marchés se jouxtent, celui chanté par Brassens - « Au marché de Briv-la-Gaillarde, à propos de bottles d'oignons... » - et celui du livre (la manifestation a traditionnellement lieu en fin de semaine, du vendredi au dimanche). Si le mot « foire » sonne comme celui de « forum », ce n'est pas fortuit. « *Mettre le livre sur la place publique* », dit le dictionnaire, « c'est proclamer des Brivistes, ainsi que le souligne le délégué général de la manifestation, M. Bernard Marjot ».

Cent mille personnes « marchent » chaque année. L'affluence est telle qu'en 1989, en plein après-midi, alors que se disputait un match de rugby France-Frédéric « dit » d'Orléans - la halle qui abrite la Foire du livre a dû être provisoirement fermée au public. C'est dans cette halle, baptisée sans rancune « Georges-Brasens », que, chaque année, quelque trois cent cinquante auteurs sont livrés à la curiosité dévorante des chalandes. Rien de tel, paraît-il, pour stimuler les ventes et, sans doute, la lecture. « Si vous voulez encourager les gens à lire, assure M. Martinat, le contact avec les écrivains est indispensable. »

Il s'en vendu trente mille ouvrages en trois jours à Brive l'année dernière. Et si l'en est dédié presque autant, la chasse aux autographes s'ajoutant à la joie de côtoyer en chair et en os les auteurs vs « à la tête ». Avoir été aperçu les semaines précédentes sur le plateau de « Caractères » ou d'« Ex libris » garantit aux auteurs ainsi adoubés de fameuses boucassades devant leur stand. Bien peu de vedettes du moment ou de renommée éprouvée osent se dérober à ce plaisir – ou à ce supplice. Tout bien sûr, M. Marc Lescarbot ne se souvient pas de deux réfractaires, P.-M. G. Clézio et Patrick Modiano. La chronique locale abonde, on revanche, de séances de signatures mémorables, comme celles, l'année dernière, de Gilles Perrault pour *Notre ami le roi* ou de Claude Michelet pour son *Appel des engoulevants*.

Accusé ministre du Général et de Georges Pompidou, gauliste de gauche et de droite, député (non inscrit) passé républicain, la majorité présidentielle, M. Philippe Séguin est un homme avisé qui a toujours tenu « sa » place à laisière de la politique. Aucune vendette de ce monde-là n'a jamais mis les pieds es qualités, fit-il ministre d'un livre paru dans l'année, selon la règle commune. Les Brivistes cultivaient avec un soin pointilleux la réputation de leur poitrine, qui se vout le grand rassemblement annuel d'autochtones français et, à l'occasion, francophones, mais rien d'autre. M. Philippe Séguin ou M. Laurent Fabius peuvent bien être admis, comme en 1990, dans le

La Foire du livre coûte aux contribuables brivistes quelque 2,5 milliards de francs par an, selon M. Christian Trigueros, directeur des affaires culturelles. Elle pourrait passer pour une opération médiatique oœbreuse - après tout, Brive o figure qu'au quatre-vingt-cinquième rang des agglomérations françaises (1). Ou pour une lubie du maire, agrégé d'histoire, normilien et auteur à ses heures. Mais l'action de la municipalité o faveur de la lecture est au diapason.

Selon M. Jacques Delon, directeur du service de lecture publique, 20 % des Brivistes sont abonnés à la bibliothèque municipale contre 12 % pour les villes de taille comparable, c'est-à-dire qui comptent entre vingt mille et cent mille habitants (2). Le score est d'autant plus remarquable qu'en fait d'enseignement supérieur, donc d'étudiants, Brive n'abrite pour l'instant qu'une école de droit (deux ans d'études), un institut universitaire de technologie et une école de commerce.

Brive dépense 2,5 millions de francs pour sa foire, mais aussi 97 francs par habitant chaque année pour sa bibliothèque. Les dix mille abonnés empruntent «vingt-six à vingt-sept ouvrages en moyenne par an». Ladite bibliothèque trône, symboliquement, au cœur de la ville commerçante et industrielle. Des travaux sont en cours, destinés à tripler sa surface. Coût : environ 19 millions de francs dont plus des deux tiers seront supportés par l'Etat. L'inauguration est prévue à l'automne 1992, pour la onzième Foire du livre, pour montrer que Brive continue de prendre le livre au sérieux, les lampions de la fête éteints.

Cette année, et dans le même souci, la foire souhaite s'ouvrir davantage aux scolaires. Le vendredi, jour de petite affluence, leur sera consacré. L'opération a eu un peu de retard à l'allumage, mais, comme le remarque celui qui la pilote, M. Yvon Delvert, directeur de l'école Marie-Curie, « le pi est pris pour les années suivantes ».

Chaque établissement scolaire a été invité à bâtir un projet dont la forme serait le prétexte ou l'aboutissement. Une classe de CM1 se propose de prolonger des activités nautiques par la lecture de romans de la vie, de l'eau et le milieu marin. Des élèves participent au colloque « Le Lire à vingt ans » organisé par le Monde et le Magazine littéraire. D'autres souhaitent rencontrer tel ou tel auteur de romans nautiques. Un autre groupe d'élèves prépare un BTS aimedoite qu'un « commercial » de chez Belfond vienne leur parler du lancement de *Scarlett...* Tous les projets ne seront pas exaucés, mais la lecture sera toujours l'occasion d'un travail sérieux, d'un échange d'académie, de sensibiliser les jeunes de Brive à l'événement.

Cette volonte d'enraciner la Foire du livre dans le milieu social n'empêche pas celle-ci de dissocier l'autonomie de ses lieux médiatiques. En amonçant sur place, leur ultime sélection des jurés du Prix Goncourt donne chaque année on précieux coup de pouce à leurs bêtes corréziens. Les auteurs encore en voyage se sentent tentés de faire le tour, couverts par leur éditeur et leur attachée de presse. Le suspense dure jusqu'au samedi, qui relance les spéculations sur les chances des finalistes. La date est fatale qui donne à cette manifestation une allure de dernière ligne droite avant les grands prix littéraires. D'autres prix sont attribués sur place, tel le prix de Montréal/Brive de littérature pour la jeunesse (une charte concrétise, depuis l'année der-

Ainsi va, d'autocélébrations en autopromotions, le mood de l'édition, que les gens de Brive s'entendent à merveille à choyer. Un train spécial embarque les Parisiens le vendredi matin gare d'Austerlitz pour ne les y ramener que le dimanche soir. Chambres de la sorte, auteurs, éditeurs et journalistes débarquent à Brive sinon toujours gaillards - le «Train du livre» a une réputation de haute gastronomie; - du moins ravivés de leur escapade.

Ce n'est, du reste, qu'un début. Groupés au sein de l'association les Amis du livre, quelque cent cinquante Brivistes bénévoles sont là qui les attendent avec l'unique mission d'être aux petits soins, lors des séances de dédicaces ou pour la tournée des meilleurs restaurants de la ville. Au fil des années, de solides relations se sont nouées entre ceux que M^{me} Eliane Brousse, vice-présidente de l'association, comme avec une voix mouillée « *nos auteurs* » et leurs hôtes. L'hommage que cinquante-cinq cents de plume leur rendent aujourd'hui dans une plaquette-mémorial est témoin.

Jean Favier : « Brive est une foire, et le public qui vient là devant de l'écrivain n'y serait pas allé ailleurs. S'annonçera-t-on que l'on y reçoit parfois un coup de cœur ? » Robert Sabatier : « A chaque retour de la Foire de Brive, mon père-personne m'accuse 6 livres - je veux dire 3 kilogrammes, - mais des livres (au masculin), j'en ai dédié beaucoup à de charmantes personnes, lectrices et lecteurs, adultes et enfants, que je retrouve d'année en année. »

Côté business, rien à dire non plus. La Foire du livre coûte de l'argent aux maisons d'édition, en frais de séjour et de déplacement des auteurs en particulier, car ce sont les sept libraires de la ville qui empochent les recettes des ventes, dont ils reversent une partie à la municipalité (370 000 francs l'année dernière, selon M. Trigueros). Aucun éditeur ayant pignon sur rue ne songerait, malgré tout, à faire l'impasse sur cette manifestation.

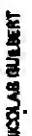
Les bemois à ce concert de louanges viendraient plutôt de certains libraires de la ville qui, bien qu'étroitement associés à la manifestation, en perçoivent les limites. M. François Janaud, le patron de la librairie Du veot dans les pages, est de ceux-là. Lecteurs généralement exigeants, ses clients privilégieraient plutôt le rapport au texte que la chasse aux dédicaces. *« On ne les voit guère, assure-t-il, à la Foire du livre »*.

M. Alain Seignolle, le gérant de la librairie qui porte son nom, a d'autres inquiétudes. « En dix livres ou pas, il constate que les affaires vont mal : « La campagne corrézienne se vide, nos régions dépeuplent et les gens lisent moins. Comment voulez-vous que nous n'en subissions pas, nous aussi, les conséquences ? Si la crise de l'édition, de la lecture et de la librairie il y a, la Foire de Brive ne la résoudra pas, c'est certain. Tout au plus contribuera-t-elle, au cœur de la France profonde, à l'enrayer. Cela, les pessimistes ne le contestent pas.

Bertrand Le Gendre

(1) *Histoire de Brive et de sa région*, sous la direction de Jean Charbonnel, coll. « Univers de la France et des pays francophones », éditions Privat, 1991.

(2) *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989*, La Documentation française.



**Un groupe d'écrivains, un éditeur et leur mentor :
il y a une école de Brive. Label déposé... et à succès**

Depuis quelques années, et alors que les bannières littéraires n'ont plus vraiment cours dans le paysage romanesque français, il est question d'«oeuvrabilité». Celle-ci n'a rien à voir avec la monnaie du même nom, qui, de 1936 à l'avant-guerre, se composa de journalistes, d'écrivains, de chroniqueurs, de romans, de réflexions et de sensibilités démo-cristiques. C'est intellectuels progressistes s'étaient rassemblés autour de la personnalité très charismatique que fut Edmond Michelet, rappelle le maire de Brive, M. Charbonnel, historien de formation. Georges Houdard, Daniel-Rops, Georges Bidault, parmi d'autres, ont alternativement été plus de Brive hostile à Munich et, plus tard, à Vichy, qui fut à la source d'un foyer de résistance très important.»

Qu'est-ce donc que l'école de Brive? des années 80? Ou label sans doute abusif s'il s'agit de désigner un démarche esthétique, un courant intellectuel adopté par un groupe de créateurs. Car, au dire même de son «mentor», Jacques Peuchemant (1), éditeur depuis plus de vingt ans chez L'Éclat, Brive n'est «vraiment un peu étriqué», utilise une première fois par la presse et repris par les intéressés pour son efficacité médiatique – désinstituant plutôt la production romanesque d'une «bande de copains», plus enclins au chat et aux «joyeuses libations qu'aux exercices de transcendance sur le roman. Des copains, des copains, des copains, doigts d'une main et un éditeur, trois originaux, résidents fermes ou épisodiques d'un territoire, situé entre Lot et haute Corrèze, dont Brive constitue le cœur (2).

Outre cette unité géographique,

Micheli Peyramaud, Claude Michélet, Christian Signol, Denis Tillinac et Gilbert Bordes (par ordre d'entrée dans la ronde) ont en commun de faire « de la littérature sans guillemets », selon l'expression de Jacques Peuchmaurd. Tour à tour roman historique, saga familiale, contes du monde, romans de province, romans, cette littérature est particulièrement prise par le grand public, puisque la vente des titres de « l'école de Brive » ostille, pour la majorité d'entre eux, entre 50 000 et 500 000 exemplaires, chiffres atteints par chacun des deux premiers volumes de la saga villageoise.

Michélet, le plus jeune: fils d'Edmond Michélet dont il traitait souvent sans haut.

« Ces auteurs font des livres qui racontent simplement des histoires, précise leur éditeur. Ils sont réputés faire de la littérature populaire, dans la grande tradition héritée du dix-neuvième siècle. Et si ces livres ont un tel succès, c'est parce que, justement, le ton général de la culture en France, dans le domaine du livre, est toujours influencé par le roman du dix-neuvième. »

Jacques Poncheaurd et Michel Peyramande se sont rencontrés au début des années 50. Beaucoup de livres et quelque vingt ans plus tard, en 1974, l'auteur du *Printemps des pierres* introduisait Claude Michelet auprès de l'éditeur. Cela se passa autour d'un vin d'honneur donné lors de la première Foire du livre de Brive. La chronique mouvementée du village de Saint-Lib-

nal prenait son élan pour la tête de liste des meilleures ventes des librairies : Des grives aux loups, en 1979 ; Les palmes ne passeront plus, en 1980 ; puis l'Appel des engoulements, publié il y a un peu plus d'un an. « Dans le même temps, je découvrais Christian Signot, inconnu Jacques Peuchemard. Un jeune homme timide qui à fait preuve d'une patience et d'une confiance extraordinaires envers moi, en retrouvant les versions successives de son manuscrit. » Achèvement couronné de succès puisque les Cailloux bleus « s'envolèrent à près de 80 000 exemplaires. » Denis Tilmann, le « fil plutôt connu à Paris. Il avait donné aux Éditions des autres un petit livre merveilleux que nous avons réédité depuis. Spilcen en Corée, sa jeunesse, recueil des traits de la société provinciale. Quant à Gilbert Bordes, il est arrivé, juste récemment, après avoir publié deux livres chez Latite. L'Angelus de minuit (1989) et le Roi en son moulin (1990) ont, à leur tour, créé le plafond des 200 000 exemplaires. » Il avait sa place, naturelle dans l'école de Brive, ajoute Jacques Peuchemard. Un Cortizien adorable et un peu fou... »

S'il y a une réelle sympathie pour cette bande de bons vivants qui « véhiculent l'image de la cité gaillarde où l'on aime bien boire et bien régaler », le maire de Brive émet quelques réserves sur le terme « école de Brive ». « J'y vois certes une unité géographique et éditoriale, un même domaine littéraire exploré en des styles différents. Mais ces trois approches ne suffisent pas à valider le terme d'école », dit-il.

*Qui a écrit ce recueil d'essais
sur la politique chinoise ? **



TOUS LES TITRES, TOUS LES AUTEURS, TOUS LES SUJETS
Une information immédiate sur tous les livres disponibles en
langue française. Plus de 300 000 titres. Mise à jour permanente.
Un service du Cercle de la Librairie

*Tobex dans titre : Humeur honneur

ΣΥΛΛΟΓΗ

140 F

ACTUALITÉS

L'amitié dans les livres

Une exposition — passionnante — rappelle le souvenir d'Adrienne Monnier la « nonne des lettres », et sa Maison des amis des livres

En ces temps de « fureur » et d'évaluation « scientifique » des pratiques culturelles, le nom de la Maison des amis des livres résonne d'une manière d'émotion nostalgique. Hors de tout passéisme, il semble même plus adapté, plus adéquat à la lecture, cette activité que l'on aura toujours quelque difficulté à séparer de la sphère du privé. La belle exposition consacrée à Adrienne Monnier et à la Maison du 7 de la rue de l'Odéon, présentée par l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) au Centre national des lettres, reconstitue ce cercle intime et cultivé où les plus grands écrivains de la première moitié du siècle se retrouvaient.

C'est le 15 novembre 1915 qu'Adrienne Monnier, grâce aux indemnités obtenues par son père à la suite d'un accident du travail, ouvre sa librairie : « Rue de l'Odéon, il y a une librairie née depuis peu. Cette librairie est tenue par deux jeunes filles : une, grasse, aux joues roses, plutôt blonde, très communicative, c'est Mademoiselle Monnier. L'autre, grande, plutôt brune, très réservée, c'est Mademoiselle Bonnier », écrit-elle elle-même en 1946 : « Notre librairie était (...) fréquentée par maints poètes en fleurs et maints poètes en fruits ».

La vie d'Adrienne Monnier se confond dès lors avec celle de la Maison et de ses multiples activités en faveur de la littérature. Les abonnements, l'animation des revues, les séances de lecture — qui commencent dès 1917, — occupent tout son temps. Son sens du commerce, elle le développe surtout dans la fréquentation des écrivains, des poètes. On sait aussi le rôle qu'elle joua, avec Sylvia Beach, qui avait elle-même inauguré en 1919 sa librairie Shakespeare and Cie, et Valéry Larbaud (1), dans la divulgation du

grand œuvre d'un nouvel habitué de la Maison, James Joyce.

L'exposition de l'IMEC et le catalogue qui l'accompagne, dû à Raphaël Sorin et à Maurice Imbert, sont aussi émouvants que passionnants. Les documents qu'ils comportent ont été rassemblés grâce au fond d'archives de Maurice Sallet. Ils montrent l'extraordinaire pouvoir d'attraction de celle qu'on surnomma la « nonne des lettres », s'exerçant en direction des personnalités les plus marquantes du monde des lettres des décennies 1920-1950.

Mais il ne faut pas seulement enlever le passé derrière les vitrines d'une exposition et dans les pages d'un catalogue. Au 7 de

la rue de l'Odéon, la Maison des amis des livres vient d'ouvrir à nouveau ses portes sous l'égide de Maurice Imbert, déjà cité.

Si l'on n'y croise plus guère les ombres de Fargue, de Michaux ou de Paul Valéry, leur esprit plane encore entre les rayons : il suffit de s'arrêter et d'ouvrir les livres qu'ils proposent.

P. K.

(1) L'IMEC publie en novembre des *Lettres à Adrienne Monnier* et *Sylvia Beach de Valéry Larbaud*.

► « Adrienne Monnier et la Maison des amis des livres, 1915-1951 », au Centre national des lettres (53, rue de Valenciennes, 75007 Paris), jusqu'au 22 novembre. Catalogue : 120 F.

Librairies en danger

Les orientalistes Geuthner et Maisonneuve victimes de la flambée de l'immobilier ?

Les temps sont difficiles pour les librairies qui ont la malchance d'être locataires de leurs locaux rive gauche à Paris, dans le quartier des écrivains, l'un des plus chers de la capitale. Deux d'entre elles vont, peut-être, devoir quitter le sixième arrondissement ou même fermer boutique. Geuthner et Maisonneuve. Ce sont toutes deux des maisons familiales spécialisées dans l'orientalisme. Ce sont aussi des librairies au sens où l'entendait autrefois, c'est-à-dire qu'elles sont également éditeurs.

La Librairie orientaleiste Paul Geuthner a été fondée en 1901 par le grand-oncle de Frédéric Geuthner, l'acquéreur PDG. Son catalogue compte 3 489 titres. On y trouve, pêle-mêle, un recueil de poésies populaires malgaches, rassemblées et traduites en 1913 par Jean Pauthier, les premières *Dumézil et Pauthier* de *des Berbers et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* d'Ibn Khaldoun.

Le cash-flow maison est inversement proportionnel à l'érudition de ses ouvrages. Aussi l'expiration du bail de la rue Vavin menace-t-elle la survie de Geuthner. Le propriétaire, M. Abel Barot, argue du fait qu'il est à la retraite pour justifier la revalorisation de son bien : « 93 000 francs de loyer annuel pour 300 mètres carrés, jusqu'à présent, ce n'était pas cher ! » Des pourparlers sont en cours sur une éventuelle indemnité d'éviction, une hausse de loyer ou même un rachat, par l'un, des mètres carrés de l'autre, car la librairie est propriétaire d'une partie de ses locaux. Mais, pour Frédéric Geuthner, aucune solution n'est vraiment envisageable. En tout état de cause, il risque l'asphyxie.

Le différend qui oppose la Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve à son nouveau propriétaire est entre les mains de la justice. Les 165 mètres carrés de la rue Saint-Sulpice ont été vendus récemment au plus

offrant par la sœur de l'actuel patron, Jean Maisonneuve. Celui-ci, qui n'avait pas les moyens de surenchérir, a vu l'affaire lui échapper. Le nouveau propriétaire, une société immobilière, veut récupérer les locaux et propose à l'éditeur, en guise d'indemnité d'éviction, « une somme rondelette, de l'ordre de 500 000 francs », selon l'avocat de Jean Maisonneuve, M. Pierre-Alain Barot (le conseil du propriétaire, M. André Jacquin, se refuse pour sa part à tout commentaire).

Quatre générations de Maisonneuve se sont succédé à la tête de la librairie, rue de Tournon, puis rue Saint-Sulpice. Comme le romanque avec orgueil Jean Maisonneuve, « on est quinze à faire ce métier dans le monde ». Quinze encore à publier des livres d'érudition orientaleiste qui ne doivent rien à la mode, comme le *Libre des moris tibétain* ou le récent dictionnaire des mille neuf cent quarante-cinq caractères officiels de l'écriture japonaise. D'instance en appel, Jean Maisonneuve redoute d'avoir à déménager les deux cent mille volumes stockés rue Saint-Sulpice : « Rien ne remplacera la proximité du Collège de France ou de la Sorbonne. Emigrer porte de Champerret ou à Lyon, pour moi, ce serait pareil ».

A Paris, quand l'immobilier flambe, les librairies tremblent, ce n'est pas nouveau. Quel sort leur réserverait-il à Geuthner et à Maisonneuve ? Celui d'autrement dit, boulevard Saint-Michel, qui dut fermer ses portes en 1988 ? Ou celui de Tachan, boulevard du Montparnasse, qu'une intervention du ministre de la culture et la mobilisation du monde des lettres sauvèrent in extremis un an plus tard ?

B. L. G.

► Paul Geuthner, 12, rue Vavin, 75006 Paris ; tél. : 46-34-71-30. Adrien Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, 75006 Paris ; tél. : 43-24-86-35.

Les classiques Hachette font peau neuve

Il y a une génération de cartables collégiens en sacs lycéens. Parfois, tous les vingt ou trente ans, changeant de peau, rarement de contenu.

Après Larousse et Bordas, Hachette vient de remodeler entièrement sa collection de classiques illustrés. Les succès, dans la lignée des fameux « Vau-bourdelle », se sont adaptés aux nouvelles pratiques pédagogiques et sont donc plus aérés : avant-texte court (une page), notes espérées, questions regroupées, le tout accompagné, pour les enseignants, d'un dossier comportant bibliographie exhaustive, commentaire littéraire et dossier thématique.

Huit titres sont disponibles et sept autres le seront à la fin de l'année. Résolument modernes avec leur couverture glacée, allégorique et dépourvue, les nouveaux classiques s'adaptent enfin à l'environnement culturel ambiant et intègrent en leur sein cinéma, danse et musique contemporaines. Et s'ouvriront aussi à d'autres genres que le théâtre-roi : contes, nouvelles, voire roman policier (1). A d'autres littéraires : russe (Tchekhov et la *Locandiera*), italienne (Goldoni et la *Locandiera*). A d'autres siècles, enfin : mystères et farces du Moyen Âge, *Tristan et Isolde*, voire peut-être un jour, dit-on, à Duras ou Sarraute...

J.-M. Dy

Un hommage à Georges Elgozy

Il y a un peu plus de deux ans disparaissait Georges Elgozy, qui fut inspecteur général de l'économie nationale, conseiller au cabinet d'André Malraux, critique dramatique, et surtout auteur d'une vingtaine de livres où les sujets les plus variés — l'Europe, les ordinateurs, le futur, les bourgeois, la publicité — lui permettaient de tremper sa plume dans une encre relevée de pointes d'humour reconnaissables entre mille.

Il avait beaucoup d'amis. Quinze d'entre eux (1) viennent de butiner cette œuvre foisonnante pour un livre à sa mémoire. Entre les morceaux choisis, des feuillets venus du cœur et, pour finir, des coups de crayon pour un portrait. Ce « tome » (2) a le style de ce qu'il aimait faire jaillir au fil de son écriture ou de sa conversation : la liberté. Il en donnait la définition suivante : « faculté de s'accomplir en devenant autre que ce que l'on était ».

(1) Hédiel Ahrweiler, Alain Bosquet, Paul Camus, François de Closets, Pierre Dehaye, Pierre Druon, Paul Guiz, André Hambourg, Raymond-François Lebris, Étienne Moullet, André Patinard, Ricardo Peseiro, Jacques Pinguet, Joël de Rosnay, François-Henri de Virieu.

(2) La passion du futur, Georges Elgozy 1909-1989, Denoël, 192 p., 98 F.

DERNIÈRES LIVRAISONS

HISTOIRE LITTÉRAIRE

OUVRAGE COLLECTIF : *Cahiers Léon Bloy*, (N° 1, nouvelle série). — Dominique Millat a dirigé ce remarquable ensemble sur l'écrivain du Désespéré. On y trouve des études sur les aspects spirituels et littéraires de son œuvre (Nizet, 768 p., 250 F.). La Société des études bloyennes, animée par Michel Arveiller, publie également, chez le même éditeur, un bulletin, dont les deux derniers numéros viennent de paraître (adresse de la société : Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne, 17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

JAKOB WASSERMANN : *Gasperd Hauser ou la parodie du cœur*. — Réédition du roman classique et introuvable de Jakob Wassermann (1873-1934) qui se passionne pour l'histoire de cet enfant ébahi, héritier de la couronne de Bade, dont le maternel en scène Werner Herzog tira un film. Traduit de l'allemand par Romana Altkorff (Ed. Noëlle Brandin, distribution L'Harmattan, 357 p., 170 F.).

SINOLOGIE

JOSEPH NEEDHAM : *Un taoïste d'honneur*. — « Comment se fait-il qu'un biochimiste soit devenu historien et sinologue ? » Les deux textes réunis dans cet ouvrage, une autobiographie et des entretiens avec l'anthropologue Didier Gazagnadou, tentent de répondre à cette question centrale dans l'itinéraire intellectuel de Joseph Needham, né en 1900 à Londres, qui, de biochimiste et embryologiste qu'il était, est devenu depuis 1937 un spécialiste des sciences des techniques et de la civilisation chinoises (Ed. du Félin-Unesco, 154 p., 98 F.).

HISTOIRE

MICHAEL DOCKRILL : *Atlas historique illustré du XX^e siècle*. — Au fil de la chronologie, l'histoire de notre siècle de 1900 à 1981. Avec de nombreuses cartes et photographies, l'ouvrage aborde quelques-uns des grands problèmes qui dominent notre époque, des relations Nord-Sud à l'environnement en passant par l'explosion démographique mondiale. Traduit et adapté par Philippe Sabathé (Éditions Solar, 160 p., 160 F.).

PHILOSOPHIE

SARAH KOFFMAN : *Il n'y a que le premier pas qui coûte*. — Avec constance et rigueur, Sarah Koffman interroge le texte freudien pour en discerner à la fois le sens et les esquives philosophiques qu'elle interprète comme symptômes d'une certaine carence de l'euphorie vitale (Ed. Galilée, 78 p., 88 F.).

TÉMOIGNAGES

ERSKINE CALDWELL : *A l'ouest du Mississippi*. — De l'Arkansas à l'Oklahoma, l'auteur américain de la *Route au tabac* (1932) signe un récit de voyage dans l'Amérique profonde, né du « désir pressant de traverser, dans les derniers jours de notre siècle, le fleuve puissant et étalé au-dessus du parcourir de long en large la Mid-America », histoire de vérifier la vivacité de l'esprit et [de] la substance indissolubles de la vie américaine. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Reinhard (Collection « Terres d'aventure », Ed. Actes Sud-L'Aire, 278 p., 138 F.).

THIERRY PARFENOFF : *Les Fiancés de Bagdad*. — Une escale technique à Koweït Airport, un fameux 2 août 1990, qui transformera en cauchemar ce voyage en Malaisie où Thierry et Françoise n'arriveront jamais. Victimes de la guerre du Golfe, d'un « coup du sort », pris dans le « vaïes des otages », ils témoignent. Un livre sans effets inutiles, dédié à tous les otages encore retenus à travers le monde, pour que celle ne soit qu'un « épisode sans lendemain » (Albin Michel, 229 p., 89 F.).

NADINE GORDIMER

Prix Nobel de littérature

L'œuvre de Nadine Gordimer chez Albin Michel :

Un caprice de la nature
Ceux de July
Le Conservateur
Quelque chose, là-bas
Fille de Burger
Un monde d'étrangers



ALBIN MICHEL

EN BREF

□ Dernière sélection du prix Renaudot. — Le jury Renaudot a rendu publique sa dernière sélection en vue du prix qui sera décerné, avec le Goncourt, le lundi 4 novembre chez Drouot.

Cinq romans ont été retenus : *Eau de café*, de Raphaël Confiant (Grasset) ; *la Séparation*, de Dan Franck (Le Seuil) ; *le Troisième Mensonge*, d'Agota Kristof (Le Seuil) ; *En douceur*, de Jean-Marie Lachet (Grasset) ; *le Tourne-sol déchiré*, de Boris Schreiber (François Bourin).

□ — et de prix Novembre 1991. — Voici la dernière sélection du prix Novembre 1991, qui sera décerné le jeudi 7 novembre : *l'Adieu à la raison*, de Jean-François Anette (Grasset) ; *Une petite robe de fête*, de Christian Bobin (Gallimard, coll. « Chemin ») ; *Début et fin de la neige*, d'Yves Bonnefoy (Mercure de France) ; *Poésies I*, de Claude-Michel Cluny (La Différence, coll. « Œuvres complètes ») ; *les Filles du calvaire*, de Pierre Combescot (Grasset) ; *Eau de café*, de Raphaël Confiant (Grasset) ; *Traité de la participation française*, de Jacques Drillon (Gallimard) ; *l'État culturel*, de Marc Fumaroli (Le Follis) ; *En douceur*, de Jean-Marie Lachet (Gallimard) ; *Marin*, d'Anne Wisniewsky (Gallimard).

□ Le prix Paul-Léautaud à Alain Dagnaud. — Le prix Paul-Léautaud a été décerné à Alain Dagnaud pour son roman *le Quatorzième Louve* (L'Olivier).

□ Réjean Ducharme prix Vialatte. — Le prix Alexandre Vialatte, destiné à récompenser « un écrivain de langue française dans l'élégance d'écriture et la vivacité d'esprit soient source de plaisir pour le lecteur », a été attribué à l'écrivain québécois Réjean Ducharme pour son livre *Déjà* (Gallimard). Ce prix, d'un montant de 30 000 F, était décerné cette année pour la première fois.

□ La traduction littéraire en Arles. — Les Assises de la traduction littéraire, qui auront lieu en Arles, les 9, 10 et 11 novembre, seront consacrées cette année à la traduction de la poésie, avec notamment des tables rondes : « « Rilke », avec Jean-Yves Masson, Maxime Comte-Sponville, Charles Dobzynski, Jean-Pierre Lefèvre, Claude Vigée (samedi 9, à 16 heures) ; « La traduction de la poésie dans les revues et les collectifs », avec François-Xavier Jaujard (dimanche 10, à 10 heures) ; « Baudelaire et ses traducteurs contemporains ».

Renseignements : Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Espace Van-Gogh, 13200 Arles. Tél. : 90-49-72-52.

□ Précision. — C'est Claude Sicard qui a établi le texte du *Journal (1901-1943)*, de Jacques Copeau, publié par Claire Paulhan dans la collection « Pour Mémoire » qu'elle diffuse chez Seghers. Cet ouvrage, comme nous l'indiquions dans « le Monde des livres » du 18 octobre, vient d'obtenir une aide à la publication du Fonds Henriot pour l'œuvre retrouvée. Il sera en librairie le 19 novembre.

LIVRES ♦ IDÉES
LETTRES ÉTRANGÈRES

Un inédit de Nadine Gordimer Héros et vilains

Prix Nobel de littérature 1991, la romancière sud-africaine Nadine Gordimer n'a cessé, dans ses écrits, de lutter contre l'apartheid. Au nom d'une exigence morale, qui s'est toujours interdite la tentation manichéenne. Réflexion sur le « héros » et le « vilain », le texte inédit que nous publions ci-dessous en apporte une nouvelle preuve.

Du haut de ses quatre-vingt ans, Nadine Gordimer, ma petite-fille française, crie « Vilain » quand se mêle le côté pas à ses caprices. Il me semble qu'il y a aussi quelque chose d'enfantin et d'archaïque à la fois dans le mot anglais *villain*, bien que l'épithète ait dans cette langue un sens plus agressif que « vilain » en français. Plus ou moins tombé en désuétude, *villain* appartenait au vocabulaire des médiocres d'antan, et il est en quelque sorte restauré à la définition qu'en donne l'*Oxford English Dictionary*, accompagné de l'indication « rare aujourd'hui » : un vilain est un paysan mal dégrossi, plus burlesque que méchant. Mais si je prends le mot dans son acception courante de créature maléfaisante, je ne suis pas sûre de commettre personnellement de « vilains », et nous savons tous qu'en ce qui concerne les personnalités publiques le « vilain » des uns est le « héros » des autres.

Beaucoup d'entre nous vivent ou ont vécu sous des régimes dont la moralité n'a jamais été mieux décrite que par Chinua Achebe dans son roman *A Man of the People* (1) : « Du jour au lendemain, tout un chacun commence à haïr la tête à propos des excès du précédent régime, de la corruption, de la tyrannie du gouvernement d'hier... tout le monde dit : quelle terrible vengeance. En vingt-quatre heures, l'opinion publique avait été retournée. Et, pourtant, ces hommes qui, vilipendés étaient les mêmes qui, la veille seulement, étaient adulés sous mille appellations dithyrambiques, que les griots suivaient en chantant leurs louanges au

rythme des tam-tams partout où ils allaient. Sous un tel régime, dis-je, vous mourrez d'une belle mort si l'exemple de votre vie incite quelqu'un à s'avancer pour abattre vos meurtriers d'un coup de feu en pleine poitrine — sans demander à être payé. »

Pour les sociétés qui en sont dépourvues, remplacez les griots et les tam-tams par les manchettes des journaux et les bulletins d'information télévisée de CNN, et vous aurez une ample illustration du même phénomène.

Dans un roman que j'ai écrit dans les années 70 (l'élégance à trouver la vérité dans la fiction, celle des autres et la mienne, plutôt que dans le domaine réducteur du factuel), je faisais dire à un de mes personnages (une femme) qu'il était étrange de vivre dans un pays où il y avait encore des héros. Ce pays était le mien, et c'est quelque chose dont moi aussi j'ai conscience. Rester vingt-sept ans en prison pour ses opinions, comme mes héros Mandela, Sibulu et d'autres dont les noms ne vous disent rien, et en sortir antérieurement, sains d'esprit, sages et pleins d'humour, est, sans le moindre embarras, strictement héroïque. Subir la sorte d'amputation que représente l'exil est également héroïque. Je le vois chez ces hommes et ces femmes qui, aujourd'hui, rentrent en Afrique du Sud.

J'ai très bien connu quelques-uns de ces héros : une expérience merveilleuse et salutaire que je considère comme l'une des plus importantes de ma vie, y compris de ma vie intime. C'est parce que ces gens ramènent à sa juste dimension votre propre valeur, en même temps qu'ils démontrent sans contestation possible, par leur seule existence, que la vie mérite passionnément d'être vécue. Est-ce là où l'héroïsme et le vilain se rejoignent, dans ce champ électriquement chargé

d'intense énergie ? Nous contemplons de l'extérieur, attirés dans un cas, admiratifs dans l'autre, la persistance dans le mal suscite l'épouvante, l'endurance dans le bien inspire le respect.

Mais certains héros posent une énigme particulière. Ils débattent dans le camp du mal (aux yeux de ceux qui condamnent toute pratique raciale), puis ils se rebellent et rejettent leur premier credo. Ce n'était pas si facile à proclamer publiquement ni de quitter le parti politique auquel ils avaient appartenu. Souvent, ce changement d'attitude impliquait la perte d'une situation, d'un gagne-pain, sans compter l'épreuve d'avoir à dissiper la suspicion dans les rangs de l'opposition au racisme.

Dans une maison située non loin de la mienne habite un de mes héros qui, pendant des années, a été — à mes yeux — un « vilain », le révérend Beyers Naude. C'est un Afrikaner élevé à l'époque où le Parti national continuait à se venger de la défaite des siens dans la guerre des Boers et cherchait, en s'appuyant sur cette pieuse vilenie, un nationalisme puisant son autorité dans la religion, à restaurer sa dignité par son arrivée au pouvoir. Beyers Naude devint pasteur de l'Eglise réformée hollandaise et membre du Broederbond, « la ligue des frères », une société secrète de guérilla idéologique, qui domina les gouvernements qui se succédèrent durant l'apartheid et dont les premiers ministres étaient d'ailleurs eux-mêmes des « frères » (2). Encore jeune marié, marié et père de famille, il commença l'hérésie de déclarer que l'apartheid était un péché et fut démis de son poste. Il rejoignit le Broederbond, et toute fonction dans la hiérarchie afrikaner lui fut désormais interdite.

Il avait l'allure et il a encore l'allure typique d'un prêtre afrikaner, avec ses cheveux plaqués au-des-

sus de son visage sérieux mais souriant, son non-conformisme vestimentaire se bornant à l'adoption de la tenue séculière favorite des Afrikaners, short et chemise-veste pour safari. Mais un immense courage habite cette silhouette, croyez-moi, infiniment attachante, qui démontre, inconsciemment en quelque sorte, sa conviction que le rayonnement de son aspiration à se réaliser lui-même perce ebus l'Afrikaner conventionnel auquel il ressemble extérieurement. Il a été assigné à résidence surveillée, ébahi et persécuté par plusieurs gouvernements successifs. Il n'avait plus de paroisse, mais nous tous qui luttons contre le racisme étions devenus ses ouailles. Les risques énormes qu'il a pris en soutenant la libération des Noirs ne peuvent être encore entièrement dévoilés, parce que cette libération est encore loin d'être entièrement réalisée, mais il est devenu pour le mouvement de libération noir le Blanc auquel on fait le plus confiance.

Comment se fait-il que le « vilain » et le « héros » aient coexisté durant une vie chez le même homme ? Il dirait, je sais, que sa conversion est l'œuvre de Dieu. Mais comme je n'ai pas de Dieu, je recherche une autre explication. La conscience ? N'est-elle pas le résultat d'un staviisme qui provient, même chez les incroyants, des commandements et des interdits qui nous sont inculqués ? Alors, le sens de la justice, cet indicateur de niveau spirituel à l'origine inconnue ?

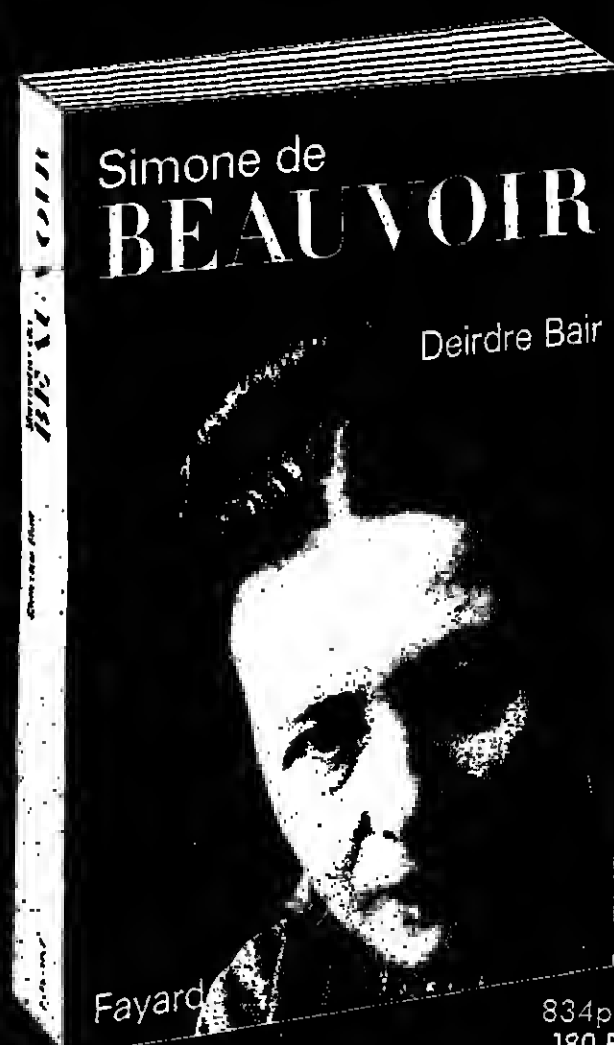
Nadine Gordimer
(Traduit de l'anglais par Claude Vauthier.)
Copyright (c) Nadine Gordimer

(1) Ce roman du grand écrivain nigérian Chinua Achebe a été traduit en français sous le titre *Le Dieu qui pleure* (Nouvelles Éditions africaines), Dakar-Abidjan, 1977.

(2) Le Broederbond a été fondé en 1918 par un groupe de six jeunes Afrikaners, dont l'un était le père de Beyers Naude, lui aussi pasteur de l'Eglise réformée hollandaise.

Quel plaisir de lire ce gros livre, ces quelque huit cents pages denses ! Il est reposant de retrouver Simone de Beauvoir, d'oublier pendant de longues heures la pesanteur du réel, les bureaucraties et les fatigues de la vie professionnelle, les fats, les sots et les banalités de la vie sociale, pour emboîter le pas à cette femme qui a traversé le siècle (1908-1986) avec une énergie unique. Et on aurait l'envie de citer tant de passages du texte allègre de sa biographie américaine, Deirdre Bair pour faire sourire, pour faire rêver, pour faire espérer.

Josyane Savigneau, *Le Monde*



Aucune histoire des intellectuels ne pourra désormais faire l'économie de cette biographie.

Pierre Assouline, *Lire*

Trop vite statufiée, trop rapidement enfermée dans une certaine rigidité émotionnelle, Simone de Beauvoir redevient enfin dans le formidable ouvrage de Deirdre Bair une simple mortelle, une femme dont l'inébranlable logique de l'intelligence n'aura pas pu étouffer les élans du cœur.

Françoise Ducout, *Elle*

FAYARD

Hector Bianciotti

(1) Les Rapports et Une vie violente, Bachelard, 1958 et 1961.
(2) La Différence, 1984.

Pasolini, le soufre et la douleur

Suite de la page 21

Toujours au temps de sa prime jeunesse, suivant son rêve d'éliminer la distance fatale entre la chose et le mot qui la nomme, il écrit des poèmes en frioulan, très beaux au dire des experts. Il tient aux « laques ostentatoires », croyant, en les adoptant, « aller au peuple ». Il n'avait pas compris que les dialectes enferment, isolent, qu'ils maintiennent les pauvres dans leur pauvreté, au marge de la culture, de l'avenir.

Et lorsque, exclu du PCI pour des raisons de mœurs, en 1949, il s'installe à Rome, il ne mettra pas longtemps à se familiariser avec la langue des faubourgs de l'Urbs, pour en faire la matière même de ses premiers romans (1).

Le très lucide Vittorio observait-il que l'auteur n'y montrait que des intérêts philologiques ? Pasolini ne voulait rien entendre. Et il est vrai que, plus que la philologie, c'était l'amour des garçons, leur « vie toute en muscles, dépourvue de sentimentalisme », qui l'avait induit à reproduire le parler populaire des Romains. Il ne sera convaincu de son égarement littéraire qu'en constatant, vers la fin de sa vie, que plus aucun gosse des hourgades romaines n'aurait pu comprendre l'argot laborieux de ses livres sans consulter le glossaire, comme un bon bourgeois cultivé de la péninsule. Entre-temps, il lui était arrivé de se fourvoyer dans une autre sorte de dialecte : dans le humeux jargon propre aux linguistes et séméologues des années 60. Aussi l'entendit-il parler de « la validité absolue d'homologation d'une image photographique » et du « processus de sémantisme à système (qui) présuppose un rapport d'abolition instrumentale du premier ».

Grand closté, surtout dans Accattone (1961), l'Évangile selon Matthieu (1964), Uccellacci e Uccellini (1966) et Edipo roi

(1969), Pasolini n'aimait pas les acteurs professionnels. Aussi regretta-t-il d'avoir confié à Anna Magnani le rôle principal de *Mamma Roma*, sous prétexte qu'il avait voulu montrer « l'ambiguïté d'une vie sous-prolétaire avec une structure petite-bourgeoise », alors que l'actrice « était née et avait vécu en petite-bourgeoise et ensuite en actrice ». Et cependant, qui publiera, outre Magnani, le Toto d'Uccellacci, la Joste hallucinée et innocente, mais prête à se dresser tel un cobra, de Mangano, ou la servante en proie à l'extase de Laura Betti, dans *Théorème* ?

« Un rêve fait par toi seul... »

Une seule fois lui est-il arrivé de se tromper en matière d'acteurs : avec Maria Callas — *Médée* (1969) —, faute de comprendre que, pour atteindre au sublime, la cantatrice avait besoin de notes, pas de mots. Maria Callas, à laquelle il dédia de nombreux poèmes, et qui, lorsque son ami Pier Paolo éprouva la plus grande déception amoureuse de sa vie, lui écrivait, avec des défauts de grammaire qui rendent ses phrases comme venues d'un socio temps : « C'est toi de nature que ça se passerait comme ça (...). Et toi, homme si intelligent, tu devais le savoir, en fait tu t'attachais à un rêve fait par toi seul... »

« Un rêve fait par toi seul... » Comme celui d'une société archaïque triomphante de la société de consommation, de l'industrialisation qui avait arraché les humbles à leurs traditions antiques, les transformant en petits-bourgeois ?

« Tu voudrais qu'il n'y ait que de petits bergers sans école obligatoire, ignorants et heureux ? » lui demanda Furio Colombo au cours de l'ultime interview que Pasolini accorda — le 1^{er} novembre 1975, quelques heures avant sa mort, —

et dont il avait lui-même suggéré le titre : « Nous sommes tous en danger ».

Mais comment donner un aperçu des idées de ce perpétuel pourfendeur des conformismes, et du conformisme des anticonformistes, qui s'est battu sur tous les fronts au jour le jour ? Faire l'inventaire de ses polémiques ou ébaucher pas loin, sans compter que cela paraîtrait dérisoire de rappeler qu'il était parti en guerre contre l'avortement, les cheveux longs, les jeans, les jeans, dont la publicité était : « Tu n'auras d'autres jeans que moi ». Sa situation ne semblait pas plus claire si l'on ajoutait qu'il a défendu le policier contre l'étudiant en mai 68 — « révolution profondément juste, mais historiquement injustifiable » — et qu'il ne voulait jamais accepter que la condition de l'artiste fut de rendre au monde des hommes ou un service d'une nature si délicate et complexe qu'il peut sembler, à court terme, superflu.

Pasolini aspirait à changer le monde, à refaire l'Histoire, à démêler ses confusions, ses lueurs. En vain Elsa Morante l'aura averti : « On sait que toute explication est inutile/d'ailleurs l'œuvre explique notre explication/avec son explication/Elle ainsi le malentendu tourne de toute éternité... »

Alors cet homme qui avait passé sa vie à recueillir ses rêves brisés à dû sentir que la réalité, à laquelle il tenait tant, avait eu le dessus. Et, comme beaucoup d'autres, il s'en fut chercher, peut-être, dans la jubilation désespérée d'un amour anonyme, la mort elle-même.

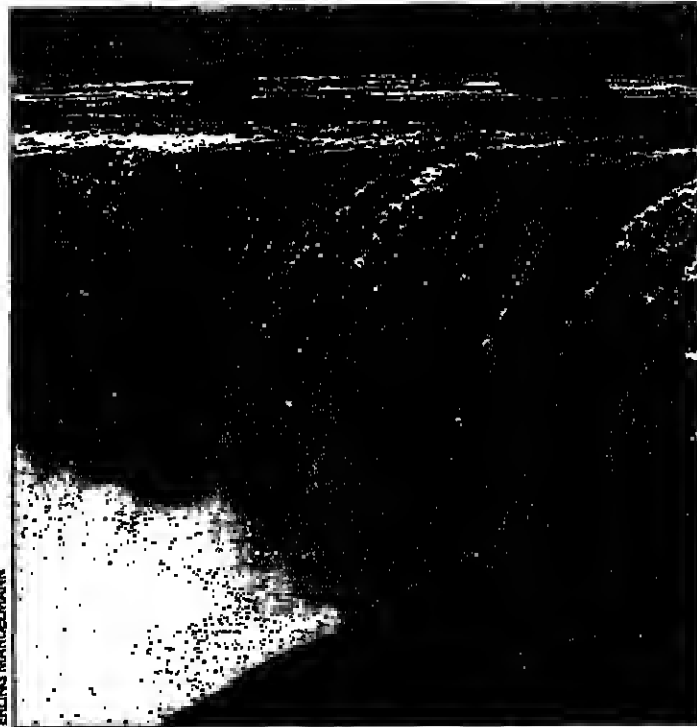
Au lendemain du meurtre, d'aucuns crurent au crime purement politique. Laura Betti, qu'un rapport passionné et fidèle liait au poète, avança une explication plausible en disant que quiconque voulait tuer Pasolini, pour n'im-

هكذا من الأصيل

D'AUTRES MONDES

par Nicole Zand

Canadiennes d'Ontario et d'ailleurs



Le tourbillon attendant sa proie...

NIAGARA
de Jane Urquhart.
Traduit de l'anglais (Canada)
par Anne Rabinovitch,
Maurice Nadeau éditeur,
234 p., 129 F.

MILES CITY, MONTANA
d'Alice Munro.
Traduit de l'anglais
par Florence Petry
et Jean-Pierre Ricard,
Doux Temps-Tierce,
404 p., 140 F.

**VOIX PERDUES
DANS LA NEIGE**
de Mavis Gallant.
Traduit de l'anglais (Canada)
par Eric Diacon,
Payard, 364 p., 130 F.

NÉ du désir de ne pas être américain, terre d'accueil de toutes les émigrations, le Canada anglais a pris sa place dans la littérature et dans les programmes de traductions des éditeurs (1)... Et se fait connaître des hommes de lettres et des poètes du monde entier. C'est ainsi qu'à lieu à Toronto, depuis 1980, un étonnant Festival international des écrivains venus de partout, célèbres et inconnus, de se rencontrer lors des lectures et des conférences de Harbourfront. Ainsi, cette année, le douzième Festival de Toronto reçoit, jusqu'au 26 octobre, soixante-quinze auteurs de vingt-neuf pays, notamment le Hongrois Peter Esterhazy, l'Autrichien Les Murray, le Suisse Nicolas Bouvier, l'Italienne Rosetta Loy, les Américains Russel Banks, Ann Beattie, le Roumain Mircea Dinescu, le Belge Hugo Claus, l'Autrichien Christian Ramsmayr, le Brésilien Moacyr Scliar, l'Anglaise Doris Lessing.

La publication en français de plusieurs titres de Canadiennes anglaises vient, en même temps, après Margaret Atwood, Robertson Davies, Michael Ondaatje, compléter notre connaissance du Canada des anglophones.

À la fin du dix-neuvième siècle, Niagara-Falls, près des chutes de Niagara, sur la frontière américano-canadienne, la saison des noyades et des acrobates à la recherche de l'exploit... Étrange village décliné par l'épidémie, où croquent les chutes que, par habitude, on n'entend pas plus que les appels à l'aide, et où coexistent sans se rencontrer les personnages du premier roman d'un nouvel auteur de l'Ontario, Jane Urquhart (née

en 1947) : Niagara (en anglais *The Whirlpool*). Une intrigue minimum, d'inspiration on peu janséniste, dont les personnages prennent de l'épaisseur tandis que l'action se dilue dans l'attente d'un destin inéluctable. D'une part, Maud, la veuve de l'entrepreneur de pompes funèbres, en grand deuil et voiles de crêpe, secondée par l'embourgeoisement, a repris l'entreprise familiale forcément prospère; d'autre part, Fleda, l'épouse rêveuse de l'historien des guerres contre les États-Unis, qu'épie chaque jour dans la forêt Patrick, le poète, tandis qu'elle se délecte des vers de Robert Browning, nourrie de la géographie de Venise plutôt que des rues de Niagara Falls. Venise où, justement, se meurt Browning.

Une étrange ambiance, hantée par la mort, le deuil, le tourbillon attendant sa proie, les nageurs qu'on repêche et l'obsession d'un chaos qui pousse à emporter quelques fragments des chutes du Niagara sous forme de poème. On a l'impression d'être dans un jeu de miroirs. Excusez-moi. Je m'y suis noyée. Sans savoir vraiment pourquoi.

« Mon père revint à travers le champ en portant le corps du garçon qui s'était noyé. (...) L'enfant s'appelait Steve Gault. Il avait huit ans. Ses cheveux et ses vêtements étaient parsemés de morceaux de feuilles mortes, de brindilles et d'herbe. Il était comme un tas de débris qui avait passé l'hiver sous la pluie. » Encore l'obsession de la noyade dans *Miles City, Montana*, la nouvelle qui donne son titre au recueil d'Alice Munro, une autre Ontarienne (née en 1931), célèbre au Canada pour ses nouvelles remarquables (*Miles City, Montana* est son cinquième recueil).

Ces écrits, qui dissèquent des moments de rupture — la mort d'une mère, la prémonition d'un accident ou d'un divorce, un mariage raté, un départ pour des vacances à Tahiti ou une traversée du continent de Vancouver vers l'Ontario, etc. — s'attachent à la vie des femmes dans une société qui change, qui a perdu sa religion (« Ma mère disait ses prières à genoux à midi, le

soir et le matin en se levant. Pour elle, chaque journée commençait pour que la volonté de Dieu soit accomplie ») et tous ses repères, où on se heurte sans cesse à une difficulté à communiquer et à s'exprimer malgré l'accumulation des mots, des insultes et des explications.

Sans se faire passer pour une féministe, Alice Munro donne la première place à des femmes, avec les forces et les

faiblesses de leur âge, avec, à l'arrière-plan, les hommes, parfois lâches, incomplets, incompris, souvent victimes oubliant leur dignité. « David n'essaye pas de la prendre sur le fait, mais simplement de la trouver, d'entendre sa voix jeune et dure au tremblement incontrôlable, et ses contournements obscurs. Même si pour l'entendre, en ce moment, il faut qu'elle l'ait trompé. Elle le trompe tout le temps. Si seu-

lement elle voulait répondre, il pourrait crier, l'insulter, et s'il voulait s'abaisser encore — et il le voudrait — il pourrait l'implorer. Il saisisait l'occasion avec joie. » Expériences d'une souffrance profonde affleurant sous la banalité quotidienne qui sert de repoussoir dans ces nouvelles où s'impose la discrétion d'un bel écrivain.

AUTRE Canadienne anglaise, née à Montréal, vivant en France depuis quelque quarante ans, écrivant régulièrement, comme Alice Munro, pour le *New Yorker*, Mavis Gallant a été si discrète qu'elle était restée à peu près inconnue en France jusqu'à sa découverte, en 1988, par les Éditions Tierce, avec la publication de *Rue de Lille*, ses excellentes nouvelles « parisiennes », aiosi que de son *Journal de 68*, *Chroniques de mai 68*. Cette fois, avec ces *Voix perdues dans la neige*, ce sont des textes plus « canadiens », écrits entre 1956 et 1981, qui ont été réunis, ayant pour cadre la France, la Suisse, le Canada surtout. Des nouvelles sur les Canadiens chez eux et à l'étranger, et un ensemble de textes d'une jeune Canadienne des années 20 et 30, Linnet Muir, qui ressemble, à s'y tromper, à l'auteur.

« Mon père mourut, puis ma grand-mère; restait ma mère, mais nous ne nous entendions pas. J'étais probablement désagréable avec quiconque se sentait autorisé à me donner des directives et des conseils. Elle m'avait trouvée folle et amusante jusqu'à l'âge de dix ans, où l'on décréta que j'étais deve-

nue insolente et têtue. » Une autobiographie à peine déguisée, mais toujours pudique, atomisée dans six textes qui sont aussi un document sociologique sur la société anglophone — donc anglicane — de la Belle Province et sur une jeune femme anglophone éduquée en français dans un couvent catholique depuis l'âge de quatre ans, pour qui il n'y aura pas d'autre solution que de s'agacer sa vie (« Coule ou nage? Bien sûr, je nageai! »), qui ne croira jamais que les hommes sont mieux que les femmes, « sauf qu'ils gagnaient davantage pour faire un travail plus intéressant »...

Une jeunesse solitaire, partagée entre deux langues, fascinée par les émigrés qui affluent pendant la guerre à Montréal, ce qui est pour elle « une source d'émerveillement infini » (*Des variétés d'exil*) destinée, prédestinée, à vivre ailleurs. A fuir. Un exil permanent depuis l'âge de vingt-sept ans, sans se préoccuper, en apparence, des traditions, des obligations familiales et des symboles. L'évocation sans attendrissement des années de pensionnaire et de leurs servitudes (*Merci pour le charmanter*) ou le dépaysement de ces « ploucs » de Canadiens en Suisse ou à Strasbourg. Avec une écriture qui va à l'essentiel, avec une justesse des mots et des sentiments qui est le plaisir pur de la nouvelle.

(1) Cf. l'article de John Sant, « Le Canada des anglophones », dans *Le Monde des livres* du 6 novembre 1987.

□ Erratum. — Dans la conclusion de l'article consacré au livre de Jiri Mucha, *Au seuil de la nuit*, (*Le Monde* du 18 octobre), il faut lire : « Une histoire à la Jules et Jim pour des souvenirs d'un monde frivole (et non pas : agricole) rattrapé par la tragédie ».

□ Précision. — Visite privée : Prague, de Danièle Hódová, dont nous avons rendu compte dans *Le Monde* du 18 octobre, a été traduite du tchèque par Catherine Servant.

L'enfant Inoué

L'autobiographie romancée de l'auteur du Fusil de chasse

SHIROBAMBA
de Yasushi Inoué.
Traduit du japonais
par Rose-Marie Fayolle,
Denoël, 252 p., 105 F.

entre la symbiose quotidienne qui l'unit à grand-mère Onai et la découverte du monde extérieur, il est attiré par sa véritable famille qui le rejette parfois durement, et participe naturellement à la vie villageoise des enfants de son âge.

Ce sont les troisième et qua-

trième chapitres du livre qui contiennent probablement les plus beaux passages. Kōsaku et grand-mère Onai partent en expédition chez les parents de l'enfant pendant l'été. Kōsaku va découvrir la ville et surtout les contraintes d'une éducation conformiste qui,

dans son village, lui est épargnée. Le récit du voyage, en voiture à cheval et en train, est d'une grande beauté. C'est dans les gestes quotidiens, dans les minuscules indices de l'angoisse et du plaisir tels qu'un enfant les perçoit, qu'Inoué prouve son talent de psychologue.

Les dialogues, souvent cocasses, entre la vieille femme et l'enfant agrémentent d'humour la mélancolie du trajet. Inoué décrit avec justesse cette conception anarchique du temps où le sommeil, la faim, l'ennui, la peur, l'appréhension, la nostalgie placent des repères inquiétants. A cette rivalité amoureuse dont l'enfant est l'enjeu s'ajoute une autre histoire d'amour : celle de Kōsaku pour sa jeune tante, Sakiko. Autre substitut de sa mère, Sakiko est à mi-chemin entre le royaume des enfants et celui des adultes, mais choisit ce dernier en aimant un jeune instituteur dont elle a un bébé. Le scandale que suscitent cette naissance et un mariage précipité révèle à Kōsaku le poids des conventions sociales et l'introduit malgré lui dans l'univers des grandes personnes.

Une incontestable poésie émane de nombreuses pages : outre le voyage chez ses parents, une fugue angossée de l'enfant, les baignades dans la rivière, les fêtes, un enterrement vécu comme un jeu, la naissance du bébé de Sakiko repue comme une trahison, la disparition mystérieuse d'un camarade que l'on croit la proie des démons, et bien sûr la scène d'ouverture qui donne son titre au livre. Les enfants, comme ceux d'Amélie de Felini, poursuivent des fictions blanches qui annoncent le printemps. Ici c'est un insecte que l'on sur-nomme Shirobamba, « vieille dame blanche », symbole du génie protecteur et envoutant de l'enfance.

René de Cocancy

- (1) Stock, coll. « Bibliothèque cosmopolite ».
- (2) Publications orientalistes de France.
- (3) Éditions Philippe Picquier.
- (4) Stock, coll. « Bibliothèque cosmopolite ».



"Le 14^e Zouave"

Prix Paul Léautaud 1991

Dans le cadre du Mécénat d'Entreprise,
le Prix Paul Léautaud 1991
fondé à l'initiative de Primagaz
a été remis à

Alain Dugrand
pour son ouvrage :
"Le 14^e Zouave" (Éd. de l'Olivier)

Cette distinction a été décernée par
un prestigieux jury composé d'Alphonse Boudard,
Camille Cabana, Jean-Paul Caracalla,
Michel Déon de l'Académie française,
Raymond Devos, Jean Gaubier, Louis Nucéra,
Jacques Petitjean, Paul Roche.

En encourageant la littérature contemporaine,
Primagaz prouve avec éclat que
l'esprit d'entreprise et le talent des lettres
peuvent faire bon ménage!

● GROUPE PRIMAGAZ

Les lecteurs français se font à présent une opinion assez exacte et complexe de l'œuvre d'Inoué, mort au début de l'année, candidat tout désigné et malheureux au prix Nobel. Bien que *Le Fusil de chasse* (1) lui ait amené un vaste public, Inoué a pu l'essentiel de son inspiration dans *Histoire de ma mère* (4). C'est à cette dernière catégorie qu'appartient *Shirobamba* (dont la traduction française ne constitue que la première partie), premier tome d'une autobiographie romancée.

En se désignant lui-même sous le nom de Kōsaku et en usant de la troisième personne, Inoué évoque sa petite enfance déchirée entre sa vraie famille et celle qui l'a adopté. Sa mère, mariée à un militaire de carrière, plutôt que de lui faire subir les multiples déplacements engendrés par la situation paternelle, le confie dans le village de Yu-Ga-Shima, à la maîtresse de son grand-père.

Le livre est essentiellement centré sur l'affection passionnée qui unit Kōsaku à sa fausse arrière-grand-mère. La vieille femme, capotisée et marginalisée, essaie de détacher l'enfant de ses liens familiaux réels et de le garder pour elle seule. Avec un art consommé de la narration allusive, Inoué retrouve très habilement la psychologie de l'enfant qu'il fut : Kōsaku vit au jour le jour, témoin de rapports de force qu'il a encore du mal à interpréter, mais qui, bien entendu, laisseront des blessures. Héitant

LA CATASTROPHE-JAPON
Faits et fermentés
d'une mutation inachevée
de Jeanne Sigé.
Intertextes éditeur,
350 p., 130 F.

Jeanne Sigé a écrit un livre très personnel. La nervosité du ton ou les affirmations péremptives parfois irritantes donnent l'impression qu'elle règle tout de comptes avec le Japon qu'elle-même. Et, sur plus d'un point, nous serions enclins à nuancer, sinon en désaccord avec l'auteur. Mais la vivacité de la pensée, un style élastique, des choses bien vues, des anecdotes joyeusement racontées, des formules heureuses et l'ambition du propos retiennent l'attention.

Ce livre représente la somme d'une expérience de vingt ans au Japon, aussi en tant que femme d'affaires mais aussi en tant qu'intellectuelle. Une double rencontre qui ne pouvait donner qu'une approche subtile, même si elle est parfois contestable, dénuée en tout cas des poncifs habituels.

La description de la société japonaise, dans sa mobilité comme dans ses permanences, est menée sans complaisance. La critique peut être acerbe, véniénuse même. Mais l'auteur ne cherche pas à « démolir » une fois de plus ce pays — elle le plus souvent de la méconnaissance.

sance. Il note en revanche avec justesse combien ce Japon « interpelle l'Occident ».

Dans le dernier chapitre, au fil d'un va-et-vient entre ses propres interrogations et les questions que suscite le Japon, peut-être le pays le plus civilisé du monde, Jeanne Sigé ne marque pas de hauteur de vue. Elle note avec sagacité les aspects sombres de cette société : « Cette légèreté de l'ombre, cette légèreté malgré tout par l'empereur. Syndrome qui parasite ou pervertit sa relation avec le reste du monde ». Et elle remarque à propos du contrôle social que « tout peut servir à asservir, y compris le principe de la poésie ou l'arrangement floral ».

Mais il y a aussi cette petite fille qu'elle vit un soir, seule sur une place, les yeux rivés à un téléscope. Un autre témoignage : celui d'une société suffisamment étirée pour permettre à une enfant de regarder les étoiles dans la nuit de la ville et où l'éducation est suffisamment diffusée pour qu'une écolière marie un instrument d'astronomie.

C'est autant dans ces images rémanentes que dans son expérience et sa connaissance intime de ce pays que Jeanne Sigé pour brosser le tableau contrasté et aride d'une société à facettes, ni blanche ni noire, humaine tout simplement. Parfois furieusement. Pour le meilleur comme pour le pire.

Philippe Pons

Débat au Parlement européen avant le sommet de Maastricht

La monnaie n'est pas tout

Trois années se sont écoulées depuis l'élaboration du rapport Delors sur l'Union économique et monétaire (UEM). A l'époque, version Delors, le processus devait permettre d'achever l'unification économique et monétaire des Douze par étapes. Il s'agissait, en trois étapes, de libérer les mouvements de capitaux et d'amorcer la convergence des économies, de mettre en œuvre un nouveau traité et de créer un institut monétaire commun, avant, enfin, de déclarer immédiatement fixes les parités de changes entre les monnaies de la CEE. Une Europe, une économie, une monnaie. Depuis que les experts se sont mis à plancher, le débat s'est beaucoup compliqué. D'autant plus que les hommes politiques sont entrés dans le jeu et qu'il est apparu clair qu'une union économique et monétaire ne signifiait pas exactement la même chose à Londres, Francfort, Paris ou Madrid. A l'approche du sommet de Maastricht, les 9 et 10 décembre, où doit définitivement être signé le traité d'UEM, les responsables des différents Etats s'accordent à affirmer que pratiquement tout est bouclé. Pour en donner la preuve, les Néerlandais présenteront le 28 octobre le texte définitif de leur projet de traité. Le compromis est savamment pesé : il paraît même réussi grâce au report dans le futur, à la troisième étape, des questions fondamentales, au cours de la deuxième étape (au moins jusqu'à la fin de 1993), il n'y a pas officiellement d'Europe à deux vitesses, les bons élèves aillent de l'avant, les moins chanceux restent à la traîne ; un simple institut monétaire européen, dépourvu de la plupart des prérogatives d'une véritable banque centrale, sera mis en place ; l'écu sera « ralourdi », sans pour autant être consacré en véritable monnaie indépendante. A consacrer tant de temps à ces « dosages » de l'unification monétaire, les Douze ont-ils oublié le volet économique ? C'est ce que M. Jacques Delors a suggéré mercredi dans son discours prononcé à Strasbourg. C'est aussi l'une des principales conclusions d'un rapport, publié le 24 octobre à Londres, par un important institut britannique, le Center for Economic Policy Research. Le choix d'une monnaie unique, d'une banque centrale définissant la politique monétaire n'est pas si important en soi. Il l'est parce que de lui dépend le type de développement économique voulu par les membres de la Communauté. Quel seul de chômage est considéré comme tolérable ? Quelle stratégie industrielle doit être conçue à Bruxelles ? L'affaire De Havilland, les débats qui ont agité le congrès du parti conservateur britannique ou le Parlement italien sont autant d'exemples qui prouvent que les membres de la Communauté commencent à peine à réfléchir et à s'affronter — sur ces questions.

La présidence néerlandaise présentera le 28 octobre un projet de compromis sur l'union économique et monétaire

La tonalité du débat sur les projets d'union politique et économique, mercredi 23 octobre au Parlement européen, a été plutôt pessimiste. A moins de deux mois du prochain conseil européen, un énorme travail reste encore à accomplir pour réunir le sommet de Maastricht (9 et 10 décembre). La présidence néerlandaise de la CEE présentera quant à elle, lundi prochain 28 octobre, le texte définitif de son projet concernant l'union économique et monétaire (UEM).

STRASBOURG
(Communautés européennes)

de notre correspondant
Ce n'est pas les déclarations de M. Piet Dankert, secrétaire d'Etat néerlandais aux affaires européennes, qui seraient en mesure d'améliorer le climat ambiant. Le représentant de la présidence néerlandaise a expliqué, lors du débat qui a eu lieu, mercredi 23 octobre, au Parlement européen, que « pour l'instant il n'y avait pas de consensus sur la politique extérieure, et de

stabilité et que des divergences de vues subsistent sur les actions communes à engager ». Les difficultés sont d'autant plus grandes, a-t-il ajouté, que les décisions devant être prises à la majorité qualifiée et revêtir un caractère contraignant.

M. Jacques Delors a tenté pour sa part de faire preuve de plus d'optimisme en évoquant le rôle des Douze dans la crise yougoslave : « La Communauté a maintenu son unité d'analyse et de proposition, et son action n'a pu limiter les conséquences meurtrières de la guerre civile ». Toutefois, les questions posées par le président de la Commission européenne montrent l'ampleur des obstacles à franchir, notamment pour s'engager résolument sur la voie d'une politique de sécurité.

S'agissant de la future union économique et monétaire (UEM), le président de la Commission a expliqué qu'il ne fallait pas que les Douze oublient la dimension économique dans leur projet de traité en faisant la part trop belle à l'aspect politique.

A l'horizon 2000, la banque centrale européenne aura un « pouvoir considérable », a-t-il poursuivi, et dans ces conditions il est impératif que la contrepartie économique soit substantielle. « Dans le cas

contraire, nous irions vers de graves déconvenues ». M. Delors a aussi insisté sur le rôle de l'institut monétaire européen, dans la mise en place est prévue en 1994, c'est-à-dire au début de la deuxième phase de l'UEM. Cette future institution devra obligatoirement avoir, selon lui, « une réelle influence sur les politiques monétaires nationales, même si elle ne doit pas se substituer à elles ». Plusieurs Etats membres, y compris l'Allemagne, sont très réticents à abandonner dans le sens souhaité par Bruxelles aussi longtemps que la monnaie unique ne sera pas devenue une réalité.

M. Valéry Giscard d'Estaing a également insisté sur cet aspect : « L'institut monétaire européen doit être conçu comme l'embryon de la future banque centrale, avec un gouverneur, un siège, des services et des compétences propres ». Le président du groupe libéral a en outre déploré « l'inaction de la Commission » pour donner progressivement à l'écu actual « les caractéristiques de la monnaie européenne ». Et l'ancien chef de l'Etat de lancer un appel : « Ne laissons pas, je vous en supplie, instaurer des verrous qui risquent de fermer la porte à l'union monétaire ».

MARCEL SCOTTO

Inquiétudes pour l'emploi des mineurs de la COGEMA

Journée « villes mortes » dans le bassin uranifère limousin

LIMOGES

de notre correspondant

Ce ne sont pas les agriculteurs mais les mineurs d'uranium limousins qui ont perturbé la circulation sur la RN 20 au nord de Limoges, dans la matinée du mercredi 23 octobre. Ils étaient en grève à l'appel de l'intersyndicale CFDT, CGC, CGT de la division minière de la Crouzille (Haute-Vienne) pour protester contre la décision de la COGEMA de cesser l'extraction du minerai d'ici à 1996 et de s'approvisionner au Canada, dont les minerais sont plus riches.

Les grévistes avaient l'appui de la « cellule de crise » mise en place par l'intersyndicale et les élus locaux, départementaux et régionaux, pour négocier avec la COGEMA une révision de sa position ou des compensations industrielles. Selon les estimations de cette cellule, ce sont quelque quatre mille emplois directs ou indirects qui sont menacés. Les maires de plusieurs communes du bassin minier (parmi lesquels de nombreux élus du PS, notamment le député de la circonscription, M. Marcel Mocenot) avaient

appelé dans leurs communes à des opérations « ville morte », auxquelles se sont joints la quasi-totalité des commerçants et artisans de la zone minière. Et comme cette zone coïncide avec la région moutonnaire la plus touchée par la crise de l'élevage, la FDSEA (Fédération départementale des syndicats d'exploitants agricoles) de la Haute-Vienne et le CRJA (Centre régional des jeunes agriculteurs) du Limousin s'étaient associés aux actions des mineurs et étaient présents aux manifestations.

Après des actions dans plusieurs communes, une journée s'est terminée par une manifestation à Limoges, devant la préfecture de région, où une délégation de mineurs et d'élus a été reçue. L'intersyndicale demande la poursuite de l'exploitation et la reprise des prospections dans les zones où les premières recherches semblaient prometteuses. Faute de réponse, dit l'intersyndicale, « la tension pourrait monter très vite ». Le prochain comité central d'entreprise est prévu pour le 22 novembre.

G. Ch.

3 000 sidérurgistes lorrains protestent contre le plan de restructuration d'Usinor-Sacilor

METZ

de notre correspondant

Près de 3 000 sidérurgistes et mineurs de fer lorrains ont manifesté mercredi 23 octobre à Metz à l'appel de l'intersyndicale CFDT, CGT, CFTC, CGC pour protester contre le plan de restructuration pré-

paré par Usinor-Sacilor. L'objectif des organisations syndicales et des responsables de l'association l'Emploi au cœur, créée il y a un mois pour réunir élus et syndicalistes de tous les horizons politiques, était de « donner un coup de semonce pour éviter la catastrophe ».

Plusieurs milliers d'emplois sont à nouveau menacés dans la sidérurgie lorraine, qui en a perdu 60 000 depuis 1975, soit les deux tiers des pertes totales françaises, rappelle le comité économique et social de Lorraine, qui vient de se réunir pour évoquer ce dossier. Plus de 600 nouveaux départs sont déjà au programme à Lorraine, filiale lorraine d'Usinor-Sacilor pour la production de fonte. Actuellement moins de 15 000 sidérurgistes sont encore en activité dans cette région. « Il faut défendre le dernier carré de la sidérurgie lorraine et, au-delà, de ce secteur industriel, c'est l'avenir de l'emploi en Lorraine qu'il faut poser », affirme M. Gervais Viane, secrétaire de la Fédération CFDT de la sidérurgie Nord-Lorraine. C'est la raison pour laquelle les sidérurgistes ont organisé mercredi matin des « carrefours de l'emploi » dans plusieurs communes des bassins sidérurgiques afin d'expliquer les conséquences des projets d'Usinor-Sacilor sur l'ensemble de l'économie lorraine.

J.-L. T.

Les constructeurs du tunnel sous la Manche refusent de financer son surcoût

La polémique rebondit entre le concessionnaire du tunnel sous la Manche, Eurotunnel, et les constructeurs réunis dans le groupement Tranemenech-Link (TML). Les responsables de TML ont indiqué, mercredi 23 octobre, au cours d'une conférence de presse, que le projet ne s'était jamais trouvé dans une situation aussi grave et qu'ils refusaient de financer les modifications demandées par Eurotunnel et par la commission intergouvernementale de sécurité. Ils réclament 11 milliards de francs à ce titre.

Ils étaient dix hommes en colère, mercredi 23 octobre, pour dire à Paris qu'on avait injustement mis en cause leur professionnalisme et leur compétence. Dix patrons d'entreprises de travaux publics françaises et britanniques voulaient, par presse interposée, dire à leurs actionnaires et à l'opinion publique dans quels problèmes ils se débattaient avec un tunnel sous la Manche qui met en péril leurs firmes : M. Peter Cosliva (Costain), M. Jean-Paul Parayre (Dumez), Sir Clifford Chetwood (George Wim-

pey), M. Tony Palmer (Taylor Woodrow), M. Antoine Zacharias (SGE), M. Neville Simms (Tarmac), M. Georges de Buffevet (SPB-Bagnolles), M. Martin Bouygues (Bouygues), M. Jean-Claude de Jammes (SAE) et Sir Robert Davidson (Balfour Beatty). Ils n'ont pas supporté que le concessionnaire de l'ouvrage, Eurotunnel, ait laissé entendre dans une lettre à ses actionnaires — dont ils sont, pour moins de 5 % — que TML avait sous-estimé volontairement les coûts du chantier et qu'il n'avait pas tenu ses prix. M. Parayre, au nom de ses pairs, a renvoyé la balle dans le camp du maître d'ouvrage qui, selon eux, « dévoyait l'esprit du contrat » en abusant du contrat de forfait et de ses droits de modifications et en ne respectant pas les contraintes de délai. Car « l'esprit du contrat », c'était de construire le tunnel le plus vite et le moins cher possible.

Réactions en chaîne

Après un exposé liminaire sur les incohérences de la répartition des compétences sur un chantier de cette ampleur et sur les modes de paiement qui égarèrent, aujourd'hui, les constructeurs, M. Parayre a détaillé à son tour pourquoi les surcoûts s'élevaient à 11 milliards de francs valeur 1985 (soit environ 14 milliards en francs aujourd'hui). Au sujet du surcoût du tunnel évalué à 1,5 milliard de francs valeur 1985 : « La moitié du dépassement est à mettre sur le compte des difficultés géologiques imprévues et l'autre moitié correspond aux travaux supplémentaires demandés par Eurotunnel. Notre client tente, de surcroît, de nous imposer une amende de l'ordre de 1 milliard de francs ».

Au sujet des terminaux (1,3 milliard de francs valeur 1985 réclamés) : « Les chiffres de prévision de trafic ont été constamment augmentés par le client, qui les a fait passer, par exemple, de 16,2 millions de passagers à l'origine, à 22,9 millions ». Au sujet des équipements fixes (8 milliards de francs valeur 1985 réclamés) : « Eurotunnel a décidé d'augmenter de 10 centimètres la largeur des wagons en nous indiquant que cette décision mineure n'avait pas de conséquence en termes de coûts et de délais. Or, augmenter la surface des wagons, c'est accroître fortement le coefficient de frottement ou de résistance de l'air dans le tunnel. A cela, s'ajoute le poids dû aux 10 centimètres supplémentaires. Pour ces deux raisons, il faudra plus de puissance électrique pour faire avancer les trains, des locomotives ayant une force de traction supérieure, des voies plus résistantes. Toute cette énergie va dégager plus de chaleur : il faut, dès lors, augmenter la capacité de refroidissement du tunnel, donc le diamètre même des tubes correspondants. Ce qui a, à nouveau, un impact sur le coefficient de frottement... Ainsi, un changement apparemment mineur déclenche une véritable réaction en chaîne ».

Enfin, au sujet du matériel roulant (0,2 milliard de francs valeur 1985 de frais d'ingénierie réclamés) : « L'estimation du coût est passée de 2,4 milliards de francs à 6,4 milliards en raison des modifications demandées et des nouvelles séries livrées avec neuf mois de retard ». Pour finir, M. Parayre a déclaré, à l'intention d'Eurotunnel, mais aussi de ses banquiers et de la commission intergouvernementale, que TML était « déterminé à ne pas financer les surcoûts qui incombent à Eurotunnel ». Se gardant de brandir la menace d'arrêter le chantier si TML n'était pas payé, il a simplement affirmé : « Nous ne réussirons pas tout seuls à sauver ce projet », qui doit cesser, selon lui, d'être « amélioré » par les uns et les autres sans que soient prévus les financements correspondants.

ALAIN FAUJAS

Opération « escargot » des routiers le 19 novembre. — La Fédération nationale des transports routiers (FNTR) a décidé d'organiser, le mardi 19 novembre, sur l'ensemble du territoire, des opérations « escargot » afin de protester contre « la carence de l'Etat à l'égard de la profession routière ». La plus importante des organisations professionnelles entend attirer l'attention du gouvernement « sur la dégradation des conditions d'exploitation des entreprises de transport routier due à l'insuffisance des infrastructures et à l'absence de mesures propres à leur permettre d'affronter la concurrence européenne ».

198 « licenciements secs » chez Michelin

M. Quilliot plaide le dossier de Clermont-Ferrand auprès de M^{re} Cresson

M. Roger Quilliot, sénateur (PS) du Puy-de-Dôme, maire démissionnaire de Clermont-Ferrand, a qualifié de « apostrophe à l'instant » l'entretien de plus d'une heure et demie qu'il a eu, jeudi matin 24 octobre, avec M^{re} Cresson. Il a précisé que des mesures concrètes pour aider sa ville avaient été envisagées et que le ministre de la ville, M. Delebarre, se rendra « dans les prochains jours » à Clermont-Ferrand, afin de dégager les décisions publiques et des grandes infrastructures, le développement des services publics et des grandes infrastructures de transport, l'élargissement du pôle d'enseignement supérieur que constitue Clermont-Ferrand et le développement des activités économiques. En outre, son maire, Clermont-Ferrand, qui ne faisait pas partie des villes bénéficiaires de délocalisations d'activités publiques de la région parisienne vers la province, décidées au cours de la réunion du comité interministériel d'aménagement du territoire (CIAT), le 3 octobre, devrait obtenir satisfaction des CIAT de novembre et décembre.

CLERMONT-FERRAND

de notre correspondant

Le représentant de la direction de la manufacture française des pneumatiques Michelin a fait connaître officiellement, jeudi matin 24 octobre, les derniers résultats du cinquième plan social devant le comité central d'entreprise réuni à Clermont-Ferrand.

Sur un total de 4 900 suppressions d'emplois (dont 2 432 pour le seul site de Clermont-Ferrand) et si l'on

déduit les départs volontaires (2 444 personnes) et ceux relatifs à la convention FNE (2 800), 198 salariés (dont 189 à Clermont-Ferrand) recevront prochainement leur lettre de licenciement (le Monde du 24 octobre). A cela, il faut ajouter 175 licenciements à l'établissement d'Orléans où 397 emplois disparaissent du fait de la cessation de toute activité industrielle ; 8 à Cholet et 1 à Bourges.

Toutefois, les salariés affectés par cette mesure disposeront d'un délai d'un mois pour accepter l'une des solutions de départs volontaires proposées par la direction (essentiellement des primes de reconversion).

Le maire « déplore » le transfert de Prodial en Lorraine

CLERMONT-FERRAND

de notre correspondant

M. Roger Quilliot a fait savoir mercredi 23 octobre dans un communiqué qu'il « déplore » qu'un groupe appartenant au réseau de l'occurrence le groupe Prodial, présidé par le président de la chambre d'agriculture, qui est également conseiller régional d'Auvergne, ait décidé de transférer ses activités de Gersart (dans la proche banlieue de Clermont-Ferrand) à Metz, en Lorraine, décision qui conduirait à la suppression de plus de cent emplois sur l'agglomération.

Il a également considéré qu'« on ne peut à la fois solliciter avec véhémence, voire violence, les pouvoirs publics nationaux pour la défense de l'agriculture auvergnate et contribuer par ailleurs à faire disparaître un volet important de son débouché agro-alimentaire ».

M. Quilliot fait directement allusion à M. Michel Debat (UDF), président de 1971 à 1979 de la FNSEA et ancien secrétaire d'Etat chargé des industries agro-alimentaires, de 1979 à 1981.

J.-P. R.

Des « arrangements personnalisés »

A cela, il faut ajouter le départ de 200 cadres, non prévu par le plan, intervenu par le biais d'« arrangements personnalisés ». Enfin, dernier cas particulier, l'usine de Mantecourt-les-Mines, où les gains de productivité sont toujours à l'étude, la période des départs volontaires a été prolongée jusqu'en septembre 1992.

Bien que le chiffre de 189 licenciements soit moins important que certaines rumeurs, le laissent redouter, c'est Clermont-Ferrand qui coulera le plus vite. De mercredi, M. Roger Quilliot l'a fait amèrement remarquer. Dans un communiqué remis à la presse, il a « regretté vivement que, pour la première fois, des licenciements secs soient prononcés ; ce qui ajoute, a-t-il souligné, un problème humain à un problème d'emploi ».

JEAN-PIERRE ROUGER

DESORMAIS, RETROUVEZ VOLVIC AUX MEILLEURES TABLES.



Les grands chefs et sommeliers de la gastronomie, dont LE FOUCQUET à Paris, ont choisi VOLVIC pour son extrême pureté issue du filaire naturel des volcans d'Auvergne. Retrouvez aux meilleures tables l'eau qui valorise le saveur des mets les plus fins.

volic. L'EAU DES SAVEURS INTACTES

ÉCONOMIE

ÉTRANGER

Selon un sondage américain, « le pire est à venir »

La faiblesse de l'économie compromet la popularité du président Bush

L'activité économique américaine reste faible, et la croissance pousse, estime un rapport de la Banque centrale américaine (Fed), publié mercredi 23 octobre. Intitulé « Livre beige », ce rapport souligne la morosité régnant au niveau des ventes de détail, de l'industrie et du bâtiment dans la plupart des régions en septembre et au début d'octobre.

NEW-YORK

de notre correspondant

Si la politique étrangère du président Bush lui vaut encore 65 % d'opinions favorables, seulement 29 % des Américains (contre 50 % à l'automne 1989) se disent aujourd'hui satisfaits de la façon dont il conduit l'économie des États-Unis, selon un récent sondage du quotidien USA Today.

Très sceptiques à l'égard d'une fin de récession à laquelle 86 % d'entre

elles ne croient pas, les personnes interrogées considèrent dans leur grande majorité (61 %) que l'économie américaine ne va pas se raffermir en 1992.

Prévoient face à une inflation qui précède 63 % d'entre eux, les « sondés » de ce journal qui, au passage, accusent les économistes d'avoir perdu tout sens des réalités, estimant pour la plupart que « le pire est à venir » : 73 % d'entre eux confirment avoir réduit leurs dépenses en raison des problèmes économiques actuels.

Les personnes interrogées attribuent cette situation d'abord à l'accroissement de la dette contractée depuis le début des années 80, ensuite aux tribulations du Congrès, plus soucieux des intérêts des parlementaires que de ceux du pays, enfin au président Bush, accusé de « ne rien faire pour mettre l'Amérique au travail » plutôt que d'être véritablement responsable de la crise.

La cote de popularité du président en paie néanmoins le prix. Un autre sondage, publié mercredi 23 octobre par le Washington Post, montre que, pour la première fois

depuis le début de son mandat en 1988, moins de la moitié (47 %) des électeurs sont prêts à le réélire en 1992, une baisse de 20 % depuis la guerre du Golfe.

S. M.

Les aides aux régions de l'Est représenteraient plus de 6 % du PNB allemand

Les aides financières versées en Allemagne aux nouveaux Länder de l'Est atteindraient 170 milliards de deutschemarks (580 milliards de francs) l'an prochain, 20 milliards de plus que cette année, selon l'institut économique IDW. Cette somme représente 6,25 % du PNB de la partie ouest de l'Allemagne.

Pour l'institut, ces aides doivent être versées, « il n'y a pas d'alternative ». Mais elles ne pourront pas être payées sans « réduction massive » des autres dépenses publiques et sans surveillance étroite des salaires. Cette opinion d'IDW rejoint celles exprimées récemment par les instituts économiques soulignant l'extrême lourdeur pour l'économie allemande de l'Ouest des aides octroyées à l'Est.

Le ministre de l'Équipement, responsable pour l'Europe de l'Est, M. Paul Quilès, ministre de l'Équipement, du logement, des transports et de l'espace, a nommé M. Daniel Tenenbaum, président de la Société d'autoroutes du nord et de l'est de la France et ancien directeur de l'aviation civile, « Monsieur Europe de l'Est ». Il sera chargé d'animer et de coordonner les actions du ministère destinées à aider les pays de l'Est à rattraper leur retard en matière d'infrastructures et d'urbanisme.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE VOUS INFORME

VALEURS ET PERFORMANCES DE NOS SICAV

SITUATION AU 27 SEPTEMBRE 1991				
SICAV		Valeur liquidative (F)	Performances en % (coupons bruts réinvestis)	
			du 28/12/90 au 27/09/91	cumulées sur 5 ans
MONÉDIAIRES				
MONÉVALOR	C - Prods monétaires et obligations	76997,93	+ 9,27	n.s.
CAPIMONÉTAIRE	C - Prods monétaires et obligations	5927,03	+ 8,73	n.s.
OBLIGATAIRES MONÉDIAIRES				
CAPIOBUG	C - Obligations françaises	5388,22	+ 9,35	-
SOGEPARAGNE	DA - Obligations françaises	325,13	+ 11,56	+ 33,20
INTERBUG	C - Obligations françaises et intern.	13 191,75	+ 18,49	+ 37,03
DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE FRANÇAIS				
INTERSELECTION FRANCE	DA - Actions et obligations	526,60	+ 25,49	+ 46,47
PERVALOR	DA - Actions et obligations	629,20	+ 20,70	-
DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ÉTRANGER				
SOGEVAR	DA - Europe	1046,23	+ 23,89	+ 28,75
SOGINTER	C - Mondiale	1 303,82	+ 24,47	+ 24,48
SECTEURS D'ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES				
CONVERTIVAMO	DA - Secteur immobilier	347,09	+ 9,52	+ 13,62
REALVALOR	C - Valeurs d'actifs	855,07	+ 15,04	-
ORVALOR	C - Mines d'or	6 238,73	+ 22,05	-
OPTIMAT	C - Obligations et options	33 011,53	+ 8,52	-

C = Capitalisation

DA = Distribution annuelle

n.s. = Non significatif par rapport à l'objectif de gestion



CONJUGUONS NOS TALENTS.

LOGEMENT

Une communication de M. Quilès au conseil des ministres

L'Agence pour l'amélioration de l'habitat va élargir ses aides à la réhabilitation

Le conseil des ministres s'est réuni, mercredi 23 octobre, une communication de M. Paul Quilès, ministre de l'Équipement, sur le programme d'action arrêté le 10 septembre en matière de logement. Parmi les mesures nouvelles, amendement du projet de budget 1992, la possibilité ouverte à l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat (ANAH) d'aider à la réhabilitation des logements locatifs privés vieux de plus de quinze ans.

C'est un beau cadeau d'anniversaire pour l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat (ANAH), qui a soufflé il y a quelques jours ses vingt bougies : ses aides à la réhabilitation, jusqu'alors limitées au seul parc locatif privé construit avant le 1^{er} septembre 1948, seront étendues en 1992 à celui vieux de plus de quinze ans. Ces logements ne pouvaient jusqu'à présent bénéficier d'un soutien de l'Agence que pour des travaux d'économie d'énergie.

Ces mesures, prises en première

lecture au début du marathon budgétaire au Parlement (le Monde daté 20-21 octobre), comble les vœux des dirigeants de l'Agence, qui la réclamaient et l'expérimentaient déjà depuis le début de l'année. Les possibilités sont énormes (le chiffre de 1,5 million de logements est avancé avec prudence), compte tenu de l'importance de l'effort de construction mené dans l'Hexagone entre 1955 et 1975. Et l'avenir de l'Agence s'en trouve conforté : depuis sa création, on estime qu'elle est intervenue sur 2 millions de logements, soit au titre de la réhabilitation, soit au titre des travaux d'économie d'énergie, domaine qui lui a été ouvert en 1980.

Pourtant, tout n'est pas rose pour elle, puisqu'elle a fait les frais — comme tout le secteur — des économies budgétaires prises au cours de l'été : ainsi son budget initial de 1,9 milliard de francs en 1991 a été écorché à 1,7 milliard, et, pour 1992, ramené à 1,5 milliard. Reste à savoir si elle bénéficiera de tout ou partie des 475 millions supplémentaires tirés de l'ajustement à 2,5 % de la taxe additionnelle au droit au bail (TADB), une des sources qui ali-

mente son budget. Il s'agit d'une taxe payée par les propriétaires-bailleurs sur les loyers qu'ils perçoivent : jusqu'ici, elle était de 3,5 % pour les logements achevés avant le 1^{er} septembre 1948 et de 0,50 % pour ceux construits entre 1948 et 1975. À compter du 1^{er} octobre 1992, elle est de 2,5 % pour tous, ce qui ne constitue pas une bonne nouvelle pour les propriétaires-bailleurs de logements construits entre la fin 1948 et 1976, mais une bonne pour les autres (2,2 millions de logements).

Autre bonne nouvelle : alors que les propriétaires-bailleurs recevaient moins de 10 000 francs de loyers annuels étaient croisés de la TADB, ce seul sera porté en 1992 à 12 000 francs (il n'était que de 2 500 francs avant 1991). Pourtant, le relèvement de ce seuil, pour agréable qu'il soit, pose un problème : dans les zones où les loyers sont très bas (le rural, notamment) : pour recevoir une aide de l'ANAH, il fallait payer la taxe additionnelle au droit au bail. Une modification du décret sur les aides de l'ANAH pourrait supprimer ce lien automatique et éviter cet inconvénient.

FRANÇOISE VAYSSÉ

INDUSTRIE

Les laboratoires Fabre négocient la reprise d'une usine de Rhône-Poulenc-Roror

ALBI

de notre correspondant

Les négociations entre le groupe Rhône-Poulenc-Roror et les laboratoires Fabre de Castres pour la reprise, par ce dernier, d'une usine à Gien consacrée aussi bien à la politique de co-construction que le développement soutenu du labo-

ratore castrais, fort désormais de ses 5 500 collaborateurs et d'un chiffre d'affaires de 4 milliards de francs. Aux termes de l'accord actuellement négocié entre ces deux groupes, l'usine de Gien deviendrait intégralement propriété du laboratoire Fabre en 1993, après une entrée à 49 % cette année dans le capital de la nouvelle société filiale constituée à cet effet. Les 326 salariés de Gien abandonneront progressivement les fabrications de Rhône-Poulenc-Roror — Catalgine, Hexomédine, Risoridin et Inovanc — pour développer des productions du groupe pharmaceutique castrais, qui vont diminuer les charges de façonnage extérieur (30 millions d'unités cette année).

L'accord permettra aussi au laboratoire Fabre d'asseoir son développement à l'étranger puisque Rhône-Poulenc-Roror développera, en Amérique du Sud et en Amérique centrale, la Navelbine, spécialité anticancéreuse du laboratoire.

JEAN-PIERRE BARJOU

Créant 650 emplois

Sidex et Great Wall fabriqueront des téléviseurs à Sablé (Sarthe)

Sidex (marque Kalsin), troisième fabricant français de téléviseurs, et Great Wall Electronics, premier groupe d'électronique grand public de Hongkong, ont conclu un accord de joint-venture pour la fabrication, à partir de juin 1992, de téléviseurs grand écran (de 52 à 71 centimètres) à Sablé (Sarthe). Baptisée Great Wall France, cette nouvelle unité de production représente un investissement de 80 millions de francs (dont 23 pour la construction de l'usine), réparti à égalité entre les deux partenaires. Great Wall France devrait construire, à terme, 35 000 téléviseurs par mois et créer 650 emplois. Depuis 1989, Sidex produit déjà à Sablé 45 000 téléviseurs par mois environ avec un effectif d'une centaine de personnes.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS



Le Conseil d'administration de la Société Hachette S.A. s'est réuni le mardi 22 octobre 1991, sous la présidence de Monsieur Jean-Luc Lagardère, pour arrêter les résultats semestriels au 30 juin 1991 de la Société et prendre connaissance des résultats consolidés du Groupe, dont les principaux éléments sont rappelés ci-dessous :

(en millions de francs)	30 juin	Rappel 30 juin 1990
Chiffre d'affaires	14 870	14 219
Résultat courant	298	294
Résultat net consolidé	30	346
Résultat net par titre Groupe	-	+ 261

Le résultat courant s'établit à 298 millions de francs contre 294 millions de francs en 1990. Le résultat net consolidé est de 30 millions de francs contre 346 millions de francs. En 1990, le Groupe avait enregistré une plus-value nette importante sur la cession de l'immeuble Réservoir occupé par les N.M.P.P.

La part du Groupe dans le résultat net consolidé, hors plus et moins-values et provisions exceptionnelles, est une perte de 28,6 millions de francs contre un bénéfice de 11,9 millions de francs en 1990.

Les premiers mois de l'exercice ont été fortement affectés par la situation générale dans le monde et les effets de la crise en France et à l'étranger, les conséquences les plus directes ont été, d'une manière générale, la faiblesse des marchés publicitaires et notamment dans la presse quotidienne en France. Les ventes de livres, particulièrement par courrier, ont été également affectées dans un marché peu porteur.

Le Conseil a pris acte des restrictions de certains secteurs dont les coûts, déjà engagés pour partie, ont affecté le résultat net. Les estimations de charges relatives aux mesures d'application de ces plans ont fait l'objet de provisions pour leur quote-part au 30 juin. L'impact de ces mesures devrait être bénéfique et en particulier au moment où la situation économique s'améliore.

Le coût de LA CINQ pris en compte par le Groupe au 30 juin 1991 a été comptabilisé et compensé par la reprise partielle de la provision constituée à cet effet en 1990. Il est donc sans incidence sur le résultat de la période. L'ensemble de la charge prise en compte s'élève à 364 millions de francs. Son montant correspond à la quote-part du Groupe dans les résultats de la chaîne au 30 juin et aux risques que le rôle d'opérateur dévolu à Hachette justifie qu'elle assume.

Il est rappelé, comme chaque année, que le résultat du premier semestre n'est pas représentatif de l'exercice du fait de la saisonnalité de certaines activités.

En ce qui concerne Hachette S.A., le résultat courant s'établit à 160,9 millions de francs contre 137,4 millions de francs au premier semestre 1990. Le résultat net de la période est un bénéfice de 61,3 millions de francs contre 1 245 millions de francs pour la même période de l'exercice précédent qui incluait d'importants éléments exceptionnels en plus-values et provisions.

Le résultat consolidé de l'exercice sera en diminution par comparaison avec l'année précédente. Il devrait marquer cependant une amélioration sur celui du premier semestre.

Le Monde AFFAIRES

Sucres et denrées, de la régence à la gestion

Après les mauvais résultats de 1990, le groupe de négoce de Serge Varsano abandonne la stratégie des coups
Sudco se repositionne sur ses points forts — sucre, produits laitiers... — et éteint les foyers de pertes

L'ESPRIT d'un négociant de matières premières est encombré de bateaux et de chiffres, de sacs de café et de cotations qui s'affolent en cadran des grands marchés à terme. Il y a aussi des crayons et des gomme, pas mal d'intuition et le nécessaire soutien de banquiers insensibles au mal de mer. Car négociant, réunir une offre et une demande de marchandise, c'est gérer à chaque instant l'imprévisible, des fluctuations de prix et de monnaies, des intempéries et des retournements de conjoncture.

Dans un monde économique instable, producteurs et consommateurs obéissent au premier rôle à des acteurs jusqu'ici restés dans l'ombre, aux sociétés cotées en Bourse (par souci de discrétion et pour s'éviter un compte à rendre à des actionnaires), aux compétences multiples rendues opaques par un vaste espace de co-conjonction : les négociants. Parce qu'ils assurent une part appréciable du commerce international des produits de base, parce qu'ils assurent ainsi des rapprochements entre pays dans le cadre de relations triangulaires de troc ou de composition, ces « fils de Mercure » ont parfois le sentiment d'enlever pour la paix et le développement, même si leurs fortunes ne doivent rien à la philanthropie.

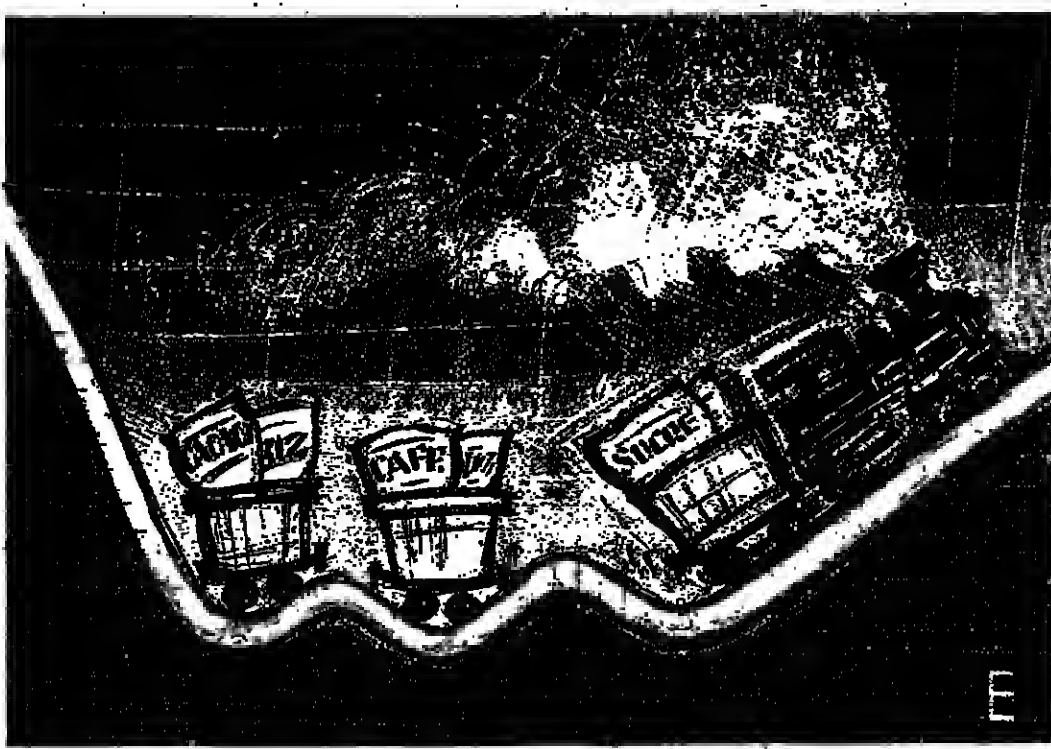
Fondé en 1952 par Maurice Varsano, rapidement baptisé le « roi du sucre », le groupe Sucres et denrées s'inscrit depuis ses origines dans cette vision où se mêlent un sens aigu — mais parfois pris en défaut — des affaires et une certaine éthique, celle de n'être jamais ce que les

Anglo-Saxons appellent des *hit and run*, ces négociants qui font un coup et filent aussitôt, sans ménager le partenaire, sans souci pour le lendemain. La philosophie de Sudco n'est pas celle de l'instant. Elle s'enracine dans des relations longues avec les États dont elle s'est faite, l'avocat commercial, en prenant bien soin de rester apolitique, au nom de la machiavélique séparation entre les affaires et l'idéologie.

Le roi du cacao

C'est ainsi que Sucres et denrées prendra pied à Cuba en 1952, au lendemain de la révolution castriste, alors que plus aucun pays occidental ne veut traiter avec La Havane. « Fiel était fier et faible, il avait du sucre à vendre, il fallait le lui prendre », dit-on aujourd'hui au siège parisien de Sudco. « Je suis du parti du sucre », répondait naguère Maurice Varsano à Fidel Castro, comme ce dernier lui demandait sa position. Plus tard, en vertu de cette même logique des affaires, on retrouvera Sucres et denrées en Ouganda en pleine déconfiture, grâce à des liens maintenus avec des fonctionnaires « sérieux, bien formés par les Britanniques ».

Et, en 1984, Sucres et denrées sera la seule compagnie française à renouer avec le Nicaragua sandiniste, avant d'étendre ses interventions au Salvador (où le groupe épaulera Bouygues pour la construction d'un hôpital). Dans la décennie écoulée, on verra encore Sudco intervenir au Laos, au Vietnam et en Birmanie, où



il s'imposera comme premier acheteur de riz, tout en accompagnant diverses entreprises françaises pour la rénovation du réseau hydraulique de Rangoun.

Mais cette géographie de l'impossible se double d'une stratégie de gros contrats véritablement inaugurée par Serge Varsano, le fils du fondateur, arrivé au « pouvoir » en 1988, huit années après le décès de son père et l'entrée du groupe dans une période plus gestionnaire, dite de régence, orchestrée par un fidèle du roi du sucre, Max Benhamou. « Serge a la joie du risque, dit de lui un banquier ami de la famille. Son père était une force tranquille, lui une force mobile. » D'autre part, c'est la crainte de voir le groupe entrer dans une phase plus agitée, de risques moins bien calculés, d'opérations en cavalier seul où les financiers sont tenus à l'écart et, telle l'intendance, doivent suivre.

Retour à quel

A partir de 1988, Serge Varsano devient le roi du cacao en signant le contrat du siècle avec la Côte d'Ivoire, le premier producteur mondial de cacao : 400 000 tonnes sont en jeu. Multiples rebondissements. D'abord le britannique Fibro, le cacao occupe tous les esprits. Sucres et denrées, poids moyen des affaires, le poids lourd (qui fera ses portes),

mais à quel prix ! La direction a relâché son attention sur les autres produits, le café, le riz. Les marchés sont défavorables.

La crise du Golfe rend les affaires moins aisées. On relève des incompétences graves parmi les *traders*. Max Benhamou, évincé, n'est plus là pour jouer les comptables. Avec des fonds propres insuffisants au regard de son chiffre d'affaires, Sudco cherche un partenaire. En 1990, les pourparlers avancent avec Altus, filiale du Lyonnais et de Thomson. Mais, pour la première fois depuis sa fondation, le groupe annonce des pertes : 476 millions de francs se consolident. La marée est moins belle, et les contacts avec Altus (qui a vu sa majorité évoluer en faveur du Lyonnais) rompus. Si Serge Varsano n'est pas à proprement écarté (il reste, on se souvient l'oublier, l'actionnaire principal du groupe avec plus de 85 % des parts), la stratégie des grands coups est abandonnée.

Retour à la gestion. Retour de Max Benhamou comme coprésident. L'homme a la réputation de trancher dans le vif. Par le passé, il a tiré Sucres et denrées de quelques mauvais pas, liquidant ses actifs malencadrés dans les métaux précieux, l'immobilier ou les maronnages glacés. Les *traders* devront refaire leurs additions, ou plutôt apprendre à soustraire. Dans les trois ans, les frais généraux devront être réduits de moitié ; de 50 à 60 licenciements

sont prévus dans le négoce (sur lequel 330 postes). L'heure est au retour à quel point pour colmater les vides, un repli sur soi qui ne va pas sans traumatismes.

Leader mondial

La nouvelle stratégie de Sudco annoncée fin septembre se traduit par un classique repositionnement sur ses points forts : le négoce du sucre, où le groupe entend conserver sa position de leader mondial ; le commerce des produits laitiers, des viandes et des céréales ; l'industrie de produits carotés élaborés avec Vital Sogéviandres. En revanche, il s'agit d'éteindre ce plus vite le « foyer de pertes », la filiale Mekuria Sudco qui, à travers le cacao, le café, le riz, le coton et les engrais, a cristallisé tous les maux. A Paris, le département cacao est fermé, l'activité subsistant seulement dans les centres de Bordeaux (Toutou) et New-York. Avec 300 000 tonnes traitées par an, Sudco s'était hissé au premier rang mondial. Il reculera vers le quatrième ou cinquième rang pour demeurer un « intervenant majeur ».

Si les affaires sont maintenues sur le café à New-York, le désengagement est total partout ailleurs, seuls les contrats en cours devant être honorés. Sudco renonce aussi au coton, aux engrais et au riz, un pro-

duit qu'il n'avait jamais su maîtriser, en raison de l'absence de marchés à terme pour se couvrir contre les écarts de prix, en raison aussi du nombre trop réduit de pays exportateurs et acheteurs. Sans oublier la faiblesse technique de l'équipe chargée chez Sudco de traiter le riz.

Une certaine orthodoxie

Après cette secousse, le négoce admet qu'il devra se conformer à un « sens de l'histoire », revenir à une certaine orthodoxie, associer la fonction financière et la fonction commerciale. Mais si le Crédit agricole a diminué son soutien au négoce (pour le limiter aux opérations de court terme, en délaissant celles de long terme), les banques n'ont pas abandonné le groupe français. Passée l'émotion — et la tension — qui a suivi l'annonce de la perte au printemps dernier, le pool des neuf principaux établissements bancaires de France (il s'agit, contre toute attente, à condition d'être désormais informé au préalable de la nature des opérations envisagées).

Le groupe ayant fait de son désendettement à long terme (1,3 milliard de francs) une priorité, les banques ont mis à sa disposition un prêt-relais à court terme de 1,1 milliard de francs. Une somme qui devra être remboursée lors de la cession par Sucres et denrées de son actif industriel majeur, la société Barry. Premier transformateur mondial de fèves de cacao (en liqueur, beurre, poudre et chocolat de couverture), cette firme réalisait l'an passé un chiffre d'affaires de 3 milliards de francs. D'après les estimations avancées, Sudco, qui en détient 80 %, pourrait en tirer de 1,5 à 2,5 milliards de francs. Par le montage mis en place, le groupe n'a pas le couteau sous la gorge et peut attendre, pour vendre, la meilleure opportunité. Elle devrait venir d'un géant de l'agroalimentaire, de la dimension de Jacobs Scharf.

Sudco a parallèlement obtenu de ses créanciers un nouveau crédit de 700 millions de francs qui s'est substitué au précédent de 500 millions de francs consenti en avril. D'après la direction, ces opérations « permettront d'assurer les engagements de la filiale qui a subi les pertes (Mekuria), de rembourser la plus grande partie des crédits bancaires courants et des prêts à moyen terme ; de reconstituer les capitaux des filiales préjudicées afin qu'elles disposent d'un fonds de roulement adéquat ». Le parti n'est pas encore gagné.

ERIC FOTTORINO
Lire la suite page 36

(1) BNP, Indosuez, Société générale, Cédex, Lyonnais, BFCB, CIC-Paris, Crédit du Nord, Paribas, Worms.

Les délices de l'apolitisme

Apolitique, Sucres et denrées ? A la différence du groupe Interagra, marqué par les convictions communistes de son fondateur Jean-Baptiste Doumeng, Sudco a toujours revendiqué la neutralité dans les affaires, traitant aussi bien avec le Cuba castriste qu'avec les Philippines de Marcos, ou la Côte-d'Ivoire du « vieux » Houphouët-Boigny. Il faut examiner de près certains recrutements pour déceler un certain penchant à s'assurer les services d'hommes d'influence, bien introduits dans les rouages de l'Etat et de l'administration. En 1981, le groupe engagea ainsi l'ancien ministre giscardien Paul Dijoud, qui travailla deux ans sur des projets avec la Chine, avant de repartir comme ambassadeur de France en Colombie, puis de revenir au Quai d'Orsay

comme responsable de l'Afrique. En 1986, année inaugurale de la cohabitation, c'est le chef de cabinet d'Edith Cresson, Bernard Goury, qui céda aux sirènes de la maison des Champs-Élysées, pour la quitter moins de deux ans plus tard, sans jamais s'être vraiment consolié des ors de la République, sans s'être jamais senti très à l'aise dans le peau d'un négociant.

Au siège du groupe, on dément avoir voulu exploiter les carnets d'adresses de ces anciens serviteurs de l'Etat. Même si on admet que leur présence peut toujours servir en cas de dossier en panne à l'échelon politique. Enfin, on a sans doute exagéré les liens d'intimité entre Serge Varsano et Jean-Christophe Mitterrand, responsable de la cellule Afrique de l'Elysée. E. F.

Le pays de Galles affiche sa réussite

Saignée à blanc au début des années 80, la région galloise explose en prenant des allures de mini-Californie. Un renouveau favorisé par la finance anglaise, la main-d'œuvre locale et les investissements japonais

LONDRES

correspondance

De quel côté qu'on découvre la maquette de Cardiff-Bay, le quartier des docks de Cardiff prochainement livré aux bulldozers, on a le tournis. Ce qui va surgir des décombres de cette zone populaire et sinistrée du sud de la capitale de la principauté (seule région à porter ce titre, car sous la tutelle honorifique du prince de Galles, Charles, héritier au trône), c'est une espèce de cité mutante, parée de tous les superlatifs. La plus riche, la plus folle, la plus sauvage des îles britanniques, après les *docklands* londoniens. Ce spectaculaire chantier, comprenant des immeubles de bureaux, des commerces, plusieurs hôtels, trois marinas, est le symbole par excellence d'une réussite galloise partout à l'affiche.

Saigné à blanc au début des années 80 par les fermetures des mines et la restructuration de la sidérurgie, le pays de Galles explose tous azimuts. Devant cette *success story* réconfortée par la finance anglaise, la main-d'œuvre galloise et les investis-

ssements japonais, certains optimistes parlent déjà d'une mini-Californie. « Les nouveaux emplois créés dans les services, l'ingénierie et l'électronique ont permis au pays de Galles de mieux résister à la récession que les autres pôles de développement, anglais ou écossais », les bruits de la mauvaise conjoncture qui dévaste le Royaume-Uni semblent bien éloignés du bureau de Sir Donald Walters, le vice-président de la Welsh Development Agency (WDA), l'autorité de développement régionale galloise.

Les chiffres attestent l'essor économique de cette région qui se sent autre par le sang, la religion, la tournure d'esprit. En 1990-1991, l'emploi dans le secteur manufacturier gallois augmente de 13 % alors que les usines des Midlands procèdent à des licenciements massifs. Les entreprises électroniques des franges côtières du sud accroissent leurs effectifs de 77 % alors que ceux des sociétés anglaises tombent de 13 %. Cette province de 2,8 millions d'âmes vient en tête du classement des régions pour la création de petites et moyennes entreprises. Une coulée de silicium et de composants dévalise le long de la section de l'autoroute M4 reliant le pont suspendu-

bant la rivière Severn à la péninsule du Pembrokeshire, baptisée le corridor du high-tech. Cardiff (283 000 habitants), capitale jadis macabre d'une principauté à la lèvre, exalte de nos jours la même gloire que la City en accueillant des administrations en voie de décentralisation (bureau des brevets), des institutions financières de haut rang (la banque TSB, le courtier NM Rothschild, BNP mortgages Ltd) et des bureaux de recherche.

Première gelsa d'Europe

Les investisseurs étrangers sont à l'avant-plan de ce renouveau : plus de 300 entreprises internationales ont élu domicile sur les terres des fils de Cynrfa (terre des canarades). Une quarantaine de sociétés japonaises de l'électronique ont transféré ces vallons profonds et brumeux en première gelsa d'Europe.

Sony, prince de Galles ? De Japonais, on n'en voit guère à l'usine Sony de Bridgend, près de Cardiff. Ils ne sont que 35 ingénieurs sur les 2 200 employés. Au hiérarchisme de la productivité, l'usine de Bridgend est la troisième unité du groupe Son-

dans le monde. L'électronique traverse une passe difficile, Philips et Ferguson broient du noir, mais Sony-Wales a le moral. La compagnie victor de choisir Penarth (Mid Glamorgan) comme site d'une deuxième usine de montage de téléviseurs.

Une réussite à mettre notamment à l'actif de la Welsh Development Agency, un organisme semi-gouvernemental, et à l'octroi de fonds d'innovation publics, de capital-risque, d'aides à l'implantation, de primes diverses. « *Devantage* que ces subventions, c'est la qualité de la main-d'œuvre galloise, sa réputation de sérieux et d'ingéniosité. La flexibilité des syndicats et les bas salaires ont créé l'attrait vers des vallées directement frappées par le déclin des industries traditionnelles de la houille et de l'acier », explique Ian Rocks, un des directeurs de la WDA.

Hitachi, Brother, Matsushita... De toute évidence, les Japonais ont fait de ce lieu de plateaux escarpés et rocaillieux leur tête de pont britannique. La fameuse maison de mode galloise Liza Arday a été rachetée par une maison japonaise. Danyo a mis la main sur le Monmouth Golf Club (Gwent). « La présence d'une importante communauté

japonaise est un atout important, non seulement au sens des affaires mais aussi sur le plan social », affirme Shinku Masui, directeur de Star Micro.

Quant aux ouvriers gallois, à la mentalité plus égalitaire qu'en Angleterre, ils apprécient que le directeur du personnel, un Gallois, porte le même bleu de travail, partage la même cantine et le parking. Les salaires, comparables à la moyenne nationale, sont supérieurs aux habitudes de la région où le niveau de vie demeure bas. L'absentéisme est minimum. Le Trade Union gallois, pragmatique et rusé, a embrassé le principe de la représentation syndicale unique, cher aux firmes nippones.

Au pays de Galles, la bonne performance économique va de pair avec la protection d'un certain art de vivre. Les amis de la nature bloquent le projet de la Cardiff Bay Development Corporation de construire un barrage pour fermer l'estuaire des rivières Taff et Ely, sanctuaire d'oiseaux migrateurs. Le percement d'un tunnel routier sous le bief, la mise en place d'un système de trolleybus, le remplacement des dépôts de ferraille par des activités non polluantes

et par des entrepôts de distribution soulignent le souci de préservation de la qualité de l'environnement.

Il ne faudrait pas se figurer les entrepreneurs locaux comme étrangers sous les traits de philanthropes. Certes, ils ont créé des emplois, mais ces emplois demeurent essentiellement féminins. Tel n'est pas le moindre paradoxe que dans les anciennes cités minières, sanctuaires de la suprématie masculine, le chômage masculin demeure très élevé. De nombreux jeunes sont contraints d'aller chercher fortune à l'étranger, dans le Sud-Est anglais ou en outre-mer, ou s'engagent dans les bataillons gallois des armées de Sa Majesté. Dans le village de Penrhiw-ceb, au cœur de la Cynon Valley, à vingt kilomètres au nord de Cardiff, la distraction des teenagers sans emploi consiste à piller les convois de charbon qui transpercent à l'approche du dangereux village de Tyltownton. Le soir, dans le Miner's Club, les choristes chantent avec mélancolie la nouvelle mélodie des vallées qui reverdisent : *The Bandits country*... la contrée des bandits.

MARC ROCHE

AFFAIRES

Du rugby à l'agroalimentaire en Pologne

Bernard Derrien, l'ancien deuxième-ligne, crée cette semaine la première PME franco-polonaise de spécialités agroalimentaires.

BOURG-EN-BRESSE
de notre correspondant

De son récent passé rugbystique, Bernard Derrien, ancien deuxième-ligne, a gardé le goût des charges plein champ. Situé dans le verrou du rideau de fer, n'avait-il pas lancé le premier supermarché privé de Pologne, à Torun (1), pour le compte du groupe laitier et fromager Coopérative de l'Ain, Bressor ? Vingt-neuf mois plus tard, Bernard Derrien récidive, mais à titre personnel cette fois (2). Avec le concours du Fonds de partenariat européen, il vient de s'associer en joint-venture à une coopérative ouvrière pour créer à Duchowice, près de Varsovie, la première unité industrielle de fabrication de spécialités agroalimentaires collectives « made in Ouest » telles que des barres et desserts chocolatés, des fromages frais, de l'eau minérale, des cocktails, des confitures et de la biscuiterie.

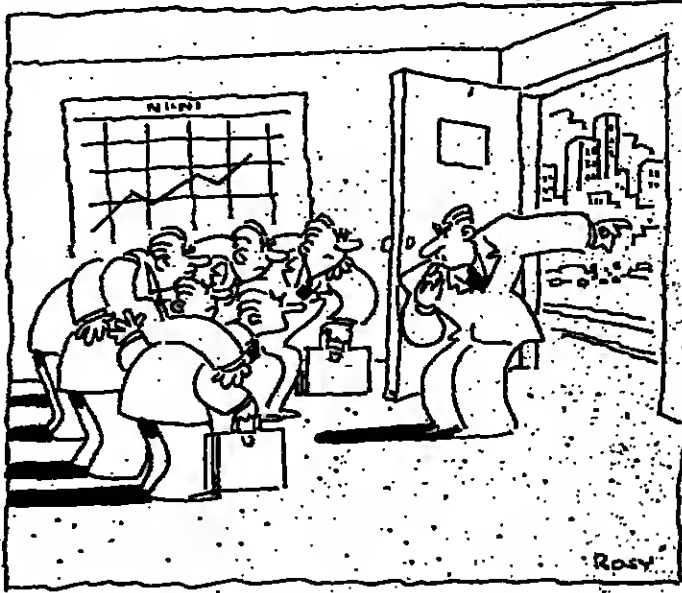
La nouvelle usine, dont le démarrage opérationnel est prévu cette semaine, a la ferme intention de se positionner sur le marché polonais, où ses produits, de 30 % à 40 % moins chers, devraient pouvoir concurrencer par leurs prix les denrées occidentales de même type importées sur ce marché.

Alors que les grandes sociétés polonaises, mettant en doute la solvabilité de leurs partenaires éventuels, selon lui, « surestiment les investissements nécessaires », Bernard Derrien n'hésite pas et fonce : « Je crois qu'il faut procéder d'une

manière complètement inverse : le décisionnaire doit être la personne qui est sur place. Et il faut avoir de la chance. » Sa chance, il l'a justement rencontrée en la personne de Casimir Ratajczyk, le principal dirigeant de la RSP de Duchowice, une coopérative ouvrière de production de 300 salariés et de 50 millions de francs de chiffre d'affaires ; la SCOP exporte principalement des fruits au sirop en URSS, et son directeur a su réaliser des profits (10 millions de francs de résultats). Son principal marché s'effondrant, il a opéré un début de reconversion réussie dans le conditionnement des anti-oxydants. « Casimir cherchait des idées et des innovations pour poursuivre sa diversification et il avait fait ses preuves », explique Bernard Derrien, qui poursuit : « La plupart du temps, les Polonais ont des idées, mais ils n'ont pas d'argent. »

10 millions de francs d'investissements

De la rencontre des deux hommes naît Nar et Nar Pologne, une société au capital de 5 millions de francs. Nar et Nar, la société française créée le 1^{er} juillet à Bourg-en-Bresse par Bernard Derrien, en détient 51 %. La création de l'unité industrielle représente un investissement (matériel, ingénierie, bâtiment, matière grise, etc.) de 10 millions de francs. Le Fonds de partenariat européen en finance 60 % par l'intermédiaire du Crédit national (3) et de la Ban-



truisent, le peu de projets qui sont lancés. »

Pour réussir, Bernard Derrien n'a pas lésiné sur les moyens, en particulier le savoir-faire, dont le transfert technologique va s'effectuer grâce à des accords sous forme d'exploitation de licences passées avec plusieurs sociétés françaises, en fonction des produits à fabriquer ou des machines utilisées. Et si, dans un premier temps, certaines matières premières sensibles (hors le lait, la farine ou les œufs), comme le chocolat, seront importées pour la fabrication, les deux associés comptent très vite tester les produits polonais afin de procéder à la substitution. « D'emblée, les produits seront aux normes européennes », affirme Bernard Derrien. Pour démarrer, nous avons choisi des produits simples, stérilisés ou pasteurisés à l'emballage et qui sont bien résistants à la mauvaise qualité de la chaîne du froid polonaise. »

Tenter l'aventure en URSS ?

Pour la première année, Bernard Derrien prévoit un chiffre d'affaires de 30 millions de francs, avec une croissance rapide puisqu'il devrait atteindre 50 millions l'année suivante. « Les grossistes et distributeurs sont déjà là, avant même le démarrage de l'unité », explique le chef d'entreprise français.

Sa confiance dans la réussite de l'aventure, Bernard Derrien la puise dans le fait qu'il n'y a pas de fabrication de produits nouveaux en

Pologne. La visite de la foire de Poznan (l'équivalent du SIAL pour le pays) l'a d'ailleurs convaincu de cette carence et confiance, selon lui, la justesse de son analyse : « Seules les petites structures souples et agiles sont en mesure de démarrer rapidement dans un pays qui ressemble à la France d'après guerre. Mais ce qui est vrai en Pologne ne l'est pas en Hongrie ou en Tchécoslovaquie, où les marchés sont nettement plus restreints et le terrain partiellement occupé. »

En disant cela, Bernard Derrien pense, évidemment, à l'URSS, où certaines personnes aimeraient bien lui voir tenter une expérience similaire. L'intéressé, s'il affiche une certaine prudence, ne dit pas non. Après le polonais, qu'il parle désormais couramment, Bernard Derrien apprend le russe. Il en est déjà à sa vingtième leçon. Est-ce un signe prémoniteur ?

LAURENT GUIGON

(1) Le Monde du 6 avril 1990.
(2) M. Derrien avait été évité de la question globale de Bressor par le groupe Bressor, au début de l'été 1990. Après avoir passé six mois chez Bressor, où il occupait le poste de directeur général, Europe de l'Est, M. Derrien a souhaité reprendre sa liberté pour mener son projet à bien.
(3) Le Crédit national gère le Fonds de partenariat européen.
(4) 40 % du capital investi par la société française.

PORTRAIT

Les logiques de Georges Peninou

Animateur de la société Intelligences (Publicis), il a irrigué le champ publicitaire de notions venues des sciences sociales

C'ET homme-là n'est pas un fils de la « pub ». Du moins pas au sens où l'entendent les bruyants tribunaux des OPA chics et des campagnes choc. Dans un milieu qui en manque singulièrement, Georges Peninou apparaît plutôt comme une mémoire de la publicité - dit volontiers communication commerciale. Depuis les années 50, dans le sillage de Marcel Bleustein-Blanchet, il est resté fidèle à la galaxie Publicis. C'est là qu'il a créé un service de recherche, le premier du genre. C'est là toujours, depuis 1979, qu'il anime une petite société sobriement baptisée Intelligences. Aux slogans battus, il préfère les travaux sur des sujets complexes, un rôle qu'il compare à celui d'un architecte pour bâtir des « logiques de communication » et les traduire en schémas directeurs. Nul hasard donc s'il vient d'être récompensé par le grand prix de l'Institut de recherches et d'études publicitaires (IREP).

Car, avec sa curiosité intellectuelle constante, Georges Peninou a irrigué le champ publicitaire de notions venues des sciences sociales et de la linguistique, dont l'acquisition n'avait rien d'évident. « La publicité a recherché son encadrement intellectuel, condition de son statut social, dès les années 50, en acceptant d'être autre chose qu'une pratique empirique, rappelle Georges Peninou, mais cette recherche était faite sous l'empire de la mathématique. On s'intéressait à la diffusion des messages, à la relation marché-produit. Ma formation plutôt littéraire et philosophique m'a amené,



sous l'influence forte du structuralisme et de ses dérivés littéraires, à essayer d'intégrer des disciplines comme la sémiologie et la linguistique. » Bref, de donner des leçons de sémiotique à l'usage qualitatif dans un milieu qui ne jurait que par la quantité. L'intéressé avoue avoir contribué à « changer le langage » du métier. Lui faire admettre que ce n'est pas négociable, c'est presque déjà forcer un goût de l'understatement prononcé à voix toujours mesurée.

A l'écart, sinon à l'opposé de l'école sociologique des années 70, celle des gourous du CCA et des socio-stykes, Georges Peninou développe sa réflexion sur la « rhétorique visuelle » : « La tentative de sémiologie n'a-t-elle

pas pour objet de contrôler l'élaboration du sens ? »

Chez celui qui note que « la pub sait se raconter » mais qu'elle ne sait pas beaucoup se réfléchir, on sent l'envie toujours repoussée d'écrire une épistémologie de la publicité. A défaut, il analyse les conditions sociales de la « crise » publicitaire. Sa première dimension est bien sûr économique, après des années de croissance « somptueuse » elle atteint implacablement les agences qui avaient bâti grand : « Quand Séguéla parle de sa fusion avec Eurocom comme d'un rêve, c'est sûrement l'expression d'une tragédie. »

Mais cette crise remet aussi en question la croyance qu'il a pu avoir la communication commerciale dans des horizons limités : « On a dit qu'une société de communication serait l'héritière de la société de consommation. Je n'y crois guère. Parce que la société de consommation a bâti une idéologie, une économie, avec un vecteur, le consommateur. Or le besoin de communication n'est pas forcément aussi fait que celui de consommation. »

De cette « technique publicitaire » qui agit le milieu publicitaire, Georges Peninou voit pourtant surgir un besoin, celui pour les disciplines dites « auxiliaires » de se constituer un savoir : « La pub a des doctrines, des écoles, des concepts. Le marketing direct, le parrainage, etc., en ont moins. On peut pourtant travailler dans ces branches de façon plus élaborée qu'actuellement. »

MICHEL COLONNA D'ISTRIA

Sucres et denrées, de la régence à la gestion

Suite de la page 35

An premier semestre 1991, le groupe a enregistré une part consolidée de 271 millions de francs, essentiellement due à Mexkuria (- 366 millions de francs), les autres filiales ayant dégagé un résultat positif (90 millions de francs). Pour l'année en cours, la perte consolidée sera de l'ordre de 300 millions de francs et le retour à la rentabilité est attendu pour 1992. Mais, d'ores et déjà, la situation nette de Sucden a gagné en sécurité avec des fonds propres de 870 millions de francs et un chiffre d'affaires qui sera ramené de 53 milliards de francs (1989) à quelque 30 milliards de francs cette année.

Pour ce groupe « moqué en gauchisme » pendant la dernière décennie, la nouvelle donne est pénible à accepter. Serge Varsano, qui souffre sans jamais l'avouer de l'ombre paternelle, aurait souhaité sinon l'effacer, du moins la prolonger avec éclat. Devenir toujours plus gros, se comparer à un Cargill français (Cargill est le leader mondial du négoce des céréales), être le roi du cacao comme Maurice était le roi du sucre, être un pionnier plus qu'un héritier, voilà des perspectives qui faisaient courir le monde à Serge Varsano.

Imaginatif, fin technicien, il a peut-être oublié momentanément la mesure des choses, jouant avec l'argent de sa maison comme d'autres avec leur santé. Quelque peu grisé par l'ampleur des sommes engagées, par l'idée d'une première place à conquérir, Synpathique, attachant, un peu tibiaire, l'homme a su imposer sa personnalité. Sa méthode, en revanche, a révélé ses limites et ses dangers.

Ramener de la toile

Mais c'est pour les traders, les divas de Sucden, que le retour forcé à la sagesse est le plus difficile. A l'initiative tous azimuts, mélange d'informations confidentielles et d'intuites convictions, se substituent une logique d'affaires plus rationnelle, un processus d'intervention mûrement réfléchi et calculé. Fini le temps du cirque, de la mêlée, de ces conversations à huit, dix, douze d'où naissait la décision, comme une étincelle de pierres qu'on frotte. Etait-il raisonnable, pour un responsable du négoce, de gérer dans sa tête et simultanément quantité d'opérations plus complexes les unes que les autres ? « Moins vite, moins fort, moins de frills », tels sont à présent les mots d'ordre qui circulent sur le vaste plateau de Sucden. On veut continuer à traiter avec les Russes et les Cubains, à redresser le secteur sucrier de la Roumanie et d'autres pays de l'Est, à négocier du cacao ivoirien.

Mais en « ramenant de la toile » et en confiant les rênes aux collaborateurs déjà anciens de la maison, chacun devenant clairement responsable d'un secteur d'activité. Ainsi s'achève une période de hiérarchie floue où la non-gestion des hommes servait de mode de gestion (Sucden n'a pas de direction du personnel), où le vrai pouvoir était de fait hyper-centralisé et, du même coup, congestionné. « Je vous confie mon fils et ma maison », avait dit en substance Maurice Varsano à Max Benhamou. Le voici à l'œuvre. ERIC FOTTORINO

4 ESPACES CONSEILS AU CŒUR DE PARIS

3, RUE LA BOETIE	112, BD ST-GERMAIN	132, BD ST-GERMAIN	18, BD DE SEBASTOPOLE
------------------	--------------------	--------------------	-----------------------

CANON PC 25 Photocopieur sans entretien, agrandissement et réduction, format A4

9990 F.T.T.C.

CANON FAX 205 F Télécopieur avec FAX, 12 pages de copie

9990 F.T.T.C.

CANON STARWINTER 80 Traitement de texte portable, impression haute d'impression, format A4

6950 F.T.T.C.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT.

BUREAUTIQUE DURIEZ INFORMATIQUE

L'ASTRADUL

Association des Traducteurs Diplômés de l'Université de Londres

Vous proposez une équipe de traducteurs FRANÇAIS et ANGLAIS

Tél. : 45-79-41-66 - 45-55-92-94 - 45-78-75-80

B.P. 225.07 - 75327 Paris Cedex 07

Siège social : Institut britannique de Paris

TABLES D'AFFAIRES

DÉJEUNERS RIVE DROITE

YVONNE F. ven. soir et sam. 13, rue de Bassano, 16 ^e 47-20-98-15	Vieille Cuisine de Tradition. Spéc. de POISSONS, Huîtres et Gibiers en saison. Foie gras frais, confit de canard. Carte 250/300 F. Diplômé Club F. Montagné. OUVERT DIM.
---	--

RIVE GAUCHE

DODIN BOUFFANT 43-25-25-14 25, rue Frédéric-Sébastien F. dim. Park 12 h 30 - 14 h 30, 20 h - 23 h. Ouvert le samedi. Toujours son bon rapport qualité-prix, dont le menu à 170 F. Poissons, fruits de mer et crêpes toute l'année.	YUGARAJ (air climatisé) 43-26-44-91 14, rue Dauphine, 6 ^e F. lundi SPÉCIALITÉS INDIENNES. « De tous les indiens, celui-ci est de très loin le meilleur et le plus authentique. » Christian Millau (Gault-Millau).
LA PERLE DES ANTILLES 45-42-91-25 36, avenue Jean-Moulin, 14 ^e F. dim. SPÉCIALITÉS ANTILLAISES. 1 toque G. et M. Délicieuse cuisine typique. Gratin de milon, tasset de bœuf. Atmosphère des îles, accueil chaleureux.	

AFFAIRES

Les entreprises hongroises minées par les dettes

Lourd héritage de l'ancien régime : l'endettement des sociétés magyares représente de 22 à 30 milliards de francs et correspond au montant annuel des subventions de l'Etat aux entreprises publiques

BUDAPEST

de notre correspondant

ERNO KISS est « coincé » dans un cercle vicieux. Directeur de Hatter, une des premières maisons d'édition privées, sa société se porte théoriquement bien. Sur le papier, aucun problème : son entreprise dégage un profit net de plus de 1 million de forints depuis le début de l'année. Mais, en fait, elle est en permanence endettée. Les inconvénients distribués et grossistes d'Etat lui doivent plus de 30 millions de forints. Et Erno Kiss sait parfaitement que cette facture n'est pas près d'être réglée. Résultat : il est incapable, à son tour, de rembourser les 27 millions de forints (1) de dettes qu'il a accumulées auprès des différentes imprimeries, elles aussi majoritairement contrôlées par l'Etat. « Heureusement, nous ne devons pas d'argent au fisc ou à la sécurité sociale, dit-il : pour l'instant, nous sommes solvables, mais cette situation schizophrénique est intenable. »

Erno Kiss, comme beaucoup d'autres, est prisonnier d'un énorme embouteillage. Il est victime de l'une des principales maladies de l'ancien régime : l'endettement mutuel des entreprises. Un héritage particulièrement lourd, qui pèse de 22 à 30 milliards de

francs). Et cette somme correspond à l'endettement annuel des subventions de l'Etat aux entreprises publiques.

D'après un rapport confidentiel de la Banque nationale de Hongrie, 384 sociétés sont prises dans cet engrenage de l'endettement. A elles seules, elles produisent 4,7 % du PNB et emploient 7,6 % de la population active (230 000 personnes). Potentiellement, il s'agit d'un cocktail explosif. Le Parlement hongrois a adopté, au mois de septembre, une nouvelle loi sur les faillites qui met ces entreprises le dos au mur : elles auront trois mois, à partir du 1^{er} janvier 1992, pour rembourser leurs dettes. Sinon, elles seront théoriquement mises en liquidation.

Rigueur financière

Autrement dit, l'économie du pays est menacée par une véritable bombe à retardement qui pourrait provoquer la fermeture en chaîne d'innombrables compagnies et entraîner un gonflement massif du chômage. Mais il est peu probable que cette thérapie de choc soit appliquée. La situation s'est tellement aggravée au cours des dernières années qu'aucun gouvernement ne peut espérer résoudre ce problème à court terme.

En attendant, la nouvelle loi vise surtout deux objectifs. Le premier est technique : doter l'Etat de

moyens juridiques pour intervenir ; le second est psychologique : effrayer les entreprises pour les inciter à la rigueur financière. La spirale de l'endettement a complètement dérapé. Il était évalué à quelque 14 milliards de forints à la fin 1987 ; ce chiffre a été multiplié par plus de 2 500 !

Selon György Surányi, le président de la Banque nationale, les dettes interentreprises représentent aujourd'hui 15 % de la masse monétaire en circulation dans l'économie hongroise. « Ce système de crédits forcés », explique l'économiste István Salgó, de la Société de recherche financière (2), « n'était pas soumis à des critères d'efficacité. A l'époque, il s'agissait avant tout de maintenir en vie une activité non rentable par une demande fictive. » Et, puisque les entreprises déficitaires n'étaient pas sanctionnées, pourquoi s'inquiéter ? « Avant, se souvient Erno Kiss, personne ne nous demandait si nous étions solvables ; la question ne se posait pas. »

Conséquence logique : « La réaction d'un vendeur au non-paiement de son client, constate István Salgó, était à son tour de ne pas payer son fournisseur... » Le modèle a pu ainsi « fonctionner » tant que la Hongrie pouvait emprunter à loisir des crédits occidentaux pour financer ce gouffre. Mais, avec la démocratisation, le pays a découvert avec effroi l'impact de cette politique aveugle : la Hongrie dispose désormais de la plus importante dette par tête d'ha-

bitant de tout l'ancien bloc socialiste d'Europe.

Antre revers : la disparition du marché du COMECON. Le commerce entre pays frères entretenait le cercle vicieux de l'endettement. Jusqu'en décembre 1990, les banques hongroises payaient automatiquement toutes les sociétés d'export dès que leurs marchandises franchissaient la frontière et sans attendre le règlement de la facture par le pays récepteur ; d'où l'énorme passif de 1,7 milliard de dollars avec l'URSS, que le gouvernement hongrois cherche vainement à se faire rembourser. « Jusqu'à maintenant, ironise un conseiller du ministère des finances, la Hongrie avait trois monnaies : le forint, le dollar et le non-paiement. »

Mais les règles du jeu ont aujourd'hui changé. Les échanges entre anciens pays socialistes se paient depuis un an en devises convertibles ; et le nouveau gouvernement envisage de accélérer la transition vers une économie de marché. Toutefois, il n'est pas le premier à s'affronter au problème de l'endettement.

Deux options principales

En 1989, la Banque nationale avait essayé d'enrayer le phénomène en limitant les crédits aux seules entreprises rentables. Mais le projet est mort-né. La plupart des canards boiteux directement visés

sont les principaux actionnaires des banques commerciales chargées d'exécuter cette politique d'assainissement. Les banques ont donc tout naturellement refusé d'engager des liquidations qui auraient, à terme, entraîné leur propre sabotage.

La tradition du troc

Restent alors deux options principales : l'Etat s'engage à éponger les dettes avant toute privatisation ; ou bien, et c'est le scénario le plus probable, les dettes sont transformées en actions après la privatisation. Mais l'Etat, propriétaire et principal créancier de ces entreprises, assure ses arrières. La nouvelle loi stipule que les repreneurs devront prioritairement rembourser le fisc et la sécurité sociale. Quant aux fournisseurs, parmi lesquels on compte beaucoup de PME privées, leur sort sera réglé au coup par coup.

« Les entreprises sont maintenant contraintes de renforcer leur discipline financière, estime István Salgó. Mais grâce au lobby des banques et de l'industrie, il n'y aura pas de fermetures massives, qui sont d'ailleurs politiquement ingérables pour le gouvernement. Nous allons sûrement assister à une épuration progressive, avec quelques séquences plus dures. » Et l'impact pourrait, tout compte fait, être moins dramatique que prévu. Une étude de la

chambre de commerce de Budapest souligne que seules une quarantaine de sociétés sont responsables de l'effet boule de neige de l'endettement. Mais là encore ces estimations, comme les autres, sont à prendre avec beaucoup de précautions. Des économistes du ministère des finances sont les premiers à reconnaître que les outils statistiques ne sont pas adaptés pour analyser les flux financiers entre les entreprises.

Erno Kiss entretient lui aussi un optimisme résigné : « La situation n'est pas si tragique que cela, dit-il. Les imprimeries envers lesquelles nous sommes endettés savent que nous sommes solvables. Nous pouvons payer, même si c'est avec un peu de retard. » Mais, dans l'immédiat, Erno Kiss essaie à tout prix d'éviter les problèmes de liquidités. Pour cela, pas de miracle : il a renoué avec la vieille tradition du troc. En échange de livres, certains de ses clients lui fournissent du ciment, d'autres des cerceaux, et une entreprise roumaine lui a même proposé une vieille locomotive à charbon...

YVES-MICHEL RIOLS

(1) 10 forints = 75 centimes.

(2) Voir l'article d'István Salgó : « La monétarisation perçue en Hongrie à la fin des années 80 », dans la revue *Techniques financières et développement*, décembre 1990, 5, cité du Retiro, 75008 Paris.

GUIDE DE L'ANGLAIS MODERNE ECRIT

Christiane Tricoit

COFORMA et les Editions François-Robert
18, rue Théodore-Deck, 75015 PARIS
Tél. : 40-60-95-91 Fax : 45-57-29-41

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FAUGUÈRE
75601 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99
Téléc : 206.806F

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVÉ-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-80-30-10
Téléc : 281.311F

Édité par la SARL Le Monde
Durée de la société :
cent ans à compter du
10 décembre 1944

Capital social :
620 000 F

Principaux associés de la société :
Société civile
« Les rédacteurs du Monde »
« Association Hubert-Beuve-Méry »
Société anonyme
des lecteurs du Monde
Le Monde-Entreprises,
M. Jacques Lesourne, gérant.

Imprimerie
du « Monde »
12, r. M.-Gumbourg
94852 IVRY CEDEX

Commission paritaire des journaux
et publications, n° 37 437
ISSN : 0395-2037
PRINTED IN FRANCE

Renseignements sur les microfilms
et index du Monde au (1) 40-65-25-33

Le Monde PUBLICITE
Jacques Lesourne, président
Françoise Hugues-Devallet, directeur général
Philippe Dupuis, directeur commercial
15-17, rue du Colonel-Pierre-Avié
75002 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Téléc : MONDPUB 634 128 F
Téléc : 40-65-25-72 - Société filiale
de la SARL Le Monde et de Médias et Régies Europe SA.

Le Monde TÉLÉMATIQUE
Composée 36-15 - Tapes LEMONDE
92 28-15 - Tapes LM
Reproduction interdite de tout article,
sauf accord avec l'administration.

ABONNEMENTS

1, place Hubert-Beuve-Méry, 94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX. Tél. : (1) 40-60-32-90

TARIF	FRANCE	SUISSE-BELGIQUE LUXEMB.-PAYS-BAS	AUTRES PAYS Voie normale-CEE
3 mois	460 F	572 F	790 F
6 mois	890 F	1 123 F	1 560 F
1 an	1 620 F	2 066 F	2 960 F

ÉTRANGER : par voie aérienne tarif sur demande.

Pour vous abonner, renvoyez ce bulletin accompagné de votre règlement à l'adresse ci-dessus ou par MINITEL : 36-15 LEMONDE code d'accès ABO

Changements d'adresse définitifs ou provisoires : nos abonnés sont invités à formuler leur demande deux semaines avant leur départ, en indiquant leur numéro d'abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

PP-Paris PP

Durée choisie : 3 mois ☐ 6 mois ☐ 1 an ☐

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____ Code postal : _____

Localité : _____ Pays : _____

Peuilles avoir l'obligeance d'écrire tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

Le Monde



mardi 26 novembre 1991

Entreprises, médias : des liaisons dangereuses ?

1^{er} séminaire Sciences-Po - Le Monde

destiné aux membres des directions générales
des entreprises, des administrations, des collectivités locales

MATIN

Présidence : René RÉMOND

9 h Ouverture du séminaire :
Alain LANCELOT

9 h 15 LA COMMUNICATION
DANS L'ENTREPRISE :
AVEC OU SANS LES MÉDIAS ?
Séance introduite par Elie COHEN

* Des stratégies de communication
contrastées :
Christian BLANC
Vincent BOLLORÉ
Pierre DELAPORTE
Jean-Louis MISSIKA
Animateur : Manuel LUCBERT

11 h LE RECOURS AUX MÉDIAS :
DU NARCISSISME
À LA DOMESTICATION ?
Séance introduite
par Patrice ALLAIN-DUPRÉ

* De l'usage de la presse par les entreprises :
Alain MINC
Nina MITZ
Patrice KREIS
Animateur : Michel COLONNA D'ISTRIA

12 h 45 Déjeuner

APRÈS-MIDI

Présidence : Jacques LESOURNE

14 h 15 LES MÉDIAS
FACE AUX ENTREPRISES :
UNE INFORMATION
SOUS INFLUENCE ?
Séance introduite par Bruno FRAPPAT

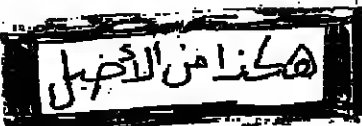
* L'opinion des journalistes :
E.S. BROWNINO
Emmanuel de LA TAILLE
Didier POURQUERY
Federico RAMPINI
Philippe RIES
Animateur : Roland CAYROL

16 h SITUATIONS DE CRISE :
LES MÉDIAS,
INSTRUMENTS DE GUERRE ?
Séance introduite et animée par Yves MAMOU
* L'information, nouvel enjeu dans les crises :
Jean-Bernard PINATEL
Pierre-Yves TANGUY
Marc VIENOT

17 h 45 CONCLUSION DU SÉMINAIRE :
Jacques LESOURNE

Ce séminaire se déroulera à l'hôtel NIKKO - 75015 PARIS

Programme détaillé et inscriptions : 215, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris - Tél. : 45-49-11-76 45-49-51-94



MARCHÉS FINANCIERS

BOURSE DU 24 OCTOBRE

Cours relevés à 14 h 02[illegible]**COMPTANT** (sélection)**SICAV** (sélection)

23/10

VALEURS	% du net	% du coupon	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Émission	Rachet net	VALEURS	Émission	Rachet net	VALEURS	Émission	Rachet net	
Obligations																					
Emp. État 8,567/...	122 30	3 70	CIM	1148	1144	Magnat	750	750	A.A.A.	1038 34	1013 01	Facilities	888 48	845 35	Prima Commun.	2682 47	2688 95	2682 47	2688 95	2682 47	2688 95
Emp. État 8,567/...	100 45	2 78	CITRAM 98	2800	2800	Métal Dépt.	590	590	Antica	224 08	218 96	Facilities	28 28	27 58	Prima Oblig.	6202 52	6202 52	6202 52	6202 52	6202 52	6202 52
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18	10958 18
10,806/78/84	102 50	1 47	Colson	97 98	98 80	Mors	214	214	Agropol	789 47	785 04	Facilities	1105 17	1081 78	Prima Oblig.	10					

PUBLICITÉ FINANCIÈRE
Renseignements :
46-62-72-67

هكذا من الاصل

AGENDA

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, mercredi 23 octobre, au palais de l'Élysée, sous la présidence de M. François Mitterrand. Au terme des travaux, un communiqué a été diffusé, dont voici des extraits.

● **Conventions internationales**
Le ministre d'État, ministre des affaires étrangères a présenté au conseil des ministres un projet de loi autorisant l'approbation d'un amendement au protocole de Montréal du 16 septembre 1987, relatif à des substances qui appauvrissent la couche d'ozone, et un projet de loi autorisant l'approbation d'une convention de coopération douanière franco-mauricienne.

1. - Le protocole de Montréal prévoit que la production et la consommation de substances qui appauvrissent la couche d'ozone doivent être réduites selon un calendrier qu'il détermine. Les ex-

gences de ce calendrier, apparues insuffisantes, ont été rendues plus sévères en 1991. L'amendement à cette convention complète la liste des substances qui entrent dans son champ d'application et crée un fonds multilatéral géré par l'Organisation des Nations unies et la Banque mondiale. Ce fonds est destiné à compenser les dépenses entraînées par l'application du protocole dans les pays en voie de développement. Son existence devrait inciter un plus grand nombre de ces États à signer le protocole.

2. - La convention de coopération douanière franco-mauricienne définit les conditions dans lesquelles les deux États s'assistent mutuellement pour prévenir, rechercher et réprimer les infractions douanières.

● **Extension outre-mer de diverses dispositions intervenues en matière électorale**

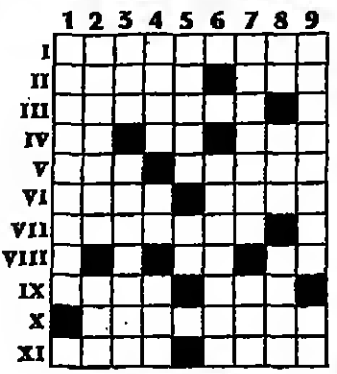
Le ministre des départements et territoires d'outre-mer a présenté un projet de loi portant extension aux territoires d'outre-mer et à la collectivité territoriale de Mayotte de diverses dispositions intervenues en matière électorale. Le projet de loi étend aux territoires d'outre-mer et à la collectivité territoriale de Mayotte, en tenant compte de leurs particularités, diverses lois intervenues en matière électorale depuis 1985 et relatives à l'organisation de la communication audiovisuelle en période électorale, à l'incapacité électorale, à l'inscription sur les listes électorales des Français naturalisés, aux procédures de vote, à la limitation des dépenses électorales et à la clarification du financement des activités politiques.

● **La politique du logement** (Lire page 34)

● **La recherche industrielle et technologique** (Le Monde du 24 octobre.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 5836



HORIZONTALEMENT
1. Moyen de lutter contre le crime. - 2. Ne fait pas de cadent. - 3. Par ici la sortie. - 4. Source d'ennuis. Quelque chose d'étrange. Partie de jeu. - 5. Est concerné quand il s'en est fallu d'un cheveu. Est sûr de bien faire. - 6. Ne manquait pas d'air. De quel maintenir la pression. - 7. Sans partage. - 8. Conjonction. Témoigne d'une certaine discipline. - 9. Pronom. Sait être ou mauvais homme. - 10. Comme une certaine base. - 11. Un peu de chaleur ou bien pas mal de froid. Peut se retrouver sur le sable.

VERTICALEMENT
1. Trouve à redire. - 2. Fait sortir du trou. Période de libre action. - 3. Fait bouger le monde. Pointes de feu. - 4. Cité africaine. Préposition. Est sur le terrain. - 5. Met son manteau l'hiver. Fille de femme. - 6. Ombres du passé. - 7. Gros problème. Est sans connaissances. - 8. Craint le chaleur. Lettre grecque. Il y a toujours du feu dans sa chemise. - 9. Des gens devant lesquels on passe. Coincé.

Solution du problème n° 5835
Horizontalement
1. Hasardeux. - 2. Onction. - 3. Usité. Par. - 4. Énée. - 5. Aunis. Ras. - 6. Nées. Arc. - 7. Telle. - 8. Cérémiste. - 9. Unit. AL. - 10. Testée. Ta. - 11. Été. Samen.

Verticalement
1. Houdan. Cité. - 2. Ans. Uité. Et. - 3. Scène. Ruse. - 4. Attribuant. - 5. Niens. Amies. - 6. Do. Allée. - 7. Enfermé. - 8. Acé. - 9. Xénus. Élan.

GUY BROUTY

Le Monde

Édité par la SARL Le Monde

Comité de direction :
Jacques Lescour, gérant
Bruno Freppat
directeur de la rédaction
Jacques Gulu
directeur de la gestion
Maurice Lachaux
secrétaire général

Rédacteurs en chef :
Jacques Amalric
Jean-Marie Colombani
Robert Sola
professeur de la rédaction

Thomas Farnand
Philippe Herveau
Jacques-François Simon

Daniel Vernet
directeur des relations internationales

Anciens directeurs :
Hubert Benne-Méry (1944-1959)
Jacques Fauriol (1959-1962)
André Laurens (1962-1965)
André Fontana (1965-1981)

REDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FAUGUET
75001 PARIS CEDEX 15
Tél. (1) 40-55-25-26
Télécopieur : 40-55-25-99
ADRESSE LECTEURS :
1, PLACE HUBERT-BENNE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. (1) 40-55-25-26
Télécopieur : 40-55-30-10

CORRESPONDANCE

Le redressement fiscal de M. Heidari

A la suite d'un article publié dans le Monde du 28 septembre intitulé « Le redressement fiscal de M. Heidari s'élève bien à 431 millions de francs », nous avons reçu de M. Ahmad Heidari la lettre suivante :

Selon votre collaborateur, une plainte a été déposée à mon encontre par le ministre de la défense de la République islamique d'Iran au motif que j'aurais « détourné 56 millions de dollars ». Il affirme que la somme n'avait été « confiée pour une transaction qui n'a pas eu lieu et [que] l'argent est retourné sur un compte en Suisse ». Or, au cours de l'instruction de cette plainte déposée en 1981, j'avais fourni tous éléments de nature à prouver l'achat et la livraison des armes concernées. Une ordonnance de non-lieu a donc été rendue le 4 juillet 1985 par le juge d'instruction de Paris. La chambre d'accusation de Paris, saisie d'un appel interjeté par les autorités iraniennes à l'en-

contre de l'ordonnance de non-lieu, a déclaré l'appel irrecevable le 21 novembre 1985.

S'agissant de mon contrôle fiscal engagé fin 1985, contrairement à ce que vous affirmez, aucune « négociation » n'a eu lieu. Le dégrèvement rattaché aux redressements à 431,9 millions de francs résulte d'une décision prise sur une réclamation contentieuse. C'est précisément cette décision qui a été confirmée par le tribunal administratif de Nice le 27 septembre 1991.

Mon défeuseur, M. Philippe Nataf, du cabinet Nataf et Planchat, doit faire appel de ce jugement et demandera tout une expertise que l'audition de représentants officiels des États étrangers qui, selon l'administration, auraient conclu des contrats par mon intermédiaire. En effet, la procédure d'imposition d'office me contraint à apporter la preuve négative qu'aucun contrat n'a été conclu.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du samedi 19 octobre 1991

DES DÉCRETS

● n° 91-1079 du 18 octobre 1991 réglementant les relations financières avec la République d'Iraq;
● n° 91-1080 du 17 octobre 1991 modifiant les montants des indemnités pour perte, détérioration ou spoliation des objets recommandés;
● n° 91-1081 du 14 octobre 1991 modifiant le décret n° 85-260 du 22 février 1985 relatif aux modalités de répartition des ressources du Fonds national de prévoyance de la taxe professionnelle.

Est publié au Journal officiel du dimanche 20 octobre 1991

UN ARRÊTÉ

● du 11 octobre 1991 fixant le seuil des opérations de création de

filiales et de prise, cession ou extension de participations financières de La Poste ou de ses filiales soumises à approbation préalable.

Est publié au Journal officiel des lundi 21 et mardi 22 octobre 1991

UN ARRÊTÉ

● du 15 octobre 1991 relatif à l'augmentation du titre alcoolométrique naturel, par concentration ou addition de moût concentré ou de moût concentré rectifié, des raisins frais, des moûts et des vins de la récolte 1991 destinés à l'élaboration de vins de table, de vins de pays et de vins mousseux.

Est publié au Journal officiel du mercredi 23 octobre 1991

UN ARRÊTÉ

● du 8 octobre 1991 relatif au budget de l'Opéra Bastille pour 1991.

UNITECNO - GIBA

Construction Industrielle d'avant-garde

Loue et vend bâtiments industriels-commerciaux

zone aéroport de Milan-Linate

Toutes surfaces de 200 à 2000 m²

UNITECNO - GIBA: Via V. Monti, 56 - 20123 MILANO - ITALIA
tél. 1939-2-72020093 / 1939-337-332951 Fax 1939-2-72001067

CARNET DU Monde

Naissances

Adrien BONIFACE
est tout heureux de la naissance de son petit frère

Cécilia

le 17 octobre 1991, chez Christine AUBREY et Pascal BONIFACE.

104, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75012 Paris.

M. Georges LÉCOLIER, née Gisèle Martz, M. Jean-Jacques BETTEMS et M. José Gilgès,

sont heureux d'annoncer la naissance de

Manon,

chez Jean-Louis LÉCOLIER et Mary-Rose, née Bettens.

5, chemin du Dezaley, 1026 Echandens (Suisse).

Luce COMETTA-COLAS, Serge COLAS et Alexandre,

ont la joie d'annoncer la naissance de

Mikhaël,

le 6 octobre 1991, à Paris-16.

28, rue Auguste-Barbier, 77300 Fontainebleau.

Décès

M. le docteur Luis Solano, M. Esteban Solano-Suarez et leurs enfants,

font part du décès de

M. Esteban BORTOLOTTI DE SUAREZ,

survenu le 22 octobre 1991, en Argentine.

Les amis et les camarades de

Jacques BROUARD,

ont la tristesse d'annoncer son décès, le samedi 19 octobre 1991.

Jacques Brouard fut un des animateurs les plus fidèles de la section du Parti socialiste du treizième arrondissement à Paris depuis vingt ans.

PS 13^e Ouest, 41, rue Bobillot, 75013 Paris.

M. Michèle CHATRE

a quitté ses nombreux amis pour le repos éternel, le 23 octobre 1991.

Tous ceux qui l'ont aimé l'entoureront, par leur présence ou par la pensée, à la messe, le samedi 26 octobre, à 15 heures, en l'église de Saint-Pierre-de-Moille.

Anne de Lichy, La Roche à Guet, 85260 Saint-Pierre-de-Moille. Tél. : 46-02-48-19.

CARNET DU MONDE

Renseignements : 40-65-29-34

Tarif : la ligne H.T.

Toutes rubriques : 92 F

Abonnés et actionnaires : 80 F

Communiqués divers : 95 F

Thèses étudiants : 50 F

Lyon, Beauvion, Poitiers, Paris.

Louis et Christine Cotte, Le colonel (ER) Bernard Cotte, Odile et Louis Foulletier, Marie-Françoise Cotte, Annick et François Lioud, Bruno et Catherine Cotte, ses enfants,

ses vingt-cinq petits-enfants, et dix arrière-petits-enfants,

M. Charles Besson et M. Jean Cotte,

M. Marie Cusset, née Marie-Julia Perol, Les familles Cotte, Perol, Cusset, Castelaud, Crosset, Follard, Condat, ont le douleur de faire part du décès de

M. André COTTE, chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 21 octobre 1991, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Il avait fait don de son corps à la recherche médicale.

Une messe à ses intentions, ainsi qu'à celle de son épouse,

Hélène COTTE, née Perol,

décédée le 25 septembre 1983, et de son neveu et filleul,

Yves COTTE,

décédé le 15 août 1991, sera célébrée le 26 octobre, à 10 heures, en l'église de la Rédemption, Lyon-6^e.

Ni fleurs ni couronnes.

Donc pour la recherche médicale. Condolences sur registre.

L'inhumation des cendres aura lieu à une date ultérieure, dans l'intimité.

On nous prie d'annoncer le décès de

professeur Michel DECHAUME, membre de l'Académie nationale de médecine,

commandant de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre 1914-1918,

survenu le 19 octobre 1991, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Selon la volonté du défunt, la cérémonie religieuse et l'inhumation ont eu lieu dans l'intimité, à Chambéry.

De la part de M. Gaston Lepere, M. et M. Pierre Combes, ses enfants,

Docteur et M. Jacques Lepere, M. et M. Francis Ennery, Martine Lepere, Michel Combes, ses petits-enfants,

Justine Lepere, Aude et Olivier Combes, ses arrière-petits-enfants, et toute sa famille.

Ils rappellent à votre souvenir son épouse, M. Jeanne Dechaume.

Cet avis tient lieu de faire-part.

15, rue du Colonel-Oudet, 75012 Paris.

15, rue de la Montagne-de-l'Espérance, 75015 Paris.

M. et M. Pierre Lagay, sa fille et son gendre, Marc et Rémy Lagay, ses petits-enfants,

Et toute la famille, ont le douleur de faire part du décès de

M. Georges LÉVY,

survenu le 22 octobre 1991.

Ses obsèques auront lieu le vendredi 25 octobre, à 14 heures, au cimetière du Père-Lachaise, Paris-19^e.

Réunion porte principale, 19, boulevard de Ménilmontant.

24, rue Pierre-et-Marie-Curie, 75005 Paris.

Résidences Les Fontaines, n° 4, rue Gustave-des-Places, 13100 Aix-en-Provence.

M. et M. Joseph Haber, Denise et Scott Salisbury, Jean-Pierre et Cathy, Nicole,

M. et M. Jean Marie, Joëlle et Elisabeth, ainsi que les familles parentes et alliées, ont le douleur de faire part du décès de leurs bien-aimés

Olivier-MERIC

Cécile MERIC, née Haber,

survenu, le 20 octobre 1991, dans un accident de la route en Seine-et-Marne. Ils ont été unis dans la vie comme dans la mort.

L'inhumation a eu lieu dans la plus stricte intimité.

La date et l'heure du service religieux seront prochainement annoncées.

11, rue Raphaël, 92600 Asnières, 2, rue Méliès, 75100 Seine-Saint-Denis-Laye.

Remerciements

Hélène Saulnier, Danièle Saulnier, Paola Migliotti-Saulnier, Emmanuel Saulnier, profondément touchés par les nombreux témoignages de sympathie lors de la disparition de

Adam SAULNIER,

remercient très chaleureusement tous les amis qui se sont associés à leur peine.

Avis de messe

Les professeurs des facultés de médecine et de pharmacie vous invitent à une messe qui sera célébrée par le R.P. Maadet S.J., à 18 heures, dans la chapelle, 42, rue de Grenelle, Paris-6^e, le mercredi 6 novembre 1991, à l'intention de

R.P. MADET S.J., ex-chancelier de la faculté de médecine et de pharmacie de Beyrouth.

Les mémoires des R.P. Dupré-Latour, Dumas et Flanet, anciens professeurs, seront associées à cette célébration.

Services religieux

Les prières du mois à la mémoire du très cher et regretté

Marcel SCEMAMA,

décédé à Paris, le 2 octobre 1991, auront lieu le samedi 26 octobre, à 11 heures, à l'Oratoire tunisien, 17, rue Saint-Georges, Paris-9^e.

De la part de son épouse M. Marcel Scemama, ses enfants, Et des familles Abéssis, Borenstein, Scemama-Charbit, Zuili, Scemama, Hraïh.

Anniversaires

Pour le quinquantième anniversaire de la mort de

Vassio DEVETZI,

une messe sera célébrée le vendredi 1^{er} novembre 1991, à 17 heures, en la cathédrale orthodoxe grecque, 7, rue Georges-Bizet, Paris-16^e, par Mgr Jérôme, archevêque orthodoxe grec de France, assisté de l'archiprêtre Panayiotis, vicaire général de l'archevêché.

Soutenances de thèses

Université Paris-VIII, le jeudi 24 octobre 1991, à 11 heures, bâtiment N, salle 207, M. Daniel Mestralci-Noguerol : « La femme et l'égalité juridique dans le monde du travail à l'aube de 1993 : fiction ou réalité ? ».

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les abonnements de « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

THÈSES

Tarif Étudiants 50 F la ligne H.T.

Pompes Funèbres Marbrerie

CAHEN & C^{ie}

43-20-74-52

MINITEL par le 11

STERN GRAVEUR depuis 1840

Gravure de médailles pour événements et commémorations

le prestige de la gravure

47, Passage des Panoramas 75002 PARIS

Tél. : 47-34-46-45, 47-34-46-45

Pour toutes vos commandes de fleurs

Naissances, baptême, fiançailles, mariage et décès

Le Fleuriste de Vaugirard

Livraisons à domicile, Paris, banlieue et grande banlieue.

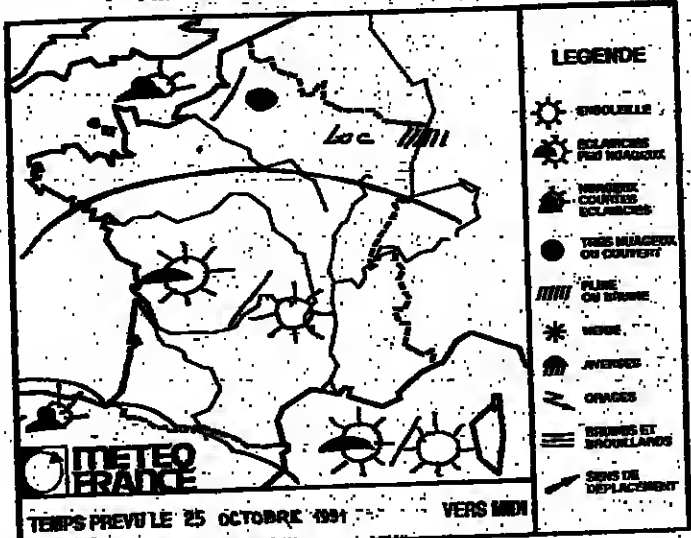
131, rue de Vaugirard, 75015 PARIS

Tél. : 47-34-66-09

MÉTÉOROLOGIE

En raison d'un mouvement de grève du personnel de Météo-France, nous ne pouvons fournir l'ensemble des cartes et le tableau des températures.

PRÉVISIONS POUR LE 25 OCTOBRE 1991



TEMPS PRÉVU LE 25 OCTOBRE 1991

VERS MIDI

Samedi 26 octobre : Du brouillard le matin. Sur la majeure partie de la France, le brouillard sera encore au rendez-vous le matin. Il sera parfois dense, et même localement givrant du Nord-Est au Lyonnais et au Massif Central. Il se dissipera en cours de journée et la journée sera alors largement ensoleillée.

Des Pyrénées à la Bretagne, des passages de nuages, de pluie ou de neige sur les Pyrénées en soirée.

Les températures minimales s'élèveront de 1 degré au Nord-Est et au Centre-Est à 9 degrés près de la Méditerranée.

Les températures maximales seront comprises entre 10 degrés dans le Nord-Est et 19 degrés près de la grande bleue.

Dimanche 27 octobre : Des nuages. Les nuages seront présents le matin du golfe du Lion aux régions pyrénéennes et pourront donner de la pluie ou de la neige sur les Pyrénées vers le Nord au cours de la journée, et toucheront une moitié ouest de la France. Cependant au fil des heures, ils deviendront de moins en moins épais, et les pluies associées se feront de plus en plus rares.

Ailleurs, après la dissipation des brumes et brouillards du matin, les nuages seront moins denses que la veille, la journée sera bien ensoleillée.

Les températures, tant minimales que maximales, seront à la hausse, excepté près des frontières du Nord et dans le Nord-Est où elles seront stationnaires.

Lundi 28 octobre : De la pluie à l'Ouest. Sur le littoral atlantique et en Aquitaine, les nuages, déjà présents au petit jour, se feront rapidement plus nombreux et plus épais, ils donneront de la pluie ou des ondées d'après-midi. Le soir les éclaircies reviendront, mais on risquera une averse.

Du Limousin à la Bretagne et à la Basse-Normandie, après une matinée où nuages et éclaircies alternent, le ciel deviendra menaçant, annonçant pluies et ondées pour la fin d'après-midi ou la soirée.

Ailleurs, la journée sera belle malgré des brumes et brouillards le matin et un passage nuageux sur les régions du Nord.

Les températures seront en légère hausse.

RADIO-TÉLÉVISION

Retour de haine

La haine a parfois des cheminement et des visages ordinaires. C'est une gémme de Dresde, quatorze ans à tout casser et qui, devant la caméra, pour épater la bande, dit en soupirant : « les crétins qu'en merdant nos copains en taule, ils vont résoudre la question. Mais ça ne va pas s'arranger. Nous sommes des centaines prêts à faire comme eux. C'est pas un problème de foutre le feu à un foyer d'immigrés. Même un enfant de douze ans peut balancer un cocktail molotov. »

C'est une mère de famille de Dresde, ancienne militante communiste, chômeuse depuis un an : « tant que les nègres nous embêtent pas. Mais sous l'ancien

régime déjà, les étrangers étaient tous privilégiés. Moi, avec tous mes diplômes je ne peux même pas travailler. Et les Allemands de l'Ouest nous considèrent comme de la merde. Et c'est son fion chéri, un gamin au visage buté, qui sort de prison pour deux agressions racistes et qui, cela est évident, n'y a pas appris le sagesse. Devant ces images, les invités de Christine Ockrent, et de « Direct » sur Antenne 2, ont eu les mêmes mots. Philippe de Villiers parla de « la race laque et indélébile de la haine ». Bronislaw Geremek, ex-conseiller de Walesa, évoqua « le fantôme de haine ». L'écrivain allemand Catherine Von Buiow rappelle « la vieille

haine métaphysique de l'étranger en Allemagne ». Cette haine de retour en Allemagne, effrayante et déjà familière, tous tentent de l'analyser. Alain Finkielkraut la juge fille du totalitarisme, « des méfaits du communisme qui a effacé le visage de la mémoire de l'homme ». Elisabeth Guggenbuhl parle aussi de l'effet de deux totalitarismes en miroir, de la nécessité de retrouver la mémoire et de donner à cette population un espoir. Bronislaw Geremek insiste sur l'impact actuel de l'idée européenne « réduite au discours de réussite économique », à donner une réponse.

haine métaphysique de l'étranger en Allemagne. Cette haine de retour en Allemagne, effrayante et déjà familière, tous tentent de l'analyser. Alain Finkielkraut la juge fille du totalitarisme, « des méfaits du communisme qui a effacé le visage de la mémoire de l'homme ». Elisabeth Guggenbuhl parle aussi de l'effet de deux totalitarismes en miroir, de la nécessité de retrouver la mémoire et de donner à cette population un espoir. Bronislaw Geremek insiste sur l'impact actuel de l'idée européenne « réduite au discours de réussite économique », à donner une réponse.

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ► signalé dans « le Monde radio-télévision » ; ◻ film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 24 octobre

- TF 1**
- 20.50 Série : Navarro.
 - 22.30 Magazine : Le Droit de savoir.
 - 23.50 Magazine : Télévision.
 - 0.10 Journal, Le Débat, Météo et Bourse.
- A 2**
- 20.45 Magazine : Envoies spéciaux.
 - 22.15 Cinéma : Un justicier dans la ville. 2. ◻
 - Film américain de Michael Winner (1981).
 - Avec Charles Bronson, Jill Ireland, Vincent Gardia.
 - 23.55 Magazine : Mardi et encore Bravo.
 - 1.00 1. 2. 3. Théâtre.
 - 1.05 Journal et Météo.
- FR 3**
- 20.45 Cinéma : Les Bois noirs. ◻
 - Film français de Jacques Deray (1989).
 - Avec Béatrice Dalle, Philippe Volter, Stéphane Frechet.
 - 22.40 Journal et Météo.
 - 23.05 Téléfilm : Opération Scorpions.
 - 0.40 Musique : Carnet de notes.
- CANAL PLUS**
- 20.35 Cinéma : Faibles femmes. ■
 - Film français de Michel Boisrond (1968).

- Avec Mylène Demongeot, Pascale Petit, Jacqueline Sassard.
 - 22.05 Flash d'informations.
 - 22.10 Sport : Boxe.
 - 23.25 Cinéma : Mr. North. ■
 - Film américain de Danny Huston (1988).
 - 0.55 Cinéma : Le Porteur de pain. ■■
 - Film français de Maurice Cloche (1962).
- LA 5**
- 20.50 Divertissement : Lecoq Tel.
 - Des imitations et des chansons.
 - 22.35 Téléfilm : Sexy Academy.
 - Avec nouvelles recrues dans la police de Hollywood.
 - 0.10 Magazine : C'est tout comm.
 - 0.30 Le Club du télé-achat.
 - 0.50 Journal de la nuit.
- M 6**
- 20.40 Cinéma : La Traversée de Paris. ■■■
 - Film français de Claude Autant-Lara (1956).
 - Avec Jean Gabin, Bourvil, Louis de Funès.
 - 22.15 Téléfilm : Les Mutants de la Saint-Sylvestre.
 - Sur une île hantée.
 - 23.45 Série : Le Voyageur.
 - 0.15 Six minutes d'informations.
 - 0.20 Magazine : Dazibao.
 - 0.25 Magazine : Sexy Clip.

- 0.50 Boulevard des clips.
 - 2.00 Rediffusions.
- LA SEPT**
- 21.00 Magazine : Avis de tempête.
 - 22.50 Documentaire : Living Music. 3. Graz.
- FRANCE-CULTURE**
- De 11.00 à 11.20 Espace Education, en collaboration avec le Monde : « Prévoir la gestion des métiers de l'innovation », avec Antoine Schen, UTC Compiegne, et Bertrand Bellon, professeur d'économie à l'université Paris-Sud.
 - 20.30 Dramatique. Madame Paradis, d'Anne Cuneo.
 - 21.30 Profils perdus. Jean Cassou.
 - 22.40 Les Nuits magnétiques.
 - 0.05 Du jour au lendemain.
 - 0.50 Musique : Coda.
- FRANCE-MUSIQUE**
- 20.30 Concert (en direct du grand auditorium de Radio-France) : Ballade pour violoncelle et piano en sol mineur op. 15, Cendrillon (Adagio pour violoncelle et piano), Cinq Méditations sur des poèmes de Balmont op. 38, Cinq Mélodies sur des poèmes d'Anna Akhmatova op. 27, Sonate pour violoncelle et piano en ut mineur op. 119, de Prokofiev, par Moustev Rostropovitch, Wendy Warner, violoncelles, Christian Ivaldi, piano.
 - 23.07 Poussières d'étoiles.

Vendredi 25 octobre

- TF 1**
- 15.30 Feuilletton : La Clinique de la Forêt-Noire.
 - 16.15 Feuilletton : Riviera.
 - 18.40 Club Dorothée.
 - 17.30 Série : 21 Jump Street.
 - 18.25 Jeu : Une famille en or.
 - 18.50 Feuilletton : Santa Barbara.
 - 19.20 Jeu : La Roue de la fortune.
 - 19.50 Divertissement : Pas folles les bêtes.
 - 20.00 Journal, Météo, Trafic infos et Tapis vert.
 - 20.45 Variétés : Tous à la Une.
 - 22.45 Magazine : Si on se disait tout.
 - 23.55 Sport : Boxe.
 - Championnat d'Europe des poids-moyens : Johnny Nelson (Grande-Bretagne)-Akim Tafaï (France), à Gernsheim.
 - 0.55 Journal, Météo et Bourse.
- A 2**
- 14.40 Série : Les Brigades du Tigre.
 - 15.40 Variétés : La Chance aux chansons.
 - 16.10 Série : L'homme qui tombe à pic.
 - 17.10 Magazine : Giga.
 - 18.10 Jeu : Des chiffres et des lettres.
 - 18.35 Magazine : Défendez-vous.
 - 18.50 Série : Mister T.
 - 19.15 Jeu : Question de charme.
 - 19.45 Divertissement : La Caméra indiscreète.
 - 20.00 Journal et Météo.
 - 20.45 Jeu : Fort Boyard.
 - 22.05 Série : Pas de faire-part pour Mox.
 - Sole temps pour les privés.
 - Une véritable rétrospective parmi les détectives.
 - 22.50 1. 2. 3. Théâtre.
 - 23.00 Cinéma : Pauline à la plage. ■■
 - Film français d'Eric Rohmer (1982).
 - Avec Amanda Langlet, Aïelle Domestica, Pascal Gregory.
 - 0.35 Journal et Météo.
- FR 3**
- 13.40 Série : La Père Dowling.
 - 14.30 Magazine : Regards de femme.
 - 15.00 Magazine : Faut pas rêver (redif.).
 - 16.00 Magazine : Zapper n'est pas jouer.
 - 17.30 Jef.
 - 18.15 Magazine : Une pêche d'enfer.
 - 18.30 Jeu : Questions pour un champion.
 - 19.00 La 19-20 de l'information.
 - De 19.12 à 19.35, le journal de la région.
 - 20.00 Un livre, un jour.
 - Essais et Mémoires de Marguerite Yourcenar.
 - 20.10 Divertissement : La Classe.
 - 20.45 Magazine : Thalasia.
 - Pêcheurs d'éponges.
 - Du Dodécabée aux côtes tunisiennes, un voyage pour survivre.

- 21.40 Magazine : Caractères.
 - Des caricatures du mois. Invités : Catherine Dolto-Tolch (Françoise Dolto, correspondance 1913-1938, tome 1); Lionel Joseph (l'invention du possible); Jean Lecat (le rôle de la presse); André Brink (l'acte de la terreur).
 - 22.45 Journal et Météo.
 - 23.05 Magazine : Musicales.
 - L'œil écoute... Budapest (1^{re} partie). Œuvres de Liszt, Bartok, Kodaly.
- CANAL PLUS**
- 13.35 Cinéma : Music Box. ■■■
 - Film américain de Constantin Costa-Gavras (1988). Avec Jessica Lange, Armin Mueller-Stahl, Frederic Forrest.
 - 15.35 Documentaire : Bandes-voix avec la mort.
 - 16.05 Cinéma : Le Plus Escroq des deux. ■
 - Film américain de Frank Oz (1988). Avec Steve Martin, Michael Caine.
 - 17.50 Dis Jérôme... 7
 - 18.00 Canaille peuteux.
 - En clair jusqu'à 20.30
 - 18.30 Le Top.
 - 19.20 Magazine : Nulle part ailleurs.
 - 20.30 Téléfilm : Le Crime oublié.
 - Enquête sur un meurtre vieux de quinze ans.
 - 22.00 Le Couple et l'Argent.
 - 22.50 Flash d'informations.
 - 23.00 La Journal du cinéma.
 - 23.04 Cinéma : Jumeaux. ■
 - Film américain d'Ivan Reitman (1988). Avec Arnold Schwarzenegger, Danny DeVito.
 - 0.45 Cinéma : Mace, Police Action USA. ■
 - Film américain de William Van Derkoot (1987). Avec Ed Marinaro, Cassandra Geova, Isao Hayas.

- 18.05 Série : Mission impossible.
 - 19.00 Série : La Petite Maison dans la prairie.
 - 19.54 Six minutes d'informations.
 - 20.00 Série : Cosby Show.
 - 20.30 Météo 8.
 - 20.40 Téléfilm : Le Marque de la Panthère.
 - Pour les fans d'arts martiaux.
 - 22.15 Série : Egalizer.
 - 23.10 Magazine : Emotions.
 - Charme et érotisme.
 - Tranche de vie : Camille indiscreète; Les Impérissances de Lili Fricotino; Séance de pose.
 - 23.40 Magazine : Culture rock.
 - 0.10 Capital.
 - 0.20 Six minutes d'informations.
 - 0.30 Magazine : Kromatik.
 - 1.25 Boulevard des clips.
- LA SEPT**
- 10.00 Cours d'allemand (et à 12.00).
 - 15.40 Théâtre : Le Soulier de satin. Pèce de Paul Claudel, mise en scène d'Antoine Vitez (3^e journée).
 - 18.30 Documentaire : L'Héritage de la chouette. 7. Logomachie ou les mots de la tribu.
 - 18.55 Flash d'informations (et à 20.55, 22.50).
 - 19.00 Documentaire : Joseph Brodsky, poète russe, citoyen américain.
 - 20.00 Documentaire : L'Anthropographe. 7. Cancer.
 - 21.00 Téléfilm : Bonne chance Franchie. (1^{re} partie).
 - 22.45 Série : Photo-romans. Un double trans-chant-Berlin.
 - 23.05 Téléfilm : Une femme de lettres.
 - 23.35 Téléfilm : Un lit dans les lentilles.

- FRANCE-CULTURE**
- 20.30 Radio-archives. Suite provençale.
 - 21.30 Musique : Black and Blue.
 - Jazz-musiques.
 - Les Nuits magnétiques.
 - La rencontre (4).
 - 0.05 Du jour au lendemain.
 - 0.50 Musique : Coda. Nocturnes sans nocturnes, musique autour des poèmes de Vivre avant l'éveil, d'Emily Dickinson.
- FRANCE-MUSIQUE**
- 20.30 Concert. Sept. Ils sont sept, Cantate pour ténor dramatique, chœur et orchestre op. 30, Symphonie concertante pour violoncelle et orchestre en mi mineur op. 125, Alexandre Newsky, cantate en sept épisodes pour mezzo-soprano, chœur et orchestre op. 78, de Prokofiev, par l'Orchestre philharmonique et le Chœur de Radio-France, dir. Yuri Alexeevitch; sol. : Marilyn Hill, ténor, Wendy Warner, violoncelle, Eva Podies, mezzo-soprano.
 - 23.07 Poussières d'étoiles.

VENTES PAR ADJUDICATION

Rubrique USP - 64, rue La Boétie, 45-63-12-66
MINITEL 36.15 CODE A3T puis USP

Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice de PARIS
le JEUDI 14 NOVEMBRE 1991 à 14 h 30
APPARTEMENT de 4 PIÈCES
au 1^{er} étage, porte gauche, divisé en : cuisine, séjour, 3 chambres, salle de bains, C.C. - dépeçage
PARIS (10^e) - 15, RUE MAZAGRAN
MISE A PRIX : 280 000 F
S'adresser à M^{me} MATHIEU TROUILLAUD, avocat à Paris (17^e), 45, rue Ampère - Tél. : 47-66-34-34
ET sur les lieux pour visiter le JEUDI 7 NOVEMBRE 1991 à 14 h 30.

Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice à CRÉTEIL
le JEUDI 31 OCTOBRE 1991, à 9 h 30
UNE MAISON, type « ACAJOU » à VILLECRESNES
(94) - 3, rue de l'Herminette
de plain-pied, entrée, séjour, coin repas, 3 ch., 2 s. de b., w.-c., chis. garage, cellier, terrasse arborée - 120 m² - 725 m²
MISE A PRIX : 700 000 F
S'adresser à M^{me} CASTINEAU MALANGEAU, BONTTEILLOUSSAU, avocats associés, 2, rue Duphot PARIS (1^{er}) - Tél. : 42-60-39-13 et sur les lieux pr visit., en demandant les dates, jours et heures à l'avocat poursuivi. (T. 42-60-39-13)
VISITE : les 25 et 29 OCT. 1991, de 10 h à 11 h.

Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice de CRÉTEIL
le JEUDI 7 NOVEMBRE 1991, à 9 h 30
PAVILLON au PERREUX s/Marne (94)
en retrait sur la rue, élevé sur caves d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, grandes JARDINS - Clôturé pour 2a 72
15, rue Christino Garcia
Le droit d'habitation de ce rez-de-chaussée de cette propriété est expressément réservé et n'est pas compris dans l'objet de la vente présentement poursuivie.
Mise à prix : 300 000 F
S'ad. pour rep. à M^{me} TACNET et à la S.C.P. BLAIS-STIERE-ULLMO, avocats, 18, rue Duphot PARIS (1^{er}) - Tél. : 42-60-39-13 et sur les lieux pr visit., en demandant les dates, jours et heures à l'avocat poursuivi. (T. 42-60-39-13)

Rectificatif à l'annonce parue dans ce Journal daté du 16/10/91 concernant la vente au Palais de Justice de PARIS d'un appartement de 4 pièces, situé au 1^{er} étage, porte gauche, divisé en : cuisine, séjour, 3 chambres, salle de bains, C.C. - dépeçage
Il y a lieu de lire que les dates du lot 24 et 25 OCTOBRE de 10 h à 12 h et non de 14 h à 15 h comme indiqué par erreur.
Pour tous renseignements, s'adresser à M^{me} CASTINEAU MALANGEAU, BONTTEILLOUSSAU, avocats associés, 2, rue Duphot PARIS (1^{er}) - Tél. : 42-60-39-13 et sur les lieux pr visit., en demandant les dates, jours et heures à l'avocat poursuivi. (T. 42-60-39-13)
VISITE : les 25 et 29 OCT. 1991, de 10 h à 11 h.

VENTE Palais de Justice de BLOIS (41)
le JEUDI 7 NOVEMBRE 1991, à 14 h
PROPRIÉTÉ DU PORTAIL
Cne de MONTEAUX (41)
Maison, Maison, d'hab. et dépend., Parc, Jardins, Ensemble 1 HA. 13 A 35 CA.
MISE A PRIX : 1 130 000 F
S.C.P. FROST COUVERT, MEUR, TROUILLAUD, avocats, 2, rue Duphot PARIS (1^{er}) - Tél. : 42-60-39-13 et sur les lieux pr visit., en demandant les dates, jours et heures à l'avocat poursuivi. (T. 42-60-39-13)
VISITE : les 25 et 29 OCT. 1991, de 10 h à 11 h.

Le Monde L'ÉDUCATION Octobre 1991
ENQUÊTE A QUI PROFITE L'ÉCOLE PRIVÉE
Plus d'un élève sur trois a recours à l'enseignement privé pendant sa scolarité. Ce choix est-il efficace ? Et pour qui ?
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

مركز الصحافة

Après la nomination de M. Mungul Diaka comme premier ministre du Zaïre

Nouvelles émeutes à Kinshasa

De nouvelles émeutes ont éclaté à Kinshasa, jeudi 24 octobre, au lendemain de la nomination par le président Mobutu de M. Mungul Diaka au poste de premier ministre, en remplacement de l'opposant Etienne Tshisekedi, révoqué lundi.

Des manifestants ont mis le feu à des autobus, jeté des pierres sur des véhicules et dressé des barricades, dans les quartiers périphériques de la capitale zaïroise, selon des témoins. Des véhicules blindés de transport de troupes ont été vus prenant position à des points stratégiques, et des coups de feu ont été entendus. Des manifestations se sont également produites à proximité de la résidence du nouveau premier ministre.

Le veille, le président Mobutu avait provoqué la colère de l'opposition en nommant M. Mungul Diaka premier ministre, deux jours après avoir limogé M. Tshisekedi. Des manifestations avaient déjà eu

lieu dans la soirée autour de son domicile, l'opposition considérant sa nomination comme une « véritable provocation ». Président du Rassemblement démocratique pour la République (RDR), le nouveau premier ministre est membre de l'Union sacrée, le mouvement qui réunit les partis d'opposition. En tant que tel, il avait assisté mardi à la réunion au cours de laquelle l'opposition avait proposé M. Tshisekedi comme candidat à sa propre succession.

M. Mungul Diaka avait annoncé à la télévision qu'il avait accepté sa nomination, paraissant se placer ainsi en dehors de l'Union sacrée. « Les gens ne toléreront pas cela plus de quarante-huit heures. Ils prouveront demain que la provocation et les machinations ne marcheront pas », avait déclaré M. Faustin Birindwa, un des collaborateurs de M. Tshisekedi.

Menaces françaises et belges

Ancien proche du président Patrice Lumumba - assassiné en 1961 - M. Mungul Diaka, âgé de cinquante-huit ans, a été plusieurs fois ministre du maréchal Mobutu. En 1980, alors qu'il venait de quitter les fonctions de ministre de l'Éducation nationale, il était en fait le directeur de l'opération de gouvernement d'avoir détourné d'importantes sommes d'argent. De retour en 1983 à la faveur d'une amnistie générale, il avait été réintégré au sein du Mouvement populaire de la révolution (MPR), ancien parti unique, avant de former son parti, le RDR.

Quelques heures avant sa nomination, la radio nationale La Voix du Zaïre, contrôlée par le pouvoir, avait suggéré la formation d'un gouvernement « neutre confié à un militaire », en présentant cette solution comme la « troisième voie libératrice ». La radio avait précisé que cette suggestion était un « commentaire officiel » sur la crise politique que traverse le pays, et qu'il ne manquait « plus qu'une étincelle pour embraser le pays : le spectre de la libération est à nos portes ».

An même moment, la Belgique et la France pressaient le président Mobutu de former un gouvernement démocratique. « Il est clair que si les choses perdurent en France, la situation sera défavorable à la Belgique », a déclaré le ministre des Affaires étrangères, Jacques Fauriol. « Je ne veux pas parler en termes d'heures, mais c'est très court », a-t-il indiqué que la coopération militaire serait également concernée.

Le département d'État américain a recommandé mardi à ses ressortissants de quitter le plus vite possible la province du Shaba, en raison des troubles qui y ont lieu depuis lundi. Selon un médecin militaire belge de retour de Lubumbashi, plusieurs Zaïrois ont été tués mardi dans cette ville, où les scènes de pillage se poursuivaient mercredi. Le calme semblait rétabli dans les autres villes du sud-est et du nord-est du pays. (AFP, Reuters)

À l'appel de FO et de la CGT

La journée d'action a été moins suivie que prévu à la SNCF et à la RATP

La journée « naitre », annoncée pour jeudi 24 octobre dans le cadre de la grève interprofessionnelle de FO et de la journée d'action de la CGT, dans les transports en commun, n'a pas eu lieu. Selon les pointages effectués par les directions des deux entreprises les plus concernées par les mots d'ordre de grève, la SNCF et la RATP, la mobilisation des personnels était moins forte que prévu.

À la SNCF, sur le réseau de banlieue, il y avait deux trains sur trois à Paris-Nord, Saint-Leu et Montfermeil, et trois trains sur quatre sur la ligne C du RER, à Paris-Lyon et Paris-Est. En province, la situation était normale à Lille, Amiens, Metz et Strasbourg; deux trains sur trois circulaient à Chambéry, Lyon et Dijon, et un sur quatre à Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes et Rennes. En revanche, les TGV et les trains de grandes lignes étaient assurés selon le programme habituel, à l'exception des express et rapides Paris-Brest, Paris-Rouen, Paris-Toulouse et Bordeaux (deux sur trois) et des Paris-Cherbourg (un sur trois).

La RATP, qui avait d'abord maintenu fermées cinq lignes de métro, en a progressivement rouvert trois, les lignes 14 (Porte d'Orléans-Porte-de-la-Chapelle) et 7 (Villiers-Mairie-de-Paris) restant fermées. Une rame sur deux, en moyenne, circulait sur le réseau, les lignes 1 (Vincennes-Neuilly), 2 (Porte-dauphine-Nation) 12 (Mairie-de-la-Porte-de-la-Chapelle) et 13 (Châtillon-Saint-Denis) demeurent les plus perturbées. On notait un trafic normal à la gare d'Orléans et à la gare de la Chapelle.

SUR LE VIF

CLAUDE SARRAUTE

Qui paie quoi ?

F. i. bella, intell., très bonne sit., libre de suite, cherche h. en co-prop. un soir par sem., un w.-e. par mois, une sem. de vac. par an... Et n'en trouve pas. La raison? Les annonces, vexées, croient l'avoir décelée. Cherchez pas! C'est parce qu'on leur fait la pétéche, à ces pauvres mecs. Ils ont peur de notre indépendance. Peur de nos exigences. Peur de ne pas être à la hauteur question sexe et surtout question fric. Alors là, mes petites chéries, désempées, mais vous êtes complètement à côté de la plaque.

Vous savez combien ils sont à n'être ni plus ni moins du tout dérangés par le fait que vous gagniez plus qu'eux? 94 %, à en croire un sondage BVA-Cosmopolitain sur le couple et l'argent. Moi, je le crois très volontiers. On n'a encore jamais vu un monsieur sortir en courant parce qu'une dame s'est son carnet de chèques au restaurant. Lui, ce qu'il sort, c'est sa calculatrice, histoire d'en faire toute une histoire: elle est trop salée, ta note! Ou alors, sans même mettre la main à sa poche, revolver, il vous braquait d'un « à charge de revanche ».

Jour de menaces ou plein de promesses, ça dépend! Pour en revenir à qui paie quoi dans les ménages, si on le lui demande à lui, il dit: C'est moi qui m'appuie l'EDF, le téléphone et le loyer. Elle, elle répond: plutôt pas ou pas du tout d'accord, c'est moi. A vous de trancher. La bouffe? C'est elle. Les impôts? C'est lui. Les loisirs, c'est les deux. Et les enfants? Ne savent pas. Remarque, normal! A force de s'arracher à corner aux nouvelles. Dis papa, dis maman, tu m'achètes un GI Jne ou une torche Ninja, ils ont la cervelle en compote. 82 % des femmes au foyer puisent dans un compte joint: par là la Carte bleue! Et 70 % des femmes au travail préparent les comptes séparés. Ce qui ne les empêche pas d'aller tourner leur nez dans ses relevés à lui.

Maintenant, si ça peut vous consoler de n'avoir pas réussi à décrocher mms. b. se ts rapports, qu'on soit mariée, mariée ou pas, la question de savoir qui paie quoi, quand on décide d'aller dîner dehors, reste aussi douloureuse que l'addition.

Protestant contre la part faite à son courant

M. Chevènement affirme qu'il se situe « dans l'opposition » au sein du PS

M. Jean-Pierre Chevènement, ancien ministre de la défense et chef de file de la majorité du courant Socialisme et République, a protesté, mercredi 23 octobre, au bureau exécutif du PS, contre le sort fait à ses amis dans la composition des listes de candidatures aux élections régionales. Le ministre sur Europe 1, le député du Territoire de Belfort, maire de Belfort, avait déclaré que le PS « gère comme une vice-royauté d'Amérique latine », est menacé d'éclatement.

Se situant « dans l'opposition » du Parti socialiste, tout en « soutenant le gouvernement », M. Chevènement estime que si, « à l'intérieur du Parti, la liberté [...] ne peut pas s'exprimer, il y a des gens, déjà très nombreux, qui quittent le PS et qui seront encore plus nombreux demain ». Il juge qu'aujourd'hui, il faut réguler la gauche, « toute la gauche », et il a affirmé: « C'est un long travail, il faut rassembler des gens qui ne viennent pas du Parti communiste et sont au Parti socialiste, mais des écologistes, qui distinguent l'homme à droite de l'homme à gauche, des écrivains [...], des patriotes modernes, écrivains véritables du général de Gaulle ».

L'ancien ministre de la défense, dont le courant s'était scindé lors de la guerre du Golfe, revendique la totalité de la représentation à laquelle donnent droit les mandats (8,73 %) recueillis par la motion de Socialisme et République au congrès de Rennes, en mars 1990. La direction du PS estime, au contraire, qu'elle doit faire sa place à la minorité regroupée dans le club Espace socialiste, qu'il faut, notamment, MM. Michel Charzat, député de Paris, membre du secrétariat national du PS, et plusieurs autres députés et responsables socialistes. Au total, cependant, les courants dominants - fabiusiens, jospiniens et rocardiens - ont largement profité, lors de la désignation des candidats aux élections régionales, de la situation de faiblesse dans laquelle se trouvent

les actuels et anciens partisans de M. Chevènement, pour réduire leur lot.

Au bureau exécutif, M. Jean Poperen, ministre des relations avec le Parlement, est allé dans le même sens que M. Chevènement en protestant, lui aussi, contre la part faite aux minorités. Au cours de l'après-midi, dans les couloirs de l'Assemblée nationale, M. Poperen avait déclaré que les propos de M. Chevènement étaient « révélateurs d'un réel malaise ».

« Comme lui, a-t-il dit, je suis obligé de constater que la règle de la proportionnelle entre les différents courants du PS est fautive aux yeux de la désignation des candidats aux élections régionales ».

Les amis de M. Chevènement ont, d'autre part, rendu publique la liste des premiers signataires du « contre-projet » déposé le 12 octobre à la convention de La Villette. Douze députés, deux sénateurs et deux députés européens sont signataires du texte, ainsi que quatorze membres du comité directeur du PS et six premiers secrétaires fédéraux.

Les déclarations de M. Mitterrand sur le monde rural

M. Mangin (CNJA) : « Avis très favorable »

Après avoir pris connaissance des déclarations de M. Mitterrand, le jeudi 24 octobre, M. Philippe Mangin, président du Centre national des jeunes agriculteurs (CNJA), nous a déclaré: « Les propos de M. Mitterrand vont dans le droit-fil de nos revendications. On constate enfin une volonté claire, affirmée, et au plus haut niveau, de se mettre au travail pour déboucher sur des décisions concrètes et rapides. Je donne un avis très favorable après les engagements du président, même si nous ne devons pas relâcher notre vigilance... » (Voir page 9.)

L'ESSENTIEL

SECTION A

Débats
« L'Ukraine quitte la Russie », par Marie Mendras; « Revues: Nouvelles frontalières », par Frédéric Gausseron..... 2

Querelles en Israël
La décision de M. Shamir de diriger personnellement la délégation à Madrid mécontente le ministre des Affaires étrangères..... 6

Un entretien avec M. Salinas de Gortari
Les déclarations au « Monde » du président mexicain..... 7

Le financement des partis politiques
La commission d'enquête de l'Assemblée nationale a entendu MM. Séguié et Michel-Edouard Leclerc..... 10

L'affaire de la transfusion
M. Mitterrand annonce un projet de loi sur l'indemnisation du risque thérapeutique..... 14

Art
L'exposition « Les amours des dieux » au Grand Palais..... 17

Les dix ans de la radio FM
Célébration et polémiques..... 19

SECTION B

LIVRES • IDÉES

« Héros et vilains » par Nadine Gordimer • Pascalini, le souffre et la douleur, de Diderot, l'excentrique • La feuilleton de Michel Braudeau • Histoire littéraire, par François Bont • La chronique de Nicole Zand..... 21 à 32

SECTION C

L'union économique et monétaire
La présidence néerlandaise prépare un projet de compromis..... 33

Les difficultés d'Eurotunnel
La palémique rebondit entre concessionnaire et constructeurs..... 33

AFFAIRES

« Sucres et denrées, de la régence à la gestion » Le pays de Galles effleure sa réussite..... 35 à 37

Services

Abonnements..... 37
Camet..... 40
Loto..... 40
Marchés financiers..... 38-39
Météorologie..... 41
Mots croisés..... 40
Radio-Télévision..... 41
Spectacles..... 20

La télématique du Monde: 3615 LEMONDE 3615 LM

Le numéro du « Monde » daté 24 octobre 1991 a été tiré à 483 049 exemplaires.

Alors que les sanctions économiques contre Haïti commencent à faire effet

Port-au-Prince a été partiellement paralysée par une grève

Attendu jeudi 24 octobre à Genève pour une visite à l'invitation du Conseil économique des Églises, le président haïtien Jean-Bertrand Aristide, renversé par un coup d'État le 30 septembre, serait accueilli en chef d'État en France, s'il souhaitait y venir, a indiqué le porte-parole du Quai d'Orsay, M. Daniel Bernard. M. Daniel Bernard a indiqué qu'il viendrait « très probablement » à Paris à l'occasion du sommet de la francophonie, du 19 au 21 novembre.

SAINT-DOMINGUE
de notre correspondant

Les chances d'une solution négociée s'estompent en Haïti, près d'un mois après le coup d'État militaire qui a renversé le président Aristide. Alors que l'état de santé du « pré-

sident provisoire » Joseph Nérette, qui n'est pas apparu depuis plusieurs jours, continue d'attirer les rumeurs, le pays a été partiellement paralysé par une grève générale, mercredi 23 octobre. Le mot d'ordre, lancé par plus de trente organisations syndicales et populaires qui réclament le retour du président Aristide, a nettement réduit l'activité dans la capitale. Les bus et les taxis collectifs étaient très peu nombreux dans les rues de Port-au-Prince, et les plans des magasins sont restés fermés. En province, le mot d'ordre de grève a été diversement suivi. « Dans certaines villes, comme à Jacmel, la population n'a pas eu connaissance de l'appel à la grève en raison de la censure qui bloque les radios », a affirmé un journaliste haïtien.

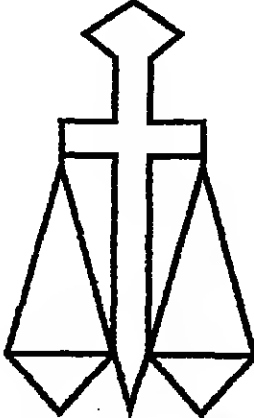
Dans la matinée, plusieurs centaines de personnes ont assisté à Port-au-Prince aux obsèques du pasteur Sylvain Claude, un ancien candidat démocrate-chrétien à la prési-

dence, assassiné durant les premières heures du coup d'État dans des circonstances non éclaircies. Les chefs militaires, le premier ministre, M. Jean-Jacques Honorat, et plusieurs membres du gouvernement installé par les militaires, ont assisté aux funérailles du pasteur qui, après avoir été poursuivi sous la dictature des Duvalier, s'était vivement opposé au président Aristide. Seuls à avoir refusé de participer au coup d'État, sont emprisonnés et que leur vie est en danger. Selon l'évêque de Jérémie (au sud-ouest du pays), Mgr. Willy Roméus, son adjoint, le père Edy Julien a été arrêté par des militaires qui ont saisi le centre d'éducation et de développement dont il s'occupait.

Les sanctions économiques annoncées par l'Organisation des États américains (OEA) et plusieurs pays européens commencent à faire sentir leurs effets. Le prix de nombreuses denrées augmente tous les jours et, selon l'association des importateurs de produits pétroliers, les réserves de carburants seront épuisées dans une semaine, suite à l'embargo décrété par le Mexique et le Venezuela. Craignant de nouveaux affirmements, plusieurs agences des Nations unies et le Canada ont évacué leurs coopérateurs. Le quart des 12 000 Américains résidents en Haïti est parti et le département d'État incite ceux qui n'ont pas de raison majeure de rester à suivre leur exemple.

JEAN-MICHEL CAROTT

On gagne toujours à être précis



DALLOZ - LES INDISPENSABLES

Introduction générale au droit

François Terré



GRATUIT jusqu'au 31 octobre

NEUBAUER vous propose en octobre votre 205, 309, 405 en série spéciale V.I.P. CUIR/BOIS avec intérieur complet en cuir et tapisseries en bon velours de Hongrie et appuie-tête en cuir d'armes

8, rue du 4 septembre 75002 PARIS ☎ 42 61 15 68 28, rue des Bonapartes 75008 PARIS ☎ 42 37 68 97 4, rue de Châteaudun 75009 PARIS ☎ 42 35 54 34 227, rue Anatole France 93200 ST-DENIS ☎ 48 21 60 21